Georges Bernanos

La Grande Peur des bien-pensants



LA GRANDE PEUR DES BIEN-PENSANTS

À
MAXENCE DE COLLEVILLE

en mémoire des grands rêves
de notre jeunesse
que la vie a humiliés
mais que nos fils vengeront peut-être
demain.

INTRODUCTION

J'écris ce livre pour moi, et pour vous — pour vous qui me lisez, oui : non pas un autre, vous, vous-même. J'ai juré de vous émouvoir — d'amitié ou de colère, qu'importe ? Je vous donne un livre vivant.

« Que nous veut-il avec ce Drumont ? » direz-vous. Eh bien, je veux l'honorer, voilà tout. Je ne demande pas justice. Quelle justice ? C'était un homme de mon pays, de mon lignage (de mon lignage ou du vôtre), un fort garçon français, un peu épais des épaules, au pas solide. De telles gens font leurs affaires eux-mêmes, aussi longtemps qu'ils tiennent debout. Aussi longtemps qu'ils tiennent debout, ils portent leur vie tout seuls, sans rien demander à personne, ils portent le bon et le mauvais, chaque chose à sa place, pour que Dieu s'y reconnaisse plus vite, au jour du jugement. Ils portent le poids de leurs péchés. Le mot justice évoque d'abord à leurs yeux l'image d'un pauvre diable mal payé, mal nourri, qui passe en hâte sur sa jaquette après déjeuner une espèce de toge, et coiffe son chef d'un pot galonné d'or ou d'argent. Évidemment Drumont n'a jamais attendu grand-chose de cette justice-là. De celle de la postérité, pas davantage. Qu'attendait-il donc ? Eh bien, il n'attendait rien, peut-être... Peut-être il n'espérait rien.

Tout ce qu'il écrit a ce signe tragique, ce signe fatal. Presque à chaque ligne de son œuvre forte et dense, à l'architecture si sobre, un peu gauche, avec un arrière-

plan de gravité mélancolique — tel un oppidum au haut d'une colline, sur un fond de ciel d'automne, nu et doré, en terre ennemie — apparaît, comme par transparence, une espèce de résignation héroïque, l'acceptation délibérée de la mort. Oui, oui... On pense à je ne sais quel homme barbu, avec sa redingote à collet, débrouillard et chimérique, qui rêve de cracher dans la vaisselle plate de M. de Rothschild, salue le drapeau en zinc des lavoirs municipaux, puis va prendre son vermouth entre un officier de gendarmerie en retraite, auquel le nez des youpins ne revient pas (sacrebleu !) et un commerçant patriote qui pleure sur l'Alsace-Lorraine... Ainsi le voient aujourd'hui tant de sots qui ne l'ont jamais lu. Tant pis ! Il ne faut pas le plaindre. Il avait d'avance exprimé toute l'amertume de cette humiliation dernière ; je crains bien qu'il ne l'ait, en dedans de lui, souhaitée ; peut-être en a-t-il même avancé l'heure, lorsque encore vivant il se détournait de la vie, s'enfonçait. Sans doute est-il entré dans l'oubli, volontairement, les dents serrées, pour perdre encore une illusion, encore une, la dernière. On croit l'entendre — « Ce Drumont, tout de même... cher ami... c'est fabuleux... »

En somme, son plan n'était pas de vaincre, mais de durer le plus possible. Après quoi il fallait, il fallait pour la beauté de la chose qu'il perdît pied, seul parmi ce monde d'ennemis, aussitôt foulé, recouvert. « Ils les ont tous », disait-il. Ils l'ont eu. Il devait être content.

Plusieurs d'entre nous mourront sans avoir eu la victoire, mais ils testeront avant de mourir. Rome avait jadis ce qu'on appelait le testament sanglant. Tout légionnaire près d'expirer pouvait écrire ses dernières volontés sur son bouclier, avec son doigt trempé dans le sang : « *rutilantibus sanguine litteris* ».

Ce testament, il l'a écrit. Il l'a écrit ligne à ligne, avec le beau sang rouge donné tant de fois au cours des duels légendaires, mais il l'a signé d'un sang noir, le sang d'un homme déçu jusqu'à la racine de la vie, déçu jusqu'à l'os. D'un homme qui attendait de jour en jour,

depuis tant d'années, la suprême trahison du destin, réglant pour cette épreuve décisive le vigoureux battement de son cœur, et qui défaille une heure trop tôt, qui sent tout à coup la colère lucide, la généreuse colère dont il croyait n'épuiser jamais la forte ivresse, tourner en dégoût. Ah ! cette fin de Drumont, l'agonie interminable, l'abandon, les soins mercenaires, et puis les articles exténués du maître, le rabâchage des Bazire et des Méry dans le journal illustre, la prose pâteuse de l'Action libérale (l'Action libérale chez ce vieux lion !), enfin le rire amer qui s'achève dans la convulsion du dégoût.

J'écris ce mot encore une fois, parce qu'il est réellement la clef, du moins l'une des clefs du malentendu inexplicable qui a fait d'un magnifique écrivain français que sa race égale aux plus grands, sobre et tendu, avec sa pitié mâle et cette puissance de mépris qui porte au rouge sombre presque chaque page de ses livres, un vieil homme démodé qui s'en va vers l'avenir, son parapluie sous le bras, tout crotté, avec les Papillaud, les Méry, les Guérin, les manifestants de la Ligue antisémite, les revanchards de Déroulède, le public sympathique mais vraiment un peu vulgaire du Boulangisme et du Panama, dont l'image est inséparable du cuivre des musiques militaires, des bals publics et des feux d'artifice des Expositions universelles, lui qui en quelques phrases brûlantes a défini pour toujours cette descente de la Courtille derrière le drapeau tricolore, tandis qu'un parti vainqueur organisait patiemment, diligemment, silencieusement, l'exploitation politique de mon pays. L'histoire contemporaine de 1875 à 1914, en effet, pourrait se résumer d'un trait : à chaque manifestation des conservateurs, le radicalisme crispé aux leviers du pouvoir a resserré d'un cran l'écrou administratif. C'est la lutte bien connue de la femme qui s'épuise en crises de nerfs, et d'un mari tenace, peu impressionnable, qui d'ailleurs dispose du fonds commun. On peut parier à coup sûr.

Je l'ai revu pour la dernière fois, le jour de l'expulsion du cardinal Richard. Il nous est apparu soudain, au haut des marches du perron de l'archevêché, sa barbe plus grise, presque blanche, les joues pâles, et son sou-

rire désormais sans ironie, le sourire d'un homme qui renferme désormais sa force en soi, rompt le contact. Le regard qu'un imbécile eût cru seulement malicieux, disait clairement : « Je n'ai plus d'amis ni d'ennemis. » Et une autre lueur brusque, furtive — que je n'ai jamais vue qu'aux yeux des êtres de très grande race, Léon Daudet, par exemple, ou Mangin —, disait encore : « Je reprends mon secret, je l'emporte. » Derrière lui s'avançait une sorte de mannequin noir au pas mécanique qui le rejoignit à la troisième marche. Drumont lui tendit la main comme on jette un os. C'était M. Arthur Meyer. La foule entonnait le Credo. *Un groupe de femmes aux robes claires, repoussé brutalement par la police, hurla : « Vive Jésus ! »*

Que savait-il du jeune homme qu'il frôla de si près en passant ? Il ne savait rien. Il posa cependant sur lui un regard myope, un peu anxieux, dans la grande lumière du jour. Il me tourna le dos. Je reconnus l'imperceptible mouvement de la nuque et des épaules qui ne trompe pas, que ne saurait feindre aucun lâche. Puis il s'enfonça au travers de l'armée de parapluies, disparut dans les hourras, toujours seul, disparut pour moi à jamais, passa hors du champ de ma propre vie. Le signe était déjà sur lui d'une mort presque désespérée, au moins consommée dans l'humiliation et le silence, face à Dieu seul, d'une mort que Dieu seul voit jusqu'au fond.

Marqué d'un tel signe, qu'était-il venu faire parmi nous ? On se le demande. Ces bonshommes en rébellion contre une douzaine de sergents de ville, le melon bosselé, suant dans leurs jaquettes, et criant « Vive la Liberté ! », c'était là cette race servile, la monnaie humaine qui passe de main en main, usée par l'échange et par le temps, dont on ne distingue plus qu'à peine le millésime et l'effigie, la monnaie qu'un César ou qu'un Bonaparte jette sur le tapis par poignées. « Notre droit ! » disent-ils... Mais il leur a déjà répondu avec sa force tranquille : « Tout le monde a des droits, le tout est de savoir s'en servir. » Et quelques années plus tôt, en face de la conspiration boulangiste,

suprême effort du monde conservateur pour réussir à organiser le désordre avant que l'emportât décidément le radicalisme jovial et féroce du Midi, lorsqu'il regardait descendre le cortège prodigieux « où déambulaient bras dessus bras dessous, tendrement enlacés, les duchesses et les cocottes, les ducs et les souteneurs, les membres des grands cercles et les habitués du ruisseau, les déclassés de tous les partis, les escrocs de tout poil, les rastaquouères de tous les pays, Médéric Rouc avec son nègre Chevial, l'ancien teneur de baraques foraines, Abadie, le frère du valet de chambre de Mme de Bonnemain, et, au milieu de ce carnaval, très correct parmi les débardeurs et les chicards, Mackau, plein de gravité, représentant l'Ordre et la Religion », il avait eu ce mot énorme, à faire pâlir Tacite : « Fort bien. Il faudrait seulement des reins pour pousser tout cela... »

Hélas ! le monde conservateur a poussé une fois, deux fois, mais les pauvres vieux reins n'ont pas tenu. Il s'est rendormi sur la France, sans avoir réussi à l'étreindre... — Ce jour-là, il poussait encore : « Une foule enthousiaste, écrivait La Croix, a voulu accompagner le vénérable cardinal, archevêque de Paris, chassé de sa propre maison par une loi inique, jusqu'à la nouvelle demeure qu'il doit à la générosité d'un fidèle. »

En somme, un déménagement avec fanfare.

L'homme que nous venions de voir, si pareil à un professeur paisible, à quelque érudit de province, pourvu qu'on négligeât deux ou trois traits essentiels, n'eut point de peine à se perdre dans la foule : le miracle était qu'il en fût jamais sorti. Toujours on le vit mal à l'aise dans le tumulte et les ovations, toujours il déçut l'auditoire qui lui préférait obscurément, sans l'avouer, les Guérin, les Régis, l'aigre Marcel Habert lui-même, ou Déroulède. Il n'était pas un homme public.

Je ne puis avancer plus loin dans ce livre sans essayer de détruire en vous l'illusion ridicule d'un Drumont populaire, comme le furent à leur jour un Rochefort, un Gambetta. Parlant de sa vieille gouvernante

Marie qui pendant les trois mois d'emprisonnement qu'il subit à Sainte-Pélagie traversait Paris chaque jour pour apporter sous les yeux du guichetier stupéfait « à un homme, qui se contente d'une bonne tranche de rosbeef ou d'un fruit, de quoi nourrir un corps d'armée », il a trouvé ce mot charmant, tout pénétré de mélancolie : « En aura-t-elle vu, la pauvre femme, depuis six ans ! des duels, des procès, des prisons... Et dire que lorsqu'elle est entrée chez moi, elle devait entrer chez un curé ! La Supérieure qui voulait son bien lui a dit : "Entrez chez M. Drumont, c'est la même chose." » — Qui sait.

Du moins, il aurait pu n'être qu'un homme de bibliothèque, de rêverie, de promenade solitaire, de conversations sous la lampe, la main sur la page écornée d'un livre, — l'homme d'une maison dans les arbres, d'une gouvernante, d'un cheval et d'un chien, avec le reflet rouge du feu sur la nappe, la belle soupière fumante, et le vin qui rit dans les verres. Avant les trains de plaisir et les autocars, la vieille province nourrissait tant et tant de ces philosophes inconnus, maldisants mais débonnaires un peu gaillards, un peu sceptiques, à mi-chemin du notaire et du curé, rusés comme des filles, ayant dans le petit coin de la cervelle la généalogie d'un chacun, et qui, contant toujours, ne s'en laissaient pourtant pas conter... Il aurait pu encore être autre chose. Oui, né pauvre, marqué du sceau d'un génie sobre et dur, de ce génie, à la fois lucide et volontaire, qui n'apporte à l'homme aucune espèce de consolation, mais seulement une faim terrible de justice, écolier malchanceux, fonctionnaire médiocre, on l'aurait vu s'aigrir peu à peu, jusqu'à l'âge de la retraite, en culottant des pipes. Il aurait maudit la société, comme pas mal d'imbéciles, pour finir au fond d'une brasserie, devant un bock tiède.

La Société ?... Il en avait l'expérience précoce, l'expérience d'un gamin de Paris, qui descend la rampe à califourchon, et s'arrête parfois aux paliers, regarde par le trou des serrures, surprend le geste, le mot, qui découvre à une imagination impubère, dix ans trop tôt, la

vérité des êtres — plus brûlante qu'aucun alcool. Je l'entends qui raconte l'histoire d'une maison, de sa maison, de la maison, où il est né, où les siens ont habité vingt-cinq ans.

C'était une maison très convenable, où l'on ne recevait pas de locataires suspects, où il était défendu de faire du bruit ; et je suis effrayé de tous les drames qui se sont succédé dans cet immeuble si bien tenu. Deux locataires sont devenus fous, il y a eu deux infanticides, le tailleur du cinquième s'est jeté par la fenêtre. Le mari d'une brave et digne cuisinière a violé ses trois filles avec lesquelles je jouais enfant, et qui étaient déjà violées à dix ans ; il fut envoyé au bagne.

....

Le concierge et sa femme formaient un couple étrange : elle, bouffie d'une graisse huileuse ; lui, velu et noir ; ils vivaient dans une loge absolument sombre et d'une fétidité repoussante, au milieu de chats et de cochons de lait. Du matin au soir, sans mettre jamais les pieds dehors, l'homme travaillait de son état de cordonnier, avec une lampe et un globe d'eau devant lui ; il n'avait d'autre joie que de dire des saletés aux petites filles de la maison et les pères venaient lui donner des coups.

Quand je passais sur le palier du troisième, j'avais toujours un frisson devant cette porte qu'on ne voyait jamais s'ouvrir. Là étaient venus jadis s'installer une femme d'un certain âge et son mari ; ils avaient une petite fille, une blondinette ravissante que la mère idolâtrait. Un jour, l'enfant descendait l'escalier toute joyeuse, avec son cerceau, pour aller aux Tuileries. La mère lui dit : « Voyons, fais attention en descendant. — N'aie pas peur, maman », répondit la fillette et, en courant, elle s'embarrassa dans son cerceau et roula les trois étages sur le dos... Elle avait la moelle épinière brisée et vécut six ans comme cela.

La mère s'enferma avec sa fille, ne voulant plus sortir, farouche, encombrant la chambre de la petite de

jouets merveilleux. L'enfant mourut un Mardi gras, au moment où le cortège débouchait dans un bruit de fanfares... D'en bas, on apercevait une fourmilière humaine, tout le monde était aux fenêtres, criant, appelant les retardataires : « Le voilà, le voilà, les Mousquetaires arrivent... Dépêchez-vous ! Voilà le Bœuf ! »

Vous trouverez peut-être une telle page un peu gauche. Elle l'est en effet. Ce n'est probablement pas une page d'anthologie. Que nous importe ? Chacun sait que le vieil écrivain a eu l'idée un jour de solliciter un fauteuil à l'Académie française, et l'Académie française lui a préféré Marcel Prévost... Non ! je ne vous donne pas ces lignes pour ce qu'il est convenu d'appeler un petit chef-d'œuvre, mais j'y reconnais l'accent, l'inflexion familière d'une voix amie, avec l'imperceptible frémissement d'angoisse où se trahit la vie, la vie douloureuse, la vie sacrée, celle qu'on ne trouve pas dans les écritoires.

Certes, nul moins que lui n'était capable de fignoler la rude et pesante matière de son œuvre, et d'ailleurs elle défie tout fignolage, elle casserait le burin et la lime. Il ne faut pas chercher à la prendre en détail, mieux vaut l'accepter telle quelle, chapitre après chapitre, dans le formidable mouvement de l'ensemble qui ressemble à un arrachement. Et il l'a arraché en effet. Qu'on y pense ! Quinze volumes si denses, si lents, qui ont l'air de ramasser au passage les faits et les hommes, ainsi qu'une troupe solide regroupe les traînards et les fuyards, grossit à chaque pas en avant, et finit par montrer à l'ennemi un front irrésistible. Oui, c'est ainsi qu'il faut le peindre, à la tête de ce monde vivant et grouillant qu'il a tiré des profondeurs de l'histoire contemporaine, cent fois plus secrète que la plus ancienne histoire, de ces milliers de bonshommes aux noms vrais, aux noms connus, ordinaires, presque usuels, mais qu'il a su seul — lui seul — faire entrer de gré ou de force, à reculons, dans son rêve tragique, comme un dompteur pousse du manche de fouet, sous le faisceau du projecteur, ses lions et ses hyènes. Oui, sans doute... il aurait

pu être le philosophe rustique, le petit Montaigne de chef-lieu de canton. Et il aurait pu être aussi, dans la pauvre jaquette du fonctionnaire, un raté aigri, pittoresque. Mais il n'a été réellement ni l'un ni l'autre, parce que ni la curiosité ni l'envie n'eussent rassasié son cœur. Non, rien n'eût jamais rassasié son cœur, parce qu'il l'avait creusé lui-même trop profondément, trop tôt, trop tôt surtout, de ses propres mains.

Vieux maître à l'humeur bourrue, vieux maître qu'on disait si plein de soi, ingrat et jaloux, vieux rebelle, pourtant si docile à la louange, avec vos ruses, vos manies, et cette impayable idée que vous aviez d'enterrer vos louis d'or ou de les fourrer dans des pots, magnifique avare qui jetiez votre vie à pleines mains, artiste ombrageux, nerveux comme une femme, et qui dûtes si longtemps subir l'amitié de tant de nigauds — les pires, les nigauds utiles et sympathiques auxquels, en soufflant de fureur dans votre nez, vous tendiez une patte de velours ! Ah ! plus que Balzac ou nos ruses même, plus qu'aucun inventeur de visages et de voix humaines, vous étiez le prisonnier de ce monde que vous aviez fait si pareil au vrai, trop pareil, un rien de trop, juste assez pour qu'après une lutte épuisante il fût votre vainqueur, prît enfin possession de vous.

Lorsqu'on vous aime, on sait cela, vieux maître assez dur... Seulement ce n'est pas facile à dire. Et d'abord, on voudrait que ce nom de Drumont fût resté vivant. Mais ni l'amour ni la haine ne le portent plus ; il est entré dans l'histoire, — dans ce vestibule de l'histoire, où, comme dans le fameux putridado de l'Escurial, il faut que les pauvres cadavres attendent humblement leur tour, et qu'ils aient achevé leur misérable stage de défunts.

Lui, n'attendra pas son tour. Il n'a jamais attendu. Lorsqu'un de ses collaborateurs revenait blessé d'une rencontre au parc de Saint-Ouen, à l'île de la Grande-Jatte ou à Villebon, il l'accueillait d'un regard navré, traversé d'éclairs soudains, et cette voix un peu traînante... « Voyez-vous, cher ami, sur le terrain, il faut commencer par foncer. Je pense que vous avez négligé

cette excellente recommandation ? Oui, il fallait foncer, foncer tout de suite, cher ami, et vous l'auriez eu. » Puis il caressait de la paume sa main rhumatisante, avec un ronronnement de plaisir.

On a raconté cent fois ses duels, la course en voiture de remise, l'humeur de l'homme qui n'aime pas se lever matin, peste contre la pluie, le vent, un brouillard funeste, mortel — absolument mortel, mon ami ! « Mais qu'est-ce que j'ai pu faire au bon Dieu pour avoir aujourd'hui un temps comme ça ! Cher ami, je devrais être bibliothécaire ou curé, je suis un simple, un doux, un solitaire. Je ne comprends rien à la vie moderne. Pourquoi les Juifs (il prononçait Juëfs, en avançant les lèvres) refusent-ils de me laisser tranquille ? Ces gens-là sont fous, mon ami, des fous dangereux. Quelle tristesse ! Nous sommes des conquis, des êtres dépouillés de leur droit, des "diminuti capite"... Avec ça, je m'en vais me battre contre la volonté formelle de la Sainte Église, je tombe sous le coup de graves censures. On ne se contente pas de m'exproprier de la terre, on prétend m'exproprier du ciel. »

Il arrivait en avance, toujours en avance. « Ah ! ce Mourlon, quel secrétaire ! Tantôt en avance, tantôt en retard, jamais à l'heure, il empoisonne ma vie. Je l'ai vu, dès la première minute, je suis sans excuse : il a une main turpide. Il est turpide de paresse. »

« Nous y sommes, maître », disaient les témoins un peu pâles. Alors, il gagnait sa place en grommelant — « des chaussures humides, quelle torture ! » — ou, tout à coup, on voyait rire son dur visage, et c'était l'un de ces mots qu'il avait parfois, si ingénus, si tendres, parce qu'un vol de pigeons avait traversé le ciel — oh ! ce froissement de soie dans l'air liquide ! — ou qu'il avait flairé de son nez gourmand la forêt toute proche, la première haleine d'avril... Et déjà, il fronçait le sourcil, clignait ses yeux myopes pour apercevoir l'adversaire, tache blanche entre deux taches noires, l'état du terrain, sa pente ; puis, il haussait doucement les épaules... Alors un dernier regard vers l'obstacle, un frémissement

imperceptible, et il avait noué à la poignée de l'épée sa main petite et pâle, dont il était fier. Aussitôt, il se jetait en avant.

Nous tenons du marquis de Morès le récit de la rencontre fameuse de son ami avec le capitaine Cremieu-Foa, où ces deux adversaires finirent par s'enferrer. « Drumont, dit-il, fonçait à son habitude comme un véritable sauvage. Je l'assistais pour la première fois, et j'ai été tout de même un peu surpris. Jamais je n'avais vu tant de poils sur une poitrine : il est velu comme un ours. »

Non, il n'attendra pas le bon plaisir des professeurs, l'homme mort le nez au mur, par un glacial soir d'hiver, seul, absolument seul, las de jouer la comédie de la résignation, d'une résignation impuissante à détendre son dur vieux cœur crispé. Il était oublié et ruiné, deux formes à peine différentes d'un même oubli ; il était retombé dans le silence et la pauvreté, avec cette grave rumeur de la rue à son oreille, la rue désormais vide d'amis, vide d'ennemis, la rue d'où rien ne monte, d'où rien ne montera plus... Mieux qu'aucun autre, pourtant, il avait connu Paris, « mon Paris », auquel il a donné un livre triste et charmant, que personne ne lit aujourd'hui, bien entendu, et qu'on voudra moins encore lire demain, parce que les chemins qu'il a aimés, les rues profondes, secrètes avec leurs beaux arbres débordants, les nobles murs des hôtels, ou les étroites petites maisons si confiantes, si familières, ornées de pots fleuris et de cages d'oiseaux, auront été livrés aux lugubres entrepreneurs de fer et de ciment. Il fuyait Paris, il tournait le dos à sa ville, comme à tout ce qu'il avait servi. Mais dans la maison campagnarde, pleine l'hiver du sifflement de la bise et du croassement des corbeaux, il devait retrouver encore un passé plus beau, plus déchirant, le souvenir des étés magnifiques tout vibrants d'une rumeur de gloire, quand il rentrait, harassé, infatigable, des belles promenades vers Champrosay, tenant par la main le jeune garçon aux cheveux blonds qui ressemblait à une jolie fille et qui s'appelait Léon Daudet... Aux champs comme à la ville, hélas !

chaque route ne menait nulle part. Mais le seul lâche, en mourant, retrouve le geste des bêtes, cherche une issue. Lui, faisait face, peu à peu, tout doucement, afin qu'il n'en parût rien aux derniers amis venus pour le plaindre. Il disait gentiment : « La solitude ! je ne m'en aperçois pas, je vous assure. Et puis, vous savez, le soir de la vie n'est pas ce qu'on pense. Il apporte sa lampe avec lui. »

Non ! il n'était pas fait pour voir un jour la victoire face à face, l'homme qui parlait avec tant de naturel et d'amertume le langage des vaincus. Mais assez d'imposteurs nous ont joué depuis la comédie de l'optimisme, à commencer par les carabiniers de l'ancienne Action libérale qui finirent par investir, cerner un Drumont vieilli dans une Libre Parole *dévastée où ils plantèrent leur pavillon jaune. L'indestructible M. Piou, bientôt centenaire, continue à mâcher entre ses gencives les mêmes promesses jamais tenues, les mêmes défis oratoires qui s'achèvent en un rot paisible, la même rhétorique aussi vide, aussi creuse que la poitrine de ces hommes marmots. Par ailleurs, des vieillards de quinze ans briguent la succession, suivent au collège des cours de bonneteau politique, viennent disputer à l'Institut catholique de Paris devant de bons gros chanoines et des prélats effondrés, la fameuse coupe d'éloquence de « La Drac », avec un poisson rouge dedans.*

Ah ! plutôt que les affreux petits cancres bavards qui feront demain d'agiles sous-secrétaires d'État, souhaitons l'avènement de jeunes Français au cœur sombre ! Le désespoir est un terrible gâcheur d'hommes. Mais qui a une fois mordu sa bouche glacée ne craint plus la prison ni la mort. Qui part avec ce silencieux camarade ne combat plus pour sa vie, mais pour sa haine, et ne se rendra pas.

Je n'écris pas ce livre, naturellement, pour les curieux, ni les amateurs, — ni les amateurs de vies romancées, ni les amateurs de mensonges. Drumont est oublié, soit ! Je ne parle pas pour ceux de sa génération qui survivent, qui survivent à tout, qui se survivent — je n'écris pas pour les contemporains de

M. Sadi-Carnot. L'auteur de La France juive n'a pas fondé une école ni fait d'élèves, peut-être parce qu'il n'était lui-même l'élève de personne. Qui ne voit d'ailleurs qu'une telle œuvre ne saurait tenir tout entière dans une boîte à fiches ? Elle n'appartient pas plus à la génération précédente qu'à la nôtre, ou à celle qui suivra demain. Elle ne conclut pas, elle appelle.

Pour moi, j'aurai fait ma tâche, servi selon mes forces le vieux maître mort, si je peux transmettre à quelques jeunes gens de ma race la leçon d'héroïsme que je reçus jadis quand je n'étais qu'un petit garçon. Sera-t-elle entendue, je ne sais. Cette grave tristesse, ce mépris qui brûle sans flamme, ainsi qu'un tison sous la cendre, cette colère sans éclat, ce rauque soupir de lion qui tant de fois m'a serré le cœur, trouveront-ils aujourd'hui leur écho ? Le trouveront-ils demain ? Cette génération est-elle encore assez vivante pour soutenir l'épreuve d'une clairvoyance désespérée ?

Hélas ! autour des petits garçons français penchés ensemble sur leurs cahiers, la plume à la main, attentifs et tirant un peu la langue, comme autour des jeunes gens ivres de leur première sortie sous les marronniers en fleur, au bras d'une jeune fille blonde, il y avait jadis ce souvenir vague et enchanté, ce rêve, ce profond murmure dont la race berce les siens. Ils ne savaient pas trop l'histoire des professeurs, mais de tant de dates, de traités signés, de batailles, ils avaient gardé l'essentiel, à leur insu, ainsi qu'ils rapportaient des vacances, sur leurs joues vermeilles, tout le sauvage et doux été. L'histoire scolaire gardait ses lunettes, l'autre avait son visage de fée, son regard pensif, et on ne sait quoi de plus tendre, de plus familier, qui était justement le regard de la première femme qu'ils eussent aimée, leurs jeunes mamans aux belles mains qui sentaient la confiture ou l'arnica, ou la pâte fraîche un matin de Chandeleur. Les vieilles querelles publiques, oubliées avant notre naissance, restaient pétrifiées dans les livres, et pourtant qui de nous n'avait cru les reconnaître tel jour, ressurgies brusquement à la table familiale,

saisies au vol dans l'éclat du regard paternel, le geste d'un poing fermé !

En 1872 un papa royaliste n'aurait pu nommer le bonhomme Thiers (que les communards nommaient Foutriquet) sans mettre en cause du même coup une armée de fantômes — les Trois Glorieuses, Louis-Philippe, la duchesse d'Angoulême, Benjamin Constant, que sais-je ? Aujourd'hui la guerre écrase tout. L'énorme événement de la guerre — énorme parce que l'intelligence n'a pu encore l'embrasser tout entier — reste comme suspendu entre l'avenir et le passé, informe. Alors que nous remontions si aisément le cours d'un siècle, que certains épisodes révolutionnaires nous étaient aussi familiers, aussi proches que le dernier siège de Paris ou la charge de Reichshoffen, les jeunes hommes d'aujourd'hui parlent de la mobilisation de 1914 comme nous eussions parlé de la bataille de Fontenoy ou du parlement Maupeou. L'histoire de la guerre elle-même n'a pour eux ni figure ni mouvement propre, elle n'est dans leur souvenir qu'un désordre mi-tragique, mi-comique, une époque absurde et bruyante à peine ennoblie par la constante obsession de la mort — mais quelle mort ? Si peu semblable à l'événement sombre et secret, mais un accident brutal, glorieux sans doute, d'ailleurs presque attendu, presque banal, vanté par les cent mille gueuloirs de la Presse, et pour lequel un million de linotypes, dans toutes les langues du monde, débitent des consolations en série où les plus beaux mots, les mots magiques, font leur besogne à la tâche, obscurément, sous la surveillance des contremaîtres du moral de l'arrière, comme les petites femmes à bas de soie tournent les obus.

Nul homme de l'avant qui n'ait senti aux heures noires le poids de ces prétentieuses sottises imprimées que nous ne daignions pas lire, mais que nous retrouvions malgré nous, au premier village, dans la bouche goguenarde du bistrot. Du moins pouvions-nous mépriser l'espèce de sublime, encore mal connu, mal défini, que la publicité américaine achève aujourd'hui de révéler au monde, le sublime niais. Au lieu que d'innombrables garçons sans défense connurent cet écœurement,

cette saturation, à l'âge où nous apprîmes l'héroïsme, nous autres, tout doucement, sur les genoux du vieux Corneille. Mon Dieu, s'ils l'avaient bien cherché, cet héroïsme, ils l'eussent trouvé dans leurs cœurs, leurs propres cœurs ! Ils n'osaient pas. C'est à nous qu'ils le demandaient, et nous leur arrivions couverts de poux, après deux nuits passées dans des wagons sans vitres, si las, si las, avec ce terrible goût de vivre, ce désir terrible de vivre, que nous n'avions pu étouffer encore, que nous n'étoufferions jamais.

Permission de détente, écrivaient les Bureaux. Détente, hélas !... Alors, comment soutenir ces regards si purs ? Que de fois nous arrêtâmes sur leurs lèvres la question qu'ils allaient poser, d'un rire imbécile, du même rire ingénument sacrilège dont un adolescent raille son premier amour. Et cependant, la vie si dure, l'interminable ennui des saisons, d'une année à l'autre année, devant la plaine grise, cette vie avait son secret. Après des semaines et des semaines de résignation, tout à coup, de l'abîme de notre misère, sortait une espèce de joie pure et nue, merveilleusement dépouillée, non charnelle, incommunicable. Il fallait bien du temps pour former au-dedans de nous, peu à peu, ainsi qu'une émeraude ou qu'un rubis, cette petite chose éclatante et elle s'évanouissait aussi vite. Nous la découvrions par hasard, et sitôt découverte, elle nous échappait de nouveau, laissant au cœur une plaie lumineuse qui brillait parfois tout un jour... Avec qui aurions-nous partagé cette minute de grâce ? Elle n'apportait rien de nouveau que nous n'eussions déjà senti bien des fois ; la passion de la vie, l'acceptation délibérée de la mort, une espérance humble et fervente — mais tout à coup, comme éclairées du dedans, éblouissantes pour nous seuls... Pour nous seuls. Car il arrivait qu'un voisin plus proche, s'arrêtant de frotter sa baïonnette avec de la terre, surprît notre regard au vol d'un autre regard qui interrogeait à peine, tendre et railleur. Alors, nous éclations de rire ensemble, et tout semblait dit pour jamais.

Qui nous pardonnera d'avoir fait d'une colossale aventure une sorte de drame intérieur ? Mais plus

impardonnables encore d'avoir prétendu imposer à nos fils, à nos neveux, à de jeunes têtes libres, non pas ce drame même, seulement sa pâle et monotone image, inexorable d'ennui ! Que leur importe un débat de conscience depuis longtemps résolu ? Nous les voulons convaincre d'ingratitude quand ils n'ont reçu de nous que la confidence de nos misères. Prétendions-nous leur faire partager à vingt ans la déception de notre jeunesse manquée, nos regrets, nos rancœurs ? Nous sommes la génération sacrifiée, disons-nous. Utile parole, pourvu qu'elle s'adresse à des aînés. Son véritable sens risque bien d'échapper à la génération cadette, qui sait déjà qu'elle est désignée pour nous survivre, et que, d'une manière ou d'une autre, par ses propres moyens, tôt ou tard, la vie se fût chargée de nous sacrifier... Alors, qu'est-ce que ça peut bien lui fiche, mon Dieu ! Nous entrerons dans la carrière... chantent tour à tour les jeunes gens de tous les siècles. Oui : mais quand nos aînés n'y seront plus. Eh bien, nous y sommes encore. Estimez-vous donc heureux, disent-ils.

En somme, nous barrons l'histoire, et nous la barrons pour rien. Lorsqu'ils tournent la tête vers le passé, nos fils ne voient plus à l'horizon que ce matériel immense, inutilisable, les caissons par dizaines de mille, les plateaux, les fourgons, de vieux autobus, des Rimailho éventrés, des bombardes d'un autre âge, une montagne de fusils, un stock d'hommes de zinc, de pyramides et de victoires cagneuses, toutes nues, qui grelottent sous la pluie de décembre. Parmi cette ferraille hors d'usage, avec nos tristes habits civils, nos croix, notre air anxieux, on dirait que nous allons revendre — revendre la guerre que nous avons faite, pauvres diables — nous autres guerriers. Cela ne s'était jamais vu. On n'avait jamais vu ces soldats-citoyens, soldats qui ont oublié leur victoire quelque part, ils ne savent pas où — soldats de la paix, citoyens militaires, si mal à l'aise dans leur peau recousue, en plusieurs morceaux, et qui, faute de mieux, revendiquent, revendiquent, revendiquent, combattants syndiqués, combattants honoraires, qui ne se sont jamais résignés à choisir, une fois pour toutes, entre la gloire et l'oubli,

virilement. Prodigieux naïfs, qui se font l'écho des vieilles prédicantes puritaines, jurent que la guerre est désormais impossible, et n'en réclament pas moins pour leur ancienne profession décriée, déshonorée, inutile par surcroît, une espèce de considération que les gens de bon sens n'accordent qu'aux métiers honnêtes et avantageux ! Âmes tendres, qui n'ont pas cessé de déplorer les dégâts qu'ils firent, avec l'arrière-pensée que, l'ennemi hors de cause, on va leur présenter la note des frais ! — Héros désaffectés qui voulûtes l'admiration des paroisses et ne pourrez jamais rien contre la redoutable concurrence des morts, des vrais morts, lesquels ont d'ailleurs sur vous le suprême avantage d'élire les députés radicaux par la grâce des préfets de la République — car ils ne vous élisent même pas, ces vieux copains, ils vous ont laissé tomber froidement, et Dieu sait s'ils sont froids, les frères ! Citoyens vainqueurs, on ne lira pas demain vos noms sur les pyramides municipales, vous devrez mourir de la mort d'un chacun, pousser votre suprême sueur dans des draps blêmes, et il n'y aura derrière vos cercueils qu'un piquet de bonshommes entourant un drapeau de fanfare, flambant neuf. Vieux amis des hauteurs battues par le vent, compagnons des nuits furieuses, troupe solide, troupe inflexible, magnifique mâchoire resserrée trois ans, pouce à pouce, sur la gorge allemande, et qui reçûtes un jour, en pleine face, le jet brûlant de l'artère et tout le sang du cœur ennemi — ô garçons !... le 11 Novembre nous bûmes le dernier quart du vin de nos vignes, le 11 Novembre nous rompîmes le dernier pain cuit pour nous.

On peut faire de son mieux sa page d'histoire, mais celui qui l'a faite n'est généralement pas celui qui la raconte. Les marchands de livres gardent l'avantage un siècle ou deux. Puis l'événement remonte lentement de l'oubli, surgit majestueusement des profondeurs qui le reçurent jadis, dans la conscience de la race. La race qui l'avait pieusement, saintement recouvert le découvre de nouveau. De nouveau nous serons pesés dans des mains fraternelles, jugés par un regard vivant !

Futures petites mains qui tournerez les feuillets, regards qui chercherez de page en page nos charges naïves, nos clairons, nos tambours, qu'importe ce que nous fîmes ou ne fîmes pas, bien avant que vous fussiez nés, dans cette plaine que vous voyez peinte sur le livre en ocre et en noir, avec les pompons blancs des explosions, les chevaux qui galopent, et ces engins bizarres ! Le livre d'images ne vous mentira pas : nous sûmes réellement faire face. Oui, bien avant que fussent nés votre père ou votre aïeul, nous avions regardé fermement non point la mort seule, mais entre vous et nous ce trou plus noir, l'injustice, l'oubli, et n'espérant plus reprendre notre victoire aux menteurs, insoucieux d'un vain procès, la main dans la main de ces fils dont nous sommes peu sûrs, nous nous endormîmes, pour nous réveiller en vous !

I

ARTISANS, LABOUREURS, GARDES-CHASSE, FILANDIÈRES

OU

LES REVENANTS QUI NE REVIENDRONT PLUS

La jeunesse d'Édouard Drumont ! Trois mots, trois petits mots bien usés, bien effacés, qu'on s'étonne de lire sur la page fraîche d'un livre, trois mots que j'ai l'air d'avoir arrachés tout exprès du tiroir d'une coiffeuse d'acajou, avec le carnet de bal relié d'ivoire, une épingle à cheveux — objet devenu si rare, introuvable ! — trois mots qui ne disent peut-être plus rien à personne, depuis qu'a disparu ce vieux bonhomme, peut-être immortel lui aussi, avec ses pommettes tartares, ses durs yeux gris, sa petite cravate de notaire, et ses manchettes rondes, Georges Clemenceau, — le même Clemenceau qui, par un matin de 1898, dans un duel célèbre, tint trois fois sous le feu de son pistolet infaillible, à vingt pas, l'auteur de *La France juive,* et naturellement le rata !... Oui, trois mots qui semblent à présent tout à fait vides, aussi vides qu'une de ces tournures en fil de fer qu'on retrouve dans un coin du grenier, orné d'un lambeau d'étoffe rose — ah ! nos aïeules ont aimé le

rose, on peut le dire ! Et pourtant la jeunesse d'Édouard Drumont, voyez-vous, c'était presque la nôtre, nous l'avons ratée d'un rien, d'un demi-siècle à peine, trente ou quarante années, un clin d'œil ! Mais la guerre a creusé un fossé profond, trop profond, un colossal chemin creux d'Ohain, où toute une génération est venue s'écraser comme les cuirassiers de Waterloo, régiment sur régiment, division sur division, armée sur armée... Deux millions de cadavres, auxquels l'huissier américain vient régulièrement faire les sommations d'usage, tout étonné que rien ne bouge, environné d'un silence éternel, sa mince bouche en tirelire, une main sur son cœur de papier, l'autre sur son lugubre derrière presbytérien, comme si le vent pouvait porter jusque-là l'un de ces godillots béants, verdis, terribles, qu'on heurte parfois du pied, par mégarde dans les ronces, là-bas, à Verdun !

Hélas ! nous ne sommes que trop tentés d'accepter cette liquidation du passé, sans garantie, sans contrôle, comme nous acceptâmes de liquider les stocks. L'illusion des faibles, à chaque nouvelle tentative d'une impossible libération, est de faire table rase, de recommencer la vie disent-ils — comme si la vie se recommençait ! Illusion familière aux individus et aux peuples, car un peuple risque de commettre beaucoup plus souvent qu'on ne pense, en dépit des fanfaronnades, ce péché contre l'Esprit, qu'aucun repentir ne rédime. Lorsqu'il y a dix ans nous affichions à la face du monde la prétention ridicule de commencer une Ère nouvelle — « Quelle ère ? se disait le poilu consterné. L'air de quoi ? Est-ce qu'ils vont supprimer *La Marseillaise* ?... » — ce mensonge inouï fait pour étonner les poules de Chicago dissimulait mal une lassitude énorme, la honteuse hâte à nous renier, reniant avec nous nos morts. Nous nous vantions d'être les hommes de l'avenir que déjà nous n'osions plus regarder notre victoire en face, la guettant de biais, prudemment, avant de lui tourner le dos. Ainsi lorsque nos fils parlent aujourd'hui avec un innocent dédain de l'époque désormais préhistorique où la bicyclette, sous le

nom de vélocipède, ressemblait à une girafe suivie de son petit, quand l'automobile n'était encore qu'une effrayante machine aux quatre roues grêles, tenant de la sauterelle et de la tortue, avec ce reniflement lamentable, le spasme de son pauvre petit ventre de cuivre, et l'éternuement convulsif qui préludait à d'illusoires départs, nos fils, dis-je, oublient qu'ils risquent de rompre inutilement, dangereusement, avec un passé trop proche, trop étroitement uni par des liens secrets à leurs épreuves, à leurs déceptions, à leurs malheurs, au tragique de leur propre destin.

Reste la légende — vérité idéalisée, humanisée. Non pas la brillante rhétorique des entrepreneurs de mensonges, mais cette vérité qui vient jusqu'à nous avec le souvenir de quelques hommes exceptionnels, dont le génie nous restitue la part non corrompue, impérissable, du passé. Drumont est un de ces hommes-là. Et par une chance presque unique, cet historien visionnaire est aussi l'historien de son temps, à la fois témoin des événements qu'il raconte et seul maître des grandes, des magistrales images par lesquelles il leur impose l'ordre et le rythme de sa poésie.

Quel que soit l'injuste oubli dans lequel la génération présente a laissé tomber son nom, il n'en reste pas moins vrai que la vie de l'auteur de *La France juive,* est à bien peu près, vingt ans de la vie française. Par la date de sa mort, en effet, Drumont est presque l'un des nôtres. Il n'en est pas moins aussi l'un des témoins, — et quel témoin ! — de la tragicomédie du Second Empire, de cette espèce de pièce militaire à grand spectacle, comme on en donnait jadis sur l'immense scène du Châtelet, avec des coups de fusil, des pantalons rouges, les jolies jambes du corps de ballet, le tout sur un air d'Offenbach. Il a vu ces choses merveilleuses, un peu folles, comme il fallait sans doute qu'on les vît, avec le regard d'un enfant. Et il est devenu un homme juste à point pour recevoir en plein cœur la foudroyante

humiliation de Sedan... D'ailleurs il a su le dire mieux que personne, en quelques lignes, d'un admirable raccourci :

J'ai parfaitement le souvenir d'un matin de décembre où l'on me mettait mes bas devant la cheminée ; ma mère était descendue pour acheter un petit pain et racontait à mon père ce que contenaient les affiches blanches qui annonçaient le coup d'État. Mon père paraissait consterné en prenant son café au lait.

Plus tard, mes jeunes années furent pleines de visions de bal deviné de la rue : le château brillamment éclairé, des officiers en grand uniforme, superbes, heureux de vivre, se croyant invincibles et faisant sonner leurs pas sous les arcades de la rue de Rivoli, des rangées de voitures aux lanternes de cristal, attendant leur tour et laissant apercevoir des toilettes de fées, des épaules couvertes de diamants, des broderies, des dorures ; au milieu de la chaussée, des équipages de ministres et d'ambassadeurs passant, rapides, en soulevant une fine poussière...

Pour la clôture, j'aperçois, par une matinée de septembre, le jardin fermé, les troupes bivouaquant sous les arbres, les soldats lavant leur linge dans le bassin octogone ; sur le mur, en face du ministère de la Marine, on voyait déjà des caricatures suspendues par des ficelles, Napoléon III sur un pot de chambre, Napoléon III embrassant les bottes de Guillaume... Je me rappelle ce matin-là avoir rencontré sur la place de la Concorde, un des Lefèvre-Pontalis, je ne sais plus au juste lequel. Ce dernier détail n'a rien d'intéressant pour vous, mais cela me sert de point de repère...

Enfin mon dernier souvenir des Tuileries est du mois d'octobre 1888. On avait installé une kermesse sur les ruines, et parmi les écussons R.F. et les drapeaux tricolores flottant au vent, s'étalait tout le personnel baroque des fêtes foraines. À l'endroit où était la salle des maréchaux s'élevait le salon de la belle Zora-ben-Angelina-ben-Babazoun ; à droite était Lérida, sujet hermaphrodite, et l'Homme merveilleux. Plus loin, la nouvelle enchanteresse, Armide, un bossu habillé de jaune à côté d'un marchand d'oiseaux, des chevaliers casqués couverts d'un manteau rouge, puis c'étaient les Montagnes russes, Pezon, le cabaret des Trois-Tonneaux, et tout le déballage des faux Arabes et des filles juives.

Sedan ! L'un de ces mots encore qui semblent aujourd'hui tout à fait vides, n'émeuvent personne. Après une brève explosion, il a repris humblement sa place sur la liste des sous-préfectures. Nul doute qu'un tel nom ne soit pourtant inscrit au plus profond de la sensibilité française. Que nos fils en aient conscience ou non, qu'importe ! L'imagination d'un enfant est ainsi parfois blessée, dès le sein maternel, d'une émotion violente dont il n'aura connu que le retentissement sur son cerveau à peine formé, à travers la mince enveloppe fœtale, et dont il ne saura jamais rien, jusqu'à la mort, côte à côte avec ce fantôme au visage voilé. Car notre pays n'a connu qu'un très petit nombre de déceptions aussi fortes, de ces déceptions qui font douter de soi-même, humilient un homme non pas seulement devant ses semblables, mais à ses propres yeux. Qui pourrait dire si notre embarras en face de la dernière victoire, la bizarre pudeur que le génie puritain a si savamment exploitée, ne vint pas du souvenir presque inconscient de cette première défaillance ? À cet égard même, le témoignage d'Édouard Drumont est bien précieux à recueillir et à méditer. C'est le témoignage de la génération des vaincus.

Drumont est né en 1844. Une plaisanterie d'Abraham Dreyfus, reprise plus tard par Paul Lafargue dans le journal *L'Humanité,* a voulu faire un Juif du chef de l'Antisémitisme. Ses grands-parents se seraient appelés Dreimond (ce qui signifie Trois-Lunes) et ils auraient été opticiens à Cologne. Vers 1908 on faisait courir dans les mêmes salles de rédaction le bruit que Maurice Barrès descendait de Juifs portugais. La famille Drumont est, en réalité, originaire des Flandres. L'auteur de *La France juive* a publié dans le dernier de ses livres, quelques mois avant sa mort, cette généalogie de paysans, d'artisans, de gardes-chasse, de filandières « qui a une odeur de terre labourée, de sillons remués, de forêts du sol natal, d'intérieurs rustiques et simples, où l'on faisait beaucoup d'enfants ».

J'aperçois derrière mon œuvre bien des générations de pauvres gens qui ont vécu dans leur coin, dans cette existence « glissante et muette » dont parle Montaigne, qui sont arrivés à la vieillesse sans avoir pris un centime à autrui, qui n'ont rien convoité, rien envié, se sont contentés de leur petite place... Tout artiste, tout créateur original, tout remueur d'opinion peut s'appliquer la parole de saint Bonnet : « L'homme de génie est un produit mérité par les aïeux. » Ils auraient tort de s'effrayer, dans leur modestie d'Aryens, de ce mot : génie. Génie vient de *generare,* engendrer ; tout homme qui génère quelque chose dans le monde des idées est un homme de génie. Il y a des femmes admirablement belles qui n'ont jamais pu avoir d'enfants et des laiderons qui en ont de superbes. Il y a même des talents magnifiques qui n'ont rien enfanté, et des génies très incomplets qui ont porté dans leurs flancs une postérité qui a troublé le monde.

Il a repris bien des fois la même pensée, si chère à son cœur déçu, lorsque au seuil de l'ombre, pressentant la guerre prochaine, et pour lui l'horrible oubli, la faillite de toute espérance humaine, il approchait le plus près possible du papier ses yeux d'aveugle, traînant de ligne en ligne sa main tremblante, déformée par les rhumatismes : « Quand une famille d'autrefois avait vécu pendant des siècles dans l'ordre, le devoir et la vertu, elle produisait un être supérieur aux autres, qui était comme l'épanouissement de l'arbre familial. »

Et il ajoute aussitôt ces mots désespérés :

Vous avez parfaitement le droit de vous livrer à d'interminables blagues à propos de ce que je viens d'écrire... Il n'en est pas moins vrai qu'il fut un jour où Paris tout entier, le Paris des ouvriers et le Paris des bourgeois, le Paris révolutionnaire et le Paris patriote criait : « Vive Drumont ! À bas les juifs ! »

D'ailleurs, il faut lire ce chapitre des Souvenirs qui est sans doute l'un des plus extraordinaires de ces monologues intérieurs, demi-parlés, demi-rêvés, avec leurs silences soudains, de brusques reprises, et parfois comme suspendu dans le vide, entre l'avenir et le

passé, une date, un nom, un fait oublié de tous, et qui frémit longtemps, longtemps sous nos yeux — seul — parmi tant de ses pareils désormais immobiles, ainsi qu'une dernière abeille vivante, au milieu de l'essaim mort. Nul écrivain n'a su mieux que celui-là imposer à la parole écrite le rythme d'une conversation entre amis, de la confidence faite à voix basse, au coin du feu, en remuant les cendres ; et tel est le prestige de l'enchanteur que reposant le livre et fermant les yeux vous croirez entendre le soupir de l'âtre, le ronronnement de la bise entre les fentes de la porte, le craquement familier des vieux meubles... Ce sont des histoires de revenants. Oui, ce sont bien des revenants, des êtres d'une autre espèce, ou du moins transformés par quelque séjour au pays des contes, des belles images, que ces grands-pères ou ces grands-oncles d'un écrivain français que beaucoup d'entre nous ont connu qui sont à peine aujourd'hui des hommes mûrs. Et nos cadets peuvent regarder curieusement ces fantômes, parce qu'ils reviennent peut-être pour la dernière fois, parce que ces revenants ne reviendront plus.

L'aïeul de l'écrivain, Maximilien-Joseph-Albin Drumont, était né en 1786.

Mon grand-père qui ne quitta jamais Lille depuis son retour du service était moitié ouvrier, moitié artiste, comme les artisans d'autrefois ; il était peintre en armoiries pour voitures, et peintre sur porcelaine. Il s'en allait tous les matins à sept heures, quelque temps qu'il fît, au cimetière où dormait sa femme, morte toute jeune ; il rentrait déjeuner avec du café au lait, puis travaillait jusqu'au soir. En son extrême vieillesse on lui apportait encore, parfois en plein hiver, un panneau de voiture qu'il peignait sous un hangar. Il n'a jamais franchi le seuil d'un estaminet, il n'a même jamais fumé, il n'a jamais été malade, et dans un temps où la vie était à bon marché, il avait juste, quand il est mort, six mille francs d'économies... C'est vous dire, combien je m'esclaffe lorsque les beaux esprits d'Académie, les Passy et autres funambules qui semblent avoir pris pour eux la succession des mystificateurs à froid qui s'appelaient Henry

Monnier ou Bache, et qui viennent dire au travailleur : « Mon ami, la panacée sociale est entre tes mains, un mot la résume, c'est l'épargne. » Quels farceurs !

Mon grand-père maternel Buchon, lui, était épicier à Bourges, président du tribunal de commerce, et possédait quelque bien. De très bonne heure, il avait montré des dispositions à être un peu paillard. Un prêtre de la famille, voyant cela, le fit marier à dix-neuf ans, et il eut quinze enfants.

C'était un royaliste fervent, et il refusa obstinément d'acheter des biens nationaux, quoique pour le décider à donner l'exemple, on menaçât de le mettre en prison. Quand j'étais jeune, je me disais : « Quelle bêtise il a faite ! Avec la situation qu'il avait, il aurait pu acheter, moyennant quelques liasses d'assignats, cinq ou six cent mille francs de biens qui vaudraient aujourd'hui un million ! » Je comprends maintenant que cet ancêtre m'a légué quelque chose tout de même : le droit de parler librement et de dire à certains conservateurs : « Avant de réclamer contre la révolution, restituez d'abord ce que vos parents y ont gagné. »

Quand la monarchie légitime fut rétablie, mon grand-père en éprouva une grande joie, il vendit tout ce qu'il avait et vint à Paris... Ma mère a toujours conservé le souvenir des cahotements de ce long voyage dans la lourde diligence du temps. Les jouets étaient rares alors, on lui avait fait une petite poupée avec du linge et elle la berçait pour oublier les fatigues de la route.

Mon crédule grand-père fut naturellement conspué dans tous les ministères où il se présenta. Les Bourbons, comme la plupart des êtres destinés à périr, étaient de cœur avec leurs ennemis ; ils servaient sur leur cassette une pension de six mille francs à la veuve du général Turreau qui avait massacré les Vendéens, et faisaient surveiller par la police la maison de ces La Rochejacquelein dont cinq étaient morts pour la cause royale.

On finit, je ne sais comment, par offrir au pauvre Buchon, dont les modiques ressources n'avaient pas tardé à s'épuiser, une place de greffier à Sainte-Pélagie. C'était sa vocation d'aller en prison ; les jacobins voulaient l'y mettre comme détenu, et les royalistes comme gardien ; il vit que ce n'était pas son affaire, et sans rien dire à personne, il partit pour la Californie. Personne n'en entendit plus jamais parler.

Ces Buchon prétendaient descendre de l'historien Commines, et l'un d'entre eux, dont nous parlerons bientôt, signa longtemps « Buchon-Commines ».

Ce Buchon-Commines, auquel Maurice Barrès a consacré un chapitre exquis dans son *Voyage à Sparte* et qui fut l'oncle de Drumont, mérite de n'être pas oublié. Cet érudit charmant, un peu fantasque, dont Philarète Chasles a vanté « la science énorme, infatigable, et la patience hardie à déchiffrer les manuscrits », le rival des Michelet, des Guizot, des Augustin-Thierry, fut en même temps, l'une de ces figures originales presque cocasses, si fortement dessinées, comme l'ancienne France en a tant connu, et que l'affreuse uniformité de nos mœurs tend à faire totalement disparaître un jour. C'était la nuit, au sortir d'une soirée ou d'un bal, qu'il prenait sur son sommeil le temps d'écrire ses livres graves *Les Mémoires ou Chroniques, Le Panthéon littéraire, La Grèce continentale ou la Morée.* Il aimait les civilisations étrangères comme Philarète Chasles, les manuscrits comme Léon Gauthier ou Léopold Delisle, le monde comme Mérimée, les dettes comme Dumas père ; il constituait au cours de ses voyages de merveilleuses bibliothèques et les laissait vendre tous les dix ans pour liquider la situation. Ce savant considérable qui avait été inspecteur général des bibliothèques de France, auteur d'innombrables volumes, ami intime de la plupart des ministres et reçu familièrement au Château, mit sa montre au Mont-de-piété, la veille de sa mort, comme un étudiant... Drumont a raconté là-dessus, dans *La Dernière Bataille,* une histoire véritablement exquise :

Aussitôt que Buchon, dit-il, eut conquis une situation dans les Lettres, il fut admirable pour les siens et particulièrement pour ma mère : il lui fit donner des leçons d'anglais et des leçons d'équitation, et dans l'espoir de fortifier sa santé débile, il lui loua une maison de campagne et lui acheta même un cheval dont il oublia naturellement de payer la nourriture, et qui, en attendant les

avances de journaux ou d'éditeurs, était toujours sur le point de mourir de faim. Ce cheval fut le désespoir de ma grand-mère, bonne vieille Provençale pleine de vénération pour son fils qui recevait chez lui presque autant de ministres et d'ambassadeurs que d'huissiers. Constamment en tête à tête avec ce cheval, la pauvre mère-grand écrivait à mon oncle des lettres éperdues sur l'appétit extraordinaire de cet animal. Fidèle à la doctrine de certains hommes de ce temps, qui avaient dans l'avenir une foi mystique, comme celle de Napoléon III, mon oncle ne répondait jamais sur ces questions-là : il pensait que cela s'arrangerait...

Tout s'arrange !... Bien avant Alfred Capus, le boulevard de 1850 avait cru ainsi exprimer en deux mots une vérité universelle, le fin du fin de la sagesse et de l'expérience du monde, du monde de Tortoni ou de la Maison Dorée, du monde auquel « on ne la fait pas » — pour employer une expression plus moderne. Et, comme au cher Capus, la vie s'est chargée trop tôt d'apprendre aux magnifiques viveurs de l'école du duc de Morny qu'on ne l'apprivoise pas, ainsi qu'une demoiselle du corps de ballet, avec une pichenette et un mot féroce, qu'elle ne pardonne pas certains sourires.

Le père de Drumont n'était pas de la même espèce de rêveurs que l'historien Buchon ; du moins à travers le témoignage de son fils apparaît-il comme un de ces hommes modestes, mais intraitables, qui tout au long du XIXe siècle ont cru au génie de M. de La Fayette, à l'innocence des sauvages, et à la science pacifique et humanitaire. Selon un mot célèbre du philosophe anglais, il croyait « au grand sérieux de la vie ». Simple expéditionnaire à l'Hôtel de Ville, avec un traitement de douze cents francs, il accomplissait sa besogne quotidienne, honnêtement, ponctuellement, mais il lisait Victor Hugo.

Parfois ma vieille tante venait le soir tricoter des bas de laine pour mon hiver. Quand la soirée se prolongeait un peu, mon père allait prendre un volume tout petit et très gros dans le tiroir d'une étagère qui, un peu cassée

et désemparée, n'en a pas moins fini par s'échouer jusqu'à ma maison de Soisy. Il lisait quelques vers des *Châtiments* : *Le Manteau d'abeilles, L'Égout de Rome.*

« Adolphe ! Adolphe, soyez prudent », s'écriait ma tante qui semblait craindre qu'on écoutât à travers les murs.

Car s'il est vrai que la solide bourgeoisie libérale réussit de 1850 à 1870, à imposer aux futurs Gaudissart de la révolution du Quatre-Septembre l'hypocrisie de la vertu, le comte Hugo, dans sa prison de verre, au milieu de ses meubles cocasses, entre sa femme et sa maîtresse, leur imposait l'hypocrisie de la grandeur. Le vieillard magique, toujours béant, inassouvi, grondant d'autant de fantômes qu'une grotte envahie par la mer, prodigieux rassembleur de mots ennemis qui ont l'air de se défier d'une rime à l'autre en grinçant des dents, ou tout à coup ferment les yeux, pâlissent avec des visages d'anges — l'homme au ventre de demi-dieu, encore ivre, au seuil de la vieillesse, de tous les rêves impubères, d'aplomb entre le grotesque et le sublime, jamais plus sûr de lui, plus réellement ménager de sa force qu'alors qu'il feint de se livrer, se tord de haine, écume et crache une salive qui a l'odeur de l'embrun — l'Olympio bedonnant au visage glabre, tel que nous le peignent les gravures populaires de l'époque, avec au coin de la bouche éloquente, au pli humide, je ne sais quoi qui rappelle l'avoué de province ou le procureur, fut vingt ans grâce à la majesté de l'exil, et d'ailleurs sans aucun risque, la conscience lyrique d'une foule de braves garçons, impatients de jouir, bien peu disposés à jouer les Scévola ou les Brutus, et qui durent cependant, bon gré mal gré, face au public, accorder leurs petits airs aux orgues immenses de Guernesey.

Il y a des vers admirables dans *Les Châtiments.* Il y en a aussi d'absurdes. Pour moi, j'avoue que je préfère encore les seconds, d'une espèce de sincérité si grossière, si peuple, où l'on croit entendre le « han » de l'ouvrier, les soupirs, la plainte presque

obscène d'un tempérament extraordinaire, en proie aux affres de la vanité déçue.

O ruffians ! bâtards de la fortune obscène,
Nés du honteux coït de l'intrigue et du sort,
Rien qu'en songeant à vous mon vers indigné sort
Et mon cœur orageux dans ma poitrine gronde
Comme le chêne au vent dans la forêt profonde...
O Cosaques ! voleurs ! chauffeurs ! routiers ! Bulgares !
O généraux brigands ! Bagne, je te les rends !
Les juges d'autrefois pour des crimes moins grands
Ont brûlé la Voisin et roué vif Desrues !

....

Prêtre, on voit frissonner, aux cieux d'où nous venons,
Les anges et les vierges
Quand un évêque prend la mèche des canons,
Pour allumer les cierges.

....

L'opprobre est une lèpre et le crime une dartre.
Soldats qui revenez des faubourgs de Montmartre...

....

Lui, l'homme frémissant du boulevard Montmartre
Ayant son crime au flanc qui se changeait en dartre[1]

....

Et moi qui suis assis au bord des flots, pensif,
Ne voyant même pas les horizons sévères,
Regardant, noir rêveur, dans la nuit des calvaires
Les Socrate mourants, les pâles Jésus-Christ,
J'écris ces vers au pied des rochers des Proscrits
Pendant qu'un Hollandais qui prétend être corse
Met à l'esprit humain la chemise de force.

....

De tels vers laissaient indifférents les raffinés, mais ils atteignaient le peuple en plein cœur, ils étaient faits à son usage. Quand l'homme de Belleville,

1. « Il faut laver les dartres avec de l'eau dans laquelle on a fait dissoudre quelques grammes de borate de soude et les badigeonner à la teinture d'iode. » (Dictionnaire Larousse, *passim.*)

aujourd'hui seul survivant du bon peuple des faubourgs, celui-là qu'aimait Henri IV, dont le cardinal de Retz savait l'argot, quand cet homme-là croit réellement que l'esprit humain a la chemise de force, il voit rouge, il est prêt à mourir pour la science et les savants, comme jadis il mourait pour ses prêtres. Magnifiques natures ! Quoi que nous pensions de l'enchanteur, saluons ce prodige de poésie par quoi fut maintenue vingt années, de 1850 à 1870, dans la simplicité de l'héroïsme cornélien, une foule de modestes employés de bureau, de commerçants, de fonctionnaires, de braves ouvriers qui finiront peut-être par se faire tuer sur les barricades de la Commune, et que leurs pauvres compagnes retrouveront la poitrine crevée par les balles de chassepot, et trente sous dans la poche, donnés le matin même par le vaguemestre !

Moins qu'un autre, le père de Drumont n'était homme à souffrir qu'on mît une chemise de force à l'esprit humain : c'était un de ces rêveurs sages et circonspects, mais têtus, comme on en voit dans nos vieux pays du Nord, avec leurs yeux bleus tranquilles, enfantins, et leurs colossales épaules. D'ailleurs ancien élève de l'École des Chartes, ami des livres, et fort érudit.

Ma pauvre maman aimait tant mon père, elle était si pénétrée de sa supériorité, qu'elle était encore plus républicaine que lui, mais elle avait aussi grand-peur qu'il ne perdît sa place à l'Hôtel de Ville.

N'est-il pas charmant ce fonctionnaire chimérique qui, sans ambition, risque tranquillement son pain quotidien, pour le seul plaisir d'exprimer publiquement son avis sur un cas de conscience résolu d'une manière différente par un grand poète et par l'empereur des Français ? Risque imaginaire, à vrai dire. Car jamais peut-être on ne vit souverain plus débonnaire

que ce même despote que l'opposition comparait couramment à Tibère.

Mon père et ses camarades de l'Hôtel de Ville tenaient, à deux pas des Tuileries, sous les galeries de Rivoli, à la musique, des propos énormes sur Badinguet, sur l'impératrice, sur Plonplon, sur Mlle Sellier, sur Haussmann. Le fidèle Alessandri et les Corses du Château qui nous rencontraient à chaque instant connaissaient certainement la situation de mon père. Jamais pendant tout le Second Empire, le chef du personnel de la préfecture de la Seine ne fit aucune observation aux employés sur leurs opinions.

L'ancienne classe moyenne, et particulièrement cette armée de fonctionnaires, redingotes et chapeaux haut de forme, avec sa foi naïve, ses ambitions puériles et compliquées, sa discipline, le respect de ses humbles privilèges, n'est pas une espèce depuis si longtemps disparue que nous n'en ayons gardé le souvenir. Mais, à une époque où tout semble glisser le long d'un plan incliné avec une vitesse chaque jour accrue, il est à peine possible de se faire une juste idée de la principale vertu de ces hommes étranges : leur extraordinaire puissance de résignation. L'épargne, le goût légendaire de l'épargne, que la révolution financière universelle dont nous sommes si loin encore de prévoir les conséquences, vient d'enterrer sous le ridicule, ne faisait que traduire en langage économique cette merveilleuse patience.

Les vrais Français, ceux qui ont été conçus dans d'honnêtes lits, ont le dégoût des fortunes maudites ; ils se rappellent le mal que le père s'est donné pour les élever, la peine qu'ils ont eue eux-mêmes pour gagner leur pain... Jamais je n'ai vu dépenser à la maison un centime inutilement. Tous les premiers du mois, ma mère mettait une pièce de quarante sous dans la poche de mon père pour l'imprévu, au cas où il cassât un carreau, par exemple, et, la plupart du temps, le matin du jour où l'on devait toucher, elle allait la reprendre, avec un geste que je me rappelle, pour qu'on ne restât pas sans un sou à la maison.

J'ai parlé un peu longuement peut-être d'une famille de bonnes gens français, mais c'est vraiment parce que je les aime. Il serait sans doute absurde de prétendre qu'Édouard Drumont leur doit son œuvre, car ce qu'ils ont laissé paraître de leurs humbles vies semble surtout marqué du signe de l'acceptation, et personne ne fut moins résigné, moins « acceptant », que celui qui écrivait un jour cette parole désespérée :

> L'homme du passé avait de nobles motifs pour vivre, l'homme d'aujourd'hui a seulement quelques prétextes plausibles pour ne pas se tuer et accomplir jusqu'au bout sa corvée.

Mais résignés ou non, simples ou non, les bonnes gens de cette sorte qui n'attiraient jamais l'attention de qui que ce fût, car ils étaient véritablement ces Français moyens dont parle M. Herriot avec un aplomb d'agrégé, commencent à nous paraître, à distance, d'une originalité singulière : une espèce d'humanité infiniment précieuse dont la perte est irréparable. Ce qui manque le plus aux hommes de notre temps, — et qui se tuent pour essayer de vivre une vie individuelle, vivent leur vie en s'aidant de manuels et de romans policiers comme les enfants jouent au sauvage grâce à un ingénieux système d'images et de conventions d'une naïveté presque cynique — c'est justement de se distinguer nettement les uns des autres, sitôt que l'observateur tente de prendre un peu de recul dans le temps et dans l'espace. L'historien futur, s'il veut faire autre chose que de la statistique, devra mettre au point des méthodes nouvelles pour traiter une matière humaine devenue aussi lourde, aussi compacte. Et les moindres souvenirs authentiques, le plus maladroit des *livres de raison,* un carnet de notes, le journal d'une petite provinciale deviendront des témoignages d'un intérêt inestimable, comme les assiettes ou les pots que se disputent les amateurs, et dans lesquels nos arrière-grands-pères faisaient manger leurs chiens.

Que laisserons-nous de comparable à ceux qui

viendront après nous ? Même dans l'ordre de l'esprit, la notion de qualité semble avoir perdu son sens, et l'authentique, par un prodige étrange, est devenu réellement l'artificiel. L'abject mot de *chiqué,* d'une origine inconnue, et vraisemblablement satanique (du moins on l'espère), s'applique à un très petit nombre d'œuvres ou de personnages du passé. Il n'eût signifié très probablement pour nos ancêtres qu'une sorte de ridicule ostentation, une certaine insincérité des mœurs. Au lieu qu'il qualifie aujourd'hui un vice fondamental et comme une forme nouvelle de la vie. Toute la rhétorique de Bernardin de Saint-Pierre n'empêche pas qu'une époque entière se reflète dans son livre niais et charmant. Mais que sauront de nous ceux qui nous chercheront plus tard dans les livres les mieux réussis de M. Cocteau ou de M. Giraudoux ?

Je plains ceux qui ne sentent pas jusqu'à l'angoisse, jusqu'à la sensation du désespoir, la solitude croissante de leur race. L'activité bestiale dont l'Amérique nous fournit le modèle, et qui tend déjà si grossièrement à uniformiser les mœurs, aura pour conséquence dernière de tenir chaque génération en haleine au point de rendre impossible toute espèce de tradition. N'importe quel voyou, entre ses dynamos et ses piles, coiffé du casque écouteur, prétendra faussement être à lui-même son propre passé, et nos arrière-petits-fils risquent d'y perdre jusqu'à leurs aïeux.

De cette solitude qui menace les derniers hommes libres, Drumont a eu le pressentiment. Son œuvre entière où l'on a cru voir parfois l'expression d'un pessimisme foncier respire une sorte de terreur physique, charnelle, à peine réprimée par une volonté magistrale, et parfois délivrée par le rire. C'est pourquoi elle paraît dans notre littérature un témoignage unique. Nulle part ailleurs en effet on ne rencontre alliée à l'expérience la plus riche des événements et des êtres, à un sens aussi exceptionnel de l'histoire, une imagination presque sauvage à force de sincérité,

qui a le naturel et pour ainsi dire la gaucherie de l'enfance, toute la puissance de l'instinct.

L'instinct ! Le dernier secret de tels livres est dans ce mot magique. Il explique leur brusque retentissement, puis la période obscure qui suit aussitôt le triomphe, l'injustice des uns, l'oubli des autres, la révolte des consciences, leur rancune inavouée contre une vérité trop dure qui, à travers l'intelligence, va ébranler, au-delà, notre mémoire héréditaire, déchaîne en nous cette rumeur vague, comparable à nulle autre, par quoi s'annonce la race, l'appel des ancêtres, ainsi qu'une chanson portée par le vent. Les jeunes Français, en petit nombre, qui gardent encore le sens national, parlent et pensent, aiment ou haïssent dans leur langue et non pas dans le charabia international des professeurs, peuvent ignorer jusqu'au nom du vieux maître ou ne connaître de lui que la caricature qu'en font certains tartufes rouges ou noirs qui sentent encore la brûlure de son fouet sous leurs robes, ils n'en sont pas moins, pour la plupart, les fils ou les petits-fils d'un lecteur de *La France juive*. « *La France juive,* disaient-ils, *La Libre Parole,* qu'est-ce que c'est que ça ! » Hé bien, ce fut le témoignage d'un homme libre, ce fut vraiment le cri de ses entrailles. Et si telle ou telle page a vieilli, qu'importe ? Le secret de certains livres, leur miracle, reste d'être apparus tout à coup alors que nul ne croyait les attendre — et dès la première ligne chacun les avait déjà reconnus. Ils expriment moins la crainte d'un péril certain que l'attente anxieuse d'un peuple de braves gens, un pressentiment populaire. Leur évidente puissance de libération vient de là. Ils en appellent à la vérité la plus rude, comme on en appelait jadis au roi. Car la première entreprise d'une race opprimée par les partis, livrée à des exploiteurs secrets, c'est de faire éclater le mensonge où elle se sent descendre peu à peu, ainsi que dans une gaine de boue. Mais elle n'y réussira pas seule. L'homme prédestiné qui jette alors le cri d'appel et de rassemblement et sera entendu longtemps après sa mort, reste un des pères de la patrie.

Avant tout, je me suis efforcé de mettre bien en relief ce fait qui me paraît dominer la situation où nous nous débattons : le tarissement de toute source de vérité à laquelle les hommes de ce temps se puissent abreuver.

Il faut avoir vécu comme moi dans les coulisses de la Presse pour savoir que tout ce monde qui gambade, qui gesticule, est condamné à ne pas sortir d'un certain cercle d'idées... Avec les sermonnaires du Moyen Âge, on reconstituerait la vie des générations disparues, on aurait une sincère et vivante peinture des sentiments qu'ont éprouvés nos ancêtres, on retrouverait les joies, les douleurs, les travers et jusqu'aux modes de chaque époque. En mettant bout à bout tous les sermons qu'on prononce en France pendant douze mois, on ne saurait absolument rien de ce qui s'est passé pendant l'année : on aurait une paraphrase plus ou moins éloquente du catéchisme, et voilà tout.

... C'est pourquoi notre œuvre aura été féconde, et un avenir qui n'est pas éloigné se chargera d'en montrer la portée. Il ne dépendait même pas de nous de détruire ce que nous vous avons fait. Demain les princes d'Israël nous couvriraient d'or et nous décideraient à célébrer leurs louanges du matin jusqu'au soir que ce qui est écrit resterait écrit, que ce que nous avons semé demeurerait au fond de toutes les intelligences, incorporé en quelque sorte à l'âme de nos concitoyens...

***

Entré à dix-sept ans, dès la mort de son père, à l'Hôtel de Ville, Drumont semble y avoir fait de la vie un apprentissage assez dur. L'administration ne paraît pas d'ailleurs avoir tiré grand profit de ce fonctionnaire fantaisiste qui passait ses nuits à flâner dans Paris, puis revenait des Halles, au petit matin, avec une brassée de fleurs fraîches qu'il allait déposer mystérieusement, par des prodiges d'acrobatie, sur la fenêtre d'une jolie voisine.

Le souvenir de mon père était encore si vivant à l'Hôtel de Ville qu'on ne me renvoya pas ; on se contenta de me dire : « Ne faites rien, c'est tout ce qu'on vous demande. »

De temps en temps une terreur traversait l'esprit de mes

supérieurs, le chef entrouvrait la porte du bureau et disait anxieux :

« Monsieur Drumont ne fait rien, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, monsieur, après un petit somme, il est allé faire un tour dans l'administration. »

Un article heureux sur Émile de Girardin ouvrit à Drumont les portes de *La Liberté.* Le fils adultérin du beau premier veneur de Charles X, l'adversaire heureux d'Armand Carrel, l'ancien exilé du coup d'État rentré dans les bonnes grâces du nouvel Empire libéral, devenu par la toute-puissance de la presse à deux sous maître absolu de cent mille abonnés, qu'il traitait d'ailleurs avec la fantaisie d'un grand seigneur et l'insolence d'un parvenu, croyait bien, à cette dernière heure de l'Empire, tenir une part de ce pouvoir auquel il avait aspiré toute sa vie. La famille impériale, le corps diplomatique, les ministres, le Tout-Paris d'alors étaient venus se presser rue de Villejuif, quelques jours après la formation du ministère Ollivier. L'homme qui jadis ne possédait rien, pas même son nom, avait, un de ces soirs de triomphe, attiré dans un coin du salon Dolfus, alors secrétaire de *La Liberté,* et à deux pas du groupe éblouissant des ambassadrices, incapable de retenir une minute de plus un râle d'orgueil et de plaisir, il lui avait jeté dans la figure, d'une voix étranglée :

« L'empereur vient de m'annoncer que j'étais ministre des Affaires étrangères ; je vous prends pour chef de cabinet. »

Ah ! la phrase puérile ! le cri d'enfant ! Barrès eût aimé ce cri-là, puis on l'aurait vu chercher aussitôt, sur le clavier invisible, en tâtonnant, quelques accords, ainsi qu'un pianiste pris au dépourvu et qui vient de manquer la note du ténor... Mais il y a là bien autre chose que de la musique. L'aventurier, dont il ne reste absolument rien — « pour arriver à ce résultat d'être oublié huit jours après sa mort, dit admirablement Drumont, il s'est levé toute sa vie à cinq heures du matin » — par la seule magie des dates, a l'air de faire sortir un siècle entier de la

manche de sa redingote, ainsi qu'un prodigieux prestidigitateur ; car il est mort en 1881 — c'est-à-dire presque hier — alors que M. Clemenceau qui venait de renverser le ministère Jules Ferry approchait déjà de la cinquantaine, et que l'on voyait paraître à la Chambre beaucoup de ces politiciens que nous rencontrons aujourd'hui dans les couloirs du Sénat ! Et pourtant, ce fils d'un officier de l'Empire était né au lendemain de la Terreur et avait fondé *Le Voleur et la Mort* en pleine Restauration, lancé à 120 000 exemplaires, sous Louis-Philippe, son fameux *Journal des Connaissances utiles,* créé la grande presse, abattu d'un coup de pistolet Armand Carrel... À quoi bon se flatter d'échapper au passé, quand il nous presse si étroitement ? Cent ans paraissent un rempart solide entre nous et les fantômes, mais, dès que nous le mesurons du regard, tout sentiment de sécurité s'évanouit, le cœur se serre.

Hélas ! lequel de nos jeunes tyrans qui s'imaginent avoir inventé le cynisme, parce qu'ils sont nés avec une moelle usée, des goûts canailles, et le sens du commerce hérité d'une lignée d'aïeux aux mains molles, au poil blond, pâles et velus, grandis dans l'humidité des arrière-boutiques, risquera d'égaler jamais les affronteurs impavides du dernier siècle, celui-là surtout dont Drumont nous a laissé un inoubliable portrait :

Je n'ai jamais rencontré d'être humain qui eût fait plus complètement table rase dans son esprit de toutes les conceptions sociales ou religieuses du passé, de toutes les traditions sur lesquelles vit le monde : il avait un cerveau d'enfant trouvé, d'enfant de la nature à qui les ascendants n'ont fait aucun legs, ni legs d'argent, ni legs d'idées. Un tel homme pouvait se dire indifférent en matière religieuse, car jamais la pensée de Dieu ne le préoccupa un instant, elle n'entrait pas dans son entendement, et jamais il n'a écrit une ligne contre les prêtres ou contre l'Église...

Girardin ne fut jamais ministre, ni chef de cabinet le charmant Dolfus... Pauvre Dolfus... !

C'était un être exceptionnellement doué, à qui tout semblait promis, mais son étoile se voila tout à coup. Il éprouva cette « peur de la vie » qui est un sentiment plus commun qu'on ne croit à notre époque ; les uns l'éprouvent à la première marche, les autres s'arrêtent au milieu de l'escalier, s'allongent sur le palier et refusent d'aller plus loin ; il avait renoncé au journalisme pour écrire des romans ; il ne put arriver à trouver un éditeur pour les imprimer ; il se souvint alors d'une petite ville moyen-âge que nous avions visitée ensemble, Senlis, célèbre par Nerval. Il s'installa dans la cité dormante, se mit au lit et ne bougea plus. Un oncle lui fit une rente modique, et il mourut là, tout jeune, doucement...

II

SEDAN

OU

L'AVANT-DERNIÈRE DES DERNIÈRES GUERRES

À la veille de cette guerre de 1870, si peu connue, qui tient de la tragédie eschylienne et de la comédie bouffe, tragédie par le fulgurant désastre, comédie par l'abjecte mise en scène qui suivit, et dont la lecture des journaux de l'époque peut seule donner l'idée, ces démissions soudaines d'êtres en apparence ambitieux, ardents, ou même avides, mais fragiles, passèrent peut-être inaperçues : la mélancolique histoire de Dolfus n'en est pas cependant, il s'en faut, le seul exemple.

Si vous regardez d'un peu près, sur des toiles aujourd'hui démodées, invendables, ces visages célèbres du Second Empire, vous reconnaîtrez la bouche au pli amer, la mâchoire longue, fine, agile, faite pour mordre et non tenir, vous remarquerez sûrement le regard presque indéfinissable, à la fois voluptueux et dur, aussi prompt à séduire qu'à se rendre, si peu sûr. Une race de chefs, venue au jour comme à l'improviste, faite à l'image de l'empereur, surgie d'on ne sait où, tenant au grand monde, au monde des cercles, au

demi-monde, tellement différente de la rude et grossière lignée dépossédée par la révolution de 1848, mais plus différente encore des vieillards coriaces, indestructibles, de la Restauration, presque sans analogie dans l'histoire, et comme née d'un rêve balzacien, a brillé de 1850 à 1870, puis s'est éteinte avant d'avoir réussi à se reproduire — stérile — avec les dernières fusées de l'Exposition de 1884. Non moins âpre à la curée des places, non moins féroce dans le plaisir que certaines de ses devancières, avec quelque chose du cynisme impitoyable des hommes de la Régence, mais où les connaisseurs peuvent discerner une espèce d'insolence savoureuse à l'excès, un peu peuple, déjà vulgaire, elle était néanmoins trop impressionnable, trop nerveuse pour résister à l'assaut des anciens culotteurs de pipes, des gros garçons du Quatre-Septembre. En vain de rares survivants tenteront de se rallier au régime ; on en verra, dans des préfectures importantes, soutenir au profit de la République de nouvelles candidatures officielles, mais ils garderont encore, jusque dans leur trahison, trop d'élégance, un sourire insupportable à leurs maîtres. D'ailleurs, il est vrai que leur subtil génie n'eût pu se déployer que dans une atmosphère favorable de luxe, de bals, d'intrigues mondaines corsées d'un peu de débauche ; les meilleurs d'entre eux, après un court essai, passèrent la main, s'éloignèrent discrètement du pouvoir ainsi que d'une table de whist. Sous la présidence d'opérette du maréchal Mac-Mahon, ils commenceront à former les cadres du parti conservateur, s'empareront peu à peu de l'ancien Faubourg jusqu'alors, intact, introduiront dans ce qu'il est convenu d'appeler la haute société les mœurs des cercles équivoques, le goût d'un luxe boulevardier, des comptes rendus de la presse, des jeux de Bourse et des mariages juifs. Mais à Senlis avec Dolfus, comme dans les salons de la princesse de Sagan, au fameux bal des Bêtes, ils n'en sont pas moins démissionnaires de leur premier rêve, des vaincus. La convulsive agitation des uns vaut tout juste la paisible agonie de l'autre, au fond de la cité dormante.

Peut-être même l'auteur de *La Fin d'un monde* n'a-t-il pas compris la signification mélancolique de cet universel trémoussement lorsqu'il écrivait plus tard :

> La duchesse de Persigny était née dans un chapeau de Pierrot. Sa mère était accouchée au moment où le général de la Moskowa allait partir pour le bal, et le père, à la hâte, avait recueilli la petite dans son grand chapeau aux rubans multicolores. Il semble que l'aristocratie actuelle ait eu un semblable berceau ; elle sent des fourmillements dans les jambes aussitôt qu'elle est un moment sans danser.

En 1870, Édouard Drumont a vingt-six ans. Il a tenu, comme on disait jadis, le sceptre de la critique au *Bien Public,* écrit un livre charmant, *Mon vieux Paris,* publié les *Fêtes nationales de la France* et les *Papiers inédits* du duc de Saint-Simon. Évidemment, il a vu et retenu déjà bien des choses, mais le bavardage des salles de rédaction, la bousculade de la copie, les collaborations à trois sous la ligne ne conviennent guère à ce puissant tempérament, que toute espèce de facilité déconcerte. Dans le gai tumulte de cette fin de régime, traversé d'éclairs fulgurants, il essaie sans doute en vain de se recueillir, emporté par le prodigieux jaillissement d'images dont il ne se rendra maître qu'après bien des années de labeur et pour un court moment : dix ou quinze autres années de pleine maturité, d'équilibre — jusqu'à ce que saturé de tristesse, il cède de nouveau au torrent, s'abandonne...

Comme la plupart des Français de ce temps-là, il n'a guère pris au sérieux une guerre qui débutait par des chansons, sous un soleil magnifique, ainsi qu'une immense partie de campagne — les maris en manches de chemise, les femmes avec les provisions et l'enfant qui souffle dans sa trompette. Le public est surtout curieux de la tête que fera l'empereur, et dresse l'oreille aux *Marseillaises,* hier interdites, aujourd'hui entonnées à chaque carrefour par d'héroïques pékins. Jamais grand peuple ne donna le spectacle d'une vanité si grossière, si nue, encore

exaltée par les coups de trombone du vieux Silène au poil gris, qu'on croit voir courir de rocher en rocher, ivre de haine et de vengeance, dans une poussière d'écume, autour de son île, là-bas, à Guernesey. Chaque brasserie de la capitale, chaque estaminet, le moindre beuglant des faubourgs, dégorgea jusqu'au trottoir, puis du trottoir à l'égout, une littérature inspirée, où revient sans cesse le nom de la Ville-Lumière, ainsi qu'un de ces refrains idiots qui font la fortune des cabotins. Le peuple des campagnes, lui, restait extraordinairement passif, groupé autour de solides curés, de maires à la trogne fleurie, étranglés par de gigantesques cornets de toile blanche, tels qu'on en voit sur d'anciennes lithographies coloriées...

Mais, d'ailleurs, qui crut alors à ces rodomontades, à ce débordement de niaiserie épique, sinon peut-être un petit nombre d'ébénistes de la rue Saint-Antoine, révolutionnaires, socialistes et patriotes, quelques lorettes, ou les policiers des brigades, à barbiches et moustaches cirées, tous anciens militaires, médaillés de Sébastopol et du Mexique ?... Du moins, il ne paraît pas que le Paris des boulevards se fît beaucoup d'illusions : chacun y sentait vaguement que le régime, comme son chef, avait perdu confiance. Fâcheuse affaire, lorsqu'on a toujours joué hardiment quitte ou double ! De plus le personnel lui-même a cessé d'être pris au sérieux, trop bon enfant, trop soucieux de plaire, de désarmer l'opposition : les maîtres ne gouvernent plus, subsistent au jour le jour, laissent la porte entrouverte, où commencent de passer, un par un, les fourriers du désastre prochain, les entremetteurs juifs ou allemands, aux noms encore peu connus qui seront célèbres demain, les Reinach, les Strauss, les Meyer, les Wolf, les Spuller. Cette liquidation d'un Empire sent la fumée refroidie des cigares, les parfums, la sueur, la cire des bougies, la poussière des parquets, comme une salle de bal au petit jour, quand l'aube sale qui monte traîne sur les parquets on ne sait quelle vie sinistre, à peine distincte, larvaire : le tragique y explosera tout à coup, ainsi que

dans un air saturé. Drumont a très bien vu depuis, dans *La France juive,* le caractère singulier d'une guerre déclarée comme à l'improviste sur la foi d'une espèce de dépêche de Bourse. Évidemment la Prusse a su mettre à profit le laisser-aller, le « je-m'en-fichisme » augural d'un chef d'État fataliste : elle a poussé ses hommes un peu partout. Aux Tuileries même, et dans l'entourage de l'Impératrice, superstitieuse comme une Espagnole, on rencontre des visages étranges — tel ce prêtre juif-allemand, Jean-Marie Bauer, converti suspect, auquel le vénérable abbé Deguerry vient d'abandonner la grande-aumônerie. Drumont en a tracé un inoubliable portrait :

Parvient-il à son but à force d'hypocrisie, en affichant d'apparentes vertus ? Nullement ; sa devise à lui, comme à tous les Juifs, est qu'on peut se permettre n'importe quoi avec les Français ; il organise ces fameux lunchs ecclésiastiques où assistent les futurs conseillers de Paul Bert, ceux qui chantent sans doute avec un prélat connu pour son républicanisme :

Notre paradis est un sein chéri.

Habillé par Worth, il porte un costume de charlatan, il étale un luxe de dentelles qui fait rêver les femmes.

Le siège commence ; cet acrobate à bas violets chausse des bottes à l'écuyère ; il est aumônier général des ambulances, il galope aux avant-postes et ses cavalcades l'entraînent toujours si près de l'ennemi qu'il aurait le temps de lui jeter quelques renseignements utiles sur la ville assiégée.

Quand tout est fini, il éclate de rire au nez de ceux qu'il a dupés ; il jette sa robe de monsignore dans les coulisses d'un petit théâtre ; il inspire des publications pornographiques sur les cocodettes du Second Empire ; il parade à l'Opéra, où les plus grands seigneurs admettent ce prêtre indigne dans leur loge ; l'après-midi, vous le rencontrez à cheval au Bois de Boulogne, où il fait le salut militaire à Gallifet, qui d'un geste de la main, lui renvoie une bénédiction épiscopale. Enfin, légèrement démonétisé, il finit par aller se marier à Bruxelles.

C'est ainsi qu'à la veille de disparaître, l'Empire expiait la faute d'avoir toujours, au fond, douté de sa

légalité, de n'être qu'un gouvernement de compromis, situation fâcheuse, qui devait en faire peu à peu la proie des intrigants, et d'une espèce chaque jour moins avouable. Quoi qu'on puisse dire, la distance est déjà grande d'un Gallifet à un maréchal de Saint-Arnauld, mais presque infinie d'un Bauer à un Sibour. Avec son éternelle cigarette, son regard de biais, son goût du jeu et des aventures, son flegme insolent, Louis-Napoléon craignait le jugement de l'Histoire, la revanche des principes, la flétrissure de M. Jules Simon. Conscient de n'avoir sur la France que les droits de l'amant de cœur, il eût rêvé de conduire un jour sa maîtresse à la mairie selon les prescriptions du Code civil inventé justement par le grand-oncle, mais il devait se contenter des rares et précaires succès d'un protecteur à cheveux gris, offrant à sa capricieuse bonne amie tantôt une Exposition universelle, tantôt une victoire toute fraîche, ou les constructions de M. Haussmann, ainsi qu'un fil de perles ou une rivière de diamants. Puis il ruminait un nouveau plébiscite, pareil à ces malheureux jaloux qui lasseraient la fidélité même de Lucrèce par des « M'aimes-tu ? » et des « Bien sûr ? » et des « Jure-le que tu m'aimes ! ». Scrupule naïf, doux souvenir des idylles de l'année 1848, témoignage un peu ridicule sans doute mais si touchant d'une époque aimable, amoureuse, où M. Joseph Caillaux eût sans doute porté l'habit de chambellan, mais qui n'aurait vraisemblablement permis à M. Malvy qu'une obscure carrière de policier... En somme, l'Empire était un faux ménage, et chacun sait ce que les faux ménages ont à craindre des domestiques et des fournisseurs ! Le moindre retard à l'échéance, la plus légère atteinte au crédit prend aussitôt les proportions d'une catastrophe, et le concierge vient en savates, au nom de la morale, regarder l'huissier qui instrumente au nom de la loi ; mais les amis sont déjà loin !

Tout, dans cette avant-dernière guerre, reste obscur, respire la fraude. Et d'abord, il paraît hors de doute que la force française ait été trahie par des généraux incapables, qu'un témoin nous a montrés

jadis, dans la *Revue des Deux Mondes*, essayant vainement quelques jours avant le désastre, d'arrêter un plan d'offensive, et n'arrivant même pas à indiquer sur la carte, de leurs doigts tâtonnants, les emplacements des corps d'armée. Mais la démagogie de l'opposition républicaine avait déjà trahi par avance le moral français. Comme le rappelle quelque part Édouard Drumont, huit mois à peine avant la guerre, Michelet entonnait dans *Nos Fils* un hymne ardent à sa « chère Allemagne » dont il regrette d'être séparé par le pont de Kehl, et il rêvait de faire de ce pont une espèce de pont d'Avignon où tous les peuples danseraient en rond. Le chœur des publicistes de gauche, qui couvraient de ridicule, dans le même temps, les contre-projets sauveurs du maréchal Niel, comme, une quarantaine d'années plus tard, ils tenteront de faire échouer la loi de trois ans, soutenaient la même thèse, mais à l'usage des petits rentiers libéraux du *Siècle* qu'effrayait l'aventure militaire. Enfin le demi-dieu de Guernesey, entre deux billets à Suzon, faisait gronder au-dessus de ces fêtes de l'écritoire son bonhomme de tonnerre verbal, où siffle tout à coup, pour s'envoler jusqu'au fond de l'azur, une de ces images inouïes qui figent le sourire sur les lèvres, et vous ont déjà traversé de part en part, avec une pluie d'étincelles.

Qu'on ne cherche pas ici un cours d'Histoire : qui pourrait faire l'Histoire — je dis l'Histoire, avec sa probité cabotine, ses entêtements sournois, sa courtoisie — d'événements encore si proches, où notre destin reste engagé ? Que ne puis-je seulement donner à de jeunes Français, en petit nombre, la certitude enivrante que le désastre de Sedan clôt, trente ans d'avance, ce qu'on est convenu d'appeler le XIXe siècle, qu'avec le coup de main du Quatre-Septembre s'affirme la dictature d'un parti, toujours le même sous des noms divers — car il est vain d'opposer un Clemenceau à un Ferry, un Waldeck à un Caillaux, un Malvy à un Constans — et qu'à l'encontre de ce qu'affirment chaque jour les beaux esprits, cette prétendue évolution démocratique, dont on voudrait

faire on ne sait quel phénomène cosmique, n'est qu'un médiocre incident de notre histoire, le signe extérieur d'une conquête politique qui ne saurait tenir éternellement les âmes asservies, et dont il reste l'espoir de briser la force, un jour, par le fer et par le feu.

Telle est, d'ailleurs, la leçon de Drumont. Car, avec le coup d'État du gouvernement provisoire — lorsqu'un groupe de Juifs comme les Simon, les Crémieux, les Magnin, les Picard ou les Sée, entreprit de relever l'honneur français — nous sortons du désordre où la faiblesse d'un régime avait fini par donner le champ libre aux partis, nous entrons dans ce cycle d'événements, en apparence contradictoires, ou même absurdes, néanmoins secrètement liés, d'où l'auteur de *La France juive* a tiré ses puissantes synthèses. Nous allons mettre nos pas dans ses pas.

Il est sûr que la capitulation de Sedan fit la fortune du parti républicain. On se rappelle le cri fameux : « Les armées de l'empereur sont battues ! » Mais cette prodigieuse fortune le prit au dépourvu, pensa l'étouffer sous sa masse. À peine était-il d'ailleurs un parti : un petit groupe d'agitateurs plutôt, ou de courtiers, travaillant de concert, et auquel un autre groupe de professeurs, de juristes, d'anciens notaires, servait de répondant vis-à-vis de l'immense bourgeoisie libérale, toujours en chaleur de quelque nouvelle trahison et nourrissant en secret son vieux rêve de faire les affaires de la France, ainsi qu'elle fait un si grand nombre des siennes : par personne interposée. Comment la minuscule armée de l'opposition, avec ses chefs presque inconnus hors des limites de Paris — les Picard, les Crémieux, les Garnier-Pagès, les Arago, les Pelletan, les Ferry — financée par des banquiers juifs aussi obscurs — Cahen, Godchaux, Heyman, Lazard, Wimpfen ou Rheims — eût-elle osé assumer la tâche ingrate de signer la paix ? Peut-être y pensa-t-elle pourtant ? Car, lorsque le mercredi 14 septembre 1870, dix jours après la proclamation de la République, le roi de Prusse quitta Reims pour se

rendre à Ferrières, le vieux Bismarck vint trouver le maire de la ville, M. Werlé, qui rapporta plus tard cet entretien au journal *Le Figaro* : « Nous partons demain, dit le chancelier. Je m'en vais le cœur gros. Nous espérions signer l'armistice ici, c'était la volonté du roi et mon ardent désir. On nous force de continuer la guerre, on le regrettera. — Monsieur le comte, interrompit Werlé, la France n'a aucun intérêt à continuer la guerre, et pour qu'elle refuse la paix, il faut que vos conditions soient inacceptables. — Je vais vous les dire, reprit Bismarck ; nous demandons deux milliards, Strasbourg avec une bande de terrain de 4 ou 5 lieues de large jusqu'à Wissembourg, afin que le Rhin coule des deux côtés dans les villes allemandes. Mais nous demandons aussi la réunion immédiate des Chambres, car c'est avec elles seules que nous pouvons traiter, et c'est cette dernière condition qui rencontre le plus de difficultés, car le gouvernement provisoire ne se sent pas encore assez fort pour les convoquer. »

Si durs que soient les hommes, la nature des choses est encore plus dure. Qu'ils désirassent ou non la paix, les parvenus du Quatre-Septembre ne virent pour eux de salut que dans un véritable soulèvement de la passion nationale, une sorte de guerre d'indépendance, à l'espagnole, où le nouveau régime trouverait sa consécration. Lorsque ce résultat leur parut atteint, et qu'ils se trouvèrent face à face, devant les barricades de la Commune, avec ce même peuple qu'une prodigieuse mise en scène avait fini par prendre aux entrailles, ils le rafraîchirent avec du plomb.

La situation était très simple : notre pays a passé son existence de nation à gagner des victoires éclatantes et à subir d'affreuses défaites ; elle a eu tour à tour Tolbiac, Bouvines, Marignan, Rocroy, Austerlitz, Solférino, et Crécy, Azincourt, Poitiers, Pavie, Rosbach, Waterloo ; elle pouvait faire ce qu'elle avait toujours fait dans des circonstances analogues : signer la paix, soigner ses blessures, dire : Je serai plus heureux une autre fois... Après quoi, chacun serait rentré chez soi, les uns avec un pied de nez,

les autres avec des lauriers, ainsi que cela se voit depuis le commencement du monde.

Il se produisit alors un des faits qui restera le plus singulier du XIXe siècle, et on peut le dire, de tous les siècles. Un monsieur du nom de Gambetta, né de parents restés Italiens, à peine Français lui-même, puisqu'il n'avait opté pour la nationalité française qu'au dernier moment, et avec la certitude qu'une infirmité le dispenserait de tout service, doublement étranger puisque d'origine juive, et qui, en tout cas, ne représentait que les douze mille électeurs qui l'avaient élu, vint dire :

« Mon honneur est tellement chatouilleux, mon courage est d'une essence si rare, que je ne puis consentir à ce qu'on fasse la paix, et que, de mon autorité privée, je veux continuer une guerre à outrance. »

Les rois chevelus consultaient leurs leudes ; Charlemagne consultait ses pairs ; sous l'Ancien Régime on réunissait les états généraux dans les circonstances critiques. À force de marcher dans la voie du progrès, comme on dit, on a rétrogradé au-delà des Cafres : et, durant cinq mois, un aventurier génois envoya les gens se faire casser les bras et les jambes pendant qu'il fumait son cigare.

Mais qu'oserait-on refuser à un gouvernement qui s'est donné à lui-même le nom de « gouvernement de la Défense nationale » ? L'idée de lutte à outrance, de levée en masse, rendue familière à une foule de braves gens par la publicité faite depuis un demi-siècle à la légende révolutionnaire, parut transformer tout à coup cette gigantesque partie de nation à nation en une espèce de guerre inexpiable de peuple à peuple, le duel au couteau d'hommes en blouse clouant sur leurs canons des soudards armés jusqu'aux dents. Une fois de plus le triomphe du droit et de la justice fut tenu pour certain par ce bon peuple auquel Victor Hugo enseignait la stratégie, et sa déception fut telle que, le moment venu, il ne voulut voir d'autre cause à la défaite des soldats de la liberté qu'une affreuse trahison. Quelques-uns n'y survécurent pas, tel ce malheureux ouvrier dont René Lagrange a conté l'histoire, qui, le jour de l'entrée des Allemands à Paris, fou de douleur patriotique, plongea son couteau dans le ventre d'un cheval d'officier prussien et, livré

aussitôt à la prévôté allemande, fut le soir même fusillé derrière le palais de l'Industrie.

« Cette exécution sommaire, écrit Drumont, avait le caractère d'un présage, et la signification d'un avertissement. » Elle pouvait, en effet, annoncer la Commune : « L'entrée des Prussiens, déposera Thiers, devant la commission d'enquête, a été une des causes principales de l'insurrection. Je ne dis pas que, sans cette circonstance, le mouvement ne se serait pas produit, mais je dis qu'elle lui a donné assurément une impulsion extraordinaire. »

III

AU RÉGIME DE LA VIANDE CRUE

Qui sait lire les livres de Drumont y découvre aisément un certain nombre de puissantes images autour desquelles les faits semblent venir se grouper d'eux-mêmes, ainsi qu'en une sorte de champ magnétique. L'absurde et horrible histoire de la Commune est une de ces images-là. Mais l'auteur lui-même ne semble pas s'en être rendu tout à fait maître, ne l'évoque jamais de sang-froid. Elle a été visiblement le grand scandale de sa vie intellectuelle, la crise morale, peut-être décisive, dont bien des années plus tard, et jusqu'à sa mort on pourra deviner l'âpreté à un certain frémissement de colère, qui fait, sous chaque allusion, resplendir et rougeoyer sa phrase, comme si venait de se rallumer, derrière lui, la ville insurgée.

Pour comprendre la Commune, il faut tâcher d'entrer dans l'amère déception de ceux qui l'ont faite — mis à part un certain nombre de ces hyènes intellectuelles que toute émeute fait sortir de leurs trous. Avant d'être une fête du sang — mais la fameuse « Semaine de mai », qui vit, en sept jours, les incendies, l'exécution des otages, le massacre des dominicains d'Arcueil, n'approcha pas encore des grandes orgies révolutionnaires de 1793 — elle fut d'abord une de ces fortes galéjades telle qu'en a su toujours improviser, depuis des siècles, ce peuple de Paris si

sensible, si vain, si amoureux de théâtre, avec des retours soudains qui le jettent de la vantardise dans la mort, par une espèce de pudeur farouche. L'armée des gardes nationaux, levée pendant le siège dans un but à peine dissimulé de propagande politique, ainsi qu'une armée de figurants, avec ses uniformes ridicules, ses larges baïonnettes, ses fusils à tabatière, ses sabres de bal des Quat-z-Arts et ses cantinières, d'ailleurs soigneusement tenue à l'écart par le vieux finaud de Trochu — dévot expert, Breton sournois, qui jadis à l'impératrice lui redemandant si on pouvait compter sur lui, faisait cette réponse dilatoire où la restriction mentale est si savamment dosée : « Madame, je suis Breton, catholique et soldat ! » — mais exaltée, au cours des interminables semaines du blocus, par les flatteries extravagantes du gouvernement provisoire, abrutie de sermons révolutionnaires, de *Marseillaises*, de sorties en masse, et aussi d'espérances trompées, de nuits de jeûne au corps de garde, d'innombrables manilles et de petits verres, cette armée s'était crue vraiment l'égale des plus héroïques armées de l'Histoire. Entre ses pauvres murailles cernées par l'ennemi, avec ses pigeons voyageurs, ses ballons sphériques, les inventions de ses maniaques, aérostats, dirigeables, explosifs, machines infernales, machines à finir la guerre, tout le bric-à-brac de la science au service du droit, elle avait senti sur elle, le regard amoureux de la France entière. Mais la France entière, mieux nourrie, ne voyait plus que le ridicule de ces petits hommes bavards et barbus, pris dans la ratière et tâchant de tirer la moustache du chat au travers des barreaux... Si peu de temps après le dernier, le triomphal plébiscite, le bas de laine bourré de napoléons d'or, l'oreille encore pleine des belles musiques militaires d'Inkermann ou de Magenta, elle ne pouvait pas encore prendre au sérieux les vieux étudiants devenus secrétaires d'État, d'obscurs feuilletonistes, de solennels Pipe-en-Bois. Ainsi la médiocrité de quelques dizaines d'obscurs politiciens, dont la littérature s'étalait dans les gazettes expédiées de Paris par ballots, avait

suffi pour achever de compromettre la dignité du malheur ! La garde nationale, le peuple des faubourgs, la petite bourgeoisie républicaine qui croyait en Gambetta comme en un nouveau Danton, à la première nouvelle de la capitulation refusa d'y compromettre les héros favoris de son cœur, elle pensa n'être dupe que du seul Trochu. Elle l'était en effet. Car le bonhomme avait bien juré qu'il ne capitulerait pas. Néanmoins, le moment venu, plus « breton, catholique et soldat » que jamais, il se contenta de donner sa démission. La Province, indulgente à ce tour de sous-officier roublard, ou peut-être impuissante, après tant d'angoisses, à en savourer l'ironie, n'applaudit qu'à la prochaine reprise des affaires. Les héros en vareuse du faubourg du Temple ou de la rue Saint-Antoine, qui s'attendaient à un ban d'honneur furent priés poliment de s'en aller coucher avec leurs épouses : à peine obtint-on de Bismarck qu'ils conservassent leurs canons encore alignés dans les parcs et leurs fusils à tabatière. Ce peuple si tendre, fait pour la sympathie et qu'un mot d'amour porte aux nues, prit tout à coup conscience de son effroyable solitude, au milieu d'un silence hostile, ou railleur. Le critique Jules Levallois, dans ses *Souvenirs littéraires,* raconte que parti de Paris le 27 mars pour Rouen, l'impression qu'il y reçut fut celle d'un bain de glace en sortant d'une étuve : « Nous autres, Parisiens, nous étions très fiers de nous être si bien et si longtemps défendus, mais on ne voyait pas en province les choses du même œil que nous. On nous accusait d'avoir, par notre obstination, rendu la paix plus onéreuse et ruiné le commerce. Ce qui surprendra plus encore le lecteur, c'est que le personnage qui me débita le plus violent réquisitoire contre Paris et les Parisiens fut non pas un notable commerçant ou un rentier, troublé dans sa tranquillité, mais tout simplement Gustave Flaubert. »

Déception d'amour, la seule qui ne sera jamais pardonnée !

On connaît les faits : Thiers refusant de défendre Paris, concentrant autour de Versailles l'armée de la répression, tandis que les faubourgs jouent au soldat, s'emplissent de guerriers déguisés, de femmes en culottes, de pochards galonnés jusqu'au ventre. À l'Hôtel de Ville, un petit nombre de véritables insurgés, des visionnaires comme Delescluze, des ouvriers, des artistes aigris, pareils à ce singulier Vallès qui voyait dans la Commune « la revanche du collège, de la misère et de décembre... ».

Que cela plaise ou non à certains de ces prétendus hommes d'ordre qui mesurent la perversité d'une entreprise révolutionnaire à l'intensité ou à la durée de leurs douleurs d'entrailles, je rendrai ici à des morts ce témoignage : tant que la Commune demeura maîtresse des événements, elle ne laissa accomplir aucune exécution. Mais dès le 22 mai Mac-Mahon réussissait à faire entrer dans Paris 70 000 hommes ; le soir même, les assiégeants avaient le Palais-Bourbon, les Invalides, la place de Breteuil, poussaient jusqu'à la porte de Vanves, et la Commune, tenant sa dernière séance à l'Hôtel de Ville, laissait la place à un comité de salut public. Les buttes Montmartre étaient enlevées le 23 mai. Tous les prisonniers faits dans cette affaire, conduits aussitôt sous les arbres du parc Monceau, y furent exécutés sans jugement. « La journée du 24, écrit le maréchal dans son rapport officiel, comptera parmi les plus sinistres de l'histoire de Paris. C'est la journée des incendies et des explosions. Le ciel reste obscurci pendant tout le jour par la fumée et par les cendres. » Au soir, les Versaillais se trouvaient maîtres d'une moitié de la ville. « La lutte a été atroce de part et d'autre, dit-on dans un article impartial du journal *L'Illustration*. Les soldats de l'armée régulière poursuivant les fédérés à l'intérieur du séminaire de Saint-Sulpice transformé en ambulance y achevèrent les blessés. » Enfin, vers quatre heures de l'après-midi, les restes du 66e bataillon entraînaient vers la Roquette une population ivre de grands mots, de gros vin, qui roulait avec elle une écume de villes.

Deux jours plus tôt, en effet, le comité de salut public s'étant substitué au gouvernement insurrectionnel, avait ordonné le transfert à la prison de la Roquette de l'archevêque de Paris, Mgr Darbois, du président Bonjean, de quelques ecclésiastiques, gardes de Paris ou sergents de ville détenus à Mazas depuis le début d'avril. Cette histoire des otages reste assez mal connue, obscure. Il semble pourtant probable qu'en ordonnant l'arrestation d'un certain nombre de personnages notables, ou jugés tels, la Commune n'ait fait que céder à la pression des terroristes. Elle proposa d'ailleurs presque aussitôt de les échanger contre le vieux révolutionnaire Blanqui, mais le gouvernement de Versailles ne lui répondit que par un refus méprisant. La lettre déchirante datée du 12 avril, que l'archevêque de Paris écrivait à Thiers de sa cellule à Mazas, jette quelques lueurs sur cet épisode ténébreux :

> Il n'y a, écrivait Mgr Darbois, que trop de causes de dissentiment et d'aigreur parmi nous ; puisqu'une occasion se présente de faire une transaction, qui du reste ne regarde que les personnes et non les principes, ne serait-il pas sage de lui donner les mains et de contribuer ainsi à préparer l'apaisement des esprits ? L'opinion ne comprendrait peut-être pas un tel refus.
>
> Dans les crises aiguës comme celles que nous traversons, des représailles, des exécutions, quand elles ne toucheraient que deux ou trois personnes, ajoutent à la terreur des uns, à la colère des autres, et aggravent encore la situation. Permettez-moi de vous dire, sans autres détails, que cette question d'humanité mérite de fixer toute votre attention, dans l'état présent des choses à Paris.

De son côté, l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, avait adressé au même Thiers, le 7 avril, une lettre où il demandait « comme prêtre » qu'on empêchât toute exécution de blessés ou de prisonniers de la Commune « pour ne pas exposer les otages à de terribles représailles ». Au nom du conseil des ministres et de la Commission des quinze, le petit mégalomane à lunettes décida,

« quoique avec la plus amère douleur », de ne pas entrer « en communication avec la Commune » et refusa de gracier Blanqui, « avant que celui-ci n'eût subi l'épreuve d'un jugement contradictoire ». En même temps, il faisait donner l'ordre aux troupes de n'accorder aucun quartier.

Versailles apprit dans la nuit du 25, avec stupeur, l'exécution des six otages. L'archevêque de Paris, auquel Bonjean donnait le bras, haussa les épaules et dit avec amertume : « J'aurais pu me dispenser d'écrire à Thiers. » Il était huit heures du soir. Aussitôt prévenu par Genton, Vermorel lui jeta ces mots à la figure : « Vous venez de faire une jolie besogne ! Nous n'avions qu'une chance d'arrêter l'effusion de sang. À présent, c'est fini. » Ferré courut annoncer la chose aux débris de la Commune réunis à la mairie de la place Voltaire, et dit textuellement : « L'archevêque est mort convenablement, Bonjean est bien mort, mais le P. Allard et les jésuites sont morts héroïquement. » À quoi Delescluze, brisé par la maladie, répondit d'une voix éteinte : « Nous aussi, nous saurons mourir. » Le lendemain, après avoir écrit à sa sœur et à un ami, sans armes, et toujours ceint de son écharpe rouge, il s'achemina vers la barricade du Château d'Eau, la gravit lentement et tomba foudroyé. À la même heure, Vermorel se faisait tuer boulevard Voltaire. La populace, maîtresse de la rue, va massacrer les dominicains d'Arcueil, puis reflue en désordre vers la Roquette, où elle se fait livrer, par le directeur, dix prêtres, trente-six gardes de Paris, et quatre prétendus policiers qu'elle ira fusiller à Belleville, au milieu des rires que recouvre parfois l'écho d'un air de valse joué par les musiques allemandes, à cent mètres du glacis de l'enceinte. Mais déjà l'atroce répression commence.

Je n'emploie pas ces mots à la légère, je vous prie de les entendre dans le même sens que moi. Comprenons-nous bien. La génération à laquelle la plupart d'entre nous appartient ne professe pas pour la vie humaine l'idolâtrie hypocrite de certains de ses aînés.

Nous avons vu mourir. Nous savons ce que c'est que mourir. Ce n'est pas une chose difficile. Les survivants de la dernière guerre savent, au contraire, que c'est une chose simple, très simple et très pure. Et, pour tout dire, si la crainte n'en altérait parfois la sincérité sacrée, une chose de l'enfance acceptée d'un cœur d'enfant. D'autre part, il ne nous déplaît pas non plus qu'une idée mûrie dans le cerveau aille un jour payer son tribut au risque, nous revienne humanisée, ennoblie, ayant consommé ses épousailles avec la mort, toute ruisselante du sang de ses noces. Non, je ne perdrai pas mon temps à déplorer le sort d'insurgés tués en soldats sur la brèche. Mais une répression peut être aussi dure qu'on voudra, non pas atroce, c'est-à-dire vile. La répression des semaines de Mai fut vile.

Ici, les témoignages abondent. Je n'en citerai qu'un très petit nombre et n'invoquerai que ceux des adversaires de la Commune. D'ailleurs, la lumière est faite aujourd'hui sur ce funèbre épisode, dans l'apaisement des passions.

Maxime du Camp, dont le livre est un réquisitoire très dur, écrit cependant : « La population fut bassement cruelle. Exaspérée par deux mois de Commune forcée, elle n'essaya même pas de contenir son indignation ; bien loin de là, elle l'exagéra et se rendit odieuse. »

Dans un article du *Figaro,* daté du 13 septembre 1895, Paul Bourget qui fut, presque enfant, le spectateur de ces tueries, s'exprime ainsi : « J'ai vu crever à coups de crosse le crâne des blessés, fusiller les cadavres. » Déjà, au cours des derniers combats, Thiers répondait aux protestations de la Société internationale de secours aux blessés qui accusait l'artillerie versaillaise de tirer systématiquement sur les ambulances, « que, la Commune n'ayant pas adhéré à la Convention de Genève, le gouvernement n'avait pas à l'observer à son égard ». Au séminaire de Saint-Sulpice, le docteur Faneau, qui, le 25 mai, s'opposait au massacre des blessés, fut collé au mur et fusillé séance tenante. Le journal *Le Bien public,* organe de

M. Thiers, et dont on ne saurait récuser le témoignage, raconte en ces termes, dans un numéro du 23 juin 1871, l'anecdote suivante :

> On avait installé au sommet de la Butte, derrière les batteries, dans la maison qui porte le nom si tristement célèbre du nº 6 de la rue des Rosiers, une prévôté présidée par un capitaine de chasseurs. Comme les habitants du quartier rivalisaient de zèle *pour dénoncer les insurgés,* les arrestations étaient nombreuses. Au fur et à mesure que les prisonniers arrivaient, ils étaient interrogés, puis on les contraignait à se mettre à genoux, tête nue, en silence, devant le mur au pied duquel avaient été assassinés les malheureux généraux Lecomte et Clément Thomas. Ils attendaient ainsi la mort en silence...
>
> Ce même dimanche 28, la lutte terminée, plusieurs milliers de personnes ramassées aux environs du Père-Lachaise furent amenées à la prison de la Roquette. Un chef de bataillon se tenait à l'entrée, triant les prisonniers à sa fantaisie et disant : « À droite ! » ou : « À gauche ! » Ceux de gauche étaient fusillés. Leurs poches vidées, on les alignait au mur. En face, deux prêtres murmuraient les prières des agonisants.

D'ailleurs, la victoire de l'Ordre prit presque partout le caractère d'une revanche aveugle. À ce point de vue, les circonstances de la mort de Millière offrent un exemple saisissant. Millière avait fondé *Le Marseillais* avec Rochefort, en 1869 ; élu député de Paris le 8 février 1871, il vote les préliminaires de la paix, et, dès les premiers événements de la Commune, refuse de rejoindre à Versailles le gouvernement légal dont faisait partie Jules Favre, qui le haïssait, et s'efforce de jouer un rôle assez effacé d'intermédiaire. En somme, il ne fut jamais sérieusement mêlé aux affaires de l'insurrection. Mais il était devenu, au cours des dernières années de l'Empire, par ses furieuses polémiques contre « Badinguet », la bête noire des officiers bonapartistes.

Le 26 mai, il fut arrêté chez son beau-père, rue d'Ulm, et conduit devant le capitaine Garcin qui le fit fusiller sur-le-champ ; voici comment cet officier a

raconté ce sombre épisode devant la commission d'enquête :

Millière a été amené. Nous étions à déjeuner avec le général au restaurant Foyot. Nous avons entendu un très grand bruit et nous sommes sortis. On m'a dit : « C'est Millière. » — Je lui ai demandé : « Vous êtes bien Millière ?— Oui, mais vous n'ignorez pas que je suis député. — C'est possible ; mais je crois que vous avez perdu votre caractère de député. »

J'ai dit ensuite à Millière que les ordres du général étaient qu'il fût fusillé. Il m'a répondu : « Pourquoi ? » Je lui ai riposté : « Je ne vous connais que de nom. J'ai lu des articles de vous qui m'ont révolté. Vous êtes une vipère sur laquelle on met le pied. Vous détestez la Société. » Il m'a arrêté en me disant d'un air significatif : « Oh ! oui, je la hais, cette Société ! — Eh bien, elle va vous extraire de son sein, vous allez être passé par les armes. — C'est de la barbarie ! — Du moment que vous êtes Millière, il n'y a pas autre chose à faire. »

Le général avait ordonné qu'il serait fusillé au Panthéon, à genoux, pour demander pardon à la Société du mal qu'il lui avait fait. Il refusa de se mettre à genoux. Je lui ai dit : « C'est la consigne, vous serez fusillé à genoux et non autrement. » Il a joué un peu la comédie, il a ouvert son habit, montré sa poitrine au peloton chargé de l'exécuter. Je lui ai dit : « Vous faites de la mise en scène, vous voulez qu'on dise comment vous êtes mort. Mourez tranquillement, cela vaut mieux. » Je l'ai fait mettre à genoux par deux hommes, et on a procédé à son exécution. Il a crié : « Vive l'Humanité ! » Il allait crier autre chose quand il est mort.

Madame Louise Millière poursuivit depuis le capitaine Garcin pour avoir fait fusiller sans jugement le député Millière qui n'avait occupé aucun poste civil ni militaire pendant la Commune, et qui n'avait pris aucune part à la guerre civile. Le tribunal civil de Versailles se déclara incompétent, et condamna la veuve Millière aux dépens.

Dans son rapport officiel sur les opérations de la justice militaire, le général Appert estime à 17 000 le nombre des individus fusillés sur place au Panthéon,

au Luxembourg, au Châtelet, à la caserne Lobau, à l'École militaire, à Mazas, à la Roquette, par fournées. Camille Pelletan donne le chiffre de 35 000 exécutions en une semaine. L'armée avait eu 873 morts.

Dès le 28, Drumont était rentré à Paris. L'amoureux de sa ville la retrouvait défigurée par l'incendie, toute fumante, pleine de cadavres qu'elle essayait en vain de dégorger dans l'égout, méconnaissable. On imagine ce rêveur auquel rien n'échappe, si habile à faire entrer sa vision dans son rêve sans la déformer jamais, errant à travers ces rues noires, tordues par le feu, la pioche, les obus, horriblement vides, avec, à chaque carrefour, la tache rouge d'un poste de soldats. À lui qui écrivait un jour si tendrement : « Paris est au fond de toutes mes pensées, il fait partie de mon être même ; mais je ne sais comment exprimer la façon dont je l'ai dans le regard et dans le cerveau. Il me suffit de m'asseoir une minute, de fumer une cigarette et de fermer les yeux, pour voir des pans de maisons, des devantures de magasins, des ponts, à certaines heures, avec leurs paysages et leur perspective, des coins de rue absolument tels qu'ils sont — et cela me plonge dans des abîmes d'idées, m'emporte peu à peu loin du rivage, comme au large, dans des lointains infinis », à celui-là, l'énorme blessure de la cité devait apparaître ainsi qu'un signe encore obscur, méconnu de tous, et dont il aurait à pénétrer le sens prophétique, augural. Car le *Liberavi animam meam,* qui clôt d'un cri magistral les deux volumes de *La France juive,* n'est probablement que le terme d'une méditation commencée par ces jours d'un printemps précoce, déjà lourd, orageux, et qui semblait cuver pesamment la mort de tant d'hommes. Médite-t-il déjà sa conquête juive ? Il ne le semble pas. L'antisémitisme du vieux maître, quoi qu'on en ait pu dire, ferme le cycle de ses expériences, leur apporte une conclusion. Pour lui, il n'en est encore qu'aux premiers éléments du problème posé, il remonte lentement des effets aux causes, de ce même pas solide qui l'amenait sur le terrain, face à l'adversaire attentif.

Comme autour d'un symptôme, le médecin voit se construire tout à coup, s'équilibrer en un dixième de seconde, la vision d'une maladie avec le déroulement de son histoire, ses origines, ses épisodes, sa terminaison probable, Drumont paraît avoir trouvé là, parmi ces pavés gluants d'un sang fraternel, l'une des images les plus fortes, les plus solides de son œuvre, cette peinture de la bourgeoisie conservatrice, esquissée par Veuillot et Proudhon, mais qu'il a reprise à sa manière, en traits puissants, avec un génie de la vraisemblance véritablement balzacien, un sens étonnant, divinatoire, des événements et des êtres.

Nous n'écrivons pas ici, on le voit assez sans doute, la vie d'Édouard Drumont, au moins à la manière des biographes qui ne laissent paraître au premier plan que les péripéties d'une aventure particulière. La vie de l'auteur de *La France juive* a ce privilège, comme aussi, par exemple, celle de Maurras, de ne prendre sa signification et, pour ainsi dire, sa forme et sa couleur propres, que vue au travers de cette fraction de notre histoire dont la haute raison de l'un, l'imagination magistrale de l'autre, s'est comme assimilée à la substance. Encore le destin de Maurras a-t-il ce développement harmonieux qui, de la fondation de l'École romane à celle de l'Action française, et de la fondation de l'Action française à la prodigieuse entreprise de redressement national, poursuivie sans trêve, sans merci, avec une incroyable, une effrayante faculté d'espérer contre tous et contre tout, permet d'en dessiner la courbe. Au lieu que celui de Drumont n'est qu'une apparition fulgurante entre deux zones obscures. Rien ici qui ressemble, en effet, à la démarche égale d'une intelligence toujours maîtresse de soi, même dans le mépris ; mais une nature d'une exceptionnelle puissance trouve tout à coup son expression, accomplit sa tâche, et rentre presque aussitôt dans son rêve, pour y mourir. Si l'on veut entendre une telle œuvre, il faut tâcher de la replacer sans parti pris, sans violence, dans le courant des faits, des idées, des impressions, des étonnements et des colères, où elle s'est insensiblement formée avant que de

paraître au jour. C'est ce que Léon Daudet tenta jadis pour Shakespeare dans un livre vraiment unique, que lui seul pouvait écrire, et qui de la première à la dernière ligne est comme un furieux trait de flamme dans la nuit. Mais l'illustre écrivain, pour tenir sa gageure, a dû réinventer tout un monde et jusqu'à son héros même, dans une espèce d'hallucination grandiose. Tandis que l'œuvre de Drumont nous présente à mesure, épars en dix volumes, les points de repère nécessaires.

Qu'on s'accorde d'abord sur le sens de ce mot bourgeoisie, à présent si démodé, puéril. Il est trop sûr que pris, par exemple, au sens balzacien de classe rivale de la noblesse, il a terriblement vieilli par l'abus qu'on en a fait, plus vieilli peut-être qu'il n'eût été nécessaire, car le désordre, l'instabilité des mœurs, recouvre un fonds solide où les comiques de grande race retrouvaient aisément leurs types éternels. On ne peut guère douter pourtant que depuis un demi-siècle la bourgeoisie semble bien avoir cessé d'exister comme classe — pourvu que l'on entende par là le groupe social conscient de ses droits et de ses devoirs, qui a gardé sa tradition propre, ce que les militaires appellent d'un nom magistral : l'esprit de corps. Et néanmoins, le mot subsiste, trouve chaque jour son emploi, définit à merveille une certaine espèce d'hommes encore vivante, bien qu'elle s'efforce de se perdre dans la masse, composée d'individus auxquels peuvent ne manquer personnellement ni la générosité, ni même l'audace, mais dans son ensemble facile à intimider, rendue plus craintive encore par cette obsession du péril révolutionnaire, dont rien ne la préserve, car elle croit désespérément, naïvement, au triomphe inéluctable des idées qu'elle abhorre. On pourrait la désigner du nom qui lui fut cher jadis, qu'elle n'ose plus revendiquer désormais, par crainte du ridicule : le parti des honnêtes gens. Mais c'est plutôt le parti des gens qui regardent, des spectateurs, pareils à ceux qui se hasardent parfois dans un cercle de badauds, les mains dans les poches, le collet du pardessus relevé, puis s'effacent comme par magie au premier

risque d'avoir à donner un témoignage, à prendre parti. Est-il juste de donner à ces passifs, le nom commun de bourgeois ?

Juste ou injuste, le mot est entré dans le langage, entendu par tous. Et d'ailleurs qui songe à nier que les éléments les moins scrupuleux, les plus actifs de cette classe découronnée ainsi de son élite, tenue hors du pouvoir, dressée à obéir à des lois qu'elle n'a pas faites et que la presse à sa dévotion réprouve chaque matin, dont toute la philosophie politique se résume dans l'aveu de son impuissance, la résignation à disparaître, à céder la place dans un univers évolué, qui peut nier que ces éléments-là tiennent une bonne part des grands rôles d'administration et de gouvernement ? Mais ces enfants prodigues de la bourgeoisie se sont d'eux-mêmes déclassés, en embrassant — pour la plupart du moins — des partis et des doctrines extrêmes, en horreur à l'esprit bourgeois. Ce qui reste d'une classe ainsi affaiblie ne peut être évidemment que médiocre, et notre malheur commun, la mauvaise fortune de la France, veut que ce reste ait incarné cinquante ans, aux yeux du peuple ouvrier, la propriété, l'ordre social, la religion — que ces faibles aient longtemps passé pour servir une pensée forte, s'intitulant avec modestie les « gens bien-pensants ». Plus justement encore, disaient-ils, les « modérés ».

Modéré, en effet, est un mot qui fut toujours en faveur chez leurs pareils, parce qu'au temps plus ancien où, possédant un grand nombre de charges, avec une bonne part de la fortune française, et s'efforçant de ne laisser à la noblesse que les coûteux privilèges de l'honneur militaire, la bourgeoisie avait adroitement fait de la vertu de modération le premier article du code de l'honneur bourgeois — prétexte admirable à justifier par avance de profitables abandons d'amour-propre. Il est hors de doute, il est notoire qu'au cours de sa lutte contre les partis de gauche, cette « classe aisée », qui aujourd'hui a fini d'absorber un certain nombre d'éléments très divers et la presque totalité de l'ancienne aristocratie, n'a pas été trop avare de ces sortes d'abandons. Avare

seulement de son argent et de ses hommes. Qu'on pense ou non du bien de la modération, indispensable à la vie de société, il est difficile de s'empêcher de sourire au spectacle de modérés par système qui, de leurs mains diligentes, déplacent et reculent sans cesse le fameux jalon qui doit marquer la limite des concessions possibles — avant-hier conservateurs, hier opportunistes, libéraux, progressistes, républicains de gauche... Mais la surprise cesse lorsqu'on réfléchit que ces sages, dont le réflexe politique naturel n'est pas même celui de l'homme d'affaires, mais du simple commerçant, ne souhaitent, au fond, que garantir leurs intérêts, à l'égard du gouvernement, quel qu'il soit, par une espèce d'assurance, payée son prix. Tant pour la patente, tant pour la liberté de conscience, tant pour les successions, tant pour le droit de conduire sa femme à la messe, d'envoyer ses enfants chez les Pères. Si cette rage de conciliation s'arrête momentanément, sans doute, au parti communiste, dont les pauvres gens croient bloquer l'offensive par une campagne d'affiches illustrées, de graphiques, sur le modèle des plus sottes annonces de spécialités pharmaceutiques, c'est que l'exemple de la Russie démontre assez que le communisme ne fait pas honneur à ses engagements commerciaux, ne respecte pas les règles du jeu. Encore n'attendent-ils plus qu'un politicien sérieux, d'honnête renom, qui veuille donner à la Révolution intégrale la garantie de sa signature et de son crédit.

Car les mêmes hommes qui réprouvent le moindre acte de violence, pourvu qu'il soit toutefois commis au service du droit, ou de l'honneur, retrouvent aussitôt, en cas de nécessité, leur habituelle indulgence. Qui n'aura pas eu un mot de pitié pour le jeune meurtrier du général Obrégon, par exemple, tirera son chapeau à un nouveau duc d'Otrante. Peut-être même n'attendra-t-on pas qu'il soit duc... Dans ses papiers inédits, Choudieu rapporte le petit fait suivant : « Je le tiens, dit-il, d'un témoin oculaire, notre collègue Duhem qui dînait le 3 septembre chez Pétion. Ce jour-là, dans la soirée, une troupe d'égor-

geurs, encore toute dégouttante de sang, entre dans la salle à manger de Pétion, et le chef de la bande déclare : "Citoyen maire, nous venons prendre les ordres ! — Mes amis, leur dit Pétion, est-ce que cela finira bientôt ? Il est temps que cela finisse..." Mme Pétion se leva, et leur versa à boire. »

Est-il complet, s'écrie Drumont avec son ironie furieuse, est-il complet ce bon bourgeois investi de la plus haute magistrature de la cité, et venant dire, doucement, la serviette sous le menton : « Il faut que cela finisse... » pendant que les mourants râlent et que les travailleurs de Maillard, ayant du sang jusqu'aux genoux, mettent, pour s'éclairer, des torches dans les yeux crevés des morts !

Au cours des semaines de ce mai rouge et noir dédié à toutes les furies, l'auteur de *La France juive* a pu voir Pétion en exercice, c'est-à-dire les deux mains dans la cuvette de Ponce Pilate. Qu'on ne s'y trompe pas ! Quel que soit, un jour, le jugement de l'Histoire sur ce bref et flamboyant épisode de nos guerres civiles, il est impossible de nier qu'il ait fourni des indications très précieuses sur un phénomène mal connu, ce nouveau classement, regroupement des forces sociales, qui a rendu possible, presque sans nouvelle crise apparente, le triomphe des puissances d'argent. L'immense classe moyenne, l'armée des gens paisibles, des hommes d'ordre, les ruraux dont parlait le Juif Gambetta avec un mépris sournois, la foule épargnante et moutonnière qui avait soutenu de ses votes la monarchie de Juillet, puis l'Empire, s'est jetée tout à coup entre les bras d'une poignée de politiciens qu'elle regardait la veille comme des destructeurs, et, dans un véritable accès de panique qui fait penser à la légende du mouton enragé, a pris, vis-à-vis du monde ouvrier, la responsabilité d'une répression féroce qui ne lui fut jamais pardonnée. Dès lors elle vivra, du moins jusque la dernière guerre, dans la hantise des premier mai, d'une nouvelle insurrection des faubourgs, et dans le culte de la gendarmerie qui la protège — tandis que la finance internationale mon-

nayera derrière son dos une révolution sans barricades autrement terrible, parce qu'elle tend à dénationaliser le prolétariat, c'est-à-dire à trancher le dernier lien entre les fils d'une même race.

Ce sera l'éternel crime des conservateurs — je l'ai déjà dit, mais il ne faut pas craindre d'insister sur ce point — de s'être associés à cette répression infâme. Représentants du sol, de la tradition, de la vieille France, tous ces ruraux semblaient amenés à Versailles par la main de la Providence pour y faire justice de tous les rhéteurs et de tous les avocats qui venaient de conduire le pays au bord de l'abîme. Ils devaient être à Paris, au milieu de la lutte, arrêter les exécutions, haranguer les prisonniers, leur dire : « Vous voyez bien ce que c'est que tous ces sophistes, ces bâtonniers de l'ordre des avocats, ces membres de l'Institut, ils se servent de vous comme d'un jouet, et quand vous les avez mis au pouvoir, ils vous fusillent ; nous allons les exécuter eux-mêmes et vous rendre la liberté, à la condition que vous ne recommencerez plus. »

Le peuple aurait parfaitement compris ce langage. Au lieu que les conservateurs s'acharnèrent sur les pauvres diables, et se mirent à faire des politesses à des hommes comme Gambetta.

Et il ajoute encore, quelques lignes plus loin :

Ce qui rend la répression de la Commune ignoble, c'est qu'elle fut faite par les courtisans, les corrupteurs de ceux-là même dont on versait le sang à flots, les Jules Favre, les Jules Simon, les Picard.

Le journaliste inconnu, avec ses longs cheveux un peu retroussés sur le col, sa barbe hérissée, son regard myope, et ce nez gourmand qui flaire l'idée, la poursuit, ne la laissera plus échapper, que les factionnaires regardaient curieusement errer à travers les rues demi-mortes, enjamber les tronçons de barricades, rêver sous les porches ou dans les cours où flotte la lourde odeur de la poudre noire, des cendres encore chaudes et du phénol, devait paraître assez suspect, dangereux. Il l'était en effet. Comme quiconque s'est juré de voir clair, d'aller au-delà des

apparences et des simulacres, d'atteindre les causes, il l'était. Autour de lui les équipes de M. Alphand, auxquelles la troupe associait à coups de crosse les passants mal vêtus, réquisitionnés au petit bonheur, se hâtaient de relever les morts, qu'on alignait ensuite sous une mince couche de paille, d'où sortait, pour la joie des gavroches, l'interminable file des pieds nus et noirs. Déjà quelques boutiques ouvraient leurs portes, l'eau ruisselait sur les pavés, on entendait partout le joyeux tintement des seaux de zinc, le gémissement des pompes, la plainte de mille fontaines. Quelques semaines de plus, et la ville gorgée de sang, mais lavée de frais, innocente, pardonnée, luirait doucement dans la nuit légère, impalpable, de juin. L'ordre régnerait de nouveau, du moins celui qu'assure le sergent de ville. « Qu'est-ce qu'ils entendent par ce mot-là ? » pensait Drumont, tirant sur son éternel cigare.

C'est un point qu'il serait difficile de définir. À l'institution nouvelle du « prolétariat » la bourgeoisie a annexé le « conciergérat » que nos pères ne connaissaient pas non plus.

L'idéal d'une maison bien tenue, dans le conciergérat, est une maison où l'on peut commettre toutes les turpitudes, se livrer à toutes les débauches, mais dans laquelle on ne fait pas de bruit, où les escaliers sont bien cirés, la moquette régulièrement brossée et les boules de cuivre vigoureusement astiquées, et où l'on obéit ponctuellement à l'écriteau : Essuyez vos pieds, s'il vous plaît.

Il soulève du bout de la bottine la paille poissée de sang, découvre ces faces hirsutes, ces gueules sauvages, tirées de travers par l'éclatement de la poitrine sous la grêle de balles du peloton, et dont quelques photographies, que j'ai en ce moment sous les yeux, perpétuent l'effrayante image. Mais, sans compter les innocents — Gallifet lui-même en évalue le nombre à plus d'un millier — victimes d'une conjoncture imprévisible, d'un malentendu, d'une dénonciation ou, plus simplement encore, de l'énervement d'un caporal, combien d'honnêtes ouvriers, lecteurs de *La Lanterne* de Rochefort, qui ont pris M. Favre pour un

bon copain, le bonhomme Thiers pour un pote, et continué naïvement la tradition des géants de 93, jusqu'au petit matin blême où la ménagère est venue reconnaître leurs cadavres, timidement, après avoir demandé la permission à Messieurs les militaires, traînant ses mioches à son pauvre jupon !

Drumont n'est pas encore chrétien, mais il est de vieille race française, il a vu de près les bonnes gens de son pays ; les phrases du communiqué officiel ne lui en imposent guère. Tout républicain qu'il soit resté, la mise en scène révolutionnaire lui paraît réellement trop bien réglée : il y flaire une énorme imposture. Or les misérables qu'il voit étendus à ses pieds ont cru dur comme fer aux rois tyrans, à la libération de la classe ouvrière par les Robespierre et les Danton. Eussent-ils autrement jamais quitté l'atelier, pris le chassepot ? Au fond, se dit le futur auteur de *La Fin d'un monde* en passant dans sa barbe, par un geste familier, sa longue main étroite d'escrimeur ou d'artiste, cette Révolution fameuse, celle de 89, n'a eu qu'un résultat certain : la consolidation des biens acquis grâce à quelques poignées d'assignats, frauduleusement. Une comédie se jouait, à l'avant-scène, avec la petite armée terroriste, les porteurs de piques, les sectionnaires, ou ces bonshommes habillés en femmes de la Halle que recrutait Choderlos de Laclos, tandis que les malins s'assuraient les dépouilles du régime, bouleversaient le code civil pour y introduire une nouvelle conception du droit de propriété propre à décourager les anciens possesseurs légitimes en conférant au vol garanti par la Loi une sorte de caractère sacré.

Un des derniers actes de la Convention fut d'abolir la confiscation. Jadis, dès qu'un homme avait trahi ses devoirs, il était indigne d'exercer sa fonction de riche, il était dégradé, déclaré déchu. Dans son *Système de politique positive,* Auguste Comte a bien discerné le sens qu'avait la confiscation, au point de vue social. Mais la bourgeoisie tenait à bien marquer, au contraire, le caractère absolu, imprescriptible, indélébile, que devait avoir la propriété,

dès qu'elle était passée entre ses mains. C'était sa façon à elle de clore la Révolution : *Claudite jam ripas, pueri, sat prata biberunt...*

Fermez les barrières ! Les prés de nobles, de religieux, d'anciens riches ont été suffisamment arrosés, grâce à nous, du sang de leurs propriétaires ; ils sont bien à nous ; il n'y a plus à revenir sur la question. Nous avons solennellement brûlé, en haine du Fanatisme et de l'Aristocratie, les livres des anciens possesseurs ; les seuls vrais livres sont ceux que nous avons, en vertu du nouveau code, chez les nouveaux notaires.

Et tout à coup, ce trait de lumière, qui porte à fond :

La bourgeoisie n'a-t-elle pas, d'ailleurs, fait passer sur la collectivité toutes les charges dont étaient grevées autrefois les propriétés qu'elle avait acquises pour quelques chiffons de papier ? Le traitement du clergé, l'assistance publique, l'instruction primaire, tous les services auxquels pourvoyaient jadis les propriétés vendues pendant la Révolution retombaient sur le plus grand nombre, et les acheteurs de biens nationaux avaient les domaines, tandis que l'État prenait pour lui les obligations, c'est-à-dire les mettait sur le dos de tous les citoyens.

Il n'est nullement présomptueux de faire dater des promenades de Drumont à travers le Paris des barricades, la première conception d'une œuvre qui, après Maistre et avant Maurras, fut une véritable entreprise de contre-révolution. Mais l'hypothèse a un autre avantage : elle explique à merveille une des nuances du génie de Drumont, cette sorte de bonhomie féroce avec laquelle il aborde certains problèmes, et qui hausse insensiblement le ton de son discours jusqu'à l'ironie des tragiques. Il n'était que le souvenir d'une guerre civile pour marquer si profondément la sensibilité d'un grand écrivain.

Après avoir institué la propriété sur des bases tout à fait nouvelles, la bourgeoisie organisa le travail à sa façon... On n'avait pas encore inventé cette concurrence insensée qui pousse les gens à s'agiter comme s'ils avaient la danse

de Saint-Guy ; la bourgeoisie changea tout cela ; chaque usinier voulut renchérir sur le concurrent et avoir plus de nègres blancs que lui. Le chef de l'État venait de temps en temps visiter les plantations et on lui montrait les spécimens.

« Combien en avez-vous comme cela ?

— Trois mille, Sire.

— Et vous les tenez à l'attache toute l'année ?

— Toute l'année, Majesté.

— Voilà l'étoile des braves... »

Dès qu'on soufflait un peu, les statisticiens s'écriaient effarés : « Où allons-nous ? L'Angleterre a fabriqué l'an dernier 375 millions de boutons de culotte et nous n'en avons produit que 374 millions ! »

On a vu qu'il se donnait à cette forme nouvelle de la propriété le nom de propriétariat « propriété impie, égoïste, jouisseuse, qui ne se reconnaît pas de devoirs ».

Dieu dit à l'homme : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Il ne dit pas à l'homme : « Tu gagneras par ton travail non seulement le pain, mais les plaisirs, les débauches, le luxe, les voitures, les équipages de chasse des Schneider, des Halphen, des Menier. » Il dit à l'homme : « Tu sueras » — ce qui, après tout, est supportable, mais il ne lui dit pas : « Tu vivras enfermé dans une atmosphère meurtrière, tu épuiseras les forces de ton corps, tu videras tes moelles et tu brûleras ton sang pour produire du sucre ou de la cotonnade. »

Et, aussitôt après ce trait proudhonien, la page toute baignée d'humble et pourtant savante poésie, comparable au clair de lune sur la pente d'un clocher, au milieu d'un village endormi.

Notre bonne et sainte mère l'Église, chargée par N.S. Jésus-Christ d'être une providence visible sur la terre, et d'organiser tout pour le mieux, avait encore, tant qu'elle avait pu, adouci dans la pratique l'exécution de la loi de Dieu. Suave conductrice des âmes en même temps que ménagère vigilante pour les choses temporelles, elle n'aurait jamais permis que le travail prît le caractère qu'on lui voit aujourd'hui. Elle ne cherchait que des occasions de

donner des vacances, des congés ; elle avait d'abord ses cinquante-deux dimanches, puis les fêtes chômées, puis les pèlerinages. On allait au tombeau de saint Germain, de saint Loup, de saint Hubert selon le pays ; on buvait sur l'autel le vin de saint Rémy, qui rend les femmes fécondes et, comme c'est l'usage encore aujourd'hui, en Auvergne, on dansait un peu à l'auberge ou dans la prairie, après le pèlerinage. Le mari, en rentrant, s'esbattait honnêtement avec sa femme, et lui faisait de beaux enfants.

L'Église disait : « Tous mes fils sont-ils sages ? sont-ils heureux ? » et pensait, non sans raison, que c'était l'essentiel, et qu'il y aurait toujours assez de grègues pour couvrir les pudenda du pauvre monde, assez de chaperons pour abriter les têtes, assez de marmites pour faire cuire la soupe...

En un temps où la pensée d'un Maistre ou d'un Bonald était si bien étouffée par le libéralisme académique qu'un comte de Chambord sera méconnu de la plupart de ses amis mêmes, on voit que ce fils d'un père républicain, élevé hors de l'Église, n'a pas mal profité, du moins, des leçons d'un Veuillot, d'un Le Play, d'un Coquille... Et sans doute serait-il injuste de méconnaître l'influence qu'ont pu avoir sur lui à ce moment de sa carrière, l'abbé d'Hulst, ou l'auteur de *Notre-Dame de Lourdes,* Henri Laserre, mais on ne doit pas oublier non plus cette passion de la vérité, le goût de sa recherche ardente, qui lui a fait écrire un jour ces lignes si fières :

Je ne vois, pour ma part, que cette sorte de fidélité à la vérité, cette résolution qui était en moi de l'outrager le moins possible, de la servir dans la mesure de mes forces, qui ait pu me mériter les bontés de Dieu.

L'homme qui, au péril de sa vie, a combattu la Commune et n'a sans doute échappé que par la fuite au sort des otages, qu'aucun lien ne rattache au régime écroulé le 4 septembre, dont les goûts, les habitudes, les intérêts, sont avec les républicains de Versailles et la poignée d'opposants de l'ancien corps législatif, eût pu contempler les tristes restes de l'in-

surrection vaincue avec la joie égoïste, presque inconsciente, du convalescent qui retrouve la vie au point où il l'avait laissée un jour de fièvre, recommence à jouir en sécurité des matins et des soirs. Entre cette insurrection manquée, étalée dans une boue sanglante, la bouche pleine de fange, et celle qui toute dorée, place de la Bastille, brandit un tronçon de chaîne au haut de la colonne de Juillet, quel est le lien secret ? D'où vient qu'on honore l'une et qu'on méprise l'autre ? Qui a tiré profit de ces saturnales ? Alors il revient d'un trait à cette première révolution, type et modèle de celles qui la suivirent, épisode déjà si déformé par l'Histoire, si puissamment reformé, transfiguré par toutes les forces du Drame et de la Poésie mobilisées pour sa gloire, — et l'évidence lui arrache un cri : « La bourgeoisie barbouilla le peuple de la boue sanglante de la Terreur, et lui affirma que c'était lui qui avait tout fait ! »

Cri de colère où la mauvaise foi ne veut entendre que l'écho des haines civiles, cri dont on ne peut nier pourtant qu'il fut prophétique et comme un appel de la race, pourvu qu'on repasse la succession de désastres qui fut l'histoire des partis de l'ordre, depuis 1875 jusqu'à 1900, et au-delà. L'aimable cynisme de quelques gentilshommes de cour avait suffi jadis pour compromettre la noblesse tout entière, et enfin la perdre. Mais c'est l'âpreté au gain, l'avarice, et cet abject entêtement à déplorer les gaspillages des révolutions sans rien lâcher de leurs profits, qui a déshonoré la classe rivale aux yeux du monde ouvrier. Peut-être même ce dernier se fût-il satisfait d'un demi-aveu, d'une reconnaissance discrète, mais loyale, des communes fautes du passé ? Les Blanc de Saint-Bonnet, les Le Play, les Veuillot ont parlé en vain. Aujourd'hui le redressement viendrait trop tard : les frères ennemis en ont appelé à l'arbitrage des banques, comme dans certaines querelles de famille on en appelle, hélas, à l'avoué ou au notaire. Les jeux sont faits.

IV

LE MARÉCHAL GRIBOUILLE

L'aventure peut paraître d'abord incroyable d'une classe aussi solidement constituée que la bourgeoisie, si formidablement défendue par le code, son propre ouvrage, renforcée d'ailleurs à son origine par les meilleurs éléments des autres groupes sociaux anéantis ou dispersés, riche de ses précieuses conquêtes, mais enrichie encore par le travail, l'épargne, les coups de chance heureux des Mines, des Chemins de Fer, le développement inouï des affaires, et qui, maîtresse du pouvoir après une guerre désastreuse, sous le nom de République conservatrice, perd tout en quelques années, devient ce ramas de bonnes gens, cette armée de parapluies, qu'un général éreinté promène aujourd'hui de paroisse en paroisse, sous les yeux de curés émus mais goguenards. Sans doute, une telle faillite a bien des causes, mais son caractère humiliant, grotesque, dénonce infailliblement parmi celles-ci quelque profonde défaillance morale. Une classe, comme un homme, peut être victime de ses fautes, mais elle n'est réellement déshonorée que par son cœur.

Cette défaillance d'ailleurs a un nom : le mépris du risque. Nous ne disons pas la crainte du risque, car chaque nouvelle guerre apporte la preuve que la bravoure est chez nous la chose la mieux répartie, peut-être parce qu'un si long usage en a fait une qualité

toute spirituelle et comme la plus haute et la plus pathétique expression du goût français. Il reste pourtant que la classe dont nous parlons, n'a jamais apporté dans l'exercice du pouvoir que l'application consciencieuse qu'un honnête homme peut donner à la besogne pour laquelle il ne se sent pas né. À mieux dire, elle n'eût désiré de l'exercer que le temps strictement nécessaire à la sauvegarde de ses propres intérêts, avec l'arrière-pensée, le péril sitôt écarté, d'y laisser tranquillement s'y compromettre autrui, jusqu'à la prochaine intervention. S'est-elle jamais élevée, dans son ensemble, à cette conception de l'honneur particulière aux hommes de gouvernement, qui fait les Richelieu, les Bismarck, les Cavour ? Il ne le semble pas. Or l'honneur seul, ou si l'on veut, une haute opinion de sa charge et de soi-même inspire, le moment venu, les résolutions intrépides que les spectateurs qualifient d'abord de téméraires, mais où la postérité ne voit plus que la force et le pressentiment du génie, sa prudence surhumaine. En somme, elle a sournoisement discrédité le risque en politique, de peur d'être jamais sommée d'en courir aucun, tandis qu'elle donnait le nom de sagesse à une tactique à la fois puérile et malhonnête, puérile par ses provocations verbales, malhonnête par ses tractations et ses alliances secrètes, qui sont d'ailleurs la fable et la risée de ses adversaires.

Il est inutile de discuter là-dessus, vous ne rencontrerez chez la plupart des conservateurs influents que des menteurs, des fourbes, d'éternels chercheurs de voies obliques... Mettez-les sur la grande route de Versailles, sur cette route large à faire défiler une division de front, qu'on appelle le Pavé du Roi ; dites-leur : « Vous voyez, c'est tout droit, il n'y a qu'à marcher, vous apercevez le palais d'ici. » Au bout de quelques instants vous les retrouverez dans d'infâmes petites ruelles, perdus, crottés, embourbés, gémissant et comptant sur l'habileté de Mackau pour les tirer de là.

On ne saurait résumer l'étonnante histoire, trop oubliée, du régime équivoque né en 1875, mort six

ans plus tard d'une mort enfantine, d'une mort blanche comme un bal blanc. Il serait même difficile de lui donner un nom, si Thiers n'avait inventé le mot de République conservatrice, contresens énorme, capable de torpiller n'importe quel parti vainqueur, mais qui commença par faire explosion sous les basques du vieux renard philippiste contraint de donner sa démission le 24 mai 1875. Une fois tombé l'accès de mégalomanie sénile qui l'avait soutenu au cours des événements de la Commune, et où l'entretenaient alors par sottise ou par ambition une petite troupe de généraux croquemitaines, jouant les scrognogneu et les durs-à-cuire, mais roublard, il se sentait condamné à ne plus pouvoir gouverner qu'avec des complices, ne craignait rien tant qu'une restauration légitimiste, où il n'eût été qu'une encombrante épave. Pris entre Gambetta et un grand seigneur de l'espèce académique, du nom de Broglie, catholique libéral qui tenait de sa mère protestante un sectarisme bigot, le petit homme disparut comme par une trappe, avec un ricanement sardonique, et fit plouf ! dans le sang français.

Le maréchal Mac-Mahon prit sa place, comme il eût pris de nos jours celle de président de la Fédération nationale catholique. Promu, en quelques mois de publicité tapageuse, héros chrétien par la grâce des révérends pères jésuites et des journaux de leur obédience, en remplacement du général Trochu décidément hors d'usage, il donna, dix années, le spectacle extraordinaire d'un homme scrupuleux attaché au rétablissement de l'ordre moral dans le pays et qui, pour avoir en cette édifiante conjoncture l'appui de tous les honnêtes gens, finit par mentir à tout le monde. Conscient de sa propre faiblesse et des vanités implacables qui s'affrontaient sur son dos, attaché à l'Empire par son titre de duc et d'anciennes camaraderies, ami des princes d'Orléans, légitimiste par goût de terroir, gentilhommerie, solidarité de classe, perdu entre tant d'espérances contradictoires, il se sentit peu à peu gagné à l'idée d'un compromis, car ce compromis, c'était lui. « Vous voulez la monarchie,

disait Grévy à l'Assemblée nationale, et vous ne pouvez pas la faire. Vous pouvez faire la République, et vous ne le voulez pas. Nous n'allons pas vous permettre de rester indéfiniment ici pour attendre les occasions ! »

Qui dit conservateur dit surtout conservateur de soi-même. Lorsqu'on pense à l'immense travail fourni par exemple, de Louis XI à Louis XIV, on doit convenir que l'Ancien Régime, traditionnel en son principe, était sans doute réellement le moins conservateur de tous. Même à la veille d'événements irréparables, la politique de Louis XVI, avec Necker ou Turgot, ne fut pas répressive, mais au contraire imprudemment réformatrice, comme si une dernière fois, face à un péril inconnu, notre vieille monarchie à l'agonie essayait de se jeter en avant. Il fallait vraiment la sottise compliquée de certains hommes de droite pour inventer l'épithète saugrenue qui devait leur faire un ennemi de chaque Français mécontent, — et quel Français n'est mécontent, c'est-à-dire ne rêve de détruire ou réformer quelque chose ?

D'ailleurs le pays ne se fit pas illusion. Déjà trop ignorant de sa propre histoire, il eût sans doute accueilli la restauration du comte de Chambord avec plus de curiosité que de sympathie, mais à la seule vue du duc Albert de Broglie, il comprit d'instinct que c'était là justement cette espèce d'homme qu'aucun régime n'avait jamais pu utiliser ni réduire : un grand seigneur libéral et bigot.

Ce fils d'un ministre de Louis-Philippe, petit-fils de Mme de Staël, a fait des siens, c'est-à-dire de lui-même, une peinture innocente, mais qui est aussi un document de premier ordre, pourvu qu'on n'en veuille retenir que l'impayable ton : « Les Broglie étaient plus remarquables par les grandes qualités de l'esprit et du cœur que par la souplesse et la grâce, plus vertueux que sympathiques, plus convaincus que persuasifs, plus austères qu'aimables, plus imposants qu'attrayants, plus respectables qu'agréables. » Ainsi comblé à sa naissance par toutes les fées de l'Impopularité le chef du parti de l'Ordre moral se mit à sa tâche avec la grimace d'un homme sûr de perdre,

mais auquel une excellente éducation épargnera, le moment venu, la manifestation de regrets indiscrets. Quant à Drumont, de son modeste observatoire du journal *La Liberté*[1] qui appartenait alors — étonnante et troublante rencontre — aux Juifs Pereire, il a pu assister, simple spectateur, à l'une des plus dégoûtantes comédies politiques qu'on ait jamais vues : la farce d'une restauration monarchique tentée par les ennemis sournois de la monarchie. Et c'est bien à une farce, et des plus grossières, presque obscène, que fait penser une telle aventure, avec ce je ne sais quoi de glacial, d'horrible, qu'y ajoutent le sérieux, la gravité, l'élégance austère des protagonistes. Comme la plupart de ses contemporains pour lesquels le refus libérateur du comte de Chambord resta une énigme, parce qu'ils y cherchaient des intentions secrètes, alors qu'il fut d'abord l'inspiration, l'illumination d'un cœur vraiment royal, il n'a retenu que la vision poignante d'un certain nombre de gens distingués manœuvrant dans l'indifférence croissante du pays. De trop bonne race paysanne pour ne pas sentir, à travers les préjugés de son éducation et de son temps, le prestige de la vieille France, il a cru jusqu'alors, sans oser l'avouer peut-être à ses camarades, avec la naïveté d'un petit-bourgeois, que la tradition chevaleresque des Tancrède et des Godefroy de Bouillon s'était transmise intacte aux Mac-Mahon, aux Broglie, ou aux Fourtou. Il n'oubliera pas l'amertume de sa déception.

Que mon expérience serve à d'autres. Ne croyez jamais aux conservateurs, il n'y a rien à faire avec eux. J'étais l'homme le plus réformateur, le plus avancé, le plus épris de justice sociale qu'il y eût en France ; cette erreur m'a fait passer pour un rétrograde, elle m'a enlevé toute action sur la masse. La masse, en effet, plus sûrement guidée par son instinct que nous ne le sommes par nos connaissances, a horreur du parti conservateur ; elle s'éloigne de lui comme les chevaux d'un endroit où il y a un mort...

1. Il y resta dix ans, aux appointements de 300 francs par mois.

Pourquoi ?

C'est que ces intrigants ne croient pas à ce qu'ils défendent. Ils n'ont pas le verbe, parce qu'ils n'ont pas la pensée ; il ne faut pas leur demander cette inspection des choses face à face et cœur à cœur, qui seule est la caractéristique de toute bonne pensée en tous temps ; ils vivent, comme dit Carlyle, dans les hypothèses insincères, les plausibilités, les ouï-dire. Ils estiment que la religion, par exemple, vaut mieux que l'irréligion, mais leur âme n'est pas pleine de l'idée de Dieu.

Car le grand homme n'est pas un homme comblé de dons extraordinaires, c'est un homme ordinaire qui veut résolument accomplir tout ce que Dieu attend de lui ; il sait qu'il y a une volonté divine, une idée de Dieu sur le monde, et il s'efforce simplement, ingénument, de correspondre à cette idée. L'être qui a cette conception est fort ; tous les Mackau[1] de la Chambre ont beau le happer dans les couloirs et lui dire : « Prenez bien garde ! Et patati, et patata... » Il passe en répondant civilement : « Bonjour, Mackau ! Faites votre petite cuisine à votre aise... Moi, je vais remplir ma mission. »

Quel était donc le plan des hommes de l'Ordre moral ? Ou, pour mieux dire, avaient-ils un plan ? Non, pas un plan, mais un si grand nombre de combinaisons et d'intrigues, qu'elles donneraient l'illusion d'une politique — et même perfide — si l'expérience n'avait démontré maintes fois, depuis, l'invraisemblance d'une telle hypothèse. Le cardinal de Retz, un Saint-Simon, et si près de nous, un Balzac ou un Veuillot, ont exprimé la même surprise en face de ce phénomène social : l'impuissance brouillonne des honnêtes gens, l'étonnante duperie qui, d'invocateurs ou de prêcheurs du mieux, les fait incessamment serviteurs du pire, par une sorte d'âpre et comique fatalité. Balzac seul, qu'une certaine grossièreté de nature préserve des élégants contresens à l'usage des moralistes mondains, et qui va toujours droit devant lui, avec sa force de lion, semble avoir entrevu au moins l'une des solutions de ce problème de psychologie :

1. Baron de Mackau, chef du parti conservateur.

l'éducation religieuse ne saurait transformer à coup sûr une âme médiocre. Trop souvent elle n'y fonde rien, n'imprime en elle, comme au fer rouge, que la terreur de la mort, du Jugement, de l'Enfer, et cette dévotion superstitieuse, à peine supérieure au fétichisme des sauvages, qui dispense d'agir, au sens surnaturel, c'est-à-dire d'aimer.

De tous les enseignements de l'Église — dit très bien Drumont —, ils n'ont guère retenu que la peur de l'Enfer, qui subsiste en eux comme ces terreurs nerveuses de l'adolescence qu'un homme n'oublie jamais complètement ; vers Pâques, cette pensée du diable les travaille, elle les tracasse dans leurs plaisirs, et ils vont se confesser... Ils sont tous un peu pareils à ce marquis de Créquy dont parlait Rivarol : « Ils ne croient pas en Dieu, ils craignent en Dieu. »

Non pas, sans doute, qu'un tel résultat soit négligeable, ou ne puisse être cherché, faute de mieux, mais le déracinement des vices par la crainte, qui laisse à vif les plaies de l'âme, risque de faire ces hommes inhumains, d'une frivolité inhumaine, dépouillés avec leurs passions de toute puissance créatrice, en proie à toutes les furies de la vanité. L'illusion des misérables qui croient se mettre au plus profond de la médiocrité à l'abri des fautes dites mortelles, seules définies, seules redoutées, est assurément l'une des plus tragiques méprises de la vie intérieure : au-dessus de ces destins avortés retentit le glapissement des démons, la joie même de Satan, énorme et noire.

Mais, je vous le demande, à quoi bon ? À quoi bon prodiguer ces évidences aux imbéciles ? Quelques hommes de notre génération, échappés par malchance à la dernière guerre, ont assez vécu pour voir, avec stupeur, puis avec révolte, et enfin avec désespoir, certaines collusions barbares qu'on a cru résumer d'un mot, dont nous restons seuls à sentir l'altière ironie : la Primauté du Spirituel.

Il est probable que les législateurs de l'Assemblée nationale n'eussent demandé qu'à vivre au chaud dans leur médiocrité confortable, mais la démangeaison de leur amour-propre ne leur permit pas de rester tranquilles. En se grattant, ils se découvrirent à leur insu, montrèrent le grain de leur peau. En somme, aucun d'entre eux n'avait jamais voulu sérieusement ce qu'il prétendait vouloir, mais chacun n'était pas éloigné de croire à la sincérité du voisin, par un phénomène assez banal, qui assure parfois le triomphe provisoire des honnêtes gens. Aussi, lorsque après l'entrevue de Frohsdorf, qui marque l'adhésion solennelle du comte de Paris et de sa maison au principe de la légitimité, la restauration du comte de Chambord parut certaine — tout Paris put aller voir, chez Binder, les carrosses du prochain sacre — l'inventeur de la République conservatrice, le bonhomme Thiers, retrouva les grimaces de sa jeunesse pour flétrir « une entreprise » qui menaçait « les droits de la France et les principes sacrés de 89 ». Les orléanistes rappelèrent sournoisement la phrase célèbre du testament de Ferdinand d'Orléans, propre père du comte de Paris : « Je désire que mon fils soit avant tout le serviteur passionné et exclusif de la France et de la Révolution », tandis qu'ils faisaient soutenir à chaque nouvelle menace de crise, réelle ou prétendue, la candidature du duc d'Aumale et que les bonapartistes, partagés entre Jérôme et Rouher, reprenaient le projet d'une gigantesque alliance des droites, qui eût sans doute éternisé le *statu quo*. Seuls, entre des messieurs si occupés, les républicains cléricaux erraient tristement à la recherche d'une espèce de pensée. On les voyait ruminer, entre des mandibules flétries, leur vieux rêve d'une république sacristaine, administrée par les prêtres, qui mettrait au service de la seule humanité — bien — pensante une gendarmerie céleste et supplémentaire, les dispensant ici-bas de tout souci national, en leur assurant la gloire et les projets de l'autre monde.

Un court moment, d'ailleurs, cette république parut réalisée en fait. Avec l'extraordinaire manque de

mesure qui semble marquer toute initiative du clergé dans les affaires de l'État, passant du soumissionisme le plus chaleureux, le plus embarrassant aussi pour ceux-là mêmes qui en sont bénéficiaires, à la conscience exaltée, frénétique de sa puissance et de ses droits, prêtres, évêques et dévots multiplièrent à travers le pays des démonstrations qui ressemblaient trop à des revanches — et à la pire espèce de revanche, celle qui humilie l'adversaire sans le désarmer[1]. À Lourdes, à La Salette, à Pontmain, à Paray-le-Monial, au mont Saint-Michel, à Sainte-Anne-d'Auray, à Saint-Martin-de-Tours, à Chartres, on vit se succéder ces pèlerinages d'expiation qui sollicitaient la pitié de Dieu en faveur de la France vaincue, coupable — comme voulait bien l'écrire alors Keller, dans son rapport sur l'érection de la basilique de Montmartre — « de crimes qui ont mis le comble à nos douleurs ». Nul doute que la Prusse, ainsi réhabilitée par une victoire logiquement aussi providentielle que notre défaite, n'ait vu avec joie, ou peut-être entretenu, le naïf échauffement d'une poignée de dévots et de dévotes acharnés à faire à notre malheureux pays la réputation, qu'il a gardée, d'une sorte de gigantesque Babylone inépuisable en blasphèmes et en stupres. Du moins eût-on mieux agi envers le vaincu en attendant qu'il eût relevé ses ruines et fini d'enterrer ses morts. Il est vrai que quelques années plus tard, la franc-maçonnerie triomphante ayant de nouveau rempli les coffres des banques et consolidé le régime, le même clergé, probablement convaincu par ce signe évident des faveurs d'en haut, s'est fait républicain.

Ne l'était-il pas déjà, et peut-être à son insu ? Car le goût un peu pervers, féminin, des solutions ingénieuses et provisoires, instables, des succès bruyants, éphémères, tout en paroles creuses, — dans ce style impayable de réunions ecclésiastiques où les envies,

1. Le gendre de Montalembert, le vicomte de Meaux, écrit, dans ses *Souvenirs politiques* : « L'opinion aurait eu besoin d'être ménagée, tout au contraire les organes du clergé ne cessaient de l'irriter comme à plaisir. »

les rancunes, les ambitions, les inimitiés secrètes sont comme noyées dans un sirop d'adulations fades, écœurantes, relevées du latin des pions — pour tout dire enfin, ce génie de la facilité, qui distingue le prêtre médiocre, procède de l'esprit démagogique, ne se déploie jamais plus heureusement que dans les coulisses des partis... Au fond, les presbytères n'eussent rien souhaité de mieux que cette république de bibliothèque Rose, présidée par un maréchal qui fait pouf-pouf dans sa moustache pour effrayer les communards, mais tient sagement sa place au banc d'œuvre. Et même, à l'exemple de beaucoup d'imprévoyants qui vivent sur l'immédiat, on les vit exploiter leur chance avec la hâte et le sans-gêne du parvenu. Pour ne citer qu'un exemple, le préfet du Rhône ayant décidé que les convois civils ne pourraient se rendre au cimetière qu'à six heures du matin en été, à sept en hiver, et par le plus court chemin, l'Assemblée approuva la mesure par 415 voix contre 250, aux applaudissements de la presse gouvernementale. Justifié ou non, le succès d'une telle politique suppose à la tête de l'État un chef plus efficace qu'un simple fauteuil recouvert de damas de Lyon, même avec l'uniforme d'un militaire dessus.



À la différence des hommes de gauche, toujours rustres, qui jettent aussitôt la main au plat, se partagent les morceaux, le conservateur pille discrètement le buffet, s'en va d'un pas solennel, sous les regards déférents des serveurs, croquer son butin dans une embrasure, et il se garderait bien d'essuyer sa moustache aux rideaux. En 1875, cette espèce crut un moment que la monarchie serait un buffet très convenable, avec sa vieille argenterie aux armes de France et le maître d'hôtel en habit noir, barré du grand cordon du Saint-Esprit, sous les traits d'Henri V, comte de Chambord. À quoi bon s'embarrasser des préférences de chacun, pourvu qu'on trouve dans la garni-

ture de quoi satisfaire tous les appétits ? Et quelle obéissance n'est-on pas en droit d'exiger d'un monarque instruit par l'expérience des révolutions, trop heureux d'échanger une pauvre maison de campagne étrangère contre les palais nationaux et l'agréable société des gens du monde ? Au cas d'ailleurs que le prétendant s'aviserait d'exiger, par convenance, des satisfactions de pure forme, ils se chargeraient de l'en combler, ils ne demandaient, mon Dieu ! qu'à mentir. C'est alors qu'une parole royale eut ceci de scandaleux qu'elle rendit d'un coup tout mensonge inefficace, et même un peu ridicule. Ils la tinrent, à l'unanimité, pour un impardonnable manque de tact.

Si les monarchistes avaient voulu la monarchie, ils l'eussent faite, au besoin par un coup d'État. Une violence de pure forme n'eût pas dû coûter beaucoup à la conscience des vainqueurs de la Commune, mais les mêmes généraux à tête de femelle hypocondre qui, sur un mot d'encouragement du bonhomme Thiers, avaient trempé hardiment leurs culottes jusqu'à la braguette dans le sang français, pâlirent à la pensée d'imposer au pays, du moins jusqu'à la mort sans doute prochaine d'un vieillard fidèle à sa maison, le drapeau qui avait été celui de Henri IV. « S'ils refusent de se compromettre avec moi, disait le prétendant de ses propres amis, que veulent-ils que je fasse tout seul ? » Et il ajoutait : « Je n'ai donc ni sacrifice à faire, ni conditions à recevoir. J'attends peu de la justice des hommes, et beaucoup de la justice de Dieu. » Car la monarchie n'a pas, comme la république ou l'empire, la ressource de céder sur les principes en se vengeant sur les hommes : un roi conciliateur, dans la mesure même où il entend ménager les personnes par un juste oubli des querelles du passé, ne saurait se permettre un geste équivoque, exécuté sous la menace, et d'ailleurs attendu, escompté depuis des mois par l'adversaire. On oublie trop que, quoi que pût faire le prince, la question du drapeau était posée devant l'opinion, que celle-ci attendait le choix du prétendant avec une curiosité déjà malveillante.

Cette autre révolution pour rire du Seize-Mai eut un résultat déplorable, dont les conséquences n'apparurent clairement que beaucoup plus tard : elle ridiculisa les militaires dans la personne du chef de l'État. Sans doute la sensibilité française eût supporté à merveille, une fois de plus, l'antique spectacle des gens de bien rossés par Guignol ; car c'est réellement à Guignol que fait penser le vainqueur de l'Ordre moral, un Gambetta, l'aventurier subtil, à la langue dorée, câlin comme un Grec, aimé des femmes, expert en bonnes et cruelles malices, avec ses yeux magnifiques de joueur de bonneteau, l'un fulgurant, l'autre glacé, son cigare puant, sa redingote couverte de taches et ses ongles noirs, d'ailleurs plus jovial que pervers, fait pour tirer la langue au curé, au notaire, au gendarme, ne tenant lui-même à rien, sans traditions ni ancêtres, l'homme dont Drumont disait : « Gambetta ne naît pas de parents étrangers, car somme toute, être étranger dans un pays, c'est avoir une patrie quelque part : il a pour générateurs des forains ! » Mais la faillite de l'Ordre moral fut d'abord et profondément une faillite militaire, la première de nos faillites militaires, avant Boulanger, avant Dreyfus, une des plus affreuses déceptions du cœur français. À l'instant, nul ne comprit la gravité d'une telle blessure — nul peut-être, sinon le futur auteur de *La Dernière Bataille* qui portait déjà, dans sa solide tête celte, un des plus beaux chapitres de son livre.

Au fond, l'esprit révolutionnaire avait moins conquis que frappé d'une sorte d'inhibition, sidéré l'intelligence française. Une propagande inouïe, menée par les ordinaires brasseurs d'opinion, journalistes, romanciers, cabotins, poètes, l'emportait désormais sans combat, par la toute-puissance de ses clameurs et de ses huées. Qui eût osé s'avouer réactionnaire ? Mais pour détaché qu'il fût de son passé, le petit citoyen français, dans sa vie publique devenue si médiocre, gardait secrètement la nostalgie d'une certaine grandeur oubliée. La tyrannie, le despotisme lui apparaissaient comme la rançon d'une telle grandeur, et il eût pensé la payer trop cher à ce prix. Mais

semblable à beaucoup d'autres rêveurs, qui rassasient de fumée la part la plus haute de leur être, il chérissait dans son armée le seul legs vivant du passé, le passé vivant, tout le romanesque de l'histoire mis à sa portée, non pas seulement toléré, mais entretenu aux frais de la démocratie, en attendant l'ère de la paix universelle et la fraternité des peuples. Ainsi, par un atroce malentendu, la France, à chaque nouvelle crise nationale, se retourna vers son armée comme si elle en avait cru appeler du même coup à la vieille tradition politique dont elle avait jadis tiré sa force, et qui lui paraissait incarnée en ces guerriers à moustaches ou à barbiches, qu'elle croyait de bronze.

Or le militaire moderne est moins qu'aucun autre un homme d'Ancien Régime. À vrai dire, il n'est l'homme d'aucun régime : la conception napoléonienne de la guerre en a fait un transmetteur d'ordres, sans responsabilité, auquel il suffit d'avoir de bonnes jambes, des nerfs à l'épreuve, une intelligence moyenne, et la passion de l'avancement, commune à tous les fonctionnaires. C'étaient les vertus qu'on exigeait jadis des bas-officiers : elles suffisent aujourd'hui à faire des généraux ou même des généraux en chef, que personne ne s'aviserait d'ailleurs sérieusement de comparer à Turenne ou au maréchal de Saxe. Nul ne doute, au contraire, qu'ils n'eussent fait dans l'administration d'excellents percepteurs, de bons employés du Trésor — ou même des curés de grande paroisse ou des évêques dociles. Qu'importe ! le bon public ne veut rien entendre. Il oublie que le ministre a choisi lui-même ses officiers supérieurs, qu'il sait leur poids. Il poursuit son rêve un peu niais, mais si touchant, dès que les affaires vont mal, de lâcher aux trousses de ce ministre tel ou tel dur-à-cuire dont le jeu de prunelles lui a paru irrésistible. Le dur-à-cuire proteste de son loyalisme républicain, s'efforce de donner à ses traits martiaux une expression pacifique, et poussé à bout, rosserait bien, s'il l'osait, le pékin provocateur. Dix fois, en quarante années de conquête radicale, la même farce s'est jouée, avec le même âpre comique, sous le regard

narquois du politicien. Le badaud y revenait encore. « Que voulez-vous, aurait-il pu répondre, c'est plus fort que moi, monsieur, c'est le tambour. — Les lapins aussi jouent du tambour », disait Syveton, avec son dur mépris de vrai carnassier pour les bêtes domestiques.

Aussi la conspiration gambettiste put prendre son temps, n'intervint qu'à coup sûr, découvrant avec beaucoup de finesse et d'à-propos, à chaque occasion favorable, l'adversaire hors d'haleine pour que le pays le vît mieux s'agiter dans les ridicules convulsions de l'impuissance. Incapable d'aucune pensée politique, sans volonté et sans doctrine, l'ancienne majorité devenue de jour en jour une minorité, s'était jetée tout entière aux bras des prêtres, s'y cramponnait avec la furie du désespoir. Il n'est pas plus facile à tromper que les gens d'Église : leur duplicité prétendue n'est presque toujours que l'effet de l'étonnante disproportion entre leurs prétentions réelles, généralement modestes, ou même humbles, et le ton de l'éloquence de chaire. Les hommes du Seize-Mai prirent cette éloquence à la lettre. La violence de la campagne ultramontaine fut telle que le comte de Chambord crut nécessaire d'intervenir, et écrivit aux comités royalistes de province : « Nul ne doutera que je ne sois disposé à laisser à l'Église la liberté qui lui appartient et qui lui est nécessaire pour le gouvernement des choses spirituelles. Mais le clergé ne saurait éviter avec trop de soin de s'immiscer dans les affaires qui sont du ressort de l'autorité temporelle. » Hélas ! le tort du clergé n'était que de prendre au sérieux un Fourtou, comme il prendra au sérieux quelques années plus tard, M. Waldeck-Rousseau. Déjà l'autorité temporelle qui semblait ainsi se donner, s'abandonnait elle-même, refusait de se défendre, ou tout à coup éclatait en vaines fureurs accueillies par les sourires du centre et les rires méprisants de l'extrême gauche. Enfin la dissolution fut prononcée le 22 juin 1877. La campagne électorale commençait, qui devait s'achever en désastre, parce qu'elle allait être conduite sans audace par des hommes sans

foi, de ces hommes qui, selon le mot célèbre de Guizot, s'imaginent avoir agi quand ils ont parlé.

Des deux chefs du Seize-Mai, écrit Drumont, le plus disposé à sacrifier sa vie eût été certainement le duc de Broglie, mais il était gêné par les habitudes d'un tempérament tout littéraire, par cette perpétuelle hésitation d'esprit qui rend les hommes de l'école libérale impropres à une détermination virile. Fourtou, pur Gascon, vrai capitan de comédie ; était avec plus de rouerie, le modèle de Sulpice Vaudrey, de *Monsieur le Ministre*, le provincial corrompu par la vie de Paris ; il ne profita de son passage au ministère que pour « s'en mettre jusque-là ». Le duc de Broglie était timoré comme un parlementaire, l'autre poltron comme la lune ; le premier avait peur d'endommager sa doctrine, le second tremblait de compromettre sa peau.

Toutes les fois qu'il fallut agir ou qu'on leur proposa d'agir pour eux, les hommes du Seize-Mai reculèrent. M. Oscar de Vallée me racontait à ce sujet un détail qui a son intérêt. On avait annoncé dans *Le Français* sa nomination comme procureur général à la Cour de Paris. « Je suis prêt à accepter, dit-il à maître Brunet, mais je vous préviens que mon premier acte de magistrat sera de faire arrêter M. Gambetta et son fameux comité. »

Le gouvernement ne pensait guère à cela. Ces prétendus catholiques, que nous avons vus si durs pour les pauvres diables de la Commune, tremblaient devant cet Italien factieux.

Évidemment, avec de tels chefs, la partie était perdue au Parlement. Restait le prestige du maréchal.

Ce prestige n'avait été qu'à peine entamé à Sedan. Le souvenir de Malakoff effaçait tout. Jusque dans les plus sauvages bourgades, l'imagerie d'Épinal avait rendu populaire la silhouette un peu étriquée de ce général au visage plat et tourmenté, à la moustache grognonne, qui, l'index tendu vers le bout verni de sa chaussure, déclare à l'Histoire « J'y suis, j'y reste ». — « Il y est, il y restera », pensait plus d'un électeur républicain avec un petit frisson. « On verra bien — ricanait le politicien dans la coulisse : pourvu seulement qu'ils le montrent ! Ce pays ne sera pas à nous avant que nous ne l'ayons dégoûté des militaires. »

Ils le montrèrent. — Ce malheureux, qui eût pu être Cromwell ou Monk, nourrissant encore on ne sait quelle illusion sénile, accepta de promener de ville en ville son infortune, récitant comme un écolier la leçon de Fourtou, tantôt gauchement conciliateur, ou sacrant au commandement. À Bourges, il balbutie : « On accuse mes intentions, on dénature mes actes. On parle de relations extérieures compromises, de constitution violée, de liberté de conscience menacée ; on est allé jusqu'à évoquer le fantôme de je ne sais quel retour aux abus de l'ancien régime, de je ne sais quelle influence occulte qu'on a appelée le gouvernement des prêtres... Brouf... brouf... sacrebleu... Ce sont autant de calomnies... » À Évreux, à Caen, à Compiègne, à Cherbourg, à Périgueux, à Poitiers, à Tours, il répète les mêmes vagues propos, la main sur la couture du pantalon. Il faut lire dans le livre de Blowitz, l'effroyable récit de la visite à Bordeaux : « La promenade à travers la ville fut un véritable calvaire et sans cesse la foule hurlante enfonçait quelque nouvelle couronne d'épines sur le front ruisselant du maréchal. Des rangs épais se formaient le long des rues et des trottoirs que les troupes avaient peine à contenir. Ceux qui étaient au premier rang avaient des immortelles à la boutonnière, les autres agitaient des petits drapeaux rouges et tous, se bousculant sur le passage du président, hurlaient à qui mieux mieux : "Vive la République !" Des gamins, déjouant et défiant la surveillance de la police, se hissaient le long des réverbères, s'y tenaient accrochés, guettaient le passage des voitures et à l'instant précis où le maréchal passait près d'eux, de réverbère en réverbère, avec la souplesse des serpents, se maintenant par les pieds aux barres d'échelle, ils se laissaient littéralement choir dans la voiture, et leur figure contre la sienne de toute la force de leurs voix aigres et stridentes, hurlaient leur éternel : "Vive la République !" à la face enflammée de colère du noble soldat. Le maréchal, pendant ce temps, faisait le geste à la fois pénible et comique d'un homme qui, du revers de sa main, cherche à se débarrasser des moustiques, et puis, la

bouche serrée, il s'épongeait le front et détournait les yeux de la foule implacable et gouailleuse. »

Si dégoûtante que soit une telle image, car même après quarante années, il semble qu'elle n'ait rien perdu de sa virulence, qu'elle ait gardé cette même odeur fade, écœurante, qui soulevait de joie les voyous bordelais, un Français d'aujourd'hui n'en détournera pas aisément son regard. Ce maréchal congestionné sous les huées avec son escorte de parlementaires en redingote, c'est le même qui prétendait gravement qu'à la seule vue du drapeau de la monarchie, les chassepots partiraient tout seuls. Mais il n'a rien à craindre aujourd'hui de pareil, il n'essuiera que les crachats. Une fois de plus le pays qui s'est laissé prendre de force par les Bonaparte, sans garder trop longtemps rancune à ses vainqueurs, refuse d'être roulé par les diplomates : il arrose de salive l'homme qui, le moment venu, n'a pas osé courir son risque, et trottine maintenant derrière l'Occasion, de ses pieds goutteux, son ridicule chapeau haut de forme à la main et sa vieille bouche en tirelire.

Et sans doute il paraîtrait moins cruel de fermer ici les yeux, de laisser en paix les pauvres morts, à présent délivrés de leurs péchés. Seulement, c'est nous qui portons désormais le poids de leurs péchés — nous-mêmes, hélas ! À quoi bon, dès lors, cacher aux jeunes Français le secret de nos misères ? Une littérature aussi impudente que niaise continue d'entretenir parmi les élèves de nos écoles libres, l'illusion sacrilège d'une France, d'un peuple français donnant régulièrement, au cours d'un demi-siècle, la préférence aux pires, et repoussant avec une haine incompréhensible d'honnêtes gens qui sont, par définition, le modèle de toutes les vertus. Heureusement, la vérité est plus simple, et nous la verrons surgir peu à peu, du simple exposé des faits. Ces honnêtes gens étaient des pleutres.

Qu'ils l'aient été, soit ! Leur erreur fut seulement d'espérer que ça ne se verrait pas — qu'ils effaceraient cette pleutrerie à force de hauteur et de dignité. À

chaque concession nouvelle faite à l'adversaire, les malheureux serraient d'un cran leur faux col, allongeaient le pan de leur redingote jusqu'à marcher dessus. En vain. L'homme de gauche, lui, du moins, le « radical », à travers tant de conjonctures, parfois graves, quelquefois désespérées, n'a guère varié depuis les derniers jours de l'Empire. Même animal sommaire, anticlérical tapageur, antimilitariste sournois, avec les rondeurs, les finasseries de l'avoué de province, un fond d'amoralisme jovial que tempère le respect de la Loi. Le peuple lui sait gré de rester tel quel, il trouve à sa convenance ce progrès démocratique, dont l'idéal enflamme les cœurs sans rien changer au train ordinaire de la vie, aux habitudes d'un chacun. Tandis qu'avec ces sacrés honnêtes gens, sait-on jamais ? À toutes les questions qu'on pose, ils font la réponse dilatoire chère aux enfants : « Républicain ? Autant que vous ! — Démocrate ? Autant que vous ! — Socialiste ? Autant que vous ! — Clérical ?... » Ils se taisent aussitôt, bégayent de vagues excuses, parlent du respect des consciences, des droits de l'homme, des horreurs abolies de l'Inquisition, arborent comme un pavillon ce livide sourire de Jean-Fesse à quoi se reconnaît le catholique honteux, acculé à un oui ou à un non, et qui se demande : « Mon curé m'a permis toutes les concessions. Mais puis-je aussi concéder Dieu ? »

« Où me mène-t-il ? se demande l'électeur. — Que me veut-on ? » Car il pardonnerait aisément à quelque grosse ambition mieux nourrie, mieux colorée, solide. D'une espèce à lui connue, familière... Que ces beaux messieurs bien-pensants souhaitent d'être élus à n'importe quel prix, bon ! il n'y a que les honteux qui perdent. Mais leur satané langage bien-pensant en impose même aux sceptiques. Nul n'ignore parbleu, qu'un programme est un programme — une manière de marchandage — qui a sa tradition, ses règles strictes, immuables, ses formules dépouillées par l'usage de leur sens originel, où l'homme raisonnable ne trouvera néanmoins rien à reprendre, parce qu'il sait que le mot le plus simple a ses dangers, ne

devient inoffensif qu'à la longue, et qu'en politique comme en chicane toute innovation de langage est un péril certain. D'où vient donc qu'en telle matière une certaine espèce de candidats manquent aux règles du jeu, introduisent par fraude dans le vocabulaire traditionnel les mots réservés, les mots sacrés, qui ne servent que dans les conjonctures extrêmes de la vie, aux baptêmes, aux mariages, et aux enterrements, comme si la toute-puissance même de Dieu dût intervenir, à chaque législature, contre le vétérinaire Jolibois, radical en faveur, du notaire Blaise, républicain modéré ? « La politique, c'est donc si grave ? » se demande avec angoisse le citoyen devant son pot de bière. Mais il se souvient que le notaire Blaise, vieux routier, candidat perpétuel, aujourd'hui effondré par les ans, fut légitimiste vers 1875, rallié en 80, conservateur jusqu'en 95, libéral vers 1900, puis progressiste, pour finir en un dernier galop de ses pauvres jambes bientôt centenaires, et avec une suprême bénédiction de l'archevêque, démocrate, et même démocrate-populaire, par un hideux pléonasme, la trouvaille presque géniale d'une démagogie délirante. Alors à quoi bon tant de façons, d'yeux en coulisse, de larmoiements et de grimaces ? Depuis un demi-siècle on entend le bonhomme jurer qu'il détient la vérité politique, avec la garantie du gendarme et du curé, mais sa vérité mue tous les quatre ans, change de peau. D'ailleurs Blaise ou Jolibois, Jolibois ou Blaise, tous deux sauveurs du peuple à leurs moments perdus, n'ont jamais passé pour négliger le soin de leurs propres affaires. Seulement le premier l'avoue avec rondeur, le second jure qu'il mourra sur la brèche, et le bulletin paroissial compare ce lutteur octogénaire, ce champion de Dieu et de l'Église à Pierre l'Ermite ou à Godefroy de Bouillon... Que voulez-vous ? L'électeur est généralement un citoyen modeste qui trouve les héros gênants, surtout lorsqu'il les voit de trop près. « On ne m'aura pas », se dit-il.

Ainsi la faillite de la République conservatrice marque une date. La lutte menée par les débris du parti conservateur perdra de plus en plus le caractère d'une

lutte politique pour prendre celui d'une véritable guerre de religion, que le clergé prétendra conduire selon ses méthodes, c'est-à-dire avec l'opportunisme un peu naïf de gens dressés à la discipline des séminaires. Une si lamentable indifférence à la doctrine, au programme, aux conditions positives de l'ordre qu'on se proposait de maintenir ou de restaurer, le sacrifice délibéré, presque cynique, des principes, dans l'espérance toujours déçue de l'emporter peu à peu, graduellement, sans risque, par une sorte d'infiltration sournoise — calcul enfantin aisément déjoué — n'aura pour résultat que de discréditer politiquement les hommes de droite. Le pays commencera d'observer avec une juste méfiance des candidats caméléons, aux étiquettes interchangeables, et bientôt ne voudra voir, dans leur excessive, leur paradoxale complaisance politique, qu'un piège tendu à sa candeur par des intermédiaires suspects dont les desseins lui restent obscurs.

Si l'œuvre d'Édouard Drumont risque aujourd'hui d'être entendue à contresens, c'est qu'on y cherche trop souvent un enseignement direct, une doctrine positive au lieu de s'efforcer de la voir dans son ensemble, et pour ainsi dire dans le rythme et le mouvement de l'angoisse dont elle est née, ainsi qu'une expérience tragique, la somme des déceptions d'un cœur français. Le futur chef de l'antisémitisme n'eût sans doute jamais écrit *La France juive*, s'il n'avait d'abord, avec une attention magistrale, éprouvé la solidité, la force de résistance d'un corps social dont l'apparente prospérité excitait encore l'envie. Nous le comparerons à l'un de ces vieux entrepreneurs de villages, qu'on voit ramper à travers les charpentes, avec leur habit de velours et leurs gros souliers, auscultant chaque poutre d'un coup sec de leur doigt spatulé, noirci, énorme, puis approchant du bois suspect une oreille aussi fine que celle d'un médecin. En son for intérieur, presque à son insu, il a souhaité la Restauration, qu'il se figurait à sa manière, un peu naïvement, ainsi

qu'une belle légende à mettre en image, pour les petits Drumont de l'avenir.

Si le maréchal avait été de la race de ces militaires francs, joviaux et ronds d'autrefois, il aurait parfaitement compris que le comte de Chambord était de ces hommes qu'il faut jeter à l'eau pour les décider à nager. Il lui aurait donné rendez-vous, il l'aurait invité à déjeuner, il lui aurait fait boire un verre de champagne à la santé du vieux pays, il aurait prévenu deux ou trois régiments de cavalerie dont tous les officiers étaient ardemment légitimistes ; puis brusquement il aurait montré le souverain aux troupes. Cette fois encore on aurait crié à tue-tête : « Vive le roi ! » Le centre droit et le centre gauche auraient eu beau se réunir pour paperasser pendant des heures entières dans les commissions, ils n'auraient rien pu contre le fait accompli. Nous aurions quelques milliards de dettes de moins aujourd'hui, et la France, au lieu d'être un objet de pitié pour les nations, serait redevenue l'arbitre de l'Europe[1].

Il ne pardonnera jamais aux troupes légitimistes d'avoir au jour décisif, selon le mot terrible de Villiers de L'Isle-Adam, manqué d'imprudence. Il sera sans pitié, notamment, pour le général de Charette « autour duquel on organise une espèce de légende, de fiction journalistique capable de donner satisfaction à l'héroïsme velléitaire qui est encore sinon dans les âmes, du moins dans les imaginations ». Il voit en lui avec la rage aveugle de l'espérance déçue « le faux insurgé, le révolté pacifique qui est toujours sur le point de partir et qui ne part jamais ». Si cruelle que soit une telle page, il est impossible de ne pas la citer tout entière parce qu'elle exprime, avec une lucidité vraiment terrible, presque atroce, la désillusion d'un certain nombre de Français de bonne volonté, aux yeux desquels le prestige militaire de l'ancienne noblesse restait intact, et qu'un geste héroïque eût rallié, qu'ils attendirent vingt ans.

1. *La France juive*, VI.

Je me hâte de dire qu'au jugement de tous ceux qui l'ont vu au feu, Charette est un des plus braves officiers qui soient... Le côté que je veux seulement peindre de lui, c'est le côté du faux insurgé, du révolté pacifique qui, depuis seize ans, est toujours sur le point de partir, et ne part jamais.

C'est là, en effet, une figure bien moderne, bien parisienne diraient les journaux boulevardiers, et tout le monde s'emploie, comme dans un innocent complot, à ne point la laisser dans l'ombre.

Pour Charette, le rôle d'insurgé est une sorte de situation comme pour Anatole de la Forge le rôle d'arbitre de l'honneur. On lui ferait volontiers un service de première dans les théâtres, et le gouvernement lui assurerait facilement une place dans les cérémonies, comme un homme qui tient un emploi spécial, qui est le chef incontesté des insurgés vendéens. On est habitué à voir sur lui, à dates à peu près fixes, des articles qui varient peu. Il marie ses filles et l'on déploie à cette occasion la bannière de Patay ; il joue chez lui, en famille, « la jolie saynète de Verconsin » : *À la porte !* Il réunit ses zouaves à la Basse-Motte, ou bien il les promène, à travers les méandres de la Seine, sur un bateau à vapeur : *Le Touriste* ; ainsi que fit Marie Colombier pour fêter le succès de la « plus belle femme de Paris ». La presse annonce la saynète, le banquet, la promenade avec un petit air de clairon, le clairon de la Pénissière.

Tout le monde est content. Les zouaves pontificaux sont heureux d'avoir une allure un peu héroïque avec un chef qui est un homme très brave, et en même temps ils savent gré à ce chef de ne pas forcer la note. Ils bedonnent tous plus ou moins ; ils se sont, grâce aux recommandations du clergé, mariés presque tous avantageusement ; ils feraient leur devoir à l'occasion, mais ils auraient éprouvé une surprise assez désagréable si, après le déjeuner du *Touriste*, Charette leur avait dit doucement, comme Napoléon III à ses amis, le 1er décembre, à onze heures : « C'est pour demain ! »

Ce mot, il est probable, qu'à moins de circonstances impossibles à prévoir, Charette ne le prononcera jamais. Ajoutons qu'il lui faudrait maintenant une énergie surhumaine pour le dire : il a conquis, sans avoir rien risqué, une gloire que les plus téméraires oseurs n'ont pas eue de leur vivant. Il aurait mené vingt ans la vie du Cabacilla, conspiré comme Fiesque, supporté dix fois la torture sans rien avouer comme Carmagnola, entrepris des expéditions

de folle audace comme Garibaldi, passé trente-cinq ans dans les prisons après avoir été condamné cinq fois à mort comme Blanqui, attendu, le sourire aux lèvres, l'heure de son exécution comme Barbès, qu'on ne parlerait pas de lui en termes plus enthousiastes. Il jouit de ces honneurs modestement, et il mourra nonagénaire, dans l'attitude menaçante d'un homme qui est sur le point de s'insurger, en disant comme Delobelle : « Je ne renonce pas ! »

Derrière le cercueil de cet homme paisible on entendra quelques zouaves pontificaux très âgés murmurer entre leurs dents l'appel farouche aux gars du Bocage.

« M. de Charette a dit à ceux de chez nous :
Levez-vous !
La chasse est ouverte contre les loups... »

Il serait puéril de prétendre que si Charette n'a pas agi, c'est qu'il n'était pas assuré du succès. Ceci est un raisonnement de notaire ou d'homme d'affaires, ce n'est pas un raisonnement d'insurgé. Le propre de l'insurgé, au contraire, est de se lancer dans l'inconnu, de forcer violemment la main à la Destinée... Sans doute il est à la merci du hasard, mais il peut aussi être servi étrangement par ce hasard, il a des chances de renverser des gens pris à l'improviste et qui ne sont pas sur le même plan d'idées que lui ; il se heurte à des résistances imprévues, mais très souvent aussi, il rencontre des défaillances incroyables, des affaissements inouïs, des facilités à passer sur lesquelles il n'aurait pas osé compter ; une porte de bronze, derrière laquelle il devait y avoir des hommes prêts à se faire tuer jusqu'au dernier, se trouve être une porte de carton, et lorsqu'on l'a enfoncée en pressant dessus, on aperçoit un vieux concierge débonnaire qui vous dit : « Donnez-vous donc la peine d'entrer. »

Pour en finir avec Mac-Mahon, il est touchant de voir avec quelle facilité l'infortuné maréchal adopta son nouveau rôle, méritant d'emblée, par un premier geste qui a presque la valeur d'un symbole, le titre d'ancêtre et de patron de ces guillotinés par persuasion que la sagesse populaire nomme aussi les cocus. Dès que la nouvelle lui parvint de l'élection du vieux Jules Grévy à la présidence, il s'empressa de se rendre auprès de son successeur, disant aux journalistes

assemblés, avec l'énorme gravité des imbéciles : « Messieurs, j'ai voulu être le premier à saluer le chef de l'État. » — « La porte à peine fermée, dit un témoin de cette scène, un rire général, impossible à contenir, soulagea tous les cœurs. »

V

LA DANSE DEVANT LE BUFFET

Mais déjà, sans doute, Drumont n'était plus en humeur de rire. Tout près de l'âge mûr, il écrivait lentement avec amour, comme on parcourt à petits pas une allée entre les tombes, quelques-unes des pages charmantes qu'il a rassemblées depuis sous le titre *Mon vieux Paris*, chef-d'œuvre incomplet, où se délivre par à-coups, insidieusement, une des mémoires héréditaires les plus riches qu'on ait jamais connues, surchargée jusqu'à l'angoisse, en chapitres inégaux dont la richesse documentaire parfois fatigue, pleins de souvenirs, de réminiscences au second degré, d'images doubles, cernées d'un halo, ainsi qu'une lune polaire. Le lecteur infatigable, qui entasse des milliers de livres dans son modeste appartement de la rue de Grenelle, l'érudit — ou l'homme encore qui à l'exemple de Balzac aimait à se dire docteur en psychologie sociale — se trahit dans une telle œuvre, découvre une part de son secret. Bien naïf qui ne verrait dans sa longue rêverie qu'une évasion hors du temps ! Qu'elle est émouvante, au contraire, cette espèce de veillée funèbre de celui qui prêt à se jeter en avant, se détourne un instant de l'ennemi qu'il a déjà mesuré de ses yeux sans peur et jette un dernier regard vers sa lignée !

D'ailleurs, il ne semble pas que ces promenades parmi les ombres à travers les rues de Paris aient

jamais interrompu tout à fait le travail intérieur d'où va jaillir un livre farouche, un véritable cri de guerre civile. Dégoûté par une première expérience politique, le futur auteur de *La France juive* ne prétend plus qu'à faire, du moins en lui-même, place nette : il a l'air de reprendre ses idées une à une, d'en comparer chaque nuance au terme du vocabulaire qui l'exprime, pour mieux relever les contradictions ou les équivoques de tant de mots en usage, qui ne servent que la paresse quasi mystique, la lâcheté de l'homme moderne, sa prodigieuse indifférence au vrai. À la lettre, il n'accepte réellement plus grand-chose des hommes de sa classe, ni de son temps, et bientôt, à l'heure décisive, rayonnante de sa vie, il n'en recevra plus rien, fera face. Magnifique gageure que ceux de son espèce ne peuvent tenir qu'un moment parce que l'injustice, présente partout, ne fait face nulle part. Mais celui que nous verrons aller si loin dans l'analyse d'une certaine dégradation profonde, à peine visible à d'autres yeux que les siens, croit encore que le mal ne s'impose que par la force, qu'une majorité de Français n'endurent le joug que par lâcheté, qu'il y a dans ce pays, enfin, selon le mot célèbre de Guizot, « plus de servilité que de servitude ». « La Révolution, écrit-il, a tellement avili ces hommes jadis si fiers, si jaloux de leurs droits, si prompts à réclamer ce qui leur était dû, qu'ils n'osent même plus demander à vérifier le texte en vertu duquel on les frappe. Ils ne regardent pas plus les pièces de procédure que le musulman ne regarde un firman, ils voient un griffonnage de greffier, et se prosternent dans la poussière. » Sans doute, ils n'osent plus. Mais ils ne voudraient plus oser. Ils ne redoutent qu'un vrai maître, capable de vouloir, d'entreprendre, un maître au cerveau et au cœur d'homme, un maître humain. Quiconque entreprend de les libérer, leur paraît devoir être un jour ce maître-là, et ils se défendent de lui avec une haine sournoise, poussent tout doucement le héros dans les filets de la Loi, se pressent pour le regarder manger par l'idole aveugle qui, faisant elle-même le bien et le

mal, les dispense d'avoir une âme, les décharge de ce fardeau.

M. Maurice Talmeyr, dans un des livres si drus et si verts[1], où l'on retrouve le tempérament, la forte morsure du polémiste de jadis, avec tout à coup, à l'improviste, le sourire de mélancolie résignée des belles vieillesses, donne du Drumont d'avant *La France juive* une silhouette tracée d'un trait si vif qu'il serait absurde d'y vouloir retoucher ou retrancher quoi que ce soit :

Toute la presse se rendait alors chez Victor Hugo, aux soirées de la rue de Clichy, et l'un des souvenirs les plus vivants qui m'en soient restés est celui d'un journaliste alors peu connu, mais qui devait devenir illustre, et dont la présence chez le grand poète occasionnait parfois des incidents assez vifs. C'était un jeune homme à barbe noire, à longs cheveux romantiques, et dont les yeux malins brillaient sous des lunettes pétillantes. Il publiait, dans *La Liberté*, des articles de critique littéraire très remarqués par une certaine élite, et manifestait pour le Maître la plus grande admiration, mais la plus indépendante. Il lui arrivait même de répondre à certains mots de Victor Hugo par des protestations respectueuses, mais qui n'en soulevaient pas moins des tollés. On s'y récriait comme à des énormités.

« Allons, mon cher ami, finissait par dire Victor Hugo, en lui posant paternellement la main sur l'épaule comme pour le protéger contre les mouvements malveillants, vous savez si je vous apprécie et si je vous aime, si je vous trouve un noble esprit, un noble cœur... Mais le catholicisme, voyez-vous... Non, non, le catholicisme, renoncez-y !... Et tenez, vous confessez n'être pas un catholique religieux, n'être qu'un catholique historique, et vous avouez ainsi par là être dans l'erreur... Allons, rendez-vous. »

Drumont ne se rendait pas, se retranchait dans sa citadelle catholique, se contentait, devant les bras qui se levaient ou les voix qui s'exclamaient, de secouer sarcastiquement la tête sous sa barbe et ses lunettes.

Cette citadelle n'était encore, d'ailleurs, qu'un réduit assez peu sûr. L'auteur de *La France juive*

1. *Souvenirs de la Comédie humaine*, chez Perrin.

avouait à Talmeyr, bien des années plus tard, qu'il n'avait longtemps connu « qu'un catholicisme cérébral, un catholicisme de raison ». — « J'avais lu, dit-il, en fait de livres impies, tout ce qu'il est possible de lire. » À certaines lignes amères de *La Fin d'un monde,* on devine que l'étude du vieux socialisme français des Constantin Pecqueur ou des Benoist-Malon l'avait plus rapproché qu'éloigné de l'Église, mais que les catholiques l'avaient d'abord cruellement déconcerté, notamment par leur conception de l'ordre dans la cité moderne, qu'une phrase vraiment monumentale de Troplong à l'Académie des sciences morales et politiques a défini sans doute pour l'éternité : « Au milieu de tant d'institutions qui tombent de vieillesse, s'écriait ce magistrat plein de zèle pour les puissants, la Propriété reste debout, assise sur la Justice et forte par le Droit. »

Déception banale, épreuve commune à la plupart de ceux qui naissent avec le besoin d'admirer, dont le premier regard sur le monde fut un regard d'admiration. Qui n'a rencontré parfois, au berceau d'un petit enfant, la flamme trop fixe de deux yeux volontaires et purs, où brûle un présage secret ? Mais la vérité ne prend personne aux entrailles, dédaigne d'arracher de personne ce cri qui suit la stupeur, et qui n'est pas seulement un cri de délivrance. Car la Beauté seule, du moins en ce monde, et si pénétrée qu'elle soit par l'esprit, a cet élan de bête affamée, se jette sur nous comme sur sa proie. La Vérité ne désire d'être admirée mais d'être cherchée, puis aimée. Si l'Église romaine n'était qu'une institution comme les autres, elle tirerait sa force des apparences, elle alignerait des prestiges et des uniformes, n'ajoutant qu'un mensonge de plus à tant de mensonges. La curiosité s'arrête au seuil, l'admiration ne le dépasse guère, et s'en retourne déçue. Mieux vaut mille fois, plutôt que cette grande dame trop nerveuse, une curiosité sans vertige qui ne se rebutera jamais tout à fait !

Drumont connut évidemment l'épreuve classique de l'écrivain élevé hors de toute croyance, volontiers railleur, mais qui garde au plus profond de sa sensibi-

lité quelque chose de ce grand dogme de la Communion des saints qui a si visiblement enivré l'âme médiévale. N'ayant jamais entrevu que de loin ce que les bulletins diocésains appellent les milieux catholiques, il s'est fait du dévot une idée à la fois injuste et charmante, celle d'un homme un peu naïf, chaste, d'intelligence médiocre, mal portant, mal vêtu, qui sent le cierge, se signe au nom de Voltaire, possède contre le diable une demi-douzaine de recettes sûres, méticuleux avec un brin d'avarice, mais d'ailleurs trop facile à duper pour n'être pas imaginatif et sensible. Aux seuls mots d'enfant prodigue et de conversion, le bonhomme inondé de larmes ouvrira les bras, tuera le veau... Si ridicule que cela paraisse, une telle image d'Épinal est admirablement tolérée par le cerveau de plus d'un professeur de scepticisme, chez qui survit, moins rarement qu'on ne pense, dégradé jusqu'à n'être plus qu'une sorte de fétichisme machinal, l'humble respect de tant de grand-mères pour tout ce qui approche de l'autel, du curé au dernier chantre — Et sans doute il y a Tartuffe. Mais Tartuffe est trop complet, trop parfait, un personnage de théâtre trop réussi, trop naturel, avec ce petit grincement de haine vigilante où se devine l'intention de l'auteur, et ses rancunes. En somme le monde dévot présente peu de tartufes, ou peut-être même il n'en présente aucun, car Tartuffe n'appartient pas plus à la médiocrité qu'il exploite que le ver à la noix. D'ailleurs, en dépit de l'art, l'écrivain reconnaît de loin certaines ficelles du rôle, et il est bien improbable que le pauvre Poquelin ait jamais arrêté un confrère sur le chemin du paradis. Drumont moins que tout autre. La réalité suffit.

Car en s'approchant pour la première fois d'une espèce d'hommes qu'il connaît mal, l'incroyant se résignerait volontiers à la trouver ridicule. Son désir de Dieu, s'il existe, est encore si trouble, si charnel, qu'il accepterait même, sans trop de désespoir, de la trouver abjecte, pareille à la peinture qu'en font les renégats. La déception est qu'elle ne soit ni l'un ni l'autre, mais d'une médiocrité si étrangement compliquée, si raffinée, sous des dehors frustes, qu'elle évo-

que la tare des très vieilles races, l'inconsciente perfidie, l'impuissance sournoise et jalouse d'une classe déchue. Il faut beaucoup de temps, de persévérance et d'amour pour comprendre que la grande détresse de l'Église est justement ce maigre troupeau, tenu rassemblé par l'habitude ou la crainte, pour qui le divin n'est plus guère qu'une sorte d'alibi à sa paresse, à son horreur de toute lutte virile, à son goût maladif de subir, d'endurer, d'éprouver la force d'un maître. Mais qui les recueillerait, sinon l'Église ? Elle ne sollicite que les consciences, ne prétend régir qu'un domaine intérieur où ne peut avoir accès que Dieu seul, au lieu qu'un parti politique réclame premièrement des gages. Ainsi voit-on se presser autour de l'autel, repoussant les saints sur le parvis, une foule de malheureux qui n'y viennent chercher d'âge en âge que le repos, des honneurs ou des rentes, incapables de trouver ailleurs le pain de leur pauvre convoitise. Quiconque s'étonnerait de les voir là ressemblerait aux pharisiens sourcilleux toisant d'un regard de dégoût le rabbi Jésus avec son escorte de béquillards, d'aveugles, de mendiants, et probablement aussi de simulateurs. Car l'Église n'est rien moins que le panthéon des grands hommes, mais, sous la rage de la pluie et du vent éternels, le refuge où la plus misérable espèce vient recevoir de Dieu et de ses saints, jour après jour, de quoi subsister, vaille que vaille, jusqu'à l'universel pardon. Malheureusement, il suffit d'une persécution insidieuse, larvée, telle qu'en subit le catholicisme dans le monde depuis un siècle ou deux, pour rendre inévitables certains marchandages qui risquent de mettre au premier rang, sous le nom de parti catholique et par une dégoûtante équivoque, la part assurément la moins noble, la moins saine, la mieux faite pour d'obscures tractations, comme la seule menace d'une banqueroute fait surgir une nuée de prêteurs véreux. Ce phénomène à la fois social, politique et religieux, aujourd'hui banal, et dont les phases successives ont littéralement épuisé l'ironie ou le dégoût de l'observateur, a pu paraître presque nouveau à la génération d'Édouard Drumont, lorsque,

tout espoir de restauration monarchiste aboli, la déclaration de guerre du juif Gambetta au cléricalisme faisait sortir de terre, tirait brutalement au jour de blêmes et louches faces d'entremetteurs.

Nous ne faisons allusion ici, bien entendu, qu'au premier mouvement d'opinion, né des fautes du Seize-Mai, adroitement entretenu par les futurs exécutants de la politique vaticane, contraints encore au silence, et qui précéda de plus de dix années la fameuse encyclique de Léon XIII. Que Drumont, disciple de Le Play, intime ami d'Albert de Mun, sa cervelle érudite pleine des grands souvenirs du XIII[e] siècle, ait cru un moment, vers 1880, au désintéressement politique de l'entreprise, il n'en faut pas douter. Mais dès les premières fusées, bien avant qu'éclatât la bombe, il avait reconnu le savoir-faire des artificiers transalpins, et en pleine explosion des chandelles romaines, alors que les rédacteurs déchaînés de *L'Univers* ou de *La Croix* faisaient poum ! dans l'espérance d'imiter le bruit du tonnerre, contre l'opinion même de la majorité de ses collaborateurs, et au risque d'effrayer les abonnés républicains de *La Libre Parole*, le vieux lion, incapable de rester neutre, découvrait ses dents magnifiques et leur jetait brutalement à la figure :

> L'âme française se révolte contre ce bruyant : *Gloria victoribus...* Que nous demande d'ailleurs le pape ? D'adhérer au régime actuel. Mais nous ne faisons que cela d'adhérer ! Nous adhérons au régime des Constans, des Ferry, des Rouvier, comme Hercule adhérait à la tunique fatale qui lui brûlait les épaules ; nous adhérons comme des chiens collés !

C'est dans cette sincérité absolue qu'il faut d'ailleurs chercher le secret de Drumont, la cause de son immense et brève fortune, et comme la force d'explosion d'une œuvre qui a sa part d'obscur, où passent tant d'ombres tragiques. L'expression populaire, au goût ignoble, « avoir une idée », — comme on a une maison, une vigne, un fût de vin blanc — était certai-

nement, pour ce fanatique, dénuée de sens : c'était l'idée qui le possédait, disposait de lui, comme un suzerain de son vassal. Qu'importe d'avoir raison ? Il faut d'abord se jeter en avant : « Retournez la situation dans tous les sens, regardez à droite, regardez à gauche, il est évident que le seul homme qui puisse avoir une action quelconque est l'homme qui dit : « Mon sacrifice est fait. Je suis prêt à tout ; j'ai regardé en face l'hypothèse suprême, la Mort ; je l'accepte d'avance »... Seulement Drumont n'est tout de même pas ce croisé barbu qu'un dessinateur nous montre à la première page d'une édition populaire de *La France juive* foulant aux pieds Moïse et les Tables du Décalogue, par un blasphème niais qui mettait hors de lui le vieux Bloy. C'est aussi un Parisien de Paris, prompt à l'enthousiasme, incapable de pardonner une déception d'amour, lui qui pardonne presque tout.

Je suis resté longtemps étonnamment naïf ou même gobeur, et, au fond, peu curieux, aimant la contemplation plus que la fatigante investigation. Aussi ai-je toujours trouvé admirable un mot de saint Thomas d'Aquin. Il était à son travail lorsqu'un jeune frère vint lui dire : « Regardez donc ! Un bœuf qui vole en l'air ! » Le saint se met à la fenêtre, l'autre éclate de rire : « Comment avez-vous pu croire cela ? — Il me semblait bien plus naturel d'admettre qu'un bœuf volât en l'air que de supposer qu'un religieux pût mentir. »

C'est là un sentiment très parisien. Le Parisien est d'essence crédule, il se livre à tout, il croit tout, mais il sait se reprendre. Quand il a mis l'objet en main et qu'il comprend qu'on l'a bafoué, il n'est pas endormi pour se venger par le rire de ceux qui l'ont mystifié. « Ce sont des farceurs, pense-t-il, il faut le leur dire. »

Il allait le leur dire, en effet. Pour s'asseoir à sa table, dans sa maison solitaire, pour écrire d'un seul jet, d'une seule coulée d'or sombre, ce terrible et grouillant livre, encore chaud après tant d'années, il ne lui fallait qu'une dernière expérience, et la grotesque épopée des « Décrets » allait la lui fournir. Après

la faillite de l'Opposition tout court, celle de l'opposition catholique — avec les ridicules défis d'une poignée de gens décidés d'avance à capituler, conduits au feu par des chefs qui portaient le texte de la capitulation dans leurs poches : histoire qui, hélas ! n'est même plus de l'Histoire, que la frivolité des protagonistes, en dépit de la surhumaine dignité des principes, a fait entrer pour jamais dans la petite histoire, l'anecdote. Histoire qui n'aura laissé derrière elle qu'un résidu de discours, une bouillie d'héroïsme verbal qui passe désormais de gencive en gencive, change de bouche à chaque promotion d'un nouveau chef du parti catholique, et qui lustre aujourd'hui la muqueuse du général de Castelnau. Sans doute cette persécution, comme tant d'autres, eût pu susciter des héros, elle n'a malheureusement réussi qu'à décharger les émonctoires d'une foule de palabreurs et d'avocats, elle a littéralement vidé leurs glandes. Ainsi lorsque les amateurs d'escargots ont fini la cueillette de leur gibier favori, on les voit jeter dessus une poignée de gros sel, dans l'intention de les faire dégorger.

Car la conquête juive ne serait qu'un épisode, une des tentatives sans nombre faites au cours des siècles contre l'unité morale de notre peuple, — ou du moins pourrait être tenue comme telle — si l'étonnante passivité des conquis n'annonçait un mal plus grave, plus profond. Il est aujourd'hui trop clair que, se trouvant tout à coup, par surprise, maîtres d'un vieux pays, le seul de l'Europe où, sans inquisition ni bûchers, la Réforme n'avait pu mordre, et d'ailleurs totalement étranger par sa bonne humeur, sa joyeuse bravoure, son idée chevaleresque de Dieu, et aussi son goût du plaisir, à un système idéologique inspiré de l'aride, de l'inhumaine philosophie luthérienne, et tout infecté de moralisme genevois, les hommes de la Révolution durent faire face à une situation presque désespérée. Si intimidée qu'on la suppose, une nation vieille de mille ans reste un être organisé, garde un cœur et un cerveau, ne saurait s'arrêter de penser. Elle a besoin d'un fonds d'idées et de sentiments communs, d'une

opinion : la république a mis près d'un siècle à le créer. Ayant d'abord abruti de notions contradictoires, de grands mots venus d'ailleurs, puis finalement réduit au silence le peuple autochtone, elle a dû se servir, pour refaire peu à peu ce qu'elle avait détruit, des quelques éléments restés à sa disposition. L'ardente minorité juive, admirablement douée pour la controverse, profondément indifférente à la phraséologie occidentale, mais qui voit dans la lutte des idées, menée à coups de billets de banque, un magistral alibi, devint tout naturellement le noyau d'une nouvelle France qui grandit peu à peu aux dépens de l'ancienne jusqu'à se croire, un jour, de taille à jouer la partie décisive. Mais entre-temps, l'autre France était morte... Tradition politique, religieuse, sociale ou familiale, tout avait été minutieusement vidé, comme l'embaumeur pompe un cerveau par les narines. Non seulement ce malheureux pays n'avait plus de substance grise, mais la tumeur s'était si parfaitement substituée à l'organe qu'elle avait détruit, que la France ne semblait pas s'apercevoir du changement, et pensait avec son cancer !

Ceux qui étudieront mes livres plus tard y trouveront un document qu'aucune époque ne nous a légué dans de semblables conditions : la phase ultime d'une société saisie en plein travail de dissolution, un monde en quelque sorte photographié dans les spasmes de son agonie. Ils seront frappés de ce fait que cette œuvre de désagrégation de tous les éléments qui constituent une nation s'opère sans que personne y prête attention. L'anarchie s'est installée dans ce pays comme la nuit s'installe sur la terre, sans qu'on s'aperçoive du moment où il a cessé de faire jour...

Que les conservateurs aient triomphé au Seize-Mai, on les aurait vus aussitôt mal à l'aise dans leur victoire. Les malheureux, tant que l'événement les presse d'agir, montrent l'espèce d'angoisse d'un acteur qui vient de faire craquer ses bretelles, n'ose plus se présenter que de biais, les bras collés au corps, et mange la moitié de ses répliques dans sa hâte à sortir de

scène pour aller rajuster son pantalon. Mais quelle délivrance d'être vaincus, quel soulas ! Cette fois, ils n'eurent pas le temps de respirer. Car la gauche victorieuse rassemblant ses meilleurs chefs et sa troupe la plus solide, se jeta sur la dernière position de l'adversaire, et l'emporta du premier coup.

On retrouve mélancoliquement, dans de vieux livres, les visages anéantis de ces politiciens, dont le nom même est usé. Mon Dieu ! ni Mac-Mahon, ni Fourtou ne furent des anges, mais ces Jules Ferry, ces Paul Bert sont d'une vulgarité si grasse ! Le premier avec sa peau mate et grenue, son nez sans cartilage, sa bouche effondrée entre deux énormes touffes de poil, l'autre avec l'obscène pli de ses petits yeux porcins, son regard luisant, sa moustache rare, son cou pris dans un faux col de cuistre... Furent-ils nos maîtres, ou d'inavouables courtiers ? Impossible d'imaginer le second ailleurs qu'un jour de foire, dans l'arrière-salle de l'auberge quand, le café bu, les soucoupes débordent d'un jus noir où macèrent les culots de pipe, et que les murs tremblent du rire énorme d'un gaillard plein jusqu'aux ouïes, sa sacoche sur le ventre, tout fumant de rigolade et de gros vin. Mais quoi ! Peut-on les haïr ?... Parlant du vieux Gréard encore vivant — brodé, palmé, cravaté de rouge, habillé de vert, un pied dans les Loges, l'autre dans les salons bien-pensants, directeur de l'enseignement primaire, anticlérical douceâtre reçu néanmoins à l'Académie par un duc de Broglie (pour cette cérémonie peint en rose), et « qui aura sans doute à son enterrement la députation maçonnique et les pompes de l'Église » — Drumont conclut avec cette espèce de bonhomie atroce dont il a le secret :

Sans doute il reste l'au-delà, et ce doit être tout de même un vilain moment que celui où l'homme ballotté par les croque-morts à chapeau ciré se retrouve seul dans le cercueil rempli de la poudre blanche appelée « le conservateur » et se dit : « J'ai consacré toute mon intelligence à préparer une loi qui prive les enfants de tout idéal divin,

et qui est destinée, dans un bref délai, à faire de la France un peuple de désespérés.

Oui, bien sûr. À moins que ces redingotes universitaires, ces pantalons effondrés sur des fesses tant d'années mal nourries, puis finalement détendues par les graisses d'une quarantaine trop prospère — mais faites pour le banc de la carriole ou la croupe des chevaux de labour — le chapeau de cérémonie, les bottines à bout verni, tout ce pauvre appareil enfin n'ait été qu'une fraude presque innocente, un déguisement. Pour un seul Combes, le bélier au pas oblique, discret, propret, bien brossé, mais plein sous son poil blanc du pus de la haine, que de rustauds vernis d'un peu de latin qui, au fond — à leur insu — n'ont vraiment contre Dieu qu'un grief, le vieux grief du pataud villageois, crevant de santé, puant la chair fraîche, dont la méfiance flaire un ennemi dans cet autre pataud suspect, l'homme sans femme, le curé enfin, au nez duquel il ricanera bien un an, dix ans, vingt ans, après boire, mais qui finalement l'enterrera. Une telle vue va sembler courte, je le crains, à quiconque n'a pas observé sur soi-même la puissance sournoise de certaines images de l'enfance entrées si profond que la mémoire en a perdu le contrôle, ne les reconnaît plus sous tant de prétextes et de faux semblants, jusqu'à ce qu'un grand désastre moral, ou peut-être la mystérieuse poussée de l'agonie, les fasse rayonner de nouveau, les restitue à la conscience. Évidemment un recteur de l'université de Paris, un chef de cabinet, un ministre, poursuivant « la réalisation d'un type d'éducation idéal, capable de répondre aux aspirations les plus hautes et les plus pratiques de la démocratie française » n'avouera pas aisément qu'il sert la rancune ou le mépris d'un papa volontiers riboteur, pour lequel un monsieur prêtre ne fut jamais qu'une sorte de mâle déchu. Mais après cent volumes de discours ou de projets de loi rédigés dans le patois des hommes d'État, qu'un banquet trop copieux rallume aux reins du cuistre la vieille ardeur héréditaire, le manant reparaît aussitôt sous la redin-

gote officielle, l'éloquence d'Académie prend tout à coup le graillon des plaisanteries de cantine, comme dans le toast célèbre de Paul Bert aux vignerons de l'Yonne :

Je bois à la destruction du phylloxéra... (Rires) le phylloxéra qui se cache sous la feuille de vigne et l'autre... le phylloxéra que l'on cache avec des feuilles de vigne... (Rire général). Pour le premier, nous avons le sulfure de carbone : pour le second, l'article 7 de la loi Ferry... (Tempêtes de rires). Quand nous aurons l'article 7, nous l'essaierons. Mais s'il ne répond pas à notre attente, nous n'hésiterons pas à chercher un autre insecticide plus énergique !... (Acclamations. Cris de : « À bas la calotte ! Vive la République ! »).

Ainsi parlait, vers 1879, un professeur de physiologie à la faculté des sciences, ivre de ferveur évolutionniste. Que vient faire l'évolutionnisme là-dedans ? On se le demande. Mais notre histoire parlementaire présente par milliers de semblables tableaux — hélas ! dédaignés — où le parvenu de la politique, le mandarin, l'homme de bibliothèque ou de cabinet, au contact du public, en pleine démocratie vivante, dans sa chaleur et dans son relent offre lui-même le spectacle d'un retour furieux à ses origines, semble descendre à quatre pattes de l'estrade pour venir se rouler dans la sciure, aux pieds des électeurs, parmi les bouts de cigare et les crachats.

Chose étrange ! La République anticléricale a failli se perdre cent fois par des combinaisons trop savantes et elle a été autant de fois sauvée par sa grossièreté foncière, vraiment peuple, son sens de la camaraderie, sa facilité envers les copains qui l'exploitent, et aussi, dès que la discussion prend un certain ton assez vif, son goût pour la boxe canaille, le chausson, les claques. Évidemment ce goût est de nature, mais elle l'a grandement discipliné par l'usage, elle en a su tirer une sorte de méthode presque infaillible, ayant très tôt discerné chez l'adversaire l'horreur maladive d'une certaine espèce de violence, celle qui menace le

malheureux dans sa considération, laquelle lui est plus chère que la vie. « Tout ce que vous voudrez, mais pas de gifle ! » semble avoir été à chaque moment décisif, la suprême parole du conservateur aux abois. Souhait généralement trop tardif. Car l'homme de gauche n'ouvre la main et ne vise la joue qu'à la minute favorable, lorsqu'une discussion préliminaire, un courtois « échange de vues » a fini par mettre, de concession en concession, le bien-pensant à longueur de bras.

Quel régime d'opinion pourrait se désintéresser de l'école, où grandissent les futurs citoyens ? Quel parti serait capable de sacrifier à un scrupule philosophique, à la thèse, d'ailleurs absurde, de l'égalité des opinions entre elles, une victoire d'ordinaire chèrement achetée ? Les bien-pensants qui feignaient d'attendre de la Troisième République un pareil accès de vertu, jugeaient simplement moins dangereux de se réclamer, vis-à-vis des électeurs, du principe de tolérance, que des commandements de Dieu. Rien de plus bassement tragique que cette bataille à coups d'équivoques entre la tolérance des bien-pensants et la tolérance des mal-pensants, toutes deux d'aussi médiocre aloi. Car tôt ou tard, huit fois sur dix, un Français bien né, né de bonne mère, finira par convenir du bienfait historique de l'Église, de l'excellence de sa morale, et s'il refuse encore son adhésion aux dogmes, du moins ne parlera-t-il plus qu'avec respect d'une discipline dont l'expérience de vingt siècles démontre, en dépit de certaines rigueurs, la profonde, la surprenante humanité. Mais il n'aura, en revanche, que risée ou mépris pour le bedeau artificieux qui jure sur son épée de fer-blanc que la déclaration des Droits de l'Homme est un vieux texte rédigé par les chapelains du pape Innocent III pour servir de règle à la Sainte Inquisition. « Alors, vous êtes réellement partisan de la liberté d'opinion ? — Sans aucun doute. — Pour vous comme pour moi, l'erreur et la vérité ont les mêmes droits, ou plutôt il n'y a ni vérité ni erreur, rien que la démocratie, c'est-à-dire une

vérité provisoire qui ne dure pas une minute de plus que la majorité qui l'a faite ? — C'est absolument ce que m'enseigne le Syllabus. — Que savez-vous de la monarchie très-chrétienne ? — Qu'elle a été heureusement détruite, vers 1793, par des gens de bien qui en proclamant à coups de canon la Liberté, l'Égalité, la Fraternité, comme l'avait fait d'ailleurs avant eux Notre-Seigneur Jésus-Christ, ont été les véritables fourriers de l'Évangile. — Très bien. Que désirez-vous ? — Un petit siège de sénateur, ou même de conseiller général. Au besoin, je me contenterais d'un bureau de tabac. — Voilà toujours une paire de claques. Allez la renifler plus loin. »

L'histoire de la fameuse « offensive scolaire » de la République, sous les deux présidences successives de Jules Grévy, n'a malheureusement pas été faite par Drumont, bien qu'il ne soit pas difficile d'en retrouver les fragments épars à travers les trois grands livres de sa maturité : *La France juive, Le Testament, La Fin d'un monde.* Résumons-la : le 15 mars 1879, Jules Ferry invitait la Chambre à déclarer incapable d'enseigner tout membre d'une congrégation non autorisée. L'article 7 fut voté le 9 juillet par 333 voix contre 164. Quelques jours plus tard fut décidée l'exclusion des évêques du Comité supérieur de l'instruction publique. Le Sénat rejeta l'article 7 à une très faible majorité. La Chambre lui répondit par la promulgation des décrets qui fixaient à la Société de Jésus un délai de trois mois pour se « dissoudre et évacuer les établissements qu'elle occupe sur la surface du territoire », décidant, d'autre part, la même mesure contre « celles des communautés qui ne pourraient obtenir l'approbation de leurs statuts ou règlements ». Au cours des mois qui suivirent la plupart des congrégations furent, sous ce prétexte, dissoutes. L'année 1881 vit successivement le vote de la loi sur les titres de capacité, celui de la gratuité et de la laïcité de l'enseignement primaire, qui jetait d'un coup hors des cadres trente mille instituteurs libres. L'exécution des décrets n'alla point sans résistance de la part d'un

grand nombre de magistrats qui en contestaient la légalité et, se ralliant à la thèse soutenue par le bâtonnier, maître Rousse, offrirent naïvement leur démission à un ministre qui brûlait de l'accepter. L'opposition catholique, avec la même candeur, espérant beaucoup d'un tel blâme public, porta aux nues les quatre cents protestataires qui, ce premier feu tombé, allaient vieillir délaissés de tous, encombrant vingt années les antichambres des journaux catholiques ou les parloirs de couvents, au milieu de l'indifférence générale. Quel secrétaire de rédaction bien-pensant, vers 1900, n'a reçu des mains du garçon de bureau une de ces cartes de visite au nom oublié, suivi de la mention « Magistrat démissionnaire en 1880 », écrit d'une vieille main tremblante, et n'a fait répondre que « Monsieur le directeur était sorti » ?

Le gouvernement riposta par un coup de force : il supprima l'inamovibilité de la magistrature et procéda sans perdre une minute à son épuration. Puis, sûr désormais de ses juges, fidèle à sa tactique de provocations incessantes envers un adversaire plein de vent qui parle au lieu d'agir, il rétablit la législation révolutionnaire du divorce par la loi du 27 juillet 1884. Cette dernière date clôt la période des discussions académiques, du tournoi oratoire où brillaient tour à tour, abreuvés d'eau claire et mouchetés de salive, les Jules Simon, les Marcère, les Freppel, ou les Mun. Jusqu'alors l'équivoque avait été plus ou moins maintenue d'un régime anticlérical mais non pas antireligieux : elle devenait inutile ou même dangereuse, ne servait plus qu'à ménager l'amour-propre du vaincu. Or le vaincu était précisément de cette espèce qu'un adversaire habile ne ménage pas, doit humilier sans répit, laisse se mortifier dans sa honte.

On trouvera peut-être le dernier mot trop dur : qu'importe. Je n'écris pas pour réjouir les dévots ni les dévotes, je les connais : ils s'aiment assez. Qui les honore, honore Dieu ; qui les censure, blasphème — admirable sécurité ! Il est clair qu'un mot n'y changera rien, que le fer même

d'une pique rebrousserait sur un tel cuir. Ne pensons donc qu'aux hommes de bonne volonté.

Au lendemain de leur victoire contre une Chambre conservatrice, les politiciens radicaux qui avaient admirablement réussi à prévenir toute action concertée des partis réactionnaires plus divisés que jamais sentirent que leur tâche allait seulement commencer. Gouverneraient-ils au milieu de tant d'ennemis, ayant chacun leur but, leur plan, leur tactique propres ? On comprend mal la terreur qu'inspirait alors à la République naissante une énergique contre-offensive politique qui l'eût forcée à se démasquer dix ou quinze ans trop tôt. C'est qu'en 1880, elle passait encore aux yeux d'un grand nombre, et grâce au souvenir de la répression de 1871, pour un régime de sécurité, d'ordre. La réputation des trois Jules — Jules Grévy, Jules Simon, Jules Ferry — tous pantalonnés de drap soyeux, boutonnés jusqu'au menton, cravatés jusqu'aux yeux, devant l'écran magique où l'on voit se dessiner la petite ombre tordue d'Adolphe Thiers, lui conférait en outre une dignité bourgeoise que le scandale de Wilson, avant celui du Panama, lui fera d'ailleurs bientôt perdre. Enfin, de l'ancien programme pacifiste défendu sous l'Empire aux applaudissements de l'électeur, elle laissait momentanément dans l'oubli les articles jugés dangereux, la suppression des armées permanentes, l'internationalisme, le désarmement. Bref, on la jugeait patriote, ou même revancharde... Que de demandes auxquelles le régime nouveau-né eût été bien embarrassé de répondre sans risques ! À quelles imprudences, du moins de langage, ne se fût-il laissé entraîner s'il eût été contraint de se définir ! Conservateur en apparence, opportuniste en fait, révolutionnaire d'origine, il n'ose avouer ce qu'il est ; la meilleure part de son idéologie reste secrète. Pour assurer son crédit chancelant, il doit ménager la richesse, en dépit de la rage fiscale particulière à tout état véritablement démocratique. Briguant le nom de république athénienne, il devra flatter les artistes, race suspecte, ingouvernable —

honorer la science — organiser peu à peu l'enseignement à son profit, sans cependant inquiéter une élite intellectuelle formée sous l'Empire, ombrageuse. Et surtout, il lui faudra céder encore un temps à l'immense vague de chauvinisme un peu niais, sans programme ni principes, qu'elle a vu peu à peu grossir et dont la force aveugle, à l'occasion du boulangisme, pensera quelques années plus tard l'emporter. Mais sa profonde astuce, on pourrait dire son coup de génie, fut alors de refuser la lutte sur le plan national, d'engager avec une opposition déconcertée, l'interminable controverse métaphysique, cette guerre de ténors et de diplomates, coupée d'obscures intrigues, de réconciliations hypocrites, de coups de batte et de déclarations d'amour, comme dans les farces italiennes, et auquel le bon peuple de France ne comprit jamais un traître mot.

Qu'on l'accorde ou qu'on le nie, un fait reste un fait : en dépit des discours et des mandements le bon peuple paysan refusa obstinément de prendre cette guerre au sérieux ; il n'y vit qu'une énorme chicane. Encore chatouilleux sur le point d'honneur national, comme le prouvera le retentissement de l'affaire Schnœbelé, son indifférence religieuse est déjà profonde : il assiste en spectateur à la lutte, espère en avoir pour son argent. Peu respectueux de la politique, il observe néanmoins avec sympathie qu'elle est un commerce régulier, prospère, soumis aux mêmes règles qu'un autre, à l'éternelle loi de l'offre et de la demande : la clientèle conquise, il s'agit toujours de décourager la concurrence. Or si la République veut voir dans l'Église une rivale, pourquoi ne dresserait-elle pas contre le curé son fonctionnaire, l'homme à ses gages, le maître d'école ? L'électeur, lui, comptera les coups. Et comme en telle matière, chacun sait qu'une cause en vaut une autre, on votera pour le plus malin.

Notez que je pourrais faire parler un autre langage au paysan français : il ne m'en coûterait que l'encre, et j'aurais en outre l'estime de maint chanoine qui

pour l'honneur ou la commodité de la chose — et aussi mon Dieu ! parce qu'il faut bien utiliser les vieux canevas de sermons sulpiciens — feint toujours de croire en chaire qu'il s'adresse à un auditoire de distinction, et non pas à de simples croquants. Mais quoi ! Même pour un si rare profit doit-on risquer d'accréditer à travers le monde la calomnie imbécile qui fait de l'homme de mon pays une sorte de brute hilare, un incorrigible rigolo, dont désespère à l'avance le zèle d'un clergé d'élite que la soif du martyre retient seule sur nos rives désolées. Justifier à ce prix nos prêtres et nous-mêmes me paraît un trop mauvais marché. Non, ce n'est pas le sens religieux qui manque à l'homme français, et non plus le sens du divin, seulement il ne se risque hors du temporel qu'à bon escient, il exige des gages. On ne l'a pas pour un bon de soupe et un air d'accordéon, comme ces Anglais qu'on voit dans les squares. L'affreux malheur des catholiques depuis cinquante ans, notre unique et affreux malheur, est de n'avoir pas reconnu en lui, sous des manières jadis aisées, devenues trop faciles, presque triviales, cette qualité profonde, ce signe mystérieux, indélébile, qui se nomme la race. Enragés de le voir donner sa foi à de vulgaires estradiers, nous avons cru le séduire à notre tour par une familiarité qui l'a plus déçu que ne l'eussent fait notre indifférence ou notre dédain, car il attendait autre chose de nous. Il attendait de nous, avec un sourire de défi dont nous ne comprîmes pas l'attente anxieuse, une parole digne de lui, de son passé. Il attendait que nous le reconnussions, même déchu, même avili. En blaguant Dieu, la vertu, l'honneur, avec de grandes claques d'amitié sur le ventre de ses flatteurs démagogues, ses sportulaires, il nous observait de biais, il épiait dans nos yeux une certaine flamme. Il n'y voyait trop souvent qu'une tristesse lâche qui déjà consent, se résigne, un aveu d'impuissance, et cette pointe de ruse, l'imperceptible frémissement du regard d'un monsieur qui ne prétend plus qu'à sauver les meubles — le regard du pion chahuté vers l'aiguille de la pendule, « Encore dix minutes, messieurs,

un peu de patience !... » — et, par-dessus tout, Seigneur ! l'affreuse, la puérile, l'ahurissante finasserie des bons journaux — cinq minutes de bonne lecture — les journaux écrits pour le peuple par de braves gros prêtres de malice et d'expérience, avec le sourire espiègle d'une nourrice qui tourne la cuiller dans une tasse de café à l'huile de ricin : « Petit, petit, va donc à la messe, ça ne fait pas de mal ! — Confesse-toi, petit, vaut mieux être paré, hein ? — Fais maigre le vendredi, mon vieux, l'hygiène le commande... » Avec ce ton de fausse camaraderie, suant l'embarras ou la peur, dont on parle aux chiens méchants, et que retrouvaient d'instinct, sans le chercher, les parlementaires en visite au front : « Alors, on tient le coup, hein, Poilu ? — Ah ! misère... »

Je n'écris pas ceci dans l'intention d'humilier personne : à quoi bon ? Je défends une mémoire. Ou plutôt — car suis-je digne ou non de la défendre ? — je la sers selon mes forces. Il se peut que nos fils la vengent demain. Vingt ou trente ans, une poignée de catholiques fidèles a dû défendre à tâtons, lançant leurs coups au hasard, comme des manifestants autour de la tribune d'un meeting, lorsque le propriétaire de la salle a coupé l'électricité. Des chefs invisibles circulaient dans l'ombre : « Arrêtez-vous ! Lâchez celui-là ! Cognez ferme ! Qui se sert de l'épée périra par l'épée ! Guerre à outrance ! Apaisement, détente... » Parfois, quelque pauvre diable, plus abîmé que les autres, réclamait de la lumière sur l'air des Lampions. « Malheureux, s'écriaient çà et là des bouches d'ombres, un tel ton à l'égard de vos pasteurs ! Qu'est-ce que vous faites de la discipline, misérable ? Nous voyons clair pour vous... » Drumont est entré résolument dans cet antre à l'âge où un démocrate chrétien en sort généralement pour devenir sous-secrétaire d'État. Sans doute le vieux polémiste s'est garé des coups à sa manière : en tâchant d'attaquer le premier. Seulement son destin, malgré les apparences et quoi qu'il en pensât lui-même, n'était pas de combattre en enfant perdu : sa violence faisait de l'ordre. Elle faisait aussi de la clarté. Aux quatre coins de la caverne

où se ruait le troupeau, je le vois comme un homme qui, entre deux poussées en avant, les yeux grands ouverts dans les ténèbres, rassemble des deux mains, en hâte, quelques brindilles, bat le briquet. L'humble foyer s'embrase, un visage, deux visages, dix visages sortent brusquement de l'ombre, y retombent. Mais si promptement qu'un talon de botte ait écrasé la flamme, ils ont été reconnus, dénoncés. « C'est vous, baron Reille ?... Quoi donc, nonce Czacki, est-ce Votre Éminence que je surprends aux bras de M. Gambetta ?... Hé bien, Mackau, voilà maintenant que vous tripotez avec Laguerre ?... Qu'est-ce que je vois à vos genoux, très Saint Père ? Dois-je vraiment reconnaître Léo Taxil, l'auteur des *Amours secrètes de Pie IX* et de *La Vierge aux cabinets ?...* »

Ah ! cette voix de Drumont dans la nuit !

Vous direz qu'aujourd'hui cette voix ne peut plus rien pour ni contre personne. J'ajoute qu'elle ne peut être de celles qu'un peuple n'entend qu'une fois — signe ou présage... Il reste ces foyers épars, depuis si longtemps refroidis, admirablement placés pourtant à chaque carrefour suspect, là même où avec un peu de chance on est presque sûr de prendre à l'improviste, en un éclair, les traîtres, le lâche ou l'imbécile à sa besogne. J'essaie d'y retrouver sous les cendres de quoi faire jaillir une flamme. La flamme est grêle sans doute, mais la place est bonne.

On ne comprendra rien à l'antisémitisme de *La France juive,* si l'on ne consent d'abord à suivre Drumont dans sa démarche initiale, cette exploration à travers son temps menée avec tant d'audace et d'honnêteté qu'on en a bien pu calomnier les intentions, mais dont l'expérience a confirmé et confirme encore les conclusions. Alors, dégagé des hyperboles ridicules, l'antisémitisme apparaîtra ce qu'il est réellement : non pas une marotte, une vue de l'esprit, mais une grande pensée politique. J'ajoute qu'elle eût pu être l'occasion d'un de ces coups foudroyants qui entament un régime au point le plus mal gardé, une de ces imaginations populaires qui donnent tout à coup au sentiment national une violence, une force de

pression irrésistible. Nous essaierons de le prouver tout à l'heure. Il s'agit pour l'instant de dégager l'un de ses résultats immédiats, dont l'importance n'échappera pas à ceux qui auront bien voulu refaire avec nous l'histoire de la lutte religieuse. Napoléon disait à Gourgaud : « Le grand art de la bataille est de changer, pendant l'action, sa ligne d'opération : c'est une idée de moi qui est tout à fait neuve. » L'offensive de *La France juive* eut ceci d'excellent qu'elle interrompit brutalement des débats philosophiques où s'usaient nos meilleurs hommes, frappa momentanément d'impuissance un état-major de prêtres, la plupart brouillons et vaniteux, tous gâtés par les auditoires dévots, les triomphes remportés à bon compte sur des contradicteurs imaginaires, l'habitude des moulinets de bras, des trémolos — simples jouets d'ailleurs entre les mains expertes de monsignores napolitains ou siciliens, peut-être irréprochables, mais qui ne semblent pas, aux yeux d'un Français bien né, avoir de la nature humaine une opinion trop favorable. Leur politique s'en ressent.

On ne le redira jamais assez : le clergé a été le véritable bénéficiaire du mouvement de réaction qui a suivi la chute de l'Empire et la défaite. Grâce à lui, la réaction nationale a pris, dès 1873, le caractère d'une restauration religieuse, et les extravagances de parole ou de plume, l'ostentation des cérémonies expiatoires, l'exploitation sans vergogne du souvenir de la Commune auprès d'un public craintif, a vite donné à cette réaction même l'apparence d'une sorte de revanche temporelle. Les comités religieux partout fondés noyaient dans leur masse les organisations politiques, vidaient leurs caisses de propagande, atteignaient en quelques mois, aux dépens de tous les partis, un développement prodigieux. Pour comprendre cette ivresse belliqueuse du clergé, ses imprudences, sa totale incompréhension des sentiments profonds du pays, il suffit d'imaginer, en dépit des assurances d'apaisement prodiguées de nos jours aux politiciens de gauche, quelle serait l'agitation des presbytères si un nouveau Mac-Mahon, sous les traits du général de

Castelnau, remplaçant Doumergue à l'Élysée, appelait au pouvoir l'état-major de la Fédération nationale catholique.

En liant étroitement cette cause à la sienne, le légitimisme décidait lui-même de son destin : après l'avoir étouffé sous les caresses, l'opportunisme sacré des gens d'Église n'attendait plus que l'occasion de s'en nourrir, selon les règles d'une politique qui paraît tirer son principe de la phrase fameuse attribuée au seigneur Hugolin. Sitôt menacé, l'épiscopat ne songea plus qu'à faire oublier les anciens défis, donner des gages et, n'ayant à portée que les alliés d'hier, désormais trop compromis pour servir, les plus habiles se virent dans la cruelle nécessité de les échanger contre une promesse de pardon. Tandis qu'un nouveau nonce s'efforçait de débaucher les chefs royalistes, la maîtresse de Gambetta, Léonie Léon, allait discuter avec le pape Léon XIII la suppression du budget des cultes. Si impavides que fussent les négociateurs, les intermédiaires, les entremetteurs de ce marché, ils sentirent sans l'expliquer l'espèce de honte que causait à leurs adversaires une réussite aussi parfaite. Affamés de sympathie, profondément mortifiés par l'attitude incompréhensible de gens qui les accueillaient avec embarras, le regard baissé, les deux mains derrière le dos, ils se retournèrent, par un mouvement bien naturel, contre leurs amis, dans l'intention de leur faire payer cher une déception si cuisante. Peu de temps après la promulgation des fameux décrets, vers la fin de l'année 1879 c'est en ces termes qu'un des principaux courtiers de l'entreprise, Mgr Lavigerie, parlera de l'innocente armée des bien-pensants que les jésuites avaient enflammés quelques mois auparavant par des proclamations incendiaires, et qu'ils devaient livrer en hâte aux entrepreneurs du nouveau Concordat, avant d'avoir eu seulement le temps de les refroidir. « Les laïcs, disait l'évêque d'Alger, ont pris en main l'affaire des Congrégations et ils l'exploitent bruyamment contre le gouvernement. Pour cette raison, ils tiennent celles-ci sous le joug et ils les poussent à leur perte. » Sur le même ton de

rancune singulière, Léon XIII blâmera « ceux qui, semant la discorde entre l'Église et l'État, risquent de faire rompre le lien salutaire qui les unit encore ». Le jeune et beau pape de la Renaissance italienne, un peu étourdi sans doute par le gros vin des flatteries démagogiques, semblait ne douter de rien, ni surtout de son propre pouvoir de séduction : il rêva d'associer le comte de Chambord à sa politique. « Je croyais que l'Église défendait le suicide », répondit dédaigneusement le vieux prince, qui assistait presque mourant à ce carnaval, avec ce pauvre sourire crispé, ce regard un peu dormant qu'on voit à ses derniers portraits. Le petit nombre d'hommes sincères qui préparaient le ralliement durent s'aviser trop tard que, loin de perdre les catholiques dans la masse du pays, leur fausse manœuvre venait de créer un parti nouveau, le parti des Sans-Partis, le seul que l'immense majorité des Français repoussera toujours avec violence, le parti clérical. Pour déjouer ce piège enfantin qui lui était ainsi tendu, il avait suffi à la République de tenir des néophytes hors de ses formations régulières, les laissant malgré eux dans l'opposition, opposition dénuée désormais de tout sens politique, devenue purement religieuse, simple exécutrice des consignes épiscopales. Précieux trésor qu'une telle opposition pour un régime dont la raison d'être, l'unique justification devant l'électeur est justement le péril clérical ! Mais l'astuce d'un Bert, d'un Pécaut, d'un Buisson, la haine vigilante des chefs maçons voyait évidemment plus loin. Il fallait toute la prétentieuse naïveté des gens d'Église, pour croire que l'opinion publique leur saurait jamais gré de ces concessions arrachées en pleine bataille par l'adversaire victorieux. Elle n'y vit qu'une reculade exécutée avec une solennité cocasse. En somme, l'épiscopat français, abusé par la mauvaise littérature, la peinture académique et les poncifs, ne vit, lui, dans la nouvelle politique, que l'occasion d'une imposante, d'une inoffensive mise en scène. Il espérait en être quitte pour un défilé théâtral, rouge et violet, les frais de luminaire et de musique, l'escorte des enfants de chœur et des chantres,

jusqu'au seuil où la République, émue par un tel décor, tomberait à genoux, vaincue, se prosternerait pour une suprême bénédiction... Seulement la porte resta close. Aucune pompe ne saurait tenir longtemps devant une simple porte close. Les cierges s'éteignent les uns après les autres, les clergeons désertent, courent jouer aux billes ou à la marelle, le soir tombe, le vent fraîchit, et du défilé solennel, il ne reste, à la pointe glaciale de l'aube, qu'un certain nombre de vieillards exténués par une nuit blanche qui soufflent dans leurs gants violets, battent vaguement la semelle et ne souhaitent plus qu'un bol de lait chaud. Alors la porte éclate de rire.

Dès 1883, on pouvait prévoir, à coup sûr, un dénouement de comédie, car c'était bien une comédie qui se jouait, et même une comédie de patronage. On imagine mal, en effet, un Lorrain subtil et têtu comme Ferry, dupe d'un piteux machiavélisme de braves gens qui, pour décider leurs frères récalcitrants, écrivent chaque matin dans leurs journaux, en termes à peine obscurs, qu'ils vont s'infiltrer à travers la République pour en devenir les maîtres, que le régime sera plus facile à croquer du dedans... L'espèce de calembour imbécile attribué à Veuillot : « J'exige la liberté au nom de vos principes et je vous la refuse au nom des miens » exprime tout de même assez bien cet innocent calcul. Il procède du même aveuglement intérieur, du même égoïsme absolu, inconscient, que l'impérieux congé signifié aux anciens alliés légitimistes ou bonapartistes, aux amis déchus. Ainsi la dureté de la politique cléricale s'explique moins par la sécheresse du cœur que par une confusion permanente entre les convenances de l'intérêt propres et les exigences du service de Dieu. On voit ce rictus d'orgueil amer, impitoyable, aux lèvres du bon jeune homme qui rompt avec une vieille maîtresse, sur l'ordre de son confesseur.

Du moins, le Ralliement manifesta-t-il à son heure une volonté politique. Et pour la justification du pape audacieux qui en conçut le dessein, il suffirait peut-

être de dire qu'entre la date de la mise en exécution des décrets jusqu'à la publication de l'encyclique, l'opposition catholique avait assez démontré son impuissance. Elle tomba dans l'odieux d'une capitulation ostentatoire juste au moment qu'elle allait sombrer dans le ridicule. Sans doute la faillite de la république conservatrice, les pauvres intrigues du maréchal coupées d'accès de scrupules, la mystique libérale du duc de Broglie, les velléités picaresques de M. de Fourtou, cette tempête dans le modeste verre d'eau de la tribune parlementaire, avaient déjà diverti beaucoup de citoyens français. Néanmoins ces hommes faibles détenaient le pouvoir, gardaient aux yeux des hésitants le prestige attaché à ce mot magique. Parfois même quelque mesure brutale venait rappeler à l'opinion qu'un homme n'est jamais absolument grotesque lorsqu'il commande à un certain nombre de brigades de gendarmerie. Au lieu que le clergé, qui venait de s'attribuer la dictature, ne disposant que d'une autorité morale, dénuée de sanctions, ne pouvait qu'intimider ou séduire, se condamnait à une perpétuelle surenchère. Une minorité peut toujours s'emparer du pouvoir par un coup de chance ou d'audace. Si elle ne vise qu'à agiter les esprits, le moment viendra tôt ou tard qu'elle sera mise au pied du mur, sommée de tenir le coup. Mais, pour que celle-ci accordât ses actes aux héroïques défis jetés du haut des chaires par tant de bouches éloquentes, il lui eût fallu le goût du martyre, qu'elle n'avait point. Ce déluge de paroles qui ne fécondait rien découvrait à tous les yeux la faiblesse numérique du parti clérical, mettait à nu sa double tare : l'emphase et le manque de cœur.

Il ne semble pas que la leçon fut comprise : ces évêques, ces prêtres, ces moines arrachés du train-train de la vie religieuse, jetés brusquement dans la bagarre, se passionnaient pour un nouveau jeu, et, faisant infiniment plus de bruit que leurs adversaires, se croyaient maîtres de la partie. Leur but ne paraît pas d'ailleurs avoir été de réduire l'ennemi mais de lui faire honte, de l'humilier en multipliant les témoi-

gnages tantôt émouvants, tantôt cocasses, de ce que les journaux d'alors appelaient déjà l'indignation des honnêtes gens. C'est l'époque des manifestations « faites dans l'ordre et la dignité », absolument inoffensives, comme celle qui marqua l'expulsion des jésuites de la rue de Sèvres et dont *L'Illustration* nous a conservé le souvenir dans un croquis d'une gravité puérile et charmante : entre deux haies de policiers sans doute émus jusqu'aux larmes, devant le préfet de police Andrieux, tête basse, les bons pères défilant aux bras d'anciens élèves — messieurs à pardessus court dit tape-cul, chapeaux haut de forme, monocles et favoris frisottés au petit fer. En quoi la démarche si naturelle, si légitime, d'hommes bien élevés venant faire, par un bel après-midi d'été, avant l'heure de la partie au cercle, une suprême politesse à de vieux amis vénérés, a-t-elle pu paraître, en son temps, grandiose, sinon même héroïque, aux lecteurs de *L'Univers* ? En quoi espérait-on qu'elle frapperait de stupeur ou de contrition les électeurs de M. Paul Bert, ou même le public indifférent ? Bien plutôt cette énorme disproportion des paroles aux actes devait finir par irriter le pays contre des gens qui, prétendant tous les jours servir une cause à eux mille fois plus chère que leur propre vie, n'engageaient pour sa défense que des biens de nul prix : un peu de leur loisir, quelque argent.

VI

DISPOSER DE SA MORT

Alors que le public n'avait d'yeux ni d'oreilles que pour les brillants ténors de la croisade, l'écrivain solitaire ne perdait rien du spectacle, pesait ses chances. Qu'on l'admire ou le haïsse, quiconque a lu Drumont en sait assez sur l'homme : un certain accent découvre une vie, vaut mieux que n'importe quelle confession, même brutalement sincère. De toute évidence ce journaliste barbu, hirsute, au regard myope, aux fortes épaules, a cru à sa mission, formé un jour le dessein de sauver son pays. Tout ce qu'il écrira aura jusqu'à la fin ce frémissement particulier, impossible à feindre, de celui qui s'est entendu appeler : *vocatus.* « Comment avez-vous été amené à écrire ces deux volumes de *La France juive,* qui sont d'une si prodigieuse documentation ? » lui demandait un jour Maurice Talmeyr dans la maison du passage Landrieu où le vieux maître achevait de vieillir. Et il répondait en rougissant un peu : « Eh bien, vous allez me trouver extraordinaire, mais j'ai obéi à une vocation... parfaitement... j'ai entendu à un moment comme une voix intérieure qui me répétait du matin au soir : "Va... Va... Va !..." Et j'ai fini par y aller. »

Il y est allé en effet. Si le terrible coup de bélier de son premier livre avait ouvert la brèche assez large, les jeunes gens iraient sans doute aujourd'hui rêver à Soisy, dans la gracieuse forêt de Sénart, que traversa

tant de fois, de Mainville à l'Ermitage, voilà quarante ans, un Français sans peur... Seulement on ne sait pourquoi, le pan de muraille a tenu bon, et surtout derrière l'homme qui se jetait ainsi en avant, il n'y avait personne — rien. À quoi bon faire la part des circonstances, du faux calcul, de la fatalité ? Mais à l'heure où j'écris ces lignes, il y a peut-être quelque part, sur une route d'automne, un autre inconnu qui marche dans les feuilles mortes, du même pas un peu lourd, en se disant : « Je donne ma vie. Que pèsera-t-elle dans la balance ?... » Une telle question ne fera sourire que les pauvres diables qui croient que l'intérêt mène le monde. Et, à vrai dire, une vie humaine s'estime en chiffres tant qu'elle n'est pas librement offerte, mais le sacrifice lui confère une autre valeur mystérieuse. Qui dispose de sa mort peut tenir n'importe quel enjeu.

Je pense que Drumont a dû se répéter souvent cette vérité si simple, d'une expérience certaine, et qui n'apparaît sûre, pourtant, qu'à un petit nombre de prédestinés. Il avait alors dépassé la quarantaine, gagnait à *La Liberté* mille francs par mois, quitte désormais des médiocres servitudes de son métier, riche de quelques loisirs dans une modeste maison bourrée de livres, de journaux, de revues, auprès d'une femme trop fragile, usée par une jeunesse misérable, muette, discrète, et que la moindre émotion menace d'une syncope mortelle. « J'ai connu alors, écrira-t-il, la crainte presque ridicule du foyer détruit, la résolution obstinée de ne rien faire qui pût troubler ceux que j'aimais. » Et sans doute ne dit-il pas tout ; car il y a en lui cette puissance de rêve qui pèse sur une vie d'homme d'un poids immense, l'accable, rend si douloureux, si poignant le passage à l'acte le plus humble, le plus quotidien, une lettre à écrire, une visite, des comptes. En pleine lutte, à l'époque véritablement incomparable de son élection au siège d'Alger, lorsque les gourdins ferrés des sections antisémites balayaient les boulevards, de la Madeleine à la porte Saint-Martin, il gardait les habitudes d'un vieux

garçon maniaque, fuyait les dîners en ville, la dépense imprévue, subissait docilement l'affectueuse tyrannie d'une vieille servante. Dans l'espoir d'éviter le retour des crises cardiaques qui avaient plusieurs fois mis en péril la vie de Mme Drumont, il faisait maintenant de longs séjours à la campagne, dans cette bizarre maison qui tourne le dos à la route, avec « son immense jardin, ses portes cintrées ouvertes sur des clôtures, l'allée des tilleuls, les champs noirs l'hiver, frangés par le ruban d'argent de la Seine ».

Mois de mai qui est arrivé,
C'est aujourd'hui qu'il faut chanter !
Un beau bouquet pour saluer.

....

En revenant dedans les champs
Nous avons trouvé les blés grands
Les avoines en avoinant
Les aubépines en fleurissant.

Il écoute le pas de la malade sur les parquets grinçants, sa triste toux, la voix familière dont il reconnaît soudain, avec un sursaut, l'imperceptible fêlure, cette dernière note inattendue qui n'en finit pas de vibrer, bourdonne comme une petite mouche sur la vitre. Qu'on est loin ici de Paris, du boulevard, des brasseries, des salles de rédaction chaudes et puantes ! Mais il n'a besoin de personne pour susciter en lui le monde étrange, moitié observé, moitié rêvé, où il entre quand il veut, en fumant les gros cigares qui lui font cligner les yeux derrière ses lunettes. Le silence n'a jamais absorbé que les faibles. La pauvre femme qui l'observe le soir à la dérobée, lorsque après une de ses longues promenades poursuivies exprès jusqu'à la fatigue, jusqu'à une sorte d'épuisement lucide, il étend vers le poêle son pantalon raide et crotté, le croit volontiers rassasié d'air pur, d'odeurs, de grand vent. La maison dort si calme au bord de la route ! À peine devine-t-on, vers le Nord, l'ombre laiteuse au reflet de cuivre qui flotte au-dessus de Paris... Mais

lui n'a qu'à fermer les yeux pour refaire en secret le chemin parcouru, retrouver un à un ses repères dans la nuit close. Puisqu'en face de lui, c'est « Grand Bourg où vécut l'agioteur triomphant, où l'on ramena le cadavre de l'agioteur vaincu dont la tête avait été raccommodée avec de la cire pour cacher le trou de la balle ». Au-delà de Mainville, une autre noble demeure : « Deux taureaux supportent l'antique écusson qui orne la grille : c'est maintenant la propriété du Lavessière, des Métaux. » Cahen d'Anvers est aux Bergeries, Rothschild à Ferrières et au Vaux-de-Cernay, dans l'abbaye fondée par Blanche de Castille, Hirsch à Marly, à la place de Louis XIV, Ephrussi à Fontainebleau, à la place de François Ier, le Dreyfus des guanos à Pontchartrain. La Banque tentaculaire ouvre une ventouse dans chacun de ces coins délicieux, prête à pomper... Tout de même !... Et il pense aussi : « Tu as tes petits cinq cents francs par moi à *La Liberté* ; tu en gagnes autant avec tes autres travaux ; si tu te jettes en avant tu perdras tout, tu seras peut-être longtemps à retrouver une situation équivalente, tu ne pourras plus faire avec ta femme ton voyage chaque année. Si le loyer n'est pas payé, ta femme qui a une maladie de cœur et qu'un rien émotionne, ne parlera pas, mais souffrira... Reste tranquille[1]. »

Reste tranquille... C'était sans doute la voix des bonshommes berrichons ou picards, le conseil de sa lignée. Reste tranquille encore un moment, et puis un autre, laisse passer, qu'il te suffise de tenir bon. Notre patience a raison de tout. « Je suis de la bonne espèce humaine, a-t-il écrit un jour, celle qui porte les bons fardeaux, et que Dieu a faite forte parce qu'elle soutient tout... » Seulement son heure était venue. Le conseil arrivait trop tard, puisque son heure était venue. Si ménager qu'il soit de son risque, le paysan ne se dérobe pas, et l'heure venue, a le sens de son destin.

Un jour de l'hiver 1885, Drumont part pour Paris,

1. *La Dernière Bataille.*

laissant sa femme seule à la maison. Il rentre, la nuit tombée, s'étonne de trouver la grille du jardin grande ouverte, trébuche dans le vestibule obscur, grimpe à tâtons l'escalier, appelle, se jette sur la porte de sa chambre qui butte contre un obstacle, puis le repousse lentement sur le parquet ciré, avec un bruit mou... Un instant, le malheureux homme reste debout sur le seuil, le cœur battant, respirant pour la dernière fois un parfum familier, la douce présence amie, tout un passé déjà mort. Rêve-t-il ? Ne rêve-t-il pas ? Oh ! ce silence, l'opaque silence qu'il retrouvera, bien des années plus tard, autour de sa propre vie, aigri, vaincu ! Pressentiment de sa future solitude ! Enfin il ose craquer une allumette, se penche, et regarde à ses pieds ce qu'il s'attendait à y voir : un cadavre.

« On n'est pas libre de ses pensées — écrit-il dans *La Dernière Bataille* — il y a des pensées réflexes dont nous sommes irresponsables. J'eus une pensée de ce genre à l'enterrement de ma pauvre femme à l'église, au moment même où Mgr d'Hulst donnait l'absoute. À travers l'horreur de cette séparation, le poignant souvenir de tant de jours heureux, l'appréhension de se retrouver le soir dans la maison vide, je pensais : "Maintenant nulle considération humaine ne me retient plus, je vais donc enfin pouvoir parler !" »

Qu'est-ce qu'il va dire ? Nul ne le sait précisément. Peut-être l'ignore-t-il encore lui-même. Des mois et des mois, poursuivant néanmoins la besogne quotidienne, imperturbable, il a dépouillé les journaux, les revues, les bulletins financiers, l'*Officiel*. Mille potins courent chaque jour les salles de rédaction, les ministères, les couloirs de la Chambre ou du Sénat. Il a séparé de l'ivraie le bon grain, retenu l'essentiel. On ne le fait pas volontiers parler, mais il écoute, il écoute sans se lasser jamais, avec un sourire singulier, tantôt très doux, tantôt féroce. On sait qu'il entasse dans ses tiroirs les fiches et les notes : que fera-t-il de cet amas de paperasses ? Plus d'un camarade a tenté de le mystifier, mais il repère le renseignement faux avec une sûreté foudroyante, rectifie

d'un mot décisif, d'un nom, d'une date. Sans doute il parle souvent des juifs — des *juefs*. Qui n'en parle pas dans ces milieux de presse, en marge de la politique et des affaires, où la puissance juive ne se dissimule pas comme ailleurs, s'affirme au contraire avec une sorte de bonhomie insolente. Et puis il y a ce vieux Toussenel, le phalanstérien, qui a écrit là-dessus un livre peu lu, et aussi Gougenot des Mousseaux, et encore, plus récemment, tel ou tel. Au fond, la question n'intéresse que des idéologues, des poètes : on ne s'attaque pas à l'argent. D'ailleurs ce diable d'homme, convive charmant, gai compagnon, reste tout de même impossible à classer, déconcerte. On le dit républicain, et il écrit : « Le républicain n'est pas un homme pensant, raisonnant, cherchant la vérité, la proclamant ! c'est un instrument, un orgue de Barbarie jouant des airs de civilisation... On donne un coup de pied dans l'instrument, et il s'arrête un peu, comme après les malheurs de 1870, puis le juif paie le raccommodage de la manivelle légèrement détériorée, l'orgue recommence à moudre des airs de 1789, le Progrès, l'Amour, succédant aux haines des nations. » — Et encore : « Il faut que ce soit des juifs d'Autriche qui viennent glorifier en France la Révolution de 1789, alors que, chez nous, tous les êtres libres, qu'ils appartiennent à l'élite intellectuelle ou au prolétariat, sont unanimes à maudire cette Révolution manquée qui ne nous a apporté que le paupérisme, le déshonneur et la ruine. »

Le même homme qui parle des origines de la République avec l'insolence d'un disciple de Maistre ou de Bonald ne passerait pas non plus aisément pour légitimiste. On l'entend dire de La Rochefoucauld-Doudeauville : « C'est une tête d'oiseau, une de ces figures comme on en expose aux vitrines des coiffeurs. » Le duc d'Audiffret-Pasquier ressemble à « un hanneton dans un tambour ». En somme « les conservateurs ne sont pas moins attachés au régime que les républicains, peut-être en espèrent-ils plus de profit ». « Lorsqu'on étudiera de près les années qui viennent de s'écouler, on s'apercevra que ce qui les caractérise,

c'est la fiction, l'imposture, le mensonge général, l'étalage verbal et scripturaire de sentiments qu'on n'éprouvait pas réellement, la perpétuelle menace d'accomplir des actes qu'on n'avait nullement l'intention d'exécuter. » Il définit le comte de Chambord « une âme chargée d'un grand dessein et incapable de l'accomplir ». « Nulle âme de roi ne fut plus haute, plus généreuse, plus droite, mais le tempérament n'y était pas. » Frohsdorf, c'est l'Abbaye-aux-Bois de Mme Récamier, vieillie et toujours belle : « Les adorateurs n'ont pas renoncé aux déclarations, ils demandent encore les suprêmes faveurs, seulement ils les demandent depuis vingt ans. Si on les prenait au mot, ils feraient de leur mieux, mais ils seraient peut-être embarrassés ; heureusement les choses ne vont jamais jusque-là... » D'ailleurs, « les Thiers, les Favre, les Simon transforment Paris en abattoir sans l'ombre d'une hésitation ; ils feront tuer, s'il le faut, trente mille hommes pour conserver le pouvoir une minute de plus. Un roi de France ne le peut pas : il ordonne aux Suisses de cesser de tirer comme Louis XVI, il s'éloigne sans combattre comme Charles X, il reste au coin du feu comme Henri V... Aux âges passés, le matin du sacre, l'archevêque de Reims allait frapper à la porte de la chambre occupée par le roi dans les appartements du Chapitre. "Le roi dort ! répondait le grand maître des cérémonies. — Éveillez-le !" disait l'archevêque... En 1873 la France a frappé à la porte de la chambre du roi, mais le roi ne s'est pas réveillé... »

S'il est si dur pour les légitimistes, l'auteur de *Mon vieux Paris,* qui fait encore volontiers à ses camarades de *La Liberté,* comme jadis dans le salon de Victor Hugo, l'apologie de la Sainte Inquisition, passerait assez pour dévot. Mais vers 1885 le nom de dévot a un sens précis, définit précisément l'espèce d'homme que Drumont méprise le plus : les Soumis, les Respectueux. « Le catholique est un citoyen français payant des impôts, accomplissant ses devoirs civiques comme tout le monde. Signe particulier : est destiné par la nature à recevoir tous les jours l'égout

collecteur sur la tête. L'obéissance tout ovine de ces malheureux est incroyable : ils suivraient jusqu'au bout de la France le pan de chemise foireux de Crémieux en se disant entre eux : "C'est le drapeau national." — Telle est son opinion sur la troupe, mais il n'attend pas grand-chose des états-majors. Journaliste catholique, il aime rappeler le mot célèbre du cardinal Antonelli : « Je voudrais que tous les journalistes catholiques fussent employés à dessécher des Marais-Pontins. » « Humainement, dit-il encore, un évêque n'a pas à en vouloir au gouvernement. Dans ce ménage troublé que forment l'Église et l'État, l'évêque est le plus heureux des trois. »

Injurieux envers la République, peu respectueux de la monarchie, avec cette compassion dédaigneuse pour le docile troupeau des bien-pensants, on voudrait le croire seulement aigri. Pourtant, qui ressemble moins à un homme de lettres aigri, c'est-à-dire vaniteux et impuissant, à un Heine, à un Vallès, que ce magnifique garçon aux colères promptes, si curieux de la vérité des êtres, si ardent à sa recherche, mais qui ne la rencontre pas sans tristesse ? De vieux confrères que déconcertent des propos un peu rudes hochent la tête et le traitent entre eux d'anarchiste. Mais l'anarchiste hait la société et celui-ci ne la hait pas, il a l'air de la regarder mourir. Peut-être est-elle morte déjà ?

Le cadavre social est naturellement plus récalcitrant, moins facile à enterrer que le cadavre humain. Le cadavre humain va pourrir seul au ventre du cercueil, image régressive de la gestation ; le cadavre social continue à marcher sans qu'on s'aperçoive qu'il est cadavre, jusqu'au jour où le plus léger heurt brise cette survivance factice et montre de la cendre au lieu de sang. L'union des hommes crée le mensonge et l'entretient ; une société peut cacher longtemps ses lésions mortelles, masquer son agonie, faire croire qu'elle est vivante, alors qu'elle est morte déjà, qu'il ne reste plus qu'à l'inhumer...

Il a de ces violences irrésistibles, de ces rages blanches qui creusent le regard, déforment la bouche,

font dire aux camarades : « Qu'est-ce qui lui prend, à ce Drumont ? » Alors, il se jette sur un nom prononcé au hasard, le marque d'une phrase brûlante, vite oubliée, car il n'a réellement aucune recherche, aucun désir de plaire ou d'étonner ; s'il se délivre de sa haine, c'est naïvement, et comme avec une sorte de candeur féroce. Il dit de Gambetta : « C'est un empereur juif... Pour le bien comprendre il faut se figurer une manière de Barabbas, Barabbas gracié, devenu préfet du Prétoire un beau matin, au milieu d'une bagarre, et se faisant adjuger la pourpre à force de bagou. » Mais il n'écoute ni les protestations ni les rires, ses yeux s'adoucissent presque aussitôt derrière ses lunettes, débordent d'un mépris tranquille, et il conclut en haussant les épaules, déjà repris par sa vision intérieure : « Bah ! l'effort des meilleurs ou des pires ne va pas au-delà d'une velléité, s'arrête au point où commence l'acte volontaire... Tous ces personnages ont je ne sais quoi d'incohérent, d'éphémère et de météorique : ils arrivent, ils ébauchent un geste, ils balbutient quelques paroles et soudain ils s'en vont sans qu'on sache pourquoi ils sont venus. Ils font l'effet d'acteurs qui se sont trompés dans leur entrée ou qui, par inadvertance, se seraient mêlés à une pièce dont ils n'étaient pas, et qui brusquement diraient bonsoir à la compagnie et rentreraient dans la coulisse. »

Des mois et des mois le mystérieux bouquin a fourni un sujet familier de conversation. « Allons, Drumont, où en êtes-vous ? — Ça vient, répondait-il, vous verrez ça, cher ami, vous verrez ça. » On se disait : « Ça ne viendra peut-être jamais ! Il y a tant de ces livres chimériques qu'on rêve et qu'on n'écrit pas... D'ailleurs, quelle singulière idée de s'attaquer aux juifs, lui qui collabore depuis plus de dix ans au journal des Pereire ! Et puis la maladie de sa femme lui coûte gros ; il ne risquera pas toute une vie sur un coup de dés pareil, voyons ! à quarante-trois ans !... » Sa femme morte, il ne quitte plus guère Soisy, les sceptiques ont beau jeu : « Hein, votre Drumont ! Fini, mon vieux, un homme fini ! » Certains

esquissent un sourire, font de la main un geste évasif : ils savent peu de chose, — sinon que le camarade s'entraîne aux armes quatre heures par jour. « Une main de fer, disent-ils. Et quels battements !... »

Une main de fer en effet. Elle ne tremble pas, sinon de hâte, en écrivant les derniers chapitres, les plus directs, les plus durs, calculés pour le maximum de risque. À présent que l'opinion publique, saturée de violences verbales, reste inerte, ne réagit plus aux réactifs les plus sauvages, au point qu'un honnête homme diffamé, comme la moins discutable canaille, répugnent également à relever l'injure, assurés que le silence et l'oubli la recouvriront demain, l'effaceront, quel jeune Français ira tenir compagnie au journaliste solitaire ? Qui partagera son ivresse studieuse lorsqu'au milieu du désordre d'une chambre de veuf, la fenêtre ouverte sur les épais tilleuls de l'allée, il rassemble mentalement une dernière fois — une dernière fois et puis une autre encore — son troupeau d'hyènes, le dénombre ? En face des puissantes bêtes de proie financières ou politiques, qui ignorent jusqu'à son visage, jusqu'à son nom, il est beaucoup moins qu'un romancier ou qu'un poète, car il ne s'agit pas seulement de faire vivre des êtres imaginaires dont un écrivain peut toujours réussir à se dégager. Lui reste lié à sa création, vaincra ou périra tout entier avec elle. Les mille personnages de son drame ne sont rien, moins que rien, moins qu'une vague fumée dans l'air, s'ils sont seulement vraisemblables, s'ils ne sont pas vrais, vrais à crier, vrais à décharger la colère. Et pour une telle entreprise ni le talent, ni le génie même, ne peuvent suffire. Il y faut ce je ne sais quoi qui rend le défi intolérable, arrache un cri au plus rusé. Quelle pauvre chance a-t-il, ce chroniqueur, d'inquiéter dans la tranquille possession de leurs plaisirs, au fond de leurs hôtels, des politiciens triomphants, des financiers cousus d'or, blasés sur tous les chantages ? Et il ne s'agit pas seulement de les inquiéter — à quoi bon ? — la simple inquiétude ne leur ouvrirait pas la bouche, ne les sortirait pas de leurs trous. Il faut faire flamber la jungle.

L'admirable est qu'il ait d'abord réussi. Le minuscule brasier a tremblé un moment entre ses deux paumes et tout à coup, avant qu'on ait seulement repéré l'incendiaire, la flamme s'est mise à hurler comme une folle aux quatre coins de l'horizon... Hasard, dira-t-on. Point du tout. Alors c'est le miracle de l'art ? Moins encore. Ces deux gros livres déconcerteraient plutôt l'amateur par un ton de naïveté un peu pataude, une bonhomie dont on ne sent qu'à mesure la force secrète. Quelle force ? Celle d'un homme qui joue sa chance, son unique chance, la joue tout entière, s'engage à fond... Et ce n'est même pas assez dire, peut-être. Car celui qui jette ainsi ses cartes sur la table n'a qu'une seule des vertus du joueur — et d'ailleurs la plus dangereuse — l'entêtement. Au fond, il craint assez de perdre, mais il sait en outre que les jeux faits il ne reprendra pas sa parole, tiendra le coup contre n'importe quel adversaire. Alors, avec une sorte de fureur, pourtant sagace, il commence par couper le chemin de retraite, il ne se croit sûr d'être réellement engagé que lorsque tout dégagement est devenu impossible. Ménager de son bien, à la manière d'un paysan, avaricieux sinon avare, chaque page bien venue est grosse du risque d'un procès, menace son petit avoir. Elle porte aussi la chance d'un duel. Il ne pose la plume que lorsqu'il sent cette double menace braquée sur sa poitrine et le tiroir de la commode où il tient rangés ses quatre sous. Alors seulement il va prendre l'air du soir dans son jardin, piétine en rêvant la pelouse, la tête un peu chaude. Les feuillets sont encore là-haut sur la table, un mouvement de la main les jetterait au feu, en ferait de la cendre. Mais il sait aussi que ce geste est justement le seul qu'il est incapable de faire. Voilà son secret. En y pensant, il sourit sûrement dans sa barbe, il croit bien avoir trouvé là un fameux secret, le secret des secrets, une espèce de Sésame à forcer n'importe quel destin.

Et sans doute plus d'un de ces jeunes guignols glacés, sans regard et sans âge, qui encombrent la scène aujourd'hui, trouveront la chose comique ; hé quoi,

si naïf, ce Parisien chevronné, ce familier des théâtres et des brasseries du boulevard, l'ancien élève de Girardin ?... Pas tant que vous croyez, petites mains ! Mais, évidemment, il le fut, si l'on ne veut regarder qu'au terme, à la profonde déception de sa vieillesse. Oui, oui, gidiens, gidettes et gidoyères, oui mes belles, il attendait beaucoup, il attendait trop de l'acte d'un homme qui met à la disposition de la vérité dont il sent sur lui le regard, loyalement, honnêtement, sans réserve ni exception de jeu, sa vie d'homme. Et ce que la vérité qui le regardait attendait de lui, à son insu, c'était précisément sa silencieuse, son impuissante agonie.

En vain, il s'est jeté en avant, tête basse. La clameur a couru derrière lui un moment, et il est allé s'écraser seul contre le mur, dans le noir, il a roulé assommé. C'est absolument une scène de cirque, mon Dieu, n'est-ce pas ? On voit Grock là-dedans. Il n'y manque même plus aujourd'hui l'autre acteur indispensable à ces sortes de farces depuis qu'un auguste, du nom de Bessières, un de ces entrepreneurs d'âmes qu'une grossièreté fondamentale, ingénue, en dépit des ronrons dévots, rend parfois féroces, l'a dénoncé aux jeunes bien-pensants de *La Vie catholique* comme l'un des plus célèbres renégats du siècle, avec Renan, Loyson, Taxil — Léo Taxil. Un vrai numéro de Grock, vous dis-je !... Cependant permettez-moi d'ajouter un mot, Bessières, je serai poli : vous avez quand même eu tort de laisser tomber cette saleté sur une pauvre tombe, même pour vous lâcher le ventre, oui, mon ami. Il y avait de la place le long du mur, mon vieux. D'ailleurs vous perdez votre temps : le bonhomme est désormais à l'abri, en sûreté, sous une épaisseur convenable de terre ; il ne vous entend pas. Et les braves petits garçons français que vous emmenez comme ça, avec vous, faire leurs besoins dans les cimetières, ne vous entendent pas davantage. C'est le bonhomme qui leur parlera maintenant, s'il veut, à travers sa bière pourrie. Vous aurez beau prêter l'oreille, vous n'y comprendrez rien, c'est là le langage d'un homme :

Mes enfants, je n'ai pas qualité pour prescrire à personne une règle de vie, mais après avoir pensé et médité, j'ai le droit d'indiquer à de plus jeunes que moi une méthode qui me semble propre à former un être viril.

Commencez d'abord par éviter les prosopopées redondantes. Les vains serments, l'appareil de ces phrases toutes faites qui ressemblent au matériel de Belloir, aux écussons de carton, aux tentures d'andrinople qu'on transporte dans des voitures spéciales, à l'occasion des fêtes publiques. Songez à l'immense ridicule dont s'est couvert le parti conservateur avec cet immense déballage de phrases de rhétorique qui a commencé à la fin de 1871 : « Dieu le veut ! Nous reprendrons le glaive des anciens chevaliers, nous combattrons avec l'épée flamboyante, nous tomberons, s'il le faut, comme les Macchabées... » Tout cela pour arriver à subir patiemment les actes les plus odieux sans qu'il se soit trouvé un mâle pour flanquer cinq coups de revolver dans la tête d'un préfet ou d'un commissaire de police qui entrait dans les domiciles privés sans mandat.

Appliquez plutôt l'admirable méthode de méditation des exercices de saint Ignace. Déterminez bien à l'avance votre puissance de volonté. Ne vous remplissez pas le cerveau à vide avec des histoires de chrétiens dans le cirque que vous racontent des gens obèses qui se croiraient perdus si leur côtelette n'était pas cuite à point, et qui ne souriraient pas du tout s'ils étaient dans une arène au milieu de lions affamés. Comprenez bien l'admirable passage de Carlyle sur la Crainte et le Courage : « La valeur est la seule chose qui ait de la valeur, qui vaille, *valour is still value* », mais ne mettez tout de même pas cela sur le mode trop lyrique, ne vous mentez pas à vous-même, ne vous imaginez pas que vous n'aurez jamais peur comme les d'Audiffret-Pasquier, les estradiers, les faiseurs de discours anniversaires qui jettent le gant à la République à neuf heures trois quarts, après avoir dit au cocher d'être exact avec le coupé à dix heures moins cinq.

Ceci dit, écoutez-moi bien : tout homme qui est décidé à mourir peut agir sur les événements. Derrière tous les événements il y a un homme qui a été décidé à mourir.

Sans doute beaucoup de causes ont fait que l'Italie, jadis puissance de troisième ordre, soit plus influente maintenant que la France dans les conseils de l'Europe, et puisse prodiguer des humiliations au pays qui l'a affranchie. Mais parmi toutes ces causes, il y en a une qui n'est pas la moins importante de toutes. Il s'est trouvé un homme qui s'est

entretenu un jour avec lui-même : il avait des bank-notes plein son portefeuille, il était de noble race, jeune encore, éloquent, aimé des femmes ; un matin, à Londres, il s'est posé cette interrogation à lui-même : « Voyons, es-tu résolu à mourir ? » Il s'est répondu : « Oui. » Il a pris alors un cab et il est allé examiner la guillotine au musée Tussaud pour savoir comment on mourait quand on mourait guillotiné, et là-dessus il est parti pour Paris. Cet homme s'appelait Félice Orsini...

....

Bessières trouvera sans doute la page assez belle et dira : « Je la replacerai dans un sermon... non, pas dans un sermon, mais dans une bonne petite instruction à mes jeunes gens, par exemple, le jour de l'armistice. Une fois par an, il faut bien faire plaisir à la clientèle militaire, nous y recrutons pas mal pour nos Maisons, et voyez-vous, c'est une justice à leur rendre, ces gaillards-là font beaucoup d'enfants... "*Messieurs, tout homme, décidé à mourir peut agir sur les événements. Derrière tous les événements, il y a un homme décidé à mourir !*" Écrit ce n'est déjà pas mal. Mais dégorgé avec un mouvement pathétique des hanches et les yeux blancs, j'en ferai quelque chose d'irrésistible. »

Malheureusement, pour ce genre de spécialistes, la valeur d'une telle page est d'un tout autre ordre qu'ils ne l'imaginent. Je craindrais bien plutôt qu'arrachée ainsi à son contexte, elle ne trahît, sinon la pensée de l'auteur, du moins le sentiment qu'elle exprime avec une sincérité tranquille. Car un familier du vieux maître ne s'y trompera pas, ne se laissera pas prendre à certain accent péremptoire. Évidemment, Drumont s'est répété bien des fois ces choses à lui-même avant de les écrire. Il semble qu'on les sente comme usées et polies par un long service. Elles gardent les marques émouvantes d'un débat intérieur, des hésitations, des scrupules, des tentations de la peur — oui, pourquoi pas — de la peur d'un homme isolé qui aime ses cigares, ses livres, l'humble confort de sa vie quotidienne, et sait fort bien qu'à moins d'un triomphe inattendu, invraisemblable, la publication de *La France juive*

fera de lui, dans sa profession, un de ces réprouvés qui attendent patiemment dans les antichambres et dont les secrétaires de rédaction disent, pour s'excuser d'un refus : « Que voulez-vous ? il s'est rendu impossible... » Et ce n'est pas là une vaine image : quiconque a l'expérience du journalisme, de ses traditions, de ses mœurs, et aussi de ses servitudes, conviendra aisément que l'échec d'un tel livre eut non seulement ruiné mais déshonoré son auteur. La simple lecture des noms cités au cours des deux volumes, et qu'un index alphabétique rassemble, suffirait à donner l'idée de l'invraisemblable gageure. Près de trois mille noms, et quels noms ! Tout ce qui compte, tout ce qui dispense l'argent, les places, fait et refait les réputations, financiers, politiciens, fonctionnaires, gens d'Église ou magistrats. Que Drumont ne réussît pas à rompre le premier cercle du silence, à en appeler au grand public patriote, d'ailleurs lui-même si facile à intimider, si respectueux des puissants, on comprendra que le simple soupçon de chantage, trop plausible, devait suffire à le perdre. Le cher Bloy a payé beaucoup plus cher d'admirables mais au fond de plus inoffensives invectives.

À quarante-cinq ans, on n'ignore plus les règles du jeu. Vous voyez d'ici le révérend Bessières, ou n'importe lequel de ces insupportables bavards à la bouche juteuse, se disant : « L'heure est aux concessions, aux accordements, à la tolérance réciproque, l'opportunisme est devenu une espèce de sacrement. Si je m'attaque aux forts, je vais probablement me faire mettre au ban de la société à laquelle j'appartiens, et, quelques années après ma mort, un autre marchand de phrases me traitera peut-être de renégat... Ma foi, tant pis : je ferai quand même ce que je crois juste, bien qu'en conscience je puisse trouver d'excellentes raisons de m'en dispenser... » Mais vous sentez bien que l'hypothèse ne tient pas debout. Bessières est jésuite, il trouverait probablement une telle attitude trop grossière. Et d'ailleurs, longtemps avant que fût né ce révérend, Drumont devait savoir à quoi s'en tenir là-dessus, lorsqu'il écrivait, non sans

malice : « Chaque ordre a une effigie particulière en même temps qu'une mission distincte. Les jésuites sont arrivés quand le Moyen Âge était fini ; ils n'ont point connu l'admirable ordre chrétien sur lequel reposait la société du passé, ils ont été les hommes d'un état social nouveau. Leur conception générale de la vie est un accommodement mutuel où tout s'arrangerait grâce à leur dévouement à eux, à leur expérience du cœur humain, à un liant réciproque. »

Il manquait, évidemment, à l'auteur de *La France juive,* la glande spéciale qui sécrète cette liqueur lubrifiante. Pressé de dire un jour, à la fin de sa vie, comment il avait été amené à écrire son premier livre, il a fait une confidence extraordinaire, d'une sincérité vraiment nue, triviale, presque terrible : « J'étais guidé uniquement par la haine de l'oppression qui fait le fond de ma nature. L'oppression me rend malade physiquement. Obligé, pendant de longues années, pour subvenir à mes charges de famille, de refouler ce que je pensais j'avais fini par attraper des crampes d'estomac, une anorexie qui me contractait la gorge au moment du repas. Cette douleur a complètement disparu du jour où j'ai pu exprimer librement ma manière de voir, proférer mon verbe *(pro,* en avant, *ferre,* porter), ce que je fis dans *La France juive* et dans *La Fin d'un monde.* »

VII

HISTOIRE D'UNE MAIN GAUCHE

La France juive parut dans les derniers jours du printemps de l'année 1886. Aucune analyse ne saurait donner l'idée de ce livre magique. On connaît de plus vastes tableaux d'histoire, on connaît aussi de plus beaux pamphlets, mais il n'est sans doute pas d'exemple d'un tel accent soutenu pendant douze cents pages sans un fléchissement, jusqu'à l'admirable conclusion, franche et naïve comme un vitrail antique : « Ai-je rédigé notre testament ? Ai-je préparé notre renaissance ? Je l'ignore. J'ai accompli mon devoir, en tout cas, en répondant par des insultes aux insultes sans nombre que la presse juive prodigue aux chrétiens. En proclamant la vérité, j'ai obéi à l'appel impérieux de ma conscience, *liberavi animam meam.* » Livre comparable à un très petit nombre, livre presque unique par on ne sait quel grondement intérieur, perceptible à mesure, de chapitre en chapitre, et qui, en dépit des sourires sceptiques ou de l'ennui, finit par résonner dans notre propre poitrine, en arrache un long soupir. Livre dont les véritables dimensions n'apparaissent pas d'abord, où l'on entre de plain-pied sans méfiance, comme dans une église obscure, jusqu'à ce qu'un mot prononcé à voix haute, par mégarde, fasse mugir les voûtes baignées d'ombre, se prolonge en tonnerre sous les arceaux invisibles. Livre dont la prodigieuse tristesse, malgré les

cris de colère ou les défis, prend au dépourvu l'homme le plus vil, reste une sorte d'énigme pour tous.

Est-ce tristesse qu'il faut dire ? La passion, mais réduite à l'essentiel, la passion nue, porte ce même signe austère, a ce regard fixe et grave dans l'invective, la plainte ou le rire. Et nous voyons ici le chef-d'œuvre, peut-être, de cette passion dépouillée de toute surcharge, ascétique. Nul doute pour qui sait lire : l'homme qui, dans le seul but d'affronter son temps, son siècle, a fourni cet effort immense, n'a pas cru un moment au succès, n'a rien accordé à la chance d'une improbable victoire. Si réellement naïf que fut son génie, l'espérance était encore plus naïve et sur un autre plan de grandeur où il ne la cherchait même pas. Au sens exact elle n'offrait aucune prise à ses puissantes mains, lui échappait. Comme chez la plupart des êtres sacrificiels, hantés par l'idée du sacrifice, l'image de la mort lui tenait lieu d'espérance, apportait à sa nature la part indispensable de confiance, de sérénité. C'est elle qui donne à ce colossal amas de noms, de faits, d'anecdotes, qui pourrait être si vulgaire, une sorte de majesté à quoi ne sauraient atteindre des œuvres conçues et nées sous un autre signe que celui d'un désespoir sans faiblesse.

Et ce n'est pas encore assez dire — non. Car d'abord, un homme capable d'espérer, ou du moins d'entreprendre pour vaincre, n'eût pas eu la patience de mener à son terme, jusqu'à l'âge mûr, jusqu'au seuil de la vieillesse cette méditation préparatoire qu'un événement fortuit, heureux ou malheureux, risquait de rendre d'un seul coup aussi vaine, aussi stérile que les studieuses rêveries d'un maniaque. Ou, le moment venu d'agir, n'aurait-il pas du moins tâté le fort et le faible de l'adversaire, cherché le passage ? En tout cas, il eût allégé son livre, au lieu que, visiblement, Drumont a surchargé le sien, comme on bourre d'explosifs un navire dont on n'attend plus rien, sinon qu'il se traîne jusqu'au but avec le tonnerre dans ses soutes, et qu'il saute contre l'obstacle. On devine très bien la constante obsession de ce fort garçon français

blessé au plus intime de l'être, précisément dans ce sens de la race, qu'il a d'ailleurs exquis — blessé dans sa race : il parle le dernier, il veut tout dire à la fois...

L'apparition de *La France juive* fut accueillie par une sorte de silence plein de présages. La librairie, qui ne croit guère aux présages, pariait déjà pour ce qu'elle appelle, en son argot, une belle panne. De tous, l'auteur était probablement le moins ému. Un véritable artiste connaît seul, l'œuvre achevée, cet épuisement profond, non sans douceur, ce demi-sommeil qui n'insensibilise que la part supérieure de l'être, maintient l'âme dans un certain état d'expectative, d'attente, qui ressemble à la résignation.

Je me vois encore — a-t-il écrit avec sa gentillesse ordinaire — je me vois encore, par une maussade après-midi d'avril, en face du premier exemplaire de *La France juive.* La joie de la création, l'enfantin plaisir de l'écrivain qui se corrige sur les épreuves et se sourit complaisamment aux bons endroits, n'étaient plus là pour me soutenir. J'éprouvais seulement cette impression de froid dans les os qui saisit l'homme loin de chez lui, en pleine rue, par une pluie glaciale...

Quelle apparence que ce livre pût réussir ? Il heurtait tout le monde : il s'attaquait, sans s'appuyer sur personne, à cette formidable puissance de l'argent devant laquelle les rois eux-mêmes capitulent : il traitait en outre de sujets peu faits pour intéresser les lecteurs de *Nana.* Et puis... deux volumes... 1 200 pages ! Cet excellent Marpon avait une façon funèbre de prononcer : « Deux volumes ! » Il demandait ce qui allait nous arriver et il insistait d'un air inquiet : « Vous répondez des procès, n'est-ce pas ? »

Je répondais de tout et je regardais ces pauvres bibelots qui, dans la vie d'un artiste, ont une importance exceptionnelle, ces plats curieux, ces vieux meubles achetés aux vacances, en courant la campagne avec ma femme, au temps où nous étions jeunes tous les deux... C'était cela qui devait payer les amendes et j'apercevais déjà un huissier pénétrant dans cette demeure si longtemps tranquille et y saisissant, selon l'expression de ces messieurs, jusqu'à la cendre du foyer.

Alors je me mis à genoux sur le plancher, dans mon cabinet de travail, puis murmurai l'*À Dieu vat !* et commençai

à faire des dédicaces pour me rendre favorables ceux de mes confrères que je jugeais assez indépendants pour oser au moins annoncer mon livre.

Il a raconté ailleurs ses promenades mélancoliques autour de l'Odéon, guettant du coin de l'œil, sous les arcades, les piles de volumes jaunes, toujours intactes. Le nez de Marpon s'allongeait, l'expression du sourire des confrères dépassait ce point critique où l'intérêt tourne à la comparaison, les camarades, intimidés, se taisaient. « Ne m'embêtez plus avec ces histoires de juifs ! » était devenu le mot d'ordre des secrétaires de rédaction aux chroniqueurs entreprenants. Et pourtant, plus d'un sans doute de ces hommes étranges dont le métier est de découvrir Paris chaque nuit, attentifs au moindre battement, au plus petit fléchissement de ce cœur immense, dans le ronflement des machines, au fond de leurs bureaux minuscules qui sentent la graisse et l'encre, ne s'y trompait pas : ce silence n'était qu'illusion, le livre redoutable n'avait pas coulé à pic. Seulement il avait éclaté en profondeur, très loin. L'oreille exercée avait pu entendre le bruit sourd de l'explosion, et déjà le regard cherchait à la surface le point exact d'où jaillirait la colonne de feu et d'écume... Elle apparut naturellement là où personne n'eut dû l'attendre : sous le derrière propret d'un petit juif de Bourse et de club, à crâne chauve et à favoris, portant sa fleur de lys à sa cravate et entre son claque et son frac, le cœur de la duchesse d'Uzès : M. Arthur Meyer.

Entre tant de puissantes bêtes, pourquoi ce roquet ? Personne ne le saura jamais, qu'importe ! Drumont lui avait jeté une pierre en passant. Ce qu'il haïssait d'ailleurs, d'une haine ingénue, en ce boursicotier obscur, fils d'un colporteur, devenu secrétaire d'une femme galante, et enfin directeur du *Gaulois*, journal de défense sociale et de réconciliation nationale, champion de l'Église et de l'histoire de France, une manière de roi de Paris, l'arbitre des consciences conservatrices — c'était la niaiserie d'un parti dont l'ingratitude est proverbiale, la stupidité de ces gens

du monde qui regardent se lever le rideau de l'Opéra-Comique ou périr leur pays avec la même indifférence courtoise, la même grimace idiote. « Aujourd'hui il a maquignonné, boursicoté, trafiqué, il a un coupé, un hôtel, un journal. Il n'excite ni l'envie, ni même le mépris, mais plutôt comme un incommensurable étonnement. Au moment des obsèques de l'empereur à Chislehurst, il voulait marcher aux côtés de la famille impériale ; il a pris le deuil du comte de Chambord et annoncé gravement qu'il ne pourrait assister aux fêtes d'Ischia à cause de la mort du roi. À l'exposition canine, les piqueurs de la duchesse d'Uzès sonnent les honneurs quand il arrive, ce qui se comprendrait tout au plus dans une exposition de pisciculture... Tout cela, je le répète, se produit sérieusement, silencieusement, sans rire. » C'est le même petit juif qui dira un jour à Maurice Talmeyr, venu lui proposer un article assez violent sur la politique anglaise : « Oui... oui... tout cela est très bon... Cependant je dois vous faire une recommandation : le roi a été aimable pour moi à l'occasion de mon mariage, ne soyez pas trop dur pour l'Angleterre. »

Sans doute, une note du *Figaro,* écrite sur le ton du scepticisme offensé, et qui mettait fort adroitement en cause l'archevêque de Paris, Mgr Guibert, avait déjà rompu le silence. Mais on ne voit pas, dans ce conte de fées ou de fabliau, le rôle d'un vieux routier comme Magnard. Le solitaire de Soisy ne rêvait pas d'académie, mais de bataille, et un rêve naïf finit toujours par avoir raison. L'homme qui, à la fin de deux énormes livres bourrés de documents et qui sont un chef-d'œuvre d'observation, d'analyse, d'érudition, en appelle non pas au réformateur ni au politique, mais en dernier ressort, au soldat, à la plus humble espèce de soldat, la plus dédaignée, presque méprisée... « peut-être un de ces officiers que l'on voit, la moustache cirée, humer tranquillement leur absinthe meurtrière, après avoir, le matin, aidé à expulser quelques vieux prêtres, sentira-t-il, un jour, le rouge lui monter au visage et, repoussant son verre à demi-plein, s'écriera : "Mieux vaut la mort qu'une telle

honte !"... cet homme-là devait apparaître pour la première fois au public français l'épée à la main comme une belle image d'Épinal. Arthur Meyer venait de dépasser la quarantaine. Il avait alors pour principal collaborateur Henry de Pène auquel il a rendu, dans ses mémoires, ce témoignage déconcertant, d'une humilité vraiment orientale : « qu'à son contact familier il s'était constitué, lui, Meyer, une sorte d'éducation dont il avait totalement manqué jusque-là ». Peut-être apprit-il aussi à l'école de ce gentilhomme béarnais qu'un âge vient où les situations considérables ne vont plus sans risques. Il envoya ses témoins.

Ceux de l'auteur de *La France juive* étaient Albert Duruy et Alphonse Daudet. La rencontre eut lieu à la Celle-Saint-Cloud, par un jour de printemps, « l'un de ces jours étincelants que les Anglais appellent *a glorious day* ». À la première reprise, Drumont se jeta en avant si brutalement qu'après un violent débat d'armes des plus dangereux, les témoins arrêtèrent le combat. Dès le début de la seconde reprise, écartant l'épée de son adversaire d'un battement, il sauta sur lui en corps-à-corps, et dit en éclatant de rire : « On commence à s'amuser ! » Mais presque à la même seconde les spectateurs le virent pâlir et chanceler, tandis qu'Albert Duruy, saisissant le bras gauche du directeur du *Gaulois,* s'écriait : « Monsieur, je vous y prends ! »

Nous étions à ce point rapprochés que j'avais perdu en quelque sorte la liberté de mes mouvements, écrit M. Arthur Meyer dans ses mémoires avec beaucoup de gravité. Je ne sais comment il se fit qu'à un moment donné j'empoignai avec la main gauche l'épée de mon adversaire tandis que mon épée qui fourrageait ses jambes le blessait grièvement.

Lorsque je rentrais au *Gaulois,* dit-il encore, je racontai les phases de la rencontre sans rien atténuer... Une minute d'hésitation, une seconde de défaillance, et il ne me restait plus qu'à disparaître. Henry de Pène m'écouta, puis silencieusement m'attira sur sa poitrine et m'embrassa

longuement. La rédaction entière du *Gaulois*, forte de cet exemple, se serra autour de moi. Je sentis que j'étais sauvé.

Il était sauvé en effet, ayant joué son bout de rôle cocasse dans une noble et tragique histoire. Désormais la fameuse main gauche restera braquée, index tendu, vers les deux volumes de *La France juive*, désignant à tous l'homme et l'œuvre.

Le succès se décida brusquement. Il fut immense. L'enthousiasme parut gagner jusqu'à l'auteur. On trouve dans *La France juive devant l'opinion*, paru peu après, un accent bien rare chez Drumont, et comme un frémissement d'espérance. Le coup avait été porté à fond, le pays y répondait par un de ces puissants mouvements d'opinion qui paraissent devoir tout emporter, qui parfois emportent tout. Déjà Marpon ne pouvait plus suffire aux commandes, multipliait les éditions. Paris acclamait au Casino la première conférence antisémite de Jacques de Biez ; des milliers de braves gens s'inscrivaient à la nouvelle Ligue, et le grand rabbin Zadoc-Kahn envoyait au *Temps* une lettre dont le ton faussement modéré sue l'angoisse. Cette sorte de fièvre nationale prenait au dépourvu la politique et la banque, bien qu'elles y eussent reconnu aussitôt l'indice d'un trouble profond, dont elles ne pénétraient pas la cause. Jusqu'alors le régime n'avait trouvé devant lui que d'anciens rivaux, vaincus la veille, ou cette inoffensive opposition cléricale, trahie par ses chefs, et dont il jouait comme un chat d'une souris. Rendu imprudent par tant de faciles victoires, on l'avait vu montrer peu à peu l'élégante insouciance d'un jeune héritier trop riche et trop heureux, ou d'un acteur favori. Occupé sur la scène, dans la lumière des projecteurs, il entendait soudain monter de la salle obscure ce grondement sinistre qui précède n'importe quel accès de fureur aveugle de la foule ou des éléments.

Car la faiblesse du gouvernement parlementaire est justement de regarder rarement plus loin que la rampe, d'oublier qu'il a des spectateurs. Or il n'est pas bon de donner au public, naturellement paisible,

l'expérience d'une certaine cruauté : telle exécution sanglante gagnerait à être faite dans la coulisse. Mais comment retenir ces grands enfants qu'affole leur jeu, sous une lumière crue, entre des murs sonores où la voix humaine atteint à une espèce de chaleur féroce ? En 1886, l'opportunisme courtois n'était plus qu'un mot vide de sens, la république montrait ses crocs. L'année précédente, on avait vu un Clemenceau monter à la tribune d'un pas saccadé, les lèvres blêmes, pour y estoquer, en trois ou quatre phrases brûlantes, un Jules Ferry impassible au milieu des huées, dont cinq cents regards épiaient l'involontaire frisson des épaules à chaque coup porté par son bourreau. L'opinion s'était ruée sur le vaincu. Presque en même temps d'ailleurs, la Providence lui jetait un autre cadavre : Victor Hugo entrant dans la mort, une main sur le globe du monde, l'autre sous les jupons de Babet. La foule qui s'était précipitée vers l'Arc de Triomphe drapé de crêpe, était revenue inquiète, soupçonnant quelque ruse d'outre-tombe, surprise qu'il y eût tant de courants d'air autour de la dépouille d'un patriarche démocrate et pacifiste. À travers ces présages sinistres on voyait au sommet de l'État, l'œil au guet sous les paupières mi-closes, un petit homme adroit et discret, prodigieusement poli, propre comme un chat, fait pour lécher une soucoupe de sang frais sans mouiller ses moustaches, sans une seule éclaboussure à ses pattes de velours, M. de Freycinet.

Mais si les parlementaires, attentifs au ronron de la précieuse petite bête, n'étaient plus occupés qu'au vote des lois d'exil, qui allaient jeter hors de France les princes français, le public commençait à prêter l'oreille à d'autres bruits plus inquiétants. À Châteauvillain, le propriétaire d'une chapelle privée, non autorisée par la loi, l'industriel Giraud, ayant voulu s'opposer à l'entrée de la police, les gendarmes abattirent à coup de revolver l'ouvrière Henriette Bonnevie, blessèrent gravement une de ses compagnes et l'ingénieur Fischer, sous les yeux du curé Guillaud. Il fallut tout le zèle des prélats négociateurs pour écarter ce

cadavre avant qu'il n'eût le temps de compromettre les espérances d'un ralliement avantageux. Si diligents qu'ils se fussent montrés, l'agitation gagna néanmoins les presbytères campagnards et quelques catholiques irréfléchis. Cette fois encore, au grand soulagement des courtiers du nouveau concordat, un discours éloquent d'Albert de Mun suffit à décharger le médiocre potentiel de ces sensibilités naïves. « Il y avait entre vous et nous, s'écria-t-il, la croix que vous avez renversée : il y a maintenant le sang des femmes chrétiennes ; cela ne s'oubliera pas et cela finira par se payer ! » L'enquête administrative innocenta les gendarmes, tandis que la cour d'assises de Grenoble condamnait comme provocateurs Fischer et le curé Guillaud.

Mal assurée sur sa droite, la république devait presque en même temps faire face à gauche : les meneurs de Decazeville, mécontents du sous-directeur des Forges, Watrin, s'étaient emparés du malheureux après une chasse hideuse et avaient fini par le massacrer. À ce signe sanglant tout ce que la répression de 1871 avait décimé, non détruit, s'agita. Pour la première fois depuis la Commune, on pouvait voir, comme l'écrit admirablement Drumont, « le monde bourgeois en face de la Société qu'il a faite, les bénéficiaires sanglants de la Révolution aux prises avec les héritiers qui réclament leur part, les jacobins nantis en face des anarchistes qui veulent se nantir », et le député ouvrier Basly jetait ce défi à la figure des parlementaires : « Le 14 juillet 1789 n'a-t-il pas été illustré par l'exécution des tyrans et des affameurs comme Flesselles, Foulon, Berthier, ou des boulangers accapareurs ? On a promené leurs têtes au bout d'une pique, et cela ne nous a pas empêché d'ériger cette date en fête nationale. Où est la différence avec ce qui s'est passé à Decazeville ? »

De telles paroles n'étonnent plus : la Chambre de 1886 les accueillit dans un silence tragique. C'est qu'elles atteignaient le régime au point le plus sensible, elles ouvraient la plaie qu'il porte toujours, non

pas au cœur mais au flanc, au niveau de ses entrailles. Sans doute désespère-t-il aujourd'hui d'en tarir la perpétuelle suppuration : il sait que cet écoulement épuise peu à peu ses forces, qu'il en mourra. Vers 1890 la République se croyait encore assez forte pour digérer ce virus.

Elle a failli réussir quelques années plus tard lorsqu'un de ses hommes, attaché à sa fortune, type magnifique de l'universitaire démagogue, avec on ne sait quelle tendresse, quel rayonnement wagnérien, Jean Jaurès, imposait au prolétariat, par le seul prestige d'une prodigieuse nature, l'idéologie dreyfusienne, une espèce de moralisme scientiste qui brisa net pour un temps la lutte de classe, le jetant à la remorque du plus arriéré des partis, le libéralisme huguenot. Mais à l'époque où parut *La France juive*, le régime en était à rassembler des éléments encore épars, empruntant à tous, ralliant à l'étendard de la conservation sociale — ou si l'on veut au drapeau de la gendarmerie — les hésitants, les trembleurs, les ambitieux et ces cléricaux plaintifs toujours à la recherche d'un patron. La campagne religieuse n'était qu'un trompe-l'œil, une manière de dissimuler la faiblesse des effectifs, leur inexpérience : on attaquait, pour se faire la main, l'ennemi le moins dangereux. Qu'on le blâme ou qu'on le loue, il est difficile de nier, en effet, que Léon XIII ait été la dupe illustre de ce vain étalage de force. En somme il prit pour un retranchement inexpugnable la simple levée de terre derrière laquelle la république se fortifiait en hâte, avec angoisse. Seul de tous peut-être, seul d'une génération de lamenteurs et de complaisants, Drumont vit clair dans le jeu de l'ennemi : il fonça dessus.

Léon XIII, Drumont... À ce rapprochement sacrilège de deux noms inégaux je vois d'ici le prince des prêtres déchirer sa robe. Épargnez-vous cette dépense, ô prince des prêtres ! On doit la vérité aux morts : que leur donnerait-on ?... La vérité, soit, mais laquelle ? Hé bien, la justice ! Humainement, qui m'empêcherait de confronter deux vaincus ? Où serait le mal ? Si l'auteur de *La France juive* eût réussi

dans son dessein et sauvé son pays, je ne pense pas que l'histoire l'eût mis au-dessous d'un pape dont le clair génie, d'ailleurs indéniable, a beaucoup moins réalisé qu'entrepris. On aurait sans doute bien embarrassé Jeanne d'Arc en lui demandant ce qu'étaient Clément VI ou Urbain V, mais elle savait sûrement le nom de Du Guesclin... Et d'ailleurs il ne s'agit pas ici d'un de ces parallèles où excellaient autrefois les champions du discours latin : disons simplement que le problème français s'est posé, dans le même temps, à l'un et l'autre de ces hommes, et ils l'ont résolu de deux manières différentes. Je laisse souffler les dindons, et j'ajoute : la politique de Léon XIII, qui n'a rien obtenu pour l'Église, a ruiné le moral français.

Car jamais situation n'apparut plus nette qu'au seuil de cette dernière décade du siècle. Un noyau de politiciens absolument étrangers à nos traditions profondes, forcés de se rattacher, faute de mieux, au plus trouble, au plus barbare épisode de notre histoire, et qui manœuvrent pour s'assurer des concours, avec l'appui d'un syndicat financier. Cette secrète complicité de la République et des banques ne saurait être mise en doute ; elle reste écrite dans les faits. On voit très bien ces journalistes, ces clercs de notaire, ces professeurs, ces avocats, arrivant au pouvoir, les mains dans leurs poches, par un coup de veine. La plupart, comme Gambetta, ne possèdent même pas de pardessus de rechange. En revanche, ils ont un programme : il n'y a eu, pour le rédiger, qu'à mettre bout à bout les articles écrits jadis pour les cinq cents abonnés de quelque journal obscur. Mais un programme démocratique, si la rédaction n'en coûte guère, ne saurait être porté à la connaissance de l'électeur sans un énorme budget de publicité... Entendons-nous : je ne veux pas dire que ces gens-là iront le lendemain toucher au guichet de M. de Rothschild ; je dis que, sans attaches dans le pays, sans passé, sans prestige, suspects aux hommes d'ordre, déjà contraints par leur clientèle à une perpétuelle et coûteuse surenchère, entraînés, non par goût

mais par une sorte de nécessité profonde, dans cette colossale entreprise d'imposer par la presse, par l'école, par tous les moyens, une métaphysique à la majorité des Français, ils ne pourront sérieusement mettre en doute qu'à cette première période de leur hasardeuse carrière, un froncement de sourcils des Rothschild les eût précipités dans le néant.

Pour n'importe quel aventurier, l'embarras n'est pas en effet de réussir, mais de durer. « Cette *France juive*, écrit Drumont, combien parmi mes confrères l'avaient commencée avant moi et s'étaient arrêtés au premier feuillet, parce que la femme, en devisant le soir, à la clarté de la lampe, leur avait dit que le petit grandissait, qu'il usait beaucoup de chaussures, ou que le mois prochain était le mois du terme ! »

....

On peut mettre en doute la conquête juive, comme on a nié en son temps la conquête jacobine. Le malheur des petits esprits est justement de tout nier. « Quelle conquête juive ? disent-ils. A-t-on jamais vu sous les murs de Paris une armée juive, commandée par un général juif ? » En somme le monde moderne est à qui le veut prendre. L'homme de jadis appartenait à une collectivité : famille, ordre, province, profession : la complexité des privilèges, leur enchevêtrement rendait presque impossibles certaines entreprises secrètes. Bien avant que le citoyen de l'ancienne France pût se sentir atteint dans son privé, l'être collectif, infiniment plus sensible aux moindres variations de l'équilibre social, souffrait pour lui, mettait l'individu sur ses gardes. Aujourd'hui, n'importe quel parti organisé peut s'emparer impunément de l'État, pourvu qu'il respecte, ou feigne de respecter ce que l'homme moderne, avec une gravité cocasse, appelle encore ses droits. Tant qu'on ne l'aura pas calotté pour le forcer à saluer quelque nouveau chapeau de Gessler au haut d'une perche, il se croira libre. C'est l'illusion classique du moribond, entretenue par la charité du médecin et de la famille : aussi longtemps que le malheureux réussit à avaler une

tasse de bouillon, un œuf, une pomme cuite, ou simplement à déglutir sa salive, vider son ventre et sa vessie, l'hypothèse d'une mort imminente lui paraît ridicule, monstrueuse. Il attend on ne sait quoi de prodigieux, d'inouï, ne peut croire qu'il fera ce dernier pas sans fanfare et que l'agonie ressemble à n'importe quel malaise déjà familier, glisse honteusement dans le sommeil.

Mais *La France juive* est sans doute l'un des livres les plus virulents qui aient jamais été écrits, avec son lyrisme sournois, insidieux, qui agit réellement sur l'imagination ainsi que certaines substances sur le bulbe. Un moment, un court moment, notre peuple ressentit sauvagement cette parole libre, la chair siffla sous le fer rouge. C'est qu'à ce moment même, en effet, les hommes de gauche pris au dépourvu par la brusque résurrection de la fierté nationale, vingt ans à peine après l'humiliation de Sedan, et qui perdaient le contrôle de l'opinion, obsédés par la crainte maladive d'une dictature, donnèrent un coup de frein trop brutal. La haine hypocrite de la République pour l'armée, longtemps contenue, ravalée, finissait par se dénoncer elle-même. Né sous le signe de la revanche, le régime devait détruire de ses propres mains l'équivoque jusqu'alors soigneusement entretenue, sous peine de désobéir à la loi profonde de son espèce. En attendant, il découvrait peu à peu son programme démagogique, achevait d'organiser la persécution religieuse et la lutte des partis, offrant aux républicains modérés sinon le partage du pouvoir, du moins celui d'un programme commun, élaborant à leur intention cette mystique de la paix empruntée à Michelet ou à Hugo, mais admirablement déformée selon l'optique particulière aux politiciens et qui a ce double avantage de déconcerter l'opposition cléricale par un vocabulaire dévot, tout en rendant possibles, ou même populaires, de fructueuses compressions au budget de la guerre ou de la marine, pour le plus grand profit du ministère de l'Intérieur, c'est-à-dire du budget des réélections. Malheureusement cette mystique n'était pas mûre. La substituer à celle de la

Revanche n'était pas une entreprise facile : il y fallait la complicité des puissances d'argent, une énorme publicité. En portant ce coup aux bailleurs de fonds l'auteur de *La France juive* touchait juste, frappait le régime aux sources mêmes de la vie, en pleine artère. Un Clemenceau ne s'y trompait pas. Du fond de son cabinet, au milieu de ses ridicules bibelots chinois, ce bonhomme cruel et magique, expert en poisons, dévoré de mépris, guettait de ses yeux de bourreau mongol l'angoisse des complices, regardait en frémissant de haine et de plaisir fuser ce jet de sang doré.

Drumont, lui, soignait sa cuisse... « De mon lit, écrit-il, j'ai vu la société française comme peu d'hommes ont pu la voir. Toutes les haines pressées de s'assouvir se sont croisées chez moi avec toutes les sympathies généreuses impatientes de s'affirmer. Ah, oui ! quel livre j'aurais pu faire avant ! Mais quel livre aurais-je pu faire après ! »

Il jouissait de ce spectacle plus en artiste qu'en polémiste, et c'était bien autre chose en effet que le bruit soulevé autour d'une heureuse campagne de presse. Le livre étrange avait éclaté partout en même temps ; à l'église comme à la Bourse, au boulevard comme au faubourg, de la sacristie des paroisses riches aux salons les plus réservés, de la rue Saint-Dominique à la rue de Grenelle, en passant par les ténébreuses boutiques du Marais, jusqu'aux presbytères de campagne, tout se remplissait des fumées de l'explosion. Pris au dépourvu, chacun réagissait à sa manière, ne cherchait qu'à se mettre hors de jeu, créait autour du scandale de nouvelles ondes de propagation. L'ennemi juif lui-même, d'ordinaire si prudent, si habile à entretenir une zone de silence protectrice, dans sa hâte à faire face découvrit un moment son jeu, poussa brutalement devant lui ses hommes, et d'abord compromit sa magistrature.

Admirable procès que ce procès Meyer-Drumont ! Évidemment la chute d'Arthur Meyer en eût entraîné d'autres avec elle : le sagace juif tenait à trop d'intérêts, au centre de sa toile ourdie avec tant d'art. Il

semble probable que moins qu'aucun autre son adversaire fût capable de se faire illusion là-dessus ; mais il était aussi trop paysan, paysan trop authentique, pour ne pas aller d'abord jusqu'au bout de son droit.

Le peuple seul, écrit-il, a encore la force de crier, et c'est une joie pour moi que d'entendre ce hurlement instantané et général que poussent les prolétaires, non point seulement quand on attente à leurs droits, mais quand on les traverse dans leurs fantaisies. Les autres ne ressentent rien d'analogue. On pénètre par effraction dans les domiciles privés, on jette des religieux dans la rue, on ruine quarante mille familles par un acte de piraterie comme celui qui s'est accompli au préjudice de l'Union générale. Les intéressés chignent un peu : « Ah ! les pauvres prêtres ! Oh ! mon pauvre argent ! » On les laisse faire, puis le bon juif entrouvre la porte : « Ce n'est pas gentil de bouder comme ça ! Allons, que ce soit fini... Qui est-ce qui va venir avec nous voir les attelages de Camondo ? Qui est-ce qui va louer une loge pour faire une ovation à Sarah ? C'est Bébé... Allons ! Bébé, habillons-nous vite. La couturière juive est là qui apporte un gentil costume pour Bébé... »

Et il ajoute, il s'écrie tout à coup, déjà pris au piège de sa propre ironie, avec une fureur soudaine :

Je ne suis pas Bébé, je suis un homme, je suis peuple des pieds à la tête, c'est-à-dire que je n'ai peur ni de l'opinion de convention des journaux, ni de la prison, ni de la mort. Comme dit l'ancien adage français, que je trouve fort bon : « Nul n'a droit en sa peau qui ne la défende. »

Meyer fut condamné à deux cents francs d'amende « attendu, dit le jugement, qu'il est impossible de déterminer si la blessure et la mainmise sur l'épée du plaignant ont été simultanées ».

Je n'avais jamais réclamé qu'on guillotinât ce combattant sans scrupule — conclut mélancoliquement Drumont. Je ne suis pas de ceux qui accablent les vaincus, mais j'aurais trouvé décent que M. Meyer eût la catastrophe plus modeste, et qu'à la suite de cet incident, il allât faire un

petit voyage et disparût pour quelques mois. Je suis d'autant plus à l'aise pour écrire ceci qu'en pareille occurrence je n'aurais à compter sur nulle pitié. Un clérical saisissant l'épée de son adversaire de la main gauche pour le frapper plus sûrement ! Entendez-vous le ramage d'ici ! Devinez-vous ce qu'aurait été cette chasse au calotin ? Quel charivari depuis *La République française* jusqu'au *Radical,* de *La Lanterne* jusqu'au *Voltaire* ! La main gauche se serait appelée du coup « la calotine » et l'on n'aurait pu prendre une salière de la main gauche dans une table de commis-voyageurs sans qu'on s'écriât : « C'est le coup d'Escobar !... »

On reconnaît là ce ton bonhomme, ce raisonnement simple et cordial, qui fait sourire le lecteur ami, mais serre le cœur de l'ennemi, parce qu'il devance toute riposte, coupe la retraite. C'est le pas tranquille, égal, solide, de l'homme décidé à tuer, à convaincre comme on tue.

Le grand reproche que m'ont fait ceux qui attaquent notre religion du matin au soir, qui en tournent les cérémonies en ridicule, couvrent ses ministres d'injures sans nombre, a été de m'être attaqué par fanatisme à une religion différente de la mienne. Or, comme je l'écrivais au juif Lisbonne, il n'y a pas dans les douze cents pages de *La France juive,* un outrage à un rabbin, une raillerie même inoffensive contre des croyances dont je ne parle qu'avec infiniment de circonspection.

Mais depuis cent ans les juifs nous offrent une représentation permanente du *Sourd* ou de l'*Auberge pleine,* Israël s'amuse à jouer avec nous aux propos interrompus :

« Comment se fait-il qu'en quelques années la fortune presque entière de la France se soit centralisée entre quelques mains juives ?

— Quoi ! malheureux ! vous voudriez au nom des préjugés d'un autre âge, nous empêcher d'adorer le Dieu de Jacob, de célébrer yom-Kippour et Peçah ?

— Vous vous êtes abattus comme une pluie de sauterelles sur cet infortuné pays. Vous l'avez miné, saigné, réduit à la misère, vous avez organisé la plus effroyable exploitation financière que jamais le monde ait contemplée.

— C'est la fête de Soucoth qui vous gêne ? Soucoth, la

poétique fête des feuillages !... Allons donc, soyez de votre temps, laissez à chacun la liberté de conscience !

— Les juifs allemands que vous avez trouvé le moyen d'introduire dans tous les emplois, dans les ministères, dans les préfectures, au Conseil d'État, sont impitoyables persécuteurs, ils vilipendent tout ce que nos pères ont respecté, ils jettent nos crucifix dans des tombereaux à ordures, ils s'attaquent même à nos sœurs de charité !

— Les principes de tolérance proclamés par 89 ! Il n'y a que ça ! C'est la gloire d'Israël d'avoir répandu ces doctrines. Cher et bon Israël ! Israël, phare des nations ! Israël est le champion de l'humanité : il veut le bien de tous les peuples... c'est pour cela qu'il le leur prend. »

Tel est bien l'accent du vainqueur, son éclat de rire farouche, le rire celte, hélas ! toujours un peu naïf... « Je vous tiens ! » crie chaque ligne du seul livre d'Édouard Drumont où respire la joie. Il les tenait en effet. Il les a tenus six mois, un an peut-être. Il avait la main sur les fonds secrets du régime, et dans l'autre main le livre de comptes. « Rendez-le-moi ! criait la Démocratie rouge de honte. Vous avez forcé mes tiroirs. On ne demande pas à une femme d'où vient l'argent... — Mais quoi ! faut bien vivre... » bégayaient les politiciens déjà blêmes. Et c'est vrai ; seulement, la République a besoin de vertu. Elle est sans cesse menacée de payer chèrement, irréparablement, l'abus qu'elle a fait, depuis son bon papa Jean-Jacques, de ce mot dangereux. L'électeur qu'elle nourrit de matières si grasses la veut désintéressée à proportion qu'il est lui-même plus glouton. Si absurde que cela paraisse, l'infatigable quémandeur ne veut pas savoir d'où vient l'argent.

Époque trop oubliée au-dessus de laquelle se dresse comme un phare la tour de M. Eiffel ! Le souvenir de l'Empire est encore vivace. Après en avoir flétri les mœurs au nom des principes humanitaires, la démocratie jalouse se travaille pour retrouver le secret des splendeurs faciles, dont elle a visiblement la nostalgie. La Banque doit encore faire les frais de l'installation. Il est juste qu'elle favorise ses hommes, fils, neveux, cousins, arrière-cousins de Pologne ou de

Hongrie. C'est l'explication la plus vraisemblable qu'on puisse trouver d'un fait d'ailleurs certain : l'envahissement par les juifs des meilleurs postes, des meilleures places — ce foudroyant succès dont la simple lecture des annuaires suffirait aujourd'hui à convaincre les moins prévenus. Impossible de nier qu'un moment du moins la République ait cru trouver là les cadres d'une nouvelle aristocratie, et sans doute aussi les artisans d'une espèce de renaissance artistique, littéraire, philosophique, à laquelle elle eût pu donner son nom. La publicité fit le reste, les pacifiques envahisseurs s'étant d'abord solidement installés dans les salles de rédaction, et se poussant de leur mieux les uns les autres. À cette rumeur du boulevard répondait le murmure bienveillant des salons mondains où tant de riches héritières juives, devenues duchesses ou marquises, donnaient le ton, décidaient du pschutt et du vlan. Bref, dix ou quinze ans, le juif fut à la mode. L'ironie juive, sa mélancolie à la fois puérile et désespérée, orientale, ce goût des confiseries barbares, le cynisme déchirant, prophétique d'une race surmenée, son sens effrayant de la mort, ont passionné nos Français. « Avez-vous lu Baruch ? » disait déjà le bon La Fontaine. Mais il y avait ici beaucoup plus que de la curiosité. « *Ce qui demeure le plus saisissant pour moi de ces études sur le sémitisme, écrit Drumont, c'est l'attraction irrésistible qui pousse dans les bras du juif ceux qui doivent périr par le juif. Évidemment, il y a là une sorte d'hypnotisme, d'envoûtement, d'ensorcellement :*

J'ai vu trois hommes de valeur, trois vrais Français disparaître successivement dans l'alcôve d'une vieille juive, toute fanée, peinte comme une idole de l'Inde, tout à fait mortuaire... Je disais à l'un d'eux : « Puisque le vice t'entraîne, pourquoi ne prends-tu pas une belle Margot bien fraîche, ayant de beaux yeux, des dents saines et blanches, des formes juvéniles ? Au point de vue de la plastique, tes amis auraient au moins de la satisfaction. » Non ; c'était précisément cette odeur de cimetière qui les attirait tous.

Et c'est le même spectacle partout. Des hommes qui n'auraient qu'à être eux-mêmes pour intéresser, pour ral-

lier des consciences et des cœurs, pour représenter quelque chose de vivant, en un mot, vont se jeter dans le juif pour y mourir.

Curieux raccourci, vision violente et sommaire. Nous touchons là, nous voyons surgir des textes, de l'amas de chiffres, de faits, de dates, une de ces images entrées si profond, si profondément marquées, creusées, que la sensibilité de l'écrivain en propage l'ébranlement douloureux, la brûlure, à travers l'être tout entier, jusque dans la pensée la plus abstraite. De jeunes Français au regard bleu, à la moustache blonde, aux larges épaules, faits pour la bataille et l'amour, et cette vieille idole juive à la bouche pourrie !... Comme il enrage de ne pas comprendre ! Car il a cru la France pis que trahie, ensorcelée.

D'autres le crurent avec lui. Singulière époque. Nulle société ne fut moins capable de défense, plus complètement à la merci de qui eût voulu la prendre. On l'eût bien fait rire en lui parlant de la primauté de l'économique, car ses futurs maîtres en étaient encore à calculer leurs chances, se contentant de saisir çà et là de solides points d'appui. Entre des liens aussi lâches, elle montrait une agitation désordonnée, convulsive. La bourgeoisie, déjà dépossédée en secret, préparait ainsi que sa propre apothéose, avec le centenaire de la Liberté, l'Exposition universelle de 1889. Incapable de prévoir, ou même de concevoir, d'autres institutions que les siennes, une autre évolution sociale que celle qui avait assuré sa prééminence, elle continuait de s'enorgueillir du grand essor industriel de 1830, sans imaginer que le profit lui échapperait dans un moment, au bénéfice de la finance juive. Elle avait couvert la France d'usines, construit les chemins de fer, creusé les mines — dévorant dans cet effort immense presque toutes les réserves que lui avait laissées l'ancien régime. Le jour allait venir où ce matériel colossal pèserait trop lourd à ses épaules, en ferait une proie facile pour un adversaire rusé, que rien n'encombre.

Pour les juifs, pas besoin d'outillage compliqué, leur profession s'exerce, la canne à la main : des papiers à vignettes, un pot de colle pour placarder les affiches, et c'est tout. Avec un prospectus comme celui du Honduras, les Bichoffsheim, les Scheurer, les Dreyfus raflent quatre-vingts millions à l'épargne française. Il n'y a pas d'industrie qui soit aussi rémunératrice. Les industriels les plus malins auraient beau diminuer les salaires, augmenter le travail, réduire leurs ouvriers à l'état de fantômes, ils n'arriveraient jamais à produire assez de fils, de rails et de pains de sucre, pour gagner une pareille somme en un an.

Singulière époque ! Le désordre des esprits était à son comble, l'intelligence française en proie à une crise étrange d'enthousiasme à vide et de curiosité stérile, prête à tout accueillir, incapable d'assimiler rien. L'anarchie eût été parfaite, si l'esprit national, profondément affiné par les humiliations de la dernière guerre n'était resté extraordinairement sensible à on ne sait quelle menace obscure. Cette angoisse vague, le désir, la soif d'être rassuré à tout prix, par n'importe quoi, est à l'origine du Boulangisme, la suprême tentative de libération d'un peuple rendu presque aveugle, qui cherche sa route à tâtons.

La France eût pu s'épargner cette expérience qui la laissa épuisée comme après une trop forte dépense d'héroïsme, bien qu'elle n'y eût engagé que des passions assez basses. Drumont lui montrait un autre chemin. Et, comme les chefs nés, il le montrait en s'y jetant lui-même à corps perdu, sûr du premier obstacle à culbuter, comptant pour le reste — à la manière du soldat — sur sa chance, et aussi les fautes de l'ennemi. Quoi de mieux ? Il est facile de dire que l'antisémitisme ne mène nulle part. Telle est l'objection de ceux qui n'ont lu aucun des livres-maîtres qui s'intitulent *La France juive, La Fin d'un monde, La Dernière Bataille, Le Testament*. Avant tout, il est une critique terriblement lucide d'un système social qui ne peut aboutir qu'à la dictature de l'argent, et il pèse de tout son poids sur la charnière. Ainsi échappe-t-il par sa définition aux entreprises des banques. Le Boulangisme est mort de ses compromissions financières.

Où l'antisémitisme menait-il donc ? objectera-t-on. Sans doute il n'est pas aisé de le dire — car nous verrons qu'il est devenu lui-même, à la longue, la proie d'un certain nombre de niais ou de combinards. Mais ce que nous savons, c'est que la pensée de son créateur mène à une dictature de salut public, une dictature nationale, imprégnée des traditions de l'ancienne France et de notre vieux Droit public, un régime coutumier, populaire, en même temps qu'à un ordre chrétien. Charles Maurras ne s'y est jamais trompé : directement ou non, la pensée de Drumont mène au roi.

Du printemps 1888 au 20 avril 1892, date de la fondation de *La Libre Parole,* cette pensée agita puissamment les esprits. Comme toutes les très grandes pensées, les pensées, tout entières vivantes, qui sont moins faites pour être connues qu'aimées d'amour, possédées, elle atteignait en plein les âmes simples, capables de se résumer en quelques images violentes, essentielles. Justicière, elle allait jusqu'au bout de son rôle d'accusatrice, elle désignait un ennemi, le nommait. Aux passions, elle jetait une proie. Les politiques en chambre fronceront le nez à l'idée que dix volumes de critique, d'érudition, d'âpre satire sociale, puissent se résumer en un cri de guerre civile : Vidons Rothschild ! Mais les politiques auront tort. Parce que la liquidation des milliards juifs, peut-être aussi facile et en tout cas infiniment moins inique que la confiscation, cent ans plus tôt, des biens de mainmorte de l'Église ou du patrimoine des émigrés, aurait eu, au regard de tous, l'immense valeur d'un symbole. Commencée sous ces auspices, la Contre-Révolution prenait aussitôt le caractère de la vaste réforme sociale, à laquelle pensait Chambord mourant, la réconciliation du peuple et de l'État, unis contre l'oppression de l'argent.

Ce que je demande, en un mot, c'est une *révision de la Révolution,* selon l'expression de Jacques de Biez. La liquidation qui a eu lieu en 1789 s'est faite aux dépens des honnêtes gens et au profit des coquins, des parasites et des

exploiteurs étrangers ; faisons la liquidation de 1889 aux dépens des coquins, et au profit des honnêtes gens, des Français et des travailleurs.

C'est une amère plaisanterie que de prétendre qu'en parlant ainsi, j'attaque la Propriété. J'accepte très bien, et la plupart des ouvriers acceptent très bien avec moi, qu'il y ait des millionnaires. Seulement, la question change lorsqu'on se trouve en présence de gens qui, comme les Camondo, les Cahen d'Anvers, les Bamberger, les Ephrussi, les Heine, les Mallet, les Bichoffsheim, ont 200, 300, 600 millions acquis par la spéculation, qui ne se servent de ces millions que pour en acquérir d'autres, agiotent sans cesse, troublent perpétuellement le pays par des coups de Bourse.

Cela, ce n'est plus une propriété, c'est un pouvoir, et il faut le supprimer quand il gêne. Le comte d'Armagnac était incontestablement propriétaire par droit d'héritage du comté d'Armagnac, et Louis XI n'a pas hésité une minute à lui confisquer son comté. Louis XI n'admettrait pas plus qu'un Rothschild ait trop de milliards qu'il n'admettait qu'un seigneur féodal eût trop d'hommes d'armes chez lui. Le pouvoir d'un financier qui a trois milliards est autrement redoutable que ne le serait ce pouvoir d'un seigneur disposant de quelques milliers d'hommes d'armes.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais j'aperçois dans la situation actuelle, en même temps qu'une usurpation odieuse, un côté burlesque et charivarique. Il faut que les Français d'aujourd'hui soient aussi bêtes qu'ils le paraissent pour ne pas en être frappés.

Vous figurez-vous sur un nouveau radeau de la Méduse, un monsieur qui a emporté une petite succursale de Potel et Chabot : jambons succulents, pâtés exquis, andouillettes savoureuses, dindes truffées, primeurs délicates ? « C'est ma propriété », murmure-t-il. Et nos amis des cercles catholiques, qui sont sur le radeau avec les affamés, vous disent : « C'est sa propriété ! Si vous le voulez bien, mes chers frères, nous allons nous mettre en prières afin d'obtenir que la digestion de ce monsieur soit heureuse. »

VIII

Ô RACE DOUCE ET FORTE !

On ne peut dire qu'Édouard Drumont négligea de jouer sa chance, pour employer l'argot du sport. Après *La France juive* et *La France juive devant l'opinion,* il écrivait *La Fin d'un monde,* qui est peut-être son meilleur livre, avec ses chapitres si riches, si denses ; le règne de la Bourgeoisie, les Monopoles, l'Idée socialiste à travers le XIXe siècle, le Socialisme actuel, le Socialisme catholique, les Simulacres — et enfin *La Dernière Bataille* et *Le Testament.* Que ne devait-on pas attendre d'une pareille fermentation d'idées justes, en pleine anarchie intellectuelle, quand le régime ne disposait plus que d'une idéologie hésitante, en voie de transformation avant qu'elle osât se renouveler dans le marxisme ! Seulement le secours vint à la République du côté qu'elle l'attendait le moins. Le parti clérical l'allait sauver une fois de plus.

Là, sûrement, fut l'erreur du grand homme. Catholique de tradition, et pour ainsi dire de race, mais converti d'hier, il eut cette faiblesse de ménager des hommes dont il savait mieux que personne la prodigieuse lâcheté intellectuelle. Il commit cette folie de prétendre y recruter le meilleur de sa troupe, sa troupe de choc. Et la folie plus impardonnable encore de commencer par leur jeter à la face, dans le vain espoir de les redresser, ces vérités qu'ils ne pardonnent jamais parce qu'ils en subissent malgré eux

l'évidence. Parti à l'écart de tous les partis, réellement inutilisable, qui a élevé l'exception du jeu à la hauteur d'un principe universel, car il fait de la politique autant qu'il est nécessaire au succès de ses combinaisons puériles, et, dès qu'apparaît le risque, se replie vers ses chefs spirituels pour en implorer des consignes prudentes qu'il est sûr qu'on ne lui refusera pas.

Espérer compromettre de tels hommes, quelle folie ! Au lieu que l'antisémitisme avait de quoi soulever les faubourgs. Une fois incarné dans de solides gaillards en pantalons de velours, on eût député vers elle des suppliants la corde au cou, et le mot d'antisémitisme serait prononcé aujourd'hui dans les sacristies avec la même dévotion que celui de démocratie, hier encore frappé d'interdit. Lorsque Drumont reconnut cette vérité si simple, il était bien tard. En 1890, pourtant, il écrit déjà :

Mon erreur fondamentale a été de croire qu'il existait encore une vieille France, un ensemble de braves gens, gentilshommes, bourgeois, petits propriétaires, fidèles aux traditions de leur race et qui, égarés, affolés, par les turlutaines qu'on leur débite depuis cent ans, reprendraient conscience d'eux-mêmes si on leur montrait la situation telle qu'elle est, se réuniraient pour sauver leur pays.

Pour être juste, il faut ajouter qu'il m'était bien difficile d'éviter ce malheur. Depuis vingt ans nous avons vécu dans cette idée qu'il y avait deux partis : d'un côté des vrais Français, honnêtes, généreux, épris de la grandeur de leur patrie ; de l'autre, des exploiteurs, des républicains cyniques, des tripoteurs éhontés, persécutant et opprimant les vrais Français honnêtes. Cette conception est absolument erronée. En réalité il n'y a pas deux partis politiques, il y a un système, le système capitaliste juif, auquel sont également affiliés les représentants des partis qui se disputent le pouvoir. À ce système, les républicains plus avisés, parce qu'ils sont plus besogneux, demandent peut-être des satisfactions plus immédiates ; ils font preuve, peut-être de plus d'âpreté et d'impudence, mais les conservateurs sont aussi attachés à ce régime que les républicains ; ils ont peut-être plus d'intérêt qu'eux à sa durée, et ils n'entendent pas qu'on y touche.

L'opposition cléricale est en effet la plus dangereuse de toutes, parce qu'elle est sournoise, larvée. La résistance qu'elle oppose est élastique. Quel discours, quelle campagne de presse vaudrait la consigne chuchotée d'oreille à oreille, toujours la même : se méfier, attendre, garder le silence... Cinq cent mille lecteurs s'étaient arraché *La France juive :* lorsque son auteur voulut passer de la parole aux actes et fonder la Ligue nationale antisémitique de France, il trouva trois hommes alors sans aucun crédit, sans influence réelle, trois enfants perdus : Jacques de Biez, Millot, Morès.

Humble début de la Ligue ! Pauvreté incompréhensible lorsqu'on songe à l'immense retentissement de l'œuvre qu'elle allait tâcher de servir avec des moyens misérables, qui eussent paru ridiculement insuffisants au moins opulent des comités radicaux de la Garonne ou du Gard. Un rez-de-chaussée de la rue Lepic, n° 48. Deux petites pièces meublées chacune d'une table noire et d'un cartonnier. Au mur la puissante et naïve affiche du cher Villette, le Gaulois tenant à bout de bras la tête du veau d'or, coiffée sur l'oreille d'un tortil de baron, cinq ou six épreuves de la proclamation fameuse placardée dans la nuit du 4 au 5 septembre 1889, les statuts de la Nouvelle Ligue.

La Ligue... a pour but de défendre, par tous les moyens appropriés aux circonstances, les intérêts moraux, économiques, industriels et commerciaux de notre pays.

Elle est une œuvre de relèvement national, politique et pour la conscience de chacun, d'assistance réciproque et paternelle.

Elle laisse à ses membres toute liberté politique et religieuse. Elle combattra... les influences pernicieuses de l'oligarchie judéo-financière, dont le complot occulte compromet chaque jour davantage la prospérité, l'honneur, la sécurité de la France.

... Ne peuvent faire partie de la Ligue :

1° les juifs ;

2° les renégats juifs ;

3° quiconque aura perdu ses droits de citoyen à la suite d'une condamnation infamante.

On lit, on relit avec mélancolie, sur la vieille feuille usée, ces courts paragraphes encore chargés de je ne sais quelle fièvre ingénue, d'un enthousiasme un peu confus, puéril. « La Ligue laisse à ses membres toute liberté politique et religieuse... » Pauvre, pauvre ruse d'honnêtes gens, où ne se retrouve ni l'esprit ni l'accent du maître, future proie des comitards et des candidats !... « Le montant de la cotisation annuelle est facultatif, avec un minimum de trois francs. »... Ici Rothschild a dû sourire.

« Jacques de Biez ressemble à son aïeul le connétable, qui fut décapité, puis réhabilité solennellement, écrivait Hugues Le Roux à *Figaro*. Il a dans les veines un sang qui demande à couler dans les guerres de religion. » Solide Normand aux yeux clairs, les cheveux drus et droits, avec sa belle barbe blonde taillée à la Guise. « Brillant écrivain de la presse républicaine, ami des puissants du jour, lui dit Drumont dans la préface du *Testament*, il n'eût tenu qu'à vous de prendre part à la curée en restant parmi ces hommes dont la main gauche est remplie d'iniquités et la main droite pleine de présents. Vous ne l'avez pas voulu. » Tête ardente, un peu folle, mais tête de Celte, faite pour être cassée d'un coup de pistolet après avoir été caressée par de belles mains. Aux prêtres qu'il rencontrait, il disait moitié sérieux, moitié riant, un peu inquiet tout de même : « Êtes-vous bien sûr que Jésus-Christ fût juif ? Drumont s'en accommode, mais moi, cela me gêne. »

Millot... mais comment peindre l'ouvrier de Paris, le héros grasseyant du faubourg, avec ses bons yeux fidèles imbibés de vin blanc, sa lèvre humide, ses fières moustaches, sa passion du beau langage, son cœur si vite attendri ! « Fidélité aux copains », est écrit à chaque pli de son visage un peu blême, usé à quinze ans, d'adolescent mûri dans la rue. Mais qui ferait la part, en un tel homme, de la vérité et du mensonge — ô race douce et forte, qui porte le signe de la femme, faite pour l'amour et la rigolade, tout à coup jetée dans la mort, imperturbable. Des années et des années, Millot expliqua gravement, aux auditoires

ahuris, que bijoutier de son état, la juiverie l'avait ruiné grâce à la concurrence des bijoux fourrés. Seulement, bien avant qu'il eût fait son exposé cocasse, chacun avait compris que ce n'était là qu'un prétexte inventé pour contenter le beau monde, affamé de logique, et que, bijoutier ou non, Millot eût haï les youpins, exactement comme le cabot parisien, baladeur et chimérique, si cordial avec les camarades, hait le chat feutré, calculateur, dont les façons de vivre lui demeurent incompréhensibles. Et dès qu'il avait fini de jouer son rôle d'honnête ouvrier français dépouillé par les tyrans du prix de ses sueurs, il dégringolait de la tribune pour offrir aux ligueurs antisémites le petit insigne-breloque fabriqué par lui, représentant l'auteur de *La France juive* terrassant le dragon... Millot était secrétaire de la Ligue. Il mourut gérant de *La Libre Parole*.

De Biez et Millot, deux types connus, familiers, avec les défauts et les qualités de chez nous. Sur de tels hommes la prise de Drumont est très forte, directe. Son œuvre témoigne assez qu'il les juge avec une maîtrise singulière, une complaisance nuancée d'ironie. Littéralement, il plonge dessus. Mais il allait rencontrer sur son chemin un être de race supérieure, égale à la sienne, pareillement sans peur, mais d'une autre espèce, faite pour le séduire et l'exaspérer, un grand seigneur resté par miracle une sorte d'aventurier, orgueilleux, presque bravache, avec un goût magnifique de la canaille, du gros vin, des rixes, né pour de grandes choses, accordé à un grand destin. D'ailleurs hors de la mesure commune, indisciplinable, dont personne au monde n'eût su tirer parti, sinon peut-être quelque prince aux yeux d'aigle, dompteur de femmes, de chevaux, chasseur de tigres, un duc Philippe d'Orléans, par exemple — Antoine de Vallombreuse, marquis de Morès.

Fils du duc de Vallombreuse et de Mlle des Cars, ancien sous-lieutenant au 1er régiment de cuirassiers, démissionnaire en 1881, il avait épousé en 1882 la fille unique d'un riche banquier américain, Mlle Médora de Hoffmann. Quittant la France pour

l'Amérique, il s'était fait éleveur de bétail et rencontrant, lui aussi, l'ennemi juif, la coalition des éleveurs et des banques juives, il avait englouti dans une lutte furieuse, insensée, des sommes immenses. Aux trois quarts ruiné, il revenait en France vers 1887, repartait pour les Indes, visitait le Tibet, le Tonkin, et, par une de ces inexplicables illuminations qui fit si souvent de ce beau capitaine d'aventures un être admirablement équilibré, il forme le projet d'ouvrir au Tonkin une voie vers la Chine, de construire une ligne de chemin de fer allant de la mer à Tien-Yen, jusqu'à Lang-Son et Bin-Hi.

Mais là-bas encore, il est trahi. Le sort du Tonkin n'intéresse personne. En haine de Ferry, Clemenceau a soulevé l'opinion contre ce qu'il appelle, en son jargon de carabin démagogue, une aventure militaire. L'infatigable coureur de routes rentre au pays natal, et, déjà oublieux de la gloire, retrouve le théâtre, le monde, les cercles, tout ce qu'il faut pour distraire, sinon rassasier, une admirable vanité d'enfant, qu'aucune expérience ne saurait vieillir. Soudain, il rencontre Drumont.

On voudrait savoir quelles furent les premières paroles échangées, le premier regard. L'auteur de *La France juive,* toujours entêté de chiromancie, prit-il entre les siennes, pour l'examiner à la loupe, cette main que le soleil d'Afrique allait dessécher quelques années plus tard, clouée au sable brûlant par le poignard d'un voleur maure ? Dieu lui envoyait cet ami. Mais l'être d'instinct, de pressentiment, qu'était Drumont ne pourrait guère s'y tromper : ce n'était pas là, sûrement, le compagnon de sa vie, de toute sa vie, jusqu'à la victoire — c'était l'homme qu'on emmène au petit jour, par un triomphal matin de printemps, pour un coup de main hasardeux, pour un duel à mort. — En avant !...

C'est donc avec ces trois hommes, autour desquels vont se grouper — est-ce grouper qu'il faut dire ? — s'amalgamer un certain nombre de professionnels médiocres — parmi lesquels deux ou trois journalis-

tes de talent brillent, hélas ! comme des phares — que Drumont va tenter de réaliser la trop admirable devise de *La Libre Parole* future : « La France aux Français. » À distance, une telle prétention fait sourire. C'est qu'on oublie trop, dans la psychologie de l'auteur de *La France juive,* la part du fatalisme, de ce fatalisme superstitieux qui est justement celui du joueur, et qui semble bien avoir inspiré tous les actes de sa vie publique. Hors de sa bibliothèque, l'historien, l'érudit, le travailleur consciencieux qui couvre de sa fine écriture des pages et des pages de notes, redevient instantanément le duelliste qui ne compte pour vaincre que sur sa chance et la faute de l'adversaire. « Qui calcule trop, disait-il, n'entreprend rien. » Conscient de la toute-puissance de ses livres, de leur force interne, il sortait d'eux, de ce soliloque, rajeuni, renouvelé, aussi libre qu'un petit enfant. Nous avons tellement l'habitude de penser par syllogismes rigoureux, que nous fermons les yeux à une évidence pourtant aussi claire que la lumière même du jour : il y a rarement proportion entre la grandeur des résultats, et celle des moyens mis en œuvre pour les atteindre. La plupart des actes dont le retentissement a été considérable, des actes décisifs dans leurs conséquences, ne sauraient contenter le théoricien. Beaucoup d'entre eux paraîtront naïfs, parfois un peu niais : aucun homme de goût n'y eût songé, n'importe quel romancier de profession se vanterait de trouver mieux, la plume à la main. Seul, l'homme providentiel a le pressentiment de certaines lois secrètes du succès et qu'un geste téméraire, ou même fou, fait à la minute favorable, n'est jamais indifférent, au lieu que l'acte le mieux conçu accompli un jour trop tard, ne vaut rien.

Peut-être, en somme, la faiblesse de Drumont fut-elle de n'avoir pas su choisir, de ne s'être jamais fié tout à fait, soit au calcul, soit à sa chance. Même au temps du Panama, lorsqu'on le voyait émietter chaque jour l'ennemi, dépecer Reinach brin à brin, fibre à fibre, acculer pas à pas au suicide ce mort vivant, une phrase inachevée, un mot échappé révèle encore

l'érudit nostalgique, l'être fait pour tirer du spectacle du monde et de ses propres passions une philosophie désespérée. Pourtant, ne l'accusons pas trop vite d'avoir, en 1890, choisi ses collaborateurs avec quelque insouciance. S'il court son risque à fond, c'est qu'il sent déjà la situation compromise, et notre pauvre peuple surmené, épuisé — épuisé jusqu'à l'écœurement par la fièvre boulangiste. Arrivera-t-il trop tard ? Jamais il n'a senti plus profondément, plus amèrement, depuis 1871, la nécessité d'agir à tout prix, d'agir vite. Le succès de *La France juive* s'est à demi-perdu dans l'affreuse ivresse qui a jeté pêle-mêle, derrière une espèce de magicien culotté de rouge — de l'espèce des beaux prestidigitateurs à barbe blonde qu'on invite aux matinées d'enfants — opportunistes et radicaux, gens d'église et mastroquets, marchands de pipes, courtisanes, académiciens, poètes, Barrès, Laguerre, Déroulède, et les camelots du boulevard Montmartre. Ce qui fut, à bien des égards, le suprême sursaut du patriotisme — privilège aujourd'hui, hélas ! d'un petit nombre de Français conscients — a, dans l'histoire, l'apparence d'un carnaval. Dieu sait quelle garantie donnait aux gens de droite un général de pure orthodoxie radicale, qui jadis colonel au 133e de ligne, à Belley, ayant adressé à son chef direct, le duc d'Aumale, des lettres obséquieuses, devenu ministre de la Guerre, niait honteusement à la tribune les avoir jamais écrites, jusqu'à ce qu'un sanglant démenti l'eut contraint à se perdre dans des distinctions cafardes ! Mais les gens de droite avaient cru flairer un dompteur, tendaient déjà leurs croupes. Seulement, alors qu'ils attendaient une bastonnade voluptueuse, ils ne reçurent qu'une douche. Elle leur glaça les reins pour cent ans.

Carrière fulgurante ! Colonel en 1874, général en 1880, directeur de l'Infanterie en 1882, divisionnaire en 1884, ministre en 1886, puis trouvant sur son chemin ce bonhomme épique et cocasse du nom de Déroulède le traînant dès lors dans son sillage ainsi qu'un croquemitaine noir au nez de polichinelle, tout à coup disgracié par les parlementaires, témoin béné-

vole, ahuri, de la création du boulangisme, spectateur de sa propre légende, imposée à l'opinion par Rochefort, financé par Thiébaud et Dillon selon les meilleures méthodes américaines, maître un moment des destinées françaises, maître de la France, et la laissant échapper comme une jolie maîtresse capricieuse qui file entre les mains d'un sous-lieutenant au premier croisement de rues — enfin l'effondrement, l'exil, le suicide... ô chef-d'œuvre balzacien ! Qui mieux que Drumont eût été capable de réaliser l'ironie vraiment atroce de la dernière croisade, avec comme Pierre l'Ermite le chanteur Paulus, lançant le refrain fameux *En r'venant de la r'vue !* Le diagnostic si dur de *La France juive* trouvait là sa confirmation. « Le général, écrivait Arthur Meyer, est la meilleure arme forgée contre le parlementarisme, prenons-la, sans regarder au manche. » Le marquis de Beauvoir, chef de cabinet du comte de Paris, Albert de Mun, le baron de Mackau, le comte de Breteuil, la duchesse d'Uzès se disputaient « cette force populaire », qu'il importait de ne pas laisser confisquer par les bonapartistes et les plébiscitaires. Tous ces professionnels de l'intrigue politique, avec leurs informateurs, leurs clients, leur boîte à fiches, attentifs à n'être pas dupes de leur grand homme, l'étaient les uns des autres. Ils ne voulaient qu'un instrument. La force de Drumont est de haïr le régime qu'il veut abattre. Du premier coup, au contraire, il devine que, derrière ce bel uniforme posé sur le dossier de la chaise, il y a Cornélius Herz et le syndicat juif. Rien de plus. L'homme est peu de chose :

C'est un soldat sans doute, mais sous le soldat, il y a le fils de l'agent d'affaires madré, ergoteur, habile et maladroit tout ensemble. Sous la peau de lion la queue de renard se montre à chaque moment, et la physionomie elle-même est parlante sous ce rapport. Pour un observateur elle apparaît enveloppée d'une atmosphère de dissimulation et de fourberie.

Cette fourberie, il convient de le dire, n'est pas de l'espèce machiavélique et noire, elle est inconsciente, presque

enfantine. Le général n'est pas un tartufe, c'est un trompeur de naissance qui ment avec une sorte de spontanéité : c'est pour lui que semble avoir été créée cette expression : « Il n'a pas le culte de la vérité. »

Plus loin encore l'horoscope étrange, qu'on ne peut lire aujourd'hui sans un frisson :

L'étude de la main rend également d'utiles services. Ce qui frappe, dans celle de Boulanger, c'est l'absence complète de tous les signes auxquels on reconnaît une individualité supérieure... La ligne de cœur n'existe pas. La ligne de tête, très courte, s'arrête sous Saturne, ce qui est le signe de la fatalité ; elle est terminée en fourche, ce qui veut dire dissimulation, fourberie. La ligne de vie brisée indique que le général mourra vers cinquante-huit ans de mort violente, probablement d'un coup de couteau.

Le pouce est petit, indique l'absence de toute volonté ferme.

L'annulaire est presque aussi long que le médius, mais cela n'a jamais signifié le succès : c'est le signe presque infaillible auquel on reconnaît les joueurs.

Le mont de Vénus, très développé, confirme les appétits, le côté jouisseur que l'on connaît.

C'est par Mars, évidemment, que le général vaut quelque chose. Sous ce rapport, il a une vraie main de soldat.

Même à quarante ans de distance, le sceptique ici peut sourire, mais quiconque n'a pas oublié la tragédie de Panama frémit en lisant sur la page jaunie d'un livre oublié, écrit en 1889, trois ans avant que se découvrît le scandale : « Cornélius Herz a dû se charger de l'affaire : il avait connu le général en Amérique, il l'imposa au gouvernement par Clemenceau. » D'ailleurs, alors qu'amis ou ennemis du dictateur semblaient avoir perdu tout sang-froid, emportés, roulés par l'événement comme par une vague de fond, l'écrivain solitaire avait discerné du premier coup que le foudroyant succès d'un tel homme restait hors de proportion avec son mérite, s'expliquait naturellement par la veulerie, l'esprit grégaire du public, ce qu'on devrait appeler d'un nom ignoble, de son vrai nom, la vacherie. Au pis aller, pensait sans doute

Édouard Drumont, je vaux mieux qu'un Thiébaut : « À une époque où les hommes sont parqués en troupeau, marchent par groupes, obéissent à des consignes de parti, Thiébaut représente une force tout à fait nouvelle et imprévue, la force d'une individualité. Quand une individualité intelligente, énergique, consciente de ce qu'elle veut, est tout à coup lâchée à travers ces politiciens qui ne se remuent qu'en tas, on ignore ce qu'elle peut faire, c'est comme un cheval échappé tombant au milieu d'une centaine de dindons : une fois qu'ils ont perdu la file, les dindons s'agitent encore plus que le cheval. »

Oui, avec Millot, de Biez, ou Morès, Viaud ou Papillaud, qu'importe ? Thiébaut n'était qu'un admirable courtier électoral, servi par une santé de fer. Ce n'était pas le chef. Le chef, c'était celui que Constans, mieux informé, jugeait un *miles gloriosus* fanfaron de paroles et vivant dans des transes continuelles. Mais lui, Drumont, sent bien qu'il ne laissera pas passer « cette minute oscillante et perplexe qui décide de la destinée », cette « minute grosse d'un siècle », pour employer l'expression de Carlyle. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas peur d'interroger son cœur, ses nerfs, ses muscles, et d'entendre l'être tout entier répondre, face au péril et à la mort : je suis prêt ! Quelle ivresse !

IX

LE NONCE DU PAPE
ET LE
BIENHEUREUX LÉO TAXIL

La nouvelle Ligue, riche de quelques billets de mille francs, entreprit aussitôt une campagne de conférences. La réunion de Neuilly, entre toutes, est restée célèbre. Drumont y lut un de ces discours, magnifiques de rythme et d'accent, qu'il débitait d'un air d'ennui, avec une moue d'enfant boudeur. Morès, roulant des épaules de portefaix, livré, en apparence du moins, à toutes les furies de la guerre civile, au fond très réfléchi, très froid, scandant chaque phrase des « nom de Dieu ! » retentissants, frappa de stupeur l'auditoire, puis déchaîna l'enthousiasme. À la surprise de la police, l'immense avenue s'emplit, vers minuit, d'une espèce de rumeur sournoise, d'un murmure bas et sinistre, plus redoutable que les huées. Dès le lendemain, le grand rabbin du Consistoire central des Israélites de France, Zadoc-Kahn, adressait au *Temps* sa lettre célèbre, où les naïves flatteries à l'adresse du régime donnent la mesure d'une terreur que les assurances des ministres ne suffisaient plus désormais à apaiser. « C'est déjà trop que, cent ans après la Révolution de 89, il puisse se produire dans nos réunions publiques de telles excitations contre toute une catégorie de citoyens qui sont d'aussi bons Français que qui que ce soit. » — « Comme juif, je m'en afflige, comme

Français, j'en rougis. » — « La France ne serait plus la France, c'est-à-dire le pays des traditions libérales... » Et, aussitôt après, la conclusion perfide, le piège tendu, où brûlent déjà de tomber les lâches : *« C'est chez moi une conviction absolue que pas un des membres du clergé catholique ou du clergé protestant, dont j'admire les vertus, l'élévation du cœur et de l'esprit, le patriotisme éclairé, ne voudrait souscrire à un langage qui n'est ni français, ni chrétien, ni humain.* »

L'archevêque de Paris sentit la menace cachée sous ces protestations courtoises. Mais, bien avant que se fît entendre une voix autorisée, le parti conservateur, renchérissant sur la panique du juif, donna une fois de plus le spectacle de sa ridicule et coléreuse impuissance. Après l'élection de Francis Laur au conseil municipal, on le vit boycotter sournoisement toutes les candidatures antisémites que la nouvelle Ligue avait eu l'idée de susciter dans de nombreux arrondissements. Et, sans doute en mémoire des innombrables fils d'Israël tenaillés, pendus ou grillés jadis par des religieux de son Ordre, le père Didon, alors aussi populaire que Robert Houdin ou François Coppée, auquel des succès de presse et de confessionnal avaient littéralement tourné la tête, qu'il avait d'ailleurs ronde et légère à souhait, prit prétexte d'une distribution de prix à l'école d'Arcueil pour célébrer, dans ce style spécial qui n'appartient qu'aux gens d'Église, les « grands Sémites dont les juifs sont aujourd'hui les successeurs ». Un millier de sous-didons, prêtres à la mode, apôtres de boudoir et d'étagère, gris, noirs ou blancs, reprirent le même refrain de tolérance dans l'espoir ingénu, l'espoir que nulle expérience ne déçoit, enraciné dans chacun de ces cœurs lâches, qu'une bassesse plus parfaite sera payée de retour, lassera les persécuteurs : « Au lendemain des élections municipales, dit Drumont, j'écrivais à un religieux éminent de mes amis : les Conservateurs ont été infâmes vis-à-vis de nous, comme c'est d'ailleurs leur habitude. Regardez la date de ma lettre, et souvenez-vous que je vous ai annoncé à cette date que la campagne des décrets allait reprendre. La plate-forme

des prochaines élections sera l'exécution stricte des décrets. »

L'événement devait lui donner raison.

L'injustice du monde clérical et conservateur envers le chef de l'antisémitisme est un des épisodes les plus riches de l'histoire des partis à la fin du XIXe siècle. On peut dire que la victime, avec une lucidité sans haine, a tiré la leçon essentielle qui n'a rien perdu aujourd'hui de sa vertu. Cette trahison, d'ailleurs prudente, calculée, n'apparaît nulle part mieux qu'à l'occasion d'un assez chétif incident de sa vie publique, lorsqu'il entreprit de se présenter, deux années avant la fondation de *La Libre Parole*, au conseil municipal de Paris. Ici, nous ne pouvons mieux faire que suivre pas à pas le récit qu'il en a fait lui-même au dernier chapitre du *Testament* sur ce ton de bonhomie féroce qui n'appartient réellement qu'à lui, l'apparente à Rabelais, ou mieux encore à Molière, s'accorde si étroitement avec le génie même de notre langue, son rythme secret, sa pudeur, et comme le battement de notre cœur français.

D'abord, il fait le point :

Voilà un écrivain qui a conquis la réputation par des œuvres retentissantes. Cet écrivain n'a pas été élevé par les religieux ; il n'a pas reçu le moindre service du parti-prêtre, alors que ce parti était tout-puissant ; il ne s'est affirmé chrétien que lorsque l'Église a été persécutée. C'est alors que pour la défendre, il a fait entendre une voix qui a eu de l'écho dans le monde entier.

Au moment des élections municipales, il a l'idée de poser sa candidature, il se dit : « Ma foi, l'occasion est bonne pour exposer mes idées. Les ouvriers de ce quartier sont pour la plupart d'origine française, ils auront peut-être le bon sens de comprendre les dangers que leur fait courir l'invasion des juifs allemands qui viennent exécuter chez nous des razzias comme le coup des cuivres. En tout cas, ajoute-t-il mentalement, j'aurai toujours les voix de mes frères catholiques que, depuis de longues années, je rencontre toujours le dimanche à la messe, ou à Pâques à la table de communion... » Ce raisonnement n'avait rien d'ex-

travagant. L'écrivain de quarante-cinq ans qui a un million de lecteurs ne fait pas preuve d'une ambition démesurée en briguant un siège au conseil de sa ville. D'autre part, il ne blesse les intérêts de personne puisqu'il n'a pas d'adversaire conservateur : l'un de ces concurrents est franc-maçon, l'autre tout à fait en dehors de l'Église. Ainsi se présente la situation électorale au quartier du Gros-Caillou, en avril 1890.

Pour ses débuts, le futur député d'Alger entend bien ne rien laisser au hasard. C'est Albert de Mun qui le présente aux membres du Cercle catholique auxquels il paie d'ailleurs sa cotisation depuis huit ans. Son ami, le capitaine Roger Lambelin, « joli type de soldat, un homme d'acier, un peu tranchant, un peu aigu dans les angles, profondément bon et aimable quand on le connaît », l'introduit au Comité d'action royaliste du VII[e] arrondissement — ouvriers, négociants, petits rentiers, tout à fait le vieux monde des familles de l'enclos Rey qu'a décrit Daudet, la race indomptable des royalistes plébéiens — qui acclama sa candidature en dépit d'un léger malentendu : « Un des assistants ayant témoigné le désir que je misse sur mon affiche : Candidat conservateur, je lui dis franchement : “Non. J'aime la probité dans les mots, je trouve néfaste et meurtrier le régime politique que nous subissons, je n'ai qu'un désir : celui d'en débarrasser ma patrie. Ne serait-ce pas un mensonge, dans ces conditions, que de se déclarer conservateur ? Comprendrait-on un homme qui dirait : ‘J'ai eu le malheur d'attraper la syphilis, mais je suis un conservateur et je tiens à la conserver ?’ ”

« On me dit en sortant : « Vous pouvez compter sur nous, mais nous ne répondons pas des bonapartistes. »

Royalistes, bonapartistes, boulangistes, tous ceux qu'il appelle plaisamment les « victimes de la politique », le petit peuple, enfin, fit de son mieux. Le curé de la paroisse lui-même...

C'est un digne homme que mon curé, un curé du Paris d'autrefois plus que du Paris d'aujourd'hui.

Nous avons à Paris des curés très compliqués : le curé financier, comme celui de Saint-Honoré qui sauta comme un simple coulissier ; le curé collectionneur comme l'abbé Lerebours qui arrivera devant le tribunal de Dieu comme devant un jury d'exposition rétrospective, avec une collection de bibelots à faire envie aux célébrités de la curiosité... Mon curé, lui, est simplement curé.

Mais le curé ni son suisse ne font à eux seuls la paroisse. Restent ces « catholiques riches qui habitent les grands hôtels du quartier ». Ceux-là « ne se contentèrent pas de ne donner aucun appui à leur frère dans l'embarras ; ils s'employèrent activement à l'empêcher de réussir. Ce fut le baron Reille, président du conseil de fabrique de Saint-Pierre-du-Gros-Caillou, qui se chargea d'organiser la campagne contre lui.

Étrange type que ce Reille ! La fine moustache relevée en croc et portant beau, malgré une désagréable tache au visage, ce petit homme se promène triomphalement dans la vie avec les trophées conquis par trois héros. À le voir si affairé, si content de lui-même, on croirait toujours qu'il arrive de Suisse, où il vient de gagner la bataille de Zurich, et qu'il court dans le Tarn-et-Garonne pour y gagner la bataille de Toulouse.

Ces allures un peu trop fanfaronnes n'ont pas été, dans les commencements, sans causer à notre homme quelques désagréments à la Chambre. Plus d'une fois un collègue mal habitué encore aux ridicules du personnage l'a regardé bien en face, en lui disant : « Qu'est-ce que c'est que ces façons-là ?... »

Dans ce cas, le baron Reille redevient l'homme du Seize-Mai ; il balbutie et se contente de répondre : « Ne faites pas attention ! Soult se tenait ainsi devant les lignes de Torrès-Vedras. »

Mais l'homme du Seize-Mai n'a rien perdu à l'aventure du maréchal. Les petits fonctionnaires qui avaient cru à la parole d'un soldat français furent jetés sur le pavé ; leurs femmes retapèrent leurs vieux chapeaux et ravaudèrent leurs robes comme elles purent... Au lieu que Reille et son ami Fourtou se prirent par la main, et se firent nommer administrateurs

du chemin de fer d'Orléans, aux vingt-cinq mille francs de traitement.

De quoi Reille n'est-il pas administrateur ? s'écrie Drumont. Il est administrateur de tout ; il est administrateur du chemin de fer d'Orléans, et du chemin de fer de Ceinture, il est président du conseil d'administration des mines de Carmeaux ; il est président du conseil d'administration d'Alais ; il est président ou administrateur d'une autre compagnie à Arneke ; il est même président du conseil d'administration des Pompes funèbres, et j'ose espérer qu'à ce titre il me fera enterrer gratuitement... C'est Briarée lui-même en un mot, Briarée aux cent bras. Partout où l'on touche des jetons de présence, vous voyez apparaître le bras de Reille avec une main au bout pour palper...

C'est pourtant autour d'un tel homme que le haut parti clérical, « cette sélection étrange, ce précipité bizarre, le parti fourbe, menteur, corrompu, qu'on appelle, en employant une expression qui n'est pas exacte, le parti jésuitique, cette droite de la Chambre qui veut toujours duper et qui est éternellement dupée, le parti qui partage ses admirations entre Constans et Rothschild », fit bloc pour barrer la route à l'auteur de *La France juive*.

Il est difficile d'imaginer ce qu'était jadis, c'est-à-dire au début des campagnes anticléricales, l'influence, d'ailleurs chaque jour décroissante, d'un Reille-Soult, d'un Mackau ou plus tard encore d'un Jacques Piou, enfin d'un de ces chefs éphémères de l'opposition catholique, dont les discours, lorsque par un inexplicable hasard ces textes démodés tombent sous nos yeux, dégagent un comique irrésistible à base d'ennui. Non point, sans doute, qu'ils valussent moins ou plus qu'à présent, mais l'unique supériorité de ces solennels bonshommes, leur impavide contentement de soi, n'avait pas perdu toute vertu, toute efficace : se prenant désespérément au sérieux, leur gravité en imposait encore à la faible imagination des gens d'Église, à la naïveté des prélats dont l'âge mûr se souvenait toujours des premières impressions de l'enfance — le château caché dans les arbres, l'avenue mystérieuse jus-

qu'aux profondeurs du parc, les pelouses, la victoria des dimanches sur la route poudreuse, l'entrée à l'église de la famille privilégiée, le gros châtelain au banc d'œuvre, la chaîne d'or, la voix nasale et le regard lointain... Aujourd'hui, la considération des prélats ne va qu'aux radicaux ploutocrates, portant la double auréole de la politique et des affaires.

Le clergé calqua donc son attitude sur celle de ces messieurs du beau monde : l'antisémitisme eut le sort du catholicisme social d'un La Tour du Pin, comme aussi des dernières instructions du comte de Chambord jugées imprudentes : il fut accueilli par une moue de désapprobation, celle qui punit les fautes de tact. Dès l'apparition de *La France juive,* M. Arthur Meyer s'était déjà fait, sans risquer aucun démenti, et avec l'impayable gravité dont il était seul capable, l'interprète de l'archevêché, dans une note célèbre. Depuis, *Le Figaro,* arbitre des élégances de l'esprit, n'avait pas dédaigné de fournir les chaires à la mode d'éloquents développements sur la vertu de tolérance. Mais le clergé libéral, du moins en face d'un danger pressant, ne saurait toujours rester fidèle aux consignes des diplomates de salons bien-pensants qui savent d'expérience que pour étouffer une parole libre, il suffit de maintenir autour d'elle, patiemment, quitte à faire la part du scandale, une zone de silence. Le solide orgueil des gens d'église, leur orgueil plébéien réagit trop vivement à certaines contre-attaques ; l'excès de zèle finit par les jeter d'un scandale dans un autre, jusqu'à ce que leur colère épuisée, ils retrouvent la mesure et la dignité perdues.

Cette fois, ils lancèrent sur le catholique irrespectueux, avec une naïveté inouïe, le plus hideux des bandits de plume, rejeté de tous, une espèce de sacristain de messe noire, se prétendant converti, et dont les bigots seuls étaient sans doute encore capables de supporter le relent : Léo Taxil.

Magnifique histoire ! Un certain nombre de braves gens que rien ne lasse, terriblement bien intentionnés, au point qu'à l'exemple de la courtisane de Juvénal —

et pour récrire cette phrase sauvage — aucun fromage ne les fera jamais vomir, prennent encore au sérieux, après quarante ans, un ou deux épisodes d'une imposture pourtant aussi simple, aussi sommaire que telle ou telle escroquerie célèbre. Ancien séminariste, moitié pornographe, moitié maître chanteur, fournisseur de librairies spéciales, puis libraire lui-même, fondateur d'une « Librairie anticléricale » où il éditait des brochures dites populaires, régal d'obsédés ou de maniaques, il avait annoncé tout à coup son retour à Dieu, promettant du même coup aux grenouilles dévotes, grâce à d'imminentes révélations sur les secrets de la franc-maçonnerie à laquelle il avait appartenu, une abondante ration d'eau bourbeuse. Des milliers de nigauds et de nigaudes brûlèrent aussitôt d'apprendre, de la bouche de l'enfant prodigue, les fameux rites secrets, y flairant sans doute quelques détails d'une mirifique obscénité, terreur et tourment de leur anxieuse chasteté. La Librairie anticléricale devint du jour au lendemain la Librairie antimaçonnique, triplant ou quadruplant sa clientèle. De plus, ce bizarre enfant de chœur quadragénaire s'était assuré, disait-on, la collaboration plus bizarre encore d'une mystérieuse sœur maçonne, parvenue jadis au dernier degré de l'initiation, familière du culte démoniaque, auteur d'un nombre incalculable d'assassinats politiques, exécutrice des arrêts impitoyables de la secte, et qui, échappée par miracle à la possession de son maître Satan et à la vengeance de ses complices, condamnée à mort, errait sous un faux nom, de monastère en monastère, guettée par le poignard des assassins. Elle signait du pseudonyme de Diana Vaughan des révélations plus sensationnelles encore que celles de Taxil, avidement commentées par les revues catholiques les plus sérieuses, et qui peuplaient de visions et de cauchemars tous les presbytères de France.

Ce prodigieux roman policier cessa brusquement comme il avait commencé : par une pirouette. À la terreur des bons chanoines, menacés d'apoplexie, le néophyte inondé de bénédictions, bourré de sucreries pieuses comme le perroquet des dames de Nevers, tira

tranquillement la langue à son nouveau public, et déclara qu'il s'était payé les têtes mitrées — d'ailleurs plus franc-maçon que jamais, n'ayant livré à la curiosité bien-pensante que les secrets de Polichinelle. Diana Vaughan n'avait jamais existé que dans son imagination de feuilletoniste : les révélations prétendues, les confessions, les pages qui avaient fait couler tant de larmes, étaient la grossière imposture de ce maquignon vicieux, écrites sur le marbre d'une table de café, grasse de sirop de gomme et d'absinthe. Bien plus : même dans le temps de sa plus grande ferveur — trait inouï ! — le favori du public pieux n'avait pas même renoncé aux bénéfices de la Librairie anticléricale. À la barbe de ses dupes, il en avait laissé la gérance à Mme Léo Taxil, qui rapportait fidèlement, chaque mois, à la caisse commune, les innombrables pièces de cent sous libres-penseuses, fraternellement mêlées aux pièces de cent sous cléricales venues d'ailleurs. Si dégoûtante que soit cette histoire, il y convient d'en ravaler courageusement l'ignominie et l'humiliation : elle donne la mesure d'une certaine bassesse de cœur qui explique, sans les justifier, hélas ! les corruptions de l'intelligence.

Mais dans le moment où l'auteur de *La France juive* posait modestement sa candidature au conseil municipal, Léo Taxil était encore le favori des paroisses, publiant chaque jour des articles dans *Le Petit Catholique* et *La France chrétienne.* Bien qu'ayant déjà donné quelques gages à l'antisémitisme naissant, on le vit soudain changer de front et dans une conférence retentissante il stigmatisa pour la première fois, au « nom du haut clergé », ce qu'il appelait avec impudence la nouvelle guerre de religion, déclarant en outre que « les noms des Rothschild, des Pereire, des Cahen d'Anvers, des Hirsch, des Éphrussi, des Camondo étaient universellement estimés ».

Le « haut clergé » ne laissa pas longtemps sans réponse la brutale mise en demeure de l'aventurier : à l'issue même de la conférence — chose incroyable — le nonce apostolique fit déposer sa carte chez M. Léo Taxil. Gage de faveurs plus grandes ! Car il

était reçu, un peu plus tard, en audience privée, par Léon XIII, et rapportait de cette entrevue, outre les bénédictions d'usage, une interview plus ou moins fidèle, mais savamment dosée.

On dira que l'épisode est mince. Il n'est pas inutile pourtant d'y insister encore. Dans son comique, hélas ! un peu trivial — d'une qualité si basse, tel quel enfin, il découvre toute une part de la vie de Drumont, donne la mesure de l'amertume héroïque qui vingt ans plus tard allait sombrer dans une espèce de désespoir, autrement incompréhensible.

À ce moment du moins, en pleine force, l'incomparable lutteur fait front. Il ne dépendait pas de lui, évidemment, que fût détruite en un jour la médiocrité, l'incurable médiocrité du parti clérical, médiocrité dont les causes sont profondes, échappent probablement au jugement du moraliste ou de l'historien, veulent une explication surnaturelle. Prenons du moins, après tant d'années, de cette vieille voix fraternelle, une admirable leçon de mépris ! Les portraits de Veuillot trop scolaires, les cris déchirants de Léon Bloy, les fureurs lyriques de Léon Daudet, l'éloquence antique, la colère sacrée de Maurras, ne sauraient donner l'idée de cette férocité bonhomme et familière, dans son déroulement un peu monotone, où passe tout à coup un frémissement tragique, tout le souffle de la puissante poitrine, pareil à un râle de lion.

Tout ceci, écrit-il, est en somme d'un intérêt secondaire ; ce qui confond l'esprit, c'est de voir l'archevêque de Paris souffrir qu'un pareil individu ose parler au nom du haut clergé, c'est d'entendre l'auteur des *Amours secrètes de Pie IX* affirmer qu'il a mandat de l'Église pour attaquer un écrivain dont le passé est propre et qui, même lorsqu'il n'était pas chrétien, n'a jamais écrit, contre ce que les chrétiens respectent, une ligne dont il puisse rougir aujourd'hui.

Il y a dans ces lignes plus de surprise que de colère ; on croit voir le regard fatigué derrière les lunettes, le geste résigné de la main qui ferme un livre... Mais déjà il marche sur l'adversaire, de son pas pesant :

J'ai eu la curiosité de parcourir l'œuvre immonde de cet homme si cher aujourd'hui aux autorités ecclésiastiques. On comprend que les premiers éditeurs de ces livres aient été des juifs : Strauss à Paris ; Millaud à Marseille. C'est véritablement une descente dans l'enfer juif, dans cet enfer excrémentiel qu'a décrit Swendenborg, dans cette « Jérusalem souillée qui exhale une puanteur de rats, et à travers laquelle des juifs crottés jusqu'à l'échine courent dans la boue après quelques pièces d'or ». Il ne s'agit ici ni des railleries d'un Voltaire, ni des éloquents blasphèmes d'un Proudhon, ni des protestations troublantes de tant de grands révoltés : c'est l'abjection pure, c'est la littérature de *La Lanterne* qui lançait ces publications et qui fit leur succès ; c'est le Talmud qui annonce qu'il est de bon présage de rêver de matière fécale.

Le nonce protecteur de Taxil commence à rougir, demande grâce. Le justicier continue, impassible :

Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que c'est que de passer en revue, même à la hâte, même en évitant de les toucher longtemps du doigt, ces livres de stercoraire : *Les Borgias* (Histoire d'une famille de monstres), *À bas la calotte, Les Jocrisses de sacristie, Les Bouffe-Jésus* — ouvrage anticlérical, soporifique et miraculard, Moniteur officiel des Syllabusons et des Vaticanards. Nous voyons là le R.P. Trousse-Jupes demander qu'on vote une adresse au pape ; l'abbé Cinq-contre-un s'occupe des ouvriers, et il est appuyé par l'abbé Belle-Tante, mais le cardinal Hector de la Sodomerie demande qu'on renvoie à l'année suivante la solution de cette question et il entonne le *Veni Creator*...

Encore une minute de silence, encore un pas en avant.

Il y a quelques mois, quand parut le curieux volume de M. Quentin-Bauchard : *La Caricature pendant le siège et la Commune* j'eus la curiosité de regarder ma collection : elle n'est pas complète, et contient à peine cinq cents pièces. Pendant toute une journée, je vis repasser devant moi ce Paris du siège, ce Paris étrange, qui, mourant de faim et toujours sous les armes, trouvait encore moyen d'accrocher aux clous de toutes les échoppes près d'un millier de charges, de caricatures et de dessins... Rien n'est

épargné... Non, je me trompe, et c'est une observation qu'on a faite avant moi : une figure n'apparaît jamais au milieu de ces saturnales qui commencent au Quatre Septembre et finissent aux journées de Mai. Pendant ce temps de liberté absolue, dans le déchaînement de toutes les colères, nul Français n'a eu l'âme assez vile pour outrager la cornette blanche des sœurs de Charité...

On eût dit que ce Paris soulevé ressemblait au Forum de Rome... La sédition grondait sous l'ardente parole des Gracches, les sicaires de Clodius étaient aux prises avec les amis de Milon ; on vociférait, on se menaçait, on s'égorgeait. Soudain les clameurs s'apaisaient, les poignards s'abaissaient. À l'entrée de la place qui retentissait des cris de la guerre civile venaient d'apparaître les licteurs qui précédaient le blanc cortège des Vestales...

L'implacable écrivain prend son temps, balance un moment sa fronde :

Le premier qui outragea les filles de Saint-Vincent-de-Paul, le premier qui releva impudiquement la robe de bure sacrée pour tous, fut le favori actuel de l'archevêché et de la nonciature.

Il hausse les épaules :

C'est une date, un degré dans l'égout. Si on avait un bouomètre pour indiquer l'étiage du fleuve fangeux qui a coulé sur la France, on trouverait ceci, indiqué avec un nom.

La voici, la sœur de charité, dans l'*Album anticlérical* (dessins comiques de Pépin sur le texte de Léo Taxil) elle a son vrai nom : la petite sœur qui quête...

C'était pendant le carême, l'aumônier du couvent prêcha un sermon tout à fait pathétique sur les larmes que font verser au Christ les péchés des humains.

Les larmes du Christ pleurant sur les fautes des hommes, vous devinez comme cela prête aux commentaires crapuleux... La sœur Marie des Anges boit du lacryma christi, elle est soûle à rouler, elle est raccrochée par un rapin, elle est mise au violon et au bout de neuf mois nous la retrouvons dans le dessin final avec un énorme bedon qu'elle étale.

Il a empoigné le nonce somnolent de sa forte main, il le met debout, mol et blême, face à l'égout crevé :

Il nous faut poursuivre encore, surmonter un dégoût qui se traduit d'une façon tout à fait physique. En circulant à travers cette sentine, on croit à chaque instant être arrivé aux derniers hoquets ; on se trompe. Il y a encore un nouveau monceau d'excréments, une nouvelle flaque de déjections.

Courage, Excellence !

La vie de Jésus-Christ qui traîne sur les quais est peut-être ce qu'on peut imaginer de plus ignoble dans cette œuvre où l'ignoble est partout.

La Vierge est couverte d'immondices. Tout ce qui la concerne est d'ailleurs le développement d'une calomnie abjecte du Talmud que j'ai déjà flétrie et qui nous montre la Vierge accoupleuse de femmes et engrossée par un soldat nommé Panther.

« Tandis que Joseph parlait, Marion avait repris contenance : elle essaya d'amadouer son fiancé, esquissa une moue câline pour lui faire avaler la pilule.

— Joseph, mon gros lapin...

— Ta ta ta, je ne prends pas des vessies pour des lanternes... Qui donc, si ce n'est un homme, vous a mise dans cette fichue position ?

— C'est le pigeon, Joseph... »

La plume tremble dans la main, mais il faut que ces saloperies soient transcrites, afin qu'on sache bien que le misérable qui a vomi ces saloperies a pu se lever contre moi et dire qu'il me blâmait au nom du haut clergé sans qu'une voix autorisée se soit fait entendre pour protester.

Seulement Léo Taxil avait peut-être un autre titre encore à l'indulgence du haut clergé, aux faveurs du nonce Rotelli... Ancien élève du séminaire, initié à certains traités spéciaux, véritables manuels de clinique à l'usage des futurs confesseurs, il s'était fait un jour leur éditeur bénévole, les traduisant du latin en français, et lançant grâce à la publicité de *La Lanterne* les fameux *Livres secrets des confesseurs dévoilés aux pères de famille* — « seule édition complète publiée par Léo Taxil et contenant les *Diaconales* de Mgr Bouvier, le *Compendium* et la *Mœchialogie* ou *Cours de luxure,* traité des péchés d'impuretés et de toutes les

questions matrimoniales par le R.P. Debreyne, religieux trappiste ».

Dans cette œuvre de scélératesse, Taxil fut véritablement infernal. À cinq francs, le volume lui semblait encore trop cher : pour arriver jusqu'aux petits et leur révéler tous les secrets de la débauche, il publia un volume à un franc cinquante, et il en inonda la France : « *Les Pornographes sacrés : La Confession et les Confesseurs*, par Léo Taxil, en vente chez l'auteur et chez tous les libraires. »

Mais ici la grande voix du vieux maître va s'enfler, passer, insensiblement, du ton de mépris tranquille à cette espèce d'accent qui est le frémissement même du génie, *ingenium*, la vibration immortelle que rien n'arrête, l'espace ni le temps — la parole de justice où la colère même s'est tue. De tels mots ne sortent pas d'un cœur d'homme sans le déchirer : malheur à qui reçoit en pleine face, pour en être marqué à jamais, le jet du sang vermeil !

Voulez-vous savoir ce que pense de l'homme qui a corrompu tant d'êtres, le représentant du pape, le nonce apostolique, Mgr Rotelli, archevêque de Pharsale ? Lisez *La France chrétienne*, du 12 juin 1890, qui rend compte de la conférence faite contre l'antisémitisme à la salle des Capucines.

« Le lendemain de la conférence, S.E. le Nonce apostolique a fait déposer sa carte chez M. Léo Taxil ! »

C'est là un trait tout à fait « fin de siècle » et qui confirme ce que nous avons dit de l'allure frivole, extravagante, caricaturale et bouffonne que prennent les sociétés qui finissent.

Quand on songe à ces innombrables petites filles de l'atelier ou de la campagne souillées par ces lectures immondes et qu'on voit Rotelli fraterniser avec l'auteur de toutes ces cochonneries, il ne faut désespérer de rien. Nous pouvons nous attendre à voir quelque jour le nonce apostolique avec ses fines dentelles et son camail violet, se promener bras-dessus, bras-dessous avec les imitateurs de Vodable ou de Menesclou.

Encore la comparaison n'est-elle qu'à moitié juste. Les malheureux, qui commettent ces crimes qui épouvantent

Paris, appartiennent, pour la plupart, plus au médecin qu'au bourreau ; ce sont des brutes irresponsables ; ils ont les méninges en bouillie ; ils portent le poids de toutes les hérédités fatales. Ici, c'est le crime intellectuel : l'élève du séminaire qui se dit froidement : « Je vais gagner de l'argent en souillant l'âme des petites filles et des petits garçons. »

Alors, le nonce lui envoie sa carte.

À ce point, ce qui restait de sourire dans la barbe emmêlée s'efface, le regard se fixe sans durcir, attentif, tel que le rencontra tant de fois, par des matins blêmes, le regard de l'adversaire, et les longues phrases admirablement articulées, puissantes et souples, se succèdent, à la même cadence, comme à l'issue d'un duel à mort :

Si ces pages lui tombent sous les yeux, Rotelli ne comprendra même pas en quoi sa conduite est honteuse : il a une obnubilation complète du sens moral. La vertu, pour lui, consiste à payer fidèlement son terme à Calmann-Lévy, chez lequel il avait élu domicile en attendant que la marquise de Plessis-Bellière eût déshérité ses parents pour lui léguer un hôtel. Telle est la morale de ce nonce.

« Il n'est pas politique, ce Français, murmurera-t-il peut-être en me lisant ; il n'a pas compris la combinazione. Léo Taxil est bien avec Son Excellence M. le baron de Rothschild, et M. le baron de Rothschild est bien bon ; il m'a fait faire des petites affaires. »

Ils sont tous comme ça, dans ce pays-là, et l'archevêque de Pharsale n'a pas plus de scrupule à faire sa cour aux juifs, que Nigra n'en éprouvait à faire le *rizotto* de l'Impératrice dans une casserole en argent.

Rotelli serait même cardinal depuis un an si l'on n'avait voulu laisser l'oubli se faire autour d'un procès qui s'est déroulé à la cour d'assises de Pérouse au mois de mars 1890. Il s'agissait d'un pharmacien que Rotelli connaît fort bien, et qui avait assassiné son frère à coups de couteau ; le frère était un chanoine, que Rotelli connaît bien aussi.

On a craint que, dans le Sacré-Collège moderne, le représentant d'une race de fratricides ne parût un peu trop XVI[e] siècle ; on a appréhendé aussi que la nouvelle Éminence n'éprouvât quelque embarras pour prêcher aux impies l'exercice des vertus de famille.

Vous savez, Excellence, que je ne suis pas comme votre

ami Taxil, et que, lorsque j'affirme un fait, c'est qu'il est absolument vrai.

On entend les derniers mots siffler comme des balles. Et l'incomparable lutteur reprend, après un silence :

Pour les femmes comme pour les hommes de ce monde, qui ont été élevés dans des établissements congréganistes, les rapports avec l'idée divine, le devoir accompli envers Dieu par la prière, l'assistance aux offices, a commencé par être une corvée, un pensum. Ce devoir est devenu ensuite une habitude, et maintenant il est pour la plupart une attitude, une tenue, une pratique, en un mot. Ils en sont tous arrivés plus ou moins au moulin à prières du Japon ; ils sont dans le simulacre, dont parle Carlyle, dans l'idôlatrie, c'est-à-dire dans l'adoration tout à fait machinale de l'image peinte, du morceau de bois doré ; ils ne pénètrent plus dans l'essence du christianisme ; ils ne se doutent même pas des traditions que certaines figures de saints représentent pour des âmes françaises.

C'est un sens qui manque à ces classes-là. Songez que c'est l'*Œuvre de Saint-Michel* qui se charge d'imprimer les journaux de Taxil ! que ce sont des frères, les frères de l'école Saint-Nicolas, qui composent le journal d'un homme qui a traîné dans l'égout les malheureux instituteurs religieux, qui les avait réduits à ne plus oser se montrer dans les rues dans la crainte de s'entendre traiter de sodomites... Évidemment, ces pauvres frères restent quand même des gens estimables, mais il est visible qu'ils n'ont pas la notion de leur dignité d'hommes, ce sentiment du respect de soi qui doit subsister quand même chez le religieux. Ce ne sont pas des mâles ayant dompté leurs sens pour pratiquer une chasteté héroïque ; ce sont des neutres embrassant ceux qui les ont couverts de fange et hostiles au fond à ceux qui les ont défendus.

Demandez à voir l'*Œuvre de Saint-Michel*. Vous trouverez des frères en train de lever la lettre devant la copie d'un Taxil et riant sans doute des scatologies d'autrefois : « La cheville dans le trou... Cinq contre un... La veuve Poignet... » Pouah !

Au milieu de tout cela, le pauvre saint Michel, qu'on aperçoit sur la vignette de l'Œuvre, portant la cuirasse

squamée d'or et brandissant l'épée flamboyante, fait une drôle de figure. *Quis ut Deus ?* dit la devise.

....

On dira : pourquoi souffler sur ces tisons noircis, pourquoi en tirer de nouveau le feu de la haine ? Mais, qui croit reconnaître ici la haine, démontre seulement la frivolité de son cœur, ou sa bassesse. Le cri de douleur, le gémissement profond et sourd qui sort de ces pages et qui en sortira toujours, tant que les années ne les auront pas réduites en poussière, est celui d'un homme libre, que l'injustice, partout présente, a frappé une fois à quelque point vital, et comme au défaut de l'armure de l'âme. Qu'on ne s'y trompe pas ! L'un des principaux responsables, le seul responsable peut-être, de l'avilissement des âmes — et par là il faut entendre cette apathie, au sens propre, cette perte de la faculté de souffrir, mille fois plus redoutable que la pire ivresse des sens — est le prêtre médiocre. Sans doute a-t-on connu en tous temps cette espèce de prêtre — encore que les ridicules prétentions de l'esprit moderne qui tend à détruire toute culture générale, en substituant la notion à la connaissance, aient donné à cette médiocrité, comme au reste, un caractère d'extravagance particulière. Mais le plus grand péril n'est pas là. On voit trop bien qu'une timidité grandissante à l'égard d'erreurs toujours condamnées mais dont le triomphe sous une forme ou sous une autre leur paraît désormais inévitable, un parti pris de concession hypocritement qualifiés de noms sonores qui ne font illusion qu'au troupeau, les nécessités enfin d'un ralliement général, d'une ruée vers la société nouvelle, ont donné à ces médiocres une importance croissante, ou, pour mieux dire, les ont mis peu à peu au premier rang, comme des intermédiaires indispensables. À cette place, ils se permettent tout.

X

GOGO IDÉALISTE,

OU

LES CADAVRES DANS LE REMBLAI

Quel avantage Drumont eût-il tiré d'une entrée, même triomphale, au conseil municipal de la ville de Paris ? On se le demande. Au lieu qu'un échec presque humiliant — 613 voix, alors que le candidat des droites, aux dernières élections législatives, en avait obtenu près de 1500 — l'éclairait sur la nécessité de plus en plus urgente, non pas d'assainir le suffrage universel, mais de le déshonorer.

Le 20 avril 1892 parut le premier numéro de *La Libre Parole,* « société en commandite, sous la raison sociale : Gaston Wiallard et Cie » au capital de trois cent mille francs. M. Gaston Wiallard était juif...

Mais quoi ! Trois cent mille francs pour ce petit-fils de paysans, habitué à tenir sur un carnet relié de toile cirée le compte de ses fiacres, avec l'horreur de la pièce de vingt sous inutilement dépensée, la crainte presque maladive des dettes, tous les souvenirs de l'enfant pauvre qui n'a pas oublié ce que c'est qu'une fin de mois ! Wiallard était juif, oui. Mais baptisé ! D'ailleurs qu'importe ? Nul doute qu'à ce moment l'auteur de *La France juive* ne se crut le temps mesuré. Assassinat, duel, émeute — sa certitude était de

mourir, il courait à son destin. Après lui, la société en commandite s'en tirerait comme elle pourrait. Et déjà il ne songeait plus qu'à engager la bataille, à porter le premier coup.

Une vingtaine de jours, l'incomparable polémiste, comme un peu à l'étroit dans les colonnes d'un journal, prend méthodiquement ses distances, tâte le fer. Puis tout à coup, à propos d'un projet de loi sur le renouvellement du privilège de la Banque de France, qui risquait de mettre réellement la presque totalité de la fortune nationale entre les mains des Rothschild, il fonce sur le ministre Burdeau avec une férocité calculée à laquelle le Parquet ne peut rester insensible. Traduit en cour d'assises, il est condamné à cent mille francs de dommages et d'insertions, à trois mois d'emprisonnement. Puis il respire. La brèche est ouverte. Il a fait son devoir de chef, essuyé le premier feu. Le nombre des abonnés du journal triple en quelques semaines, la petite troupe des collaborateurs se serre amoureusement autour du maître deux fois frappé.

Raphaël Viau a essayé de peindre ces fameux bureaux du boulevard Montmartre, noircis par la fumée des pipes, tout sonores de jeunes rires intrépides, avec le garçon de bureau ventru, cravaté de blanc, impavide, la foule des visiteurs — vieux militaires à barbiche, curés de campagne, parlementaires à la poignée de main trop cordiale, dénonciateurs juifs, moines polis et furtifs, femmes bavardes — et cette clientèle de maniaques, d'obsédés qu'attire toute nouvelle aventure, ainsi que le faisceau d'un phare, enfin, au milieu de cette cohue, le garçon de café rose et suant, portant en équilibre, à bout de bras, pardessus les têtes, le plateau surchargé de demis écumants... Il y a là, dans une petite pièce au plafond bas, où s'enfle la rumeur du boulevard — ce ronronnement à la fois doux et terrible, ce battement régulier du cœur de Paris que nous avons connu, que personne ne connaîtra plus jamais, que broient désormais, entre mille clameurs, les tramways, les autobus, les voitures tirées par des moteurs puissants

comme des locomotives, le gémissement inhumain des mécaniques surmenées — il y a là Georges Duval, le camarade d'Aurélien Scholl, le dernier des journalistes boulevardiers, un monocle à l'œil, la joue droite que plisse et déplisse un tic éternel ; l'ancien chartiste Boisandré, froid, distant, d'une violence courtoise, ami fidèle, fidèle ennemi ; le cocasse Jean Drault, spécialiste du vaudeville militaire, créateur du soldat Chapuzot, fabricant d'innombrables bons romans ; Félicien Pascal, l'avocat déjà célèbre ; Émile de Saint-Auban, grâce à Dieu toujours vivant, aussi jeune d'allure et de courage qu'au temps où sa voix si nette, acérée, faisait passer un frisson sur les épaules des mauvais juges, et qui signait Cœlio les articles de tête, O. Divy la critique musicale, App les comptes rendus des tribunaux ; Demachy, l'écrivain financier, ennemi personnel et d'ailleurs inoffensif de la famille de Rothschild ; Paquelin, l'inventeur du thermocautère ; le docteur Dupouy d'Auch, et enfin le maître futur des destinées du journal, alors simple chef des faits divers, Gaston Mery, personnage ridicule, avec on ne sait quelle nuance de tragique assez bas, grand diable blond au sourire fugace, ancien compagnon du cabaretier Salis, féru d'occultisme et de magie, fasciné par les médiums, les filles à miracle et les prêtres suspects. Après lui, en serre-file, Papillaud, le mystérieux Papillaud, l'informateur de la Chambre, avec son rire hennissant, dangereux commensal des parlementaires et des ministres, confident de chacun des huissiers de la Chambre ou du Sénat, collectionneur voluptueux de « petits papiers », de scandales, dont il gardait jalousement pour lui le secret, à moins qu'il ne le révélât tout à coup, furieusement, férocement, dans un style de goujat, mais de goujat sans peur : Raphaël Viaud nous a conservé telle péroraison d'un de ces articles qui fit sans doute frémir la barbiche de plus d'un vieux capitaine en retraite, devant le verre de vermouth matinal : « Quant à ce sinistre drôle, s'il m'arrivait un jour de lui envoyer des témoins avec mon mépris, je prendrais ces témoins dans la gendarmerie. »

Des témoins ! Des rencontres ! La salle basse, pleine d'une âcre odeur de sueur et de poussière, où ces messieurs, sous le regard extasié de l'appariteur à cravate blanche, s'entraînaient au fleuret avec des « hé là ! hé là ! » de vieux moniteurs. Aujourd'hui personne ne comprend plus. Mais personne ne comprend rien. Et d'ailleurs il est possible, il semble probable que ces anciens usages à présent démodés, paraîtront demain frivoles, ou stupides, ou cruels. On a bien pu tourner en dérision, dès avant 1914, « l'actualité » classique qui passait comme rituellement chaque semaine sur l'écran des salles de cinéma : les deux hommes au torse blanc, qu'encadrent cinq ou six bonshommes noirs, se poursuivant mollement, l'épée à la main, devant l'appareil de prises de vues, ou plus solennels encore, le bras tendu, le col de la redingote relevé sur le faux col, tout à coup environnés de fumée... Mais à ce moment déjà le duel n'était plus : l'abus du cinéma l'avait tué. Reste qu'aux environs de 1892, un journal portant le titre de *La Libre Parole* devait rompre d'abord le premier barrage opposé alors à toute parole libre, pourvu qu'elle prétendît se faire entendre de tous, aller jusqu'au grand public, coûte que coûte. Tel ou tel pieux paroissien, ou même dévot, qui réveille le médecin pour un cauchemar ou une colique, tel marguillier enfin sourira ici dans sa barbe, et, devant sa géniture attentive, déjà dressée aux durs combats de l'argent, couvrira de ridicule ces spadassins bénévoles, à cent cinquante francs par mois, qui risquaient leur peau par gloriole... Mais personne, non plus, n'a jamais entendu dire qu'un pays ait été sauvé par ses marguilliers et ses chantres.

Car le préjugé du duel est un préjugé comme un autre. Toutes les raisons du monde ne peuvent rien contre lui tant qu'il existe. Après quoi les moralistes ont beau jeu. Ridicule ou non, la crainte d'une affaire n'en a pas moins tenu en respect, trop souvent, au cours du dernier siècle, des polémistes bien-pensants qui s'en donnent aujourd'hui à cœur joie contre M. Maurras ou M. Léon Daudet. Et, sans doute, nous

voulons bien que le seul amour de Dieu ou du prochain leur inspirât jadis ce style incolore, ces allusions prudentes où le venin est dosé avec tant d'art, ces rosseries académiques, en apparence inoffensives, délices des professeurs et des chanoines. Avouons simplement qu'il est permis de s'y tromper, qu'un malentendu est toujours possible, et qu'il convient de le pardonner d'avance à des journalistes moins édifiants. J'ajoute que pour les chrétiens de bonne foi, le mérite n'en est que plus grand, et que c'est l'honneur d'un Léon Bloy, par exemple, du vieux soldat de Cathelineau, d'avoir un jour consenti à passer pour un lâche aux yeux de ces bigots qu'il méprisait, et qui n'en maintinrent pas moins, d'ailleurs, contre le réfractaire, leur condamnation sans appel au silence et à la faim.

Mais la magnifique jeunesse qui remplissait de ses rires et de ses cris, parfois du son des trompes et des cors de chasse, la maison du boulevard Montmartre se sentait à présent un chef digne d'elle. Un seul regard de ces yeux myopes dans leur broussaille de poils eût donné de l'élan au plus engourdi. L'heure de répondre à l'adversaire, blessure pour blessure, combien de temps l'avait-il attendue, le journaliste solitaire qui, bien des années auparavant, pour son coup d'essai, s'était jeté sur le plus redouté des chefs de la gauche ?

Ce qu'il y a de curieux, en effet, c'est qu'à une époque comme la nôtre, où l'entourage n'épargne personne, Clemenceau ait pu s'arranger, grâce à ses attitudes de matamore, pour attaquer tout le monde, et n'être insulté à fond par personne. On connaît son histoire : il a succédé, au su de tous, dans l'alcôve d'une cocotte célèbre à une altesse académicienne ; il passe sa vie dans les coulisses de l'Opéra ; il a mangé sa légitime et même écorné le bien d'un vieux père qui habite à Sainte-Hermine — comme il convient au père d'un républicain aussi immaculé. Enfin il en est aux expédients, et sa cavalerie, puisque c'est ainsi qu'on appelle les billets difficiles à escompter, commence à courir. Il a par surcroît le plus coûteux des vices : un journal qu'on s'obstine à ne pas lire, et dans ce journal Cor-

nelius Herz et son syndicat financier ont versé des sommes énormes. Personne, cependant, n'a écrit un mot sur Clemenceau à propos des récents scandales.

Pourquoi ?

C'est qu'il a trompé tous ses collègues à la Chambre. Il leur est apparu comme Chocquard lui-même, le légendaire garde du corps, la terreur des estaminets, l'admiration des dames du comptoir. « Jeune homme, prenez garde, vous avez failli me marcher sur le pied. — Je vous jure que je n'avais pas cette intention. — Très bien, j'accepte vos excuses, mais ne recommencez plus. » Et la dame du comptoir frissonnait, subjuguée.

N'importe !

Paysan, notre gaillard est resté, mais il est surtout provincial, malgré ses allures viveuses, comme la plupart des gens de son groupe. Il y a du Pourceaugnac chez tous ces avocats et ces carabins radicaux, déserteurs de quelque honnête lit, qui mangent le bien conjugal à courir après les gueuses connues... Cependant les couloirs de la Chambre sont le triomphe de Chocquard : il y fait belle jambe, il déploie des élégances de clown, il roule des yeux blancs, il hérisse sa moustache japonaise, puis il s'humanise. Il a épouvanté, médusé, sidéré, tous ces gens à l'imagination desquels il apparaît comme un personnage terrible : « Vous savez qu'au pistolet il tire à un, et qu'il trace un anneau parfait dans une pièce de cinq francs qu'on lance en l'air. »

Enfin, cinq ou six pages plus loin, après un admirable portrait de Cornélius Herz, la provocation furieuse, écrite sur le même ton de bonhomie tranquille, mais sans doute avec quelle brûlure au creux de la poitrine, quel enthousiasme enfantin !

La maladie des conservateurs, la tare du cerveau qui paralyse tous leurs mouvements et déséquilibre toutes leurs facultés, c'est une idée fixe qui est entrée peu à peu dans la trame de leur système nerveux, l'idée fixe qu'ils sont nés pour être molestés et insultés.

Je l'ai expliqué déjà, je n'aime pas les monopoles, je ne

veux pas plus du monopole de l'égout collecteur que des autres ; partageons fraternellement l'égout, ô Laguerre, ô Lockroy, et toi-même, arbitre de l'honneur ! Vous nous avez tous traînés dans le bran de *La Lanterne* à propos de l'affaire de Cîteaux, permets, ô Clemenceau, homme farouche et redouté de tes semblables pour ton habileté au pistolet, que nous ne soyons pas embrenés seuls et que je prenne un peu de ce bran pour en astiquer ta menaçante moustache en guise de pommade hongroise. Cela te fera un succès, ce soir, à l'Opéra.

Maintenant l'écrivain autrefois isolé touchait le but, ou croyait le toucher. Comme un de ces prud'hommes du Moyen Âge, qu'il aimait tant, il sentait autour de lui son ost. Nul n'eût pu se vanter de l'atteindre désormais qui n'eût d'abord à passer sur le ventre de serviteurs dévoués jusqu'à la mort, de ces simples compagnons qui tapent dur, ne desserrent la mâchoire qu'au dernier coup, ne rendent l'âme qu'à bon escient.

Vieux maître ! Vieux maître ! N'est-ce pas que vous l'entendez encore, chez les Ombres, la porte qui bat contre le mur, poussée d'un poing joyeux, et Morès sur le seuil, tenant attachée au poignet sa fameuse canne de sept livres à boule de bronze, avec son visage dur, escorté d'une poignée de ses fanatiques, Guérin, Lamase, Cœsti, le charpentier Vallée, ou les bouchers de la Villette qui sentent l'empois de leur blouse des dimanches et le sang frais, chiens fidèles, jaloux d'un regard de leur jeune chef, le suivant de ville en ville, jetant devant lui, le moment venu, contre le barrage qui plie, les tueurs vermeils et les garçons d'échaudoir ! Et lui, l'aventurier, dans tout l'éclat de sa force, rayonnant d'audace, et déjà marqué du signe tragique, du signe éblouissant d'une mort épique que ces hommes simples, ces êtres d'instinct et de pressentiment, voyaient, sans le reconnaître, sur le visage adoré !

Mais qui l'eût imaginé alors, étendu sur le dos, immobile, vide de sang sous le soleil, dans un nuage de mouches, l'ancien cuirassier si vivant, l'auteur de

ces farces énormes dont le souvenir fait encore la joie des mess, l'intime ami de cet indisciplinable qui devait lui aussi mourir au désert, le lieutenant de Foucauld ? Les rédacteurs du journal le voyaient entrer chaque jour à n'importe quelle heure, du même pas rapide qui faisait ployer les lames du parquet, gagner le premier pupitre venu, y couvrir debout deux ou trois feuillets de sa large écriture, puis s'en aller, comme il était venu, avec le même sourire têtu. Et les lecteurs de *La Libre Parole* trouvaient le lendemain, à la place ordinaire, un de ces courts entrefilets, d'un accent de violence inouïe, d'ailleurs glacée, suivi de la signature fameuse : *Morès et ses amis.*

Sous le titre général : *Les Officiers juifs dans l'armée,* il avait commencé, en effet, une campagne féroce qui devait se terminer par une mort d'homme. Les duels se multipliaient. Le directeur de *La Nation,* Camille Dreyfus, recevait une balle dans le bras, à quelques centimètres du cœur, Isaac trois coups d'épée en pleine poitrine. Le capitaine de dragons, Crémieu Foa, prenant fait et cause pour ses coreligionnaires, sommait Drumont d'interrompre sa campagne, et l'auteur de *La France juive* lui répondait par une lettre dont ce passage donnera le ton :

Monsieur,

Il est impossible, à mon grand regret, de vous reconnaître le droit de parler au nom des officiers juifs de l'armée française : vous n'avez pas reçu de mandat, et vous n'êtes pas le plus ancien.

De plus, je ne saurais intervenir le premier dans ce débat : les articles sont signés.

M. de Morès me prie néanmoins de vous faire la proposition suivante : choisissez parmi vos amis le nombre que vous voudrez de représentants : quel que soit ce nombre, nous leur opposerons un nombre égal d'épées françaises.

Quant à vous, juif, si vous me provoquez, vous me trouverez à votre disposition.

Quelques jours plus tard les deux adversaires, selon la parole d'un des témoins, fonçaient l'un sur l'autre

comme de véritables sauvages et s'enferraient mutuellement ; puis c'était le tour du jeune et charmant marquis Pradel de Lamase ; enfin le capitaine juif Armand Mayer, d'ailleurs officier irréprochable, escrimeur célèbre, appelait à son tour Morès, qui d'un de ces terribles coups de parade-riposte fourni avec toute la force d'un homme qui s'entraîne quotidiennement aux armes avec un sabre de cavalerie, traversait son adversaire d'outre en outre, « la pointe, dit le procès-verbal, ressortant de plusieurs centimètres dans le dos ».

Qui comparerait ce temps au nôtre prouverait seulement qu'il manque totalement d'imagination. Le même peuple qui aujourd'hui, pour la dernière fois peut-être, joue sa chance et fixe du regard le tapis vert où court son destin sans réussir à craindre ou à espérer quoi que ce soit, à hâter d'une seule pulsation le battement régulier de ses artères, présentait alors tous les symptômes d'une extrême nervosité. Déjà incapable d'agir, du moins d'agir à fond, de l'action qui sauve, il en était à cette période convulsive qui précède, hélas ! les grandes crises de dépression.

Ce n'est pas d'ailleurs au hasard, mais avec une sorte de méthode très sûre que furent portés un à un, au cours de ces étranges années, les coups successifs qui atteignirent notre peuple comme au bulbe, paralysèrent sa moelle. En somme, le nouveau régime ne date réellement que du jour de l'effondrement de la République conservatrice, qui n'était rien elle-même, sous ce nom trompeur, qu'une attente sans objet, une rémission, un sursis. Comme l'écrivait jadis fort justement Georges Clemenceau, la démocratie se doit d'être, comme le traité de Versailles, son œuvre, le véritable fruit de ses entrailles, une création continue. Le secret de sa prodigieuse fortune auprès de ce que M. de Kérillis appelle les masses — comme on disait jadis, avec la même ferveur goujate, les humbles — est justement de tirer parti, de réaliser financièrement, de changer en or et en devises, de jeter enfin sur le marché des banques, l'immense réserve d'illu-

sions, d'espérances confuses, de désirs informulés, dont aucune tyrannie n'avait su entreprendre l'exploitation rationnelle — tout le trésor des misérables. Sa faute est d'ailleurs de croire ces réserves inépuisables, alors que sa philosophie du progrès, son matérialisme sommaire, risquent de tarir peu à peu dans les âmes, avec le sens religieux, la faculté du rêve, la source même de l'espérance. N'importe ! Elle n'en devra pas moins obéir jusqu'à la fin à sa loi profonde : échapper à toute définition qui limite, n'être qu'un cri de foi vers l'avenir... À chaque problème posé, sa force est justement de tout remettre en question, et jusqu'à la nature des choses.

Mais ce n'est là, on le sent bien, que le principe de sa prodigieuse spéculation. Un cynique mépris des réalités, une idéologie tout ensemble doucereuse et féroce, résumée en un petit nombre d'images sommaires qui prennent l'homme simple aux entrailles, remuent en lui le meilleur comme le pire, tour à tour exaltent son sentiment de la justice ou font écumer son envie, une espèce d'évangile enfin, mais ramené à la mesure de singes supérieurs, reste sans doute toujours capable de bouleverser la terre, d'y creuser de nouveaux et plus profonds charniers. Pour faire du *Sermon sur la montagne* l'hymne brûlant de la sauvagerie, il suffit d'en changer les termes par cette inversion diabolique dont le vieux Gide semble poursuivre le secret à quatre pattes, de livre en livre, pressant contre la terre un nez carnassier. La difficulté commence dès qu'il s'agit d'utiliser l'explosif.

Un Gambetta, un Constans, un Rouvier, qui se proclament devant l'électeur les fils légitimes de la Révolution, le sont en effet, mais au même titre que les marchands d'ex-voto de Lourdes, les héritiers de la Sainte Vierge. Pour ces joviaux entrepreneurs de politique, organiser la démocratie, c'est entretenir du fanatisme égalitaire ce qu'il en faut pour ne pas laisser s'éteindre la lutte des partis — cette révolution larvée, chronique, cette sorte de chaleur malsaine où les ministres poussent en une nuit comme les bambous à Ceylan. L'anarchie dans les esprits, l'ordre

dans la rue. Trois millions de petits bourgeois rouges, sans Dieu ni maître, de cœur avec les plus abjects révoltés de l'histoire, baptisant volontiers Spartacus ou Marat la rare géniture échappée par miracle à leur fureur malthusienne, et pourtant citoyens dociles, contribuables ingénus, souscripteurs à tous les emprunts, tels enfin que je les voudrais voir sculptés dans le marbre, leur bonne face rondouillarde levée vers le ciel, y bravant du regard la foudre, mais attentifs à ne pas heurter de la jambe le seau de l'employé du fisc occupé à les traire — oh ! l'incomparable, la magnifique gageure ! Protégée par cette épaisse matelassure, la République peut gouverner, c'est-à-dire poursuivre le cycle de ses expériences démagogiques, au moins jusqu'à ce que la dure loi de l'argent ait rejeté au creuset — au cœur même du prolétariat — une classe moyenne appauvrie. Car c'est par ce biais que finira par l'emporter sans doute l'inflexible nature des choses : à la longue les promesses elles-mêmes coûtent cher. Et c'est à la bourgeoisie devenue républicaine que la démocratie prétend faire supporter la plus grosse part de ses frais de publicité. Ainsi risque-t-elle de détruire, ainsi détruit-elle sûrement l'unique gage qui lui reste, pour se trouver bientôt les mains vides, entre le capital et le travail également voraces, entre la double anarchie de l'or et du nombre.

J'écrivais tout à l'heure que la République conservatrice, telle que l'avaient rêvée les gros paysans finauds de l'Assemblée nationale, n'était au plus qu'une rémission, un sursis. On en pourrait dire autant de la République tout court. Nul doute qu'un Gambetta vieillissant, par exemple, n'ait prévu le jour, où démunie de tout objet de troc ou d'échange, ne disposant plus que de thèmes épuisés, désormais sans vertu, elle devrait enfin laisser échapper son secret, avouer qu'elle n'a servi qu'à masquer, sous des noms divers adroitement choisis, la liquidation du capital intellectuel et moral du pays entreprise par la classe moyenne menacée, dans le fol espoir, sinon d'empêcher, du moins de retarder indéfiniment une autre liquidation, celle des fortunes privées, le triom-

phe du socialisme d'État, l'avènement d'un maître mille fois plus impitoyable qu'aucun des tyrans débonnaires qu'elle avait sacrifiés jadis d'un cœur léger, à ses intérêts, à ses rancunes, ou seulement à sa vanité. Mais aux environs de 1880, qui donc eût imaginé avec Drumont, que le radicalisme serait si tôt vidé de sa substance, qu'il suffirait de quelques années de gaspillage pour compromettre jusqu'au principe même de la vie nationale, l'idée de patrie, et que l'ombre d'un Babeuf, du précurseur jadis écrasé par la bourgeoisie victorieuse, allait réapparaître, un siècle plus tard, gigantesque, sur l'immense écran de milliers de lieues carrées, du Volga aux frontières de l'Inde ?

On comprend l'illusion de ces politiciens du Midi, de ces gros garçons optimistes auxquels le hasard met tout à coup dans la main l'épargne de dix siècles. Comme la France est riche ! Et sans doute ils souhaitent la servir de leur mieux, mais il faut s'installer d'abord, il faut durer. Que réaliser de l'énorme héritage, comment couvrir les premiers frais ? Ainsi le nouveau régime à peine né tourne déjà timidement la tête vers les banques, éprouve la puissance et la férocité de l'argent.

Les vieux renards de l'Empire déchu, les aventuriers coriaces de l'école d'un Morny, les roués à tête chauve experts en toute corruption, mais attentifs à garder la tradition du grand style, et qui savent qu'en matière de finance ou d'amour, il importe premièrement de ne pas flancher, attendaient la jeune république à ce retour. Ils escomptaient le scandale financier, un chantage en règle qui prendrait ces hommes nouveaux à l'improviste, emporterait le régime comme un fétu. Le scandale vint à son heure. Et si la jeune république n'y périt pas, c'est qu'il éclata beaucoup trop tard, alors qu'une propagande perfide, les déceptions du Boulangisme et l'entreprise du ralliement avaient porté au comble le désordre des consciences. C'est ainsi que trois hommes se partagèrent la tâche de sauver par une intervention heureuse, et à quelques années d'intervalle, le nouvel État au

cours de diverses crises de sa croissance : M. Georges Clemenceau, qui porta le fer rouge au flanc paresseux de l'opportunisme, Constans, vainqueur d'un général factieux, et enfin S.E. le cardinal Lavigerie.

Mais l'affaire du Panama ne fut pas, dès le premier jour, une affaire d'État. Avant même d'être une affaire tout court, au sens où l'entendent les journaux financiers, elle fut quelque chose comme une crise d'enthousiasme, un accès convulsif de la vanité nationale, comparable au Boulangisme.

On sait que dès l'année 1876 une société s'était constituée à Paris, sous la présidence du général Turr, en vue d'obtenir du gouvernement colombien la concession d'un canal à niveau, avec ou sans tunnel, à travers l'isthme de Panama. Satisfaction lui fut donnée deux ans plus tard, en 1878. Les concessionnaires vinrent alors offrir à M. de Lesseps la direction de l'entreprise. Le vainqueur de Suez, auquel l'opinion publique avait décerné le titre cocasse et touchant de Grand Français, ne doutait jamais de lui-même. Il commença par exiger la dissolution de la première société qui reçut, en retour, une indemnité de dix millions. Puis, après un voyage en Amérique, dont les journaux à sa dévotion tirèrent un immense parti, l'infatigable vieillard lance une souscription publique, appuyée par un syndicat d'établissements financiers — la Société Générale, le Crédit Lyonnais, le Canal de Suez, les Seligmann frères, le Crédit Industriel. Ce syndicat fut divisé en 59 parts, représentant chacune 10 000 actions ; les syndicataires versaient 4 francs par titre, 40 000 francs par part, soit 2 360 000 francs pour le tout. Si la société se constituait, ils recevaient le remboursement de leurs 40 000 francs, une prime de 200 000 francs, une part de fondateur, qui à un moment donné représenta 50 000 francs — soit une rémunération totale de 290 000 francs pour un versement de 40 000 francs...

Dans ces conditions, écrit très bien Drumont, le triomphe fut éclatant. La Presse gorgée jeta toutes ses fanfares.

Lesseps devint l'homme surhumain, l'être extraordinaire, l'éléphant blanc, une sorte d'idole majestueuse et gloutonne, mangeant de l'or au milieu d'un nuage d'encens, et rendant des excréments d'or que les journalistes se partageaient.

La Société du Canal interocéanique avait été légalement constituée le 15 novembre 1880. En mars 1881, les entrepreneurs Couvreux et Hersent prenaient à forfait l'ensemble des travaux, mais dès la fin de 1882 leur contrat était résilié, l'entreprise retirée aux professionnels pour être confiée à de simples agents de la Compagnie. Deux ans plus tard, Ferdinand de Lesseps annonçait à l'assemblée générale qu'il négociait avec les Chambres la prochaine émission de six cents millions de valeurs à lots. En pleine fièvre de spéculation, alors que la presse tout entière se raidissait dans le plus colossal effort de publicité qu'on ait jamais vu, l'entreprise était déjà frappée à mort. Les emprunts succèdent aux emprunts. Au début de l'année 1888, la Compagnie avait demandé un milliard. Elle n'en sollicitait pas moins presque aussitôt l'autorisation d'émettre un nouvel emprunt de sept cent vingt millions, qui lui fut accordé par la Chambre, dans des circonstances ténébreuses, à une voix de majorité. Quelques mois après, le ministre des Finances, Peytral, présentait un nouveau projet de loi, dont le vote eût permis à la société moribonde d'ajourner le paiement de ses dettes. Mais les parlementaires sentaient gronder l'orage. Ils n'osèrent plus.

On peut tout se permettre contre ce pays, à condition de désarmer d'abord son enthousiasme, comme on confisque un browning à un malade nerveux. L'honnêteté de Poincaré, sa puissance de travail, son entêtement et jusqu'à sa suffisance appliquée, méthodique, enchaîneront notre peuple dix ans, vingt ans, trente ans, à la façon d'un charme. Mais qui connaît le secret de le faire douter de soi-même, de son héroïsme, de sa grandeur, et le glace du ricanement impérieux, sans réplique, des scepticismes sommaires, est plus sûr encore de le tenir en main. Telle

femme trop délicate, trop farouche, se trouve ainsi un jour la proie d'un brutal, subit la fascination d'une ironie trop grossière, trop agressive, qui rend toute résistance impossible, ridicule même, par une contradiction bizarre de l'amour-propre, une véritable inhibition de la pudeur. L'irréparable faute des politiciens qui avaient vu très vite dans l'affaire du Panama, en même temps qu'une admirable machine à drainer l'épargne et la source d'honnêtes profits, l'occasion cherchée depuis dix ans d'une victoire à la mode républicaine et pacifique, fut de laisser se déchaîner la presse, en dépit des leçons du Boulangisme — tant leur hâte était grande de passer aux guichets des banques. Ils mobilisèrent imprudemment l'opinion d'une petite bourgeoisie ensemencée par le cocasse chauvinisme humanitaire du vieil Hugo et qui, du fond de ses comptoirs, en face du mur lépreux où figuraient épinglés, côte à côte, le Prophète des *Misérables*, M. Raspail, et le général à barbe blonde, se crut vraiment la mission de planter le drapeau tricolore au bord du rio Chagres, sans d'ailleurs quitter ses pantoufles. Mais qui l'a mieux dit que Drumont :

> L'actionnaire du Panama est un type tout spécial. C'est Gogo sans doute, mais Gogo avec la bosse de l'idéal. Dans ce personnage coexistent en réalité deux êtres distincts : le premier est un être d'imagination et de fiction, plein d'aspirations hardies et d'instincts aventureux ; l'autre est un être très prosaïque et très pot-au-feu, qui a perdu les humeurs martiales qu'avait la race au temps jadis et les a remplacées par des qualités de Chinois : l'aptitude au travail et l'habitude de l'économie.
>
> Un de ces êtres passe sa vie à ruiner l'autre. Dès que le Chinois a réalisé quelques économies, l'être d'imagination les lui prend en lui disant qu'il est nécessaire d'étonner l'Europe...

L'Affaire Dreyfus appartient déjà au cycle tragique dont la dernière guerre n'est sans doute pas encore le terme, hélas ! Elle aura ce même caractère inhumain, et, au milieu des passions déchaînées, des feux de la haine, on ne sait quel cœur dur et glacé. Au lieu que

l'aventure du Panama, comme celle du Boulangisme, déborde de magnificence et de cocasserie, sans oublier ces parties honteuses des ténèbres, dont aime à parler Daudet, après Shakespeare. Il y a là quelque chose qui rappelle, ainsi que l'ombre déformée d'un beau marbre sur le sable de l'allée, la première croisade, celle de Pierre l'Ermite — les paysans armés de couteaux de fer, de bâtons, d'épieux, avec l'immense cortège d'enfants, de pillards, de juifs et de filles perdues, déroulé à travers l'Europe sauvage, ainsi qu'un serpent fabuleux. Qu'on y songe ! Ici, entre la Bastille et le canal Saint-Martin, le petit boutiquier avaricieux mais chimérique, la tête penchée sur son livre de caisse, recommence vingt fois ses additions et s'acharne à retrouver une erreur de dix centimes avant d'aller porter cent mille francs à une entreprise qu'il ne connaît absolument que par les placards de publicité — et, à l'autre bout du monde, le Chaos ; non plus le Chaos des premiers jours du monde, mais un Chaos du XIXe siècle : des ingénieurs, des cabaretiers, des teneurs de maisons publiques, des décavés venus de partout, des ouvriers de tous les pays s'agitant pêle-mêle, travaillant sans aucun plan, et recommençant indéfiniment le même travail ; pour cadre, un pays léthifère, où se multiplient, dans une fermentation de fange, des animaux funestes, des pythons sortis de la boue du déluge, des crabes gros comme des tables, d'énormes caïmans — sept mois de pluie torrentielle, un ciel marécageux, d'où suinte presque continuellement un brouillard empesté. Quand la nature ne détruit pas sous ses moisissures la machine aux cuivres étincelants, l'homme, la rencontrant sur son chemin, et dans l'impossibilité de déplacer ce poids énorme et inutile, cet amas de rouille, la recouvre de déblais...

Ainsi l'œuvre colossale que l'imagination toujours jeune du « Grand Français » avait admirablement conçue, mais que les États-Unis ne réaliseront qu'à grand-peine, trente ans plus tard, sur les plans du vieil ingénieur génial, avec le maximum de moyens, fut entreprise au petit bonheur, dans une sorte de

délire d'enthousiasme et de spéculation. Des milliers d'hommes partirent là-bas, sur la foi des prospectus d'émission, rêvant d'un pays étrange comme en osent imaginer seuls les commerçants de la rue Sentier, un pays où vivre tout nus, sous les palmes, en compagnie des singes et perroquets. Or ce pays est un des plus malsains du monde ; les pauvres diables y meurent comme des mouches, à raison de 60 pour 100 :

L'*Annuaire* de l'École Centrale constate que sur 27 ingénieurs de l'École, entrés à la Compagnie en 1885 et 1886, 11 étaient morts en 1887. Lorsque tous les cimetières de Panama furent remplis, on crut faire assez en construisant trois cimetières géants sur la côte du Pacifique. Puis on finit par jeter les ouvriers morts dans le remblai : un train de décharge arrivait, et les cadavres avaient du coup cinquante centimètres de terre sur la figure. L'isthme est devenu, grâce à ces cadavres anonymes, un ossuaire qui donnera plus tard l'idée d'un champ de bataille où l'on retrouvera tous les types de la race humaine.

Au bord de ces marais dont la saison sèche fait un lac de boue, ravitaillés en apéritifs, mais sans eau potable, payant soixante-quinze centimes la bouteille d'eau de Saint-Galmier et trente ou quarante francs le moindre légume vert, démoralisés par un travail absurde que chacun, de l'ingénieur au dernier manœuvre, sait déjà sans but ni terme, les meilleurs renoncent, s'abandonnent, avec cette espèce de fatalisme cynique propre aux hommes blancs vaincus par un climat ennemi. « De Colon à Panama, le pays n'était qu'une vaste maison de jeu. Les jours de paie, dans un hameau de quatre-vingts mètres carrés, on comptait jusqu'à soixante tables de roulette et de baccara. » Des natures simples, des ingénieurs des Ponts et Chaussées, des personnages de Georges Ohnet, pris de vertige, manifestaient tout à coup des fantaisies de satrape, comme ce pauvre Dingler, directeur général qui ne se déplaçait que par train spécial, ainsi qu'un vice-roi des Indes, payait un million de piastres — cinq millions de francs — une maison de campagne que ses employés nommaient entre eux la « Folie Din-

gler » ou « le Poulailler de Madame », faisait construire à son usage exclusif la route de Corozal, qui coûta cinquante-deux mille piastres à la Compagnie et qu'on dut racheter d'ailleurs presque aussitôt soixante mille piastres au véritable propriétaire du terrain, pour que la directrice générale pût continuer à faire rouler, sur quelques kilomètres de terrain plat, une victoria attelée d'une paire de chevaux de vingt-cinq mille francs, offerte par M. Gadpaille de la Jamaïque comme épingles d'un marché pour l'importation des nègres...

Toutes ces folies étaient naturellement payées en bons de tâches. « Le bon de tâche suffisait à tout, répondait à tout. Dès qu'une dépense n'était pas justifiée, on disait : "Mettons cela au cube." L'obsession du travail inutile, détruit à mesure, de l'effort donné en vain, avait fini par tourner les têtes. « Des milliers d'hommes venus de tous les pays, ne sachant pas au juste pourquoi ils étaient là, ne comprenant rien à ce qui se passait, volaient tant qu'ils pouvaient, sur l'emplacement même où ils se trouvaient campés. » Un ancien officier de l'armée, qui avait fait la guerre dans toutes les parties du monde disait à un visiteur : « J'ai vu la guerre coloniale, j'ai assisté à ses prises d'assaut suivies d'un pillage militaire systématique ; jamais je n'ai rien vu de comparable à ce qui se passe ici. » En somme, le ressort des énergies est brisé, les instincts se délivrent. À quoi bon ? répètent les chefs surmenés. Le fameux rio Chagres, qui n'est qu'un ruisselet dans la saison sèche, monte brusquement de 700, parfois de 2 000 mètres cubes à la seconde et balaie tout. Le flot passé, on recommence, dans la boue, au milieu des ferrailles tordues et des cadavres d'alligators. Il s'agit de justifier les bons de tâche, de durer le plus longtemps possible, jusqu'à l'effondrement inévitable. La progression des dépenses est inouïe, touche au cauchemar. En 1883 le bulletin de la Compagnie évaluait à huit millions le coût de la construction d'un barrage à Gamboa, puis à quinze millions le 1er avril 1885, et enfin, le 1er mai 1886 à cent millions.

Cependant, sur les rives de la Seine, le petit boutiquier tricolore, imperturbable, continuait à supputer le chiffre de ses dividendes futurs. Le puissant gueuloir de la presse, en mesure de couvrir n'importe quelle parole de vérité, fonctionnait sans relâche. Drumont écrit férocement : « Ce système de réclame à outrance dura près de huit ans. Un des ingénieurs les plus expérimentés de ce temps, qui fut mêlé au Panama et qui en sortit vite, comparait devant moi ce régime à la Terreur. La comparaison était assez exacte. Comme sous la Terreur, on activait de plus en plus la machine à mesure qu'il semblait plus difficile de l'arrêter ; plus on se sentait dans l'inconnu, plus on jetait de l'or aux journaux, comme on jetait des têtes au peuple en 93. » Seulement, en dépit des précautions prises, chaque salle de rédaction laissait échapper ses secrets. Bien avant que l'odeur du cadavre fût parvenue au fond des boutiques du Marais ou du Sentier, ou dans les tranquilles maisons de province, les charognards du Parlement l'avaient flairée à travers l'espace, et déjà se rassemblaient autour de leur proie.

XI

L'ORGIE DES CONSULAIRES

En 1888, les sommes versées par les souscripteurs deux ans plus tôt dévorées, la Compagnie était aux abois. Trente millions de mètres cubes de terrassement avaient sans doute été exécutés çà et là dans l'isthme, mais il en avait coûté un milliard et demi de francs, la destruction d'un matériel énorme et l'effectif d'un corps d'armée. Les deux tiers de la besogne restaient à faire, sans parler des dix écluses monumentales comme il n'en existait alors nulle part, du poids d'un millier de tonnes, et dont la réalisation semblait impossible à beaucoup d'ingénieurs. Convenait-il d'arrêter brusquement les frais ? N'était-il pas déjà trop tard ? On imagine plutôt l'intervention d'un gouvernement honnête et fort, les sanctions discrètes, impitoyables, la résistance opposée à la panique, un contrôle sévère et de nouveaux crédits. Jusqu'alors les plus graves fautes commises n'avaient été que les conséquences presque inévitables de grossières erreurs de corruption, d'une légèreté criminelle qu'il est toujours périlleux de déférer à la justice, mais qu'un prince peut châtier. Après tout, l'entreprise coloniale du Congo belge connut jadis de pires scandales. Et, s'il eût dépendu des sautes d'humeur ou de l'avidité d'une assemblée, on devine assez le sort du magnifique Empire africain.

Au pis aller, l'échec n'eût été, en 1888, que la liqui-

dation d'un grand rêve, dont la fortune et la vanité nationales eussent fait les frais, mais qui n'eût pas engagé du moins l'honneur français. Malheureusement la Compagnie n'était plus maîtresse de son propre destin. Esclave d'une presse qu'elle avait gorgée sans réussir à la rassasier, affolée de menaces et de chantages, elle ne songeait qu'à jeter chaque jour un morceau de sa chair dans ces formidables mâchoires. Il lui fallait désormais corrompre ou mourir. La presse coûtant décidément trop cher, elle crut, non sans raison, avoir les Chambres à meilleur prix, et se paya cent cinquante députés d'un seul coup.

Calcul ingénu ! Illusion d'un cœur encore pur ! Dès les premiers pourparlers, le vieillard légendaire, indomptable, qui, du creux de son fauteuil, enroulé dans les couvertures, grelottant d'un tremblement sénile mais riche d'une hideuse expérience de la corruption, essayait de faire face au destin, comprit qu'il allait être la proie d'intermédiaires dont il imaginait à peine l'audace et la voracité.

Il est vrai qu'un moins expert eût pu d'abord se faire illusion. Du 19 avril 1888, lorsque fut emporté *in extremis,* par un changement de front inattendu, le rôle de la proposition Alfred Michel, jusqu'à 1890, le marché des consciences parlementaires parut se tenir ouvertement, publiquement, sous le regard gouailleur des journalistes. On se repassait sans façon le nom des chéquards et le chiffre demandé. Tous ces gros garçons besogneux, faits aux usages des foires de leurs chefs-lieux de canton, n'y mettaient pas de vergogne et discutaient de leur prix d'achat, comme ils l'eussent fait de celui d'une vache ou d'un veau. Mais ils croyaient bien ne rien risquer. L'isthme construit, on les aurait vu solliciter aussi simplement une gratification supplémentaire, avec l'hommage et la reconnaissance de la patrie. Quand s'annonça la menace de la déconfiture, l'ignoble troupeau s'affola, creva les barrières et, perdant jusqu'à l'instinct de conservation, dans l'affolement de la peur, se retourna contre l'entreprise qui l'avait nourri, piétina ses maîtres dans la

boue. L'erreur d'un Lesseps, d'un Cottu, fut d'acheter ferme une marchandise faite pour être louée. Cette imprudence les avait mis, dès le premier jour, à la merci des intermédiaires juifs qui, fixant eux-mêmes le prix de la denrée parlementaire, les tenaient par la menace d'un effondrement des cours.

L'histoire des intermédiaires est toute l'histoire du Panama et, vraisemblablement, toute l'histoire du régime au cours des années troublées qui voient la lutte des deux partis rivaux pour la conquête de la République. Rien ne saurait donner aujourd'hui l'idée de cette guerre inexpiable : l'Opportunisme, héritier de la tradition gambettiste, vainqueur du Seize-Mai et de la faction boulangiste, adversaire en apparence redoutable, animal puissant mais repu, somnolent, et qui traîne, attaché à lui, la petite bête agile aux yeux rouges, cramponnée à sa veine jugulaire, Georges Clemenceau.

Deux ou trois faces livides, déformées par la férocité ou la peur, apparaissent seulement à la surface des ténèbres, puis s'évanouissent. Pour suivre le remous de certains squales dans les eaux profondes, il faudrait que le regard portât loin, jusqu'à ce dernier recès où les polices d'État mûrissent l'événement dont quelque bavard se fera honneur devant la postérité. Car l'exemple d'un Cornélius Herz prouve assez que le dernier mot de l'affaire des chèques, comme celui de l'Affaire Dreyfus, se trouve aux archives secrètes de Londres, de Pétrograd et de Berlin.

Dès que Ferdinand de Lesseps eut résolu d'entreprendre le monde parlementaire, en 1886, il trouva sur sa route un juif allemand, baron italien, naturalisé de fraîche date, Jacques Reinach, dit de Reinach. Si l'on en croit le ministre Rouvier lui-même, ce juif au passé sinistre fut dix ans le conseiller occulte des finances françaises, et notamment l'inventeur du 3 % amortissable, qui remplit les caisses du nouveau régime à un moment difficile. Son influence parlementaire, dit Barrès, tenait le plus souvent à des secrets surpris, à des complicités antérieures. Au chantage, il joignait l'escroquerie. Dans les fournitures militaires, dans les

chemins de fer du Sud, on vit son action prédominer, et toujours avec un caractère d'infamie.

L'équipe du baron, c'était les rédacteurs de *La République française,* la troupe opportuniste des Devès, des Antonin Proust, des Jules Roche, des Rouvier. Par eux, il manœuvrait une bande de deux cents parlementaires environ. D'autre part il assurait tenir en main le Crédit Foncier. La Compagnie lui versa d'abord six millions. Elle devait lui en verser cinq autres quelques mois plus tard.

Car autour du pillard qui dégorge le trop-plein de sa lippée, le flot déjà écume, la vague se creuse, et une autre gueule émerge, plus puissamment armée. Un juif est propriétaire du parti opportuniste. Un autre juif possède le parti radical ; Clemenceau et Ranc sont ses hommes ; il dispose de *La Justice,* journal sans lecteurs, mais, grâce au talent de Clemenceau, admirable instrument de chantage parlementaire qu'il s'est approprié moyennant deux millions : Cornélius Herz...

D'où vient-il, celui-là ? C'est le fils d'un pauvre petit relieur bavarois. Né à Besançon, par hasard, il va chercher fortune en Amérique, y fait une courte et fulgurante carrière d'aventurier, avec des épisodes burlesques, rentre à Paris, s'y donne comme le principal représentant de la maison Edison, lance le journal *La Lumière électrique,* crée une Société d'éclairage qu'il réussit à faire fusionner avec la Société des bougies Jablochhoff et avec la Société des lampes Jamin ; l'effondrement de l'affaire l'enrichit, car il s'est fait payer en actions libérées. Puis il fonde au capital de vingt-cinq millions la Société fermière d'exploitation des téléphones, organise en 1881 l'exposition d'électricité au palais de l'Industrie, s'associe au baron Reinach, auquel il recède des marchés de fourniture. Son influence politique, dont l'origine reste néanmoins obscure, suit l'ascension du parti radical dans lequel il a flairé, du premier coup, le futur vainqueur. Il sait qu'un mot de lui déchaîne Clemenceau sur n'importe quel adversaire, brise un ministre comme un fétu. En six ans, ce « gros homme court, d'allure commune,

toujours agité avec un petit œil noir qui ne fixe jamais personne », ce juif allemand à l'origine ignoble, au passé ténébreux, est devenu l'une des puissances secrètes du régime et, chose plus incroyable encore, grand officier de la Légion d'honneur. Il semble d'ailleurs certain qu'une part des fonds immenses qu'il a toujours sous la main au moment utile lui est fournie par le gouvernement anglais, dont il est l'indicateur. « Tout l'argent des étrangers, dit très bien Maurice Barrès, ne leur servirait de rien, s'ils n'avaient dans la place des Cornélius Herz et des Reinach pour en diriger la distribution. Ces trafics sont d'autant plus aisés que le corrupteur, c'est l'enfance de l'art, épargne au corrompu la gêne de tout savoir, et qu'un politicien aux abois trouve toujours des arguments patriotiques pour justifier dans sa conscience la thèse anglaise, allemande, italienne ou turque, que ses bailleurs de fonds lui commandent. »

Quatre ans les gros garçons parlementaires jouèrent ainsi la fable de l'âne chargé de reliques, s'agitèrent dans les antichambres, rédigèrent des télégrammes chiffrés, se firent téléphoner les cours — se crurent enfin de fameux cyniques, et tout pareils à des personnages de M. Eugène Sue. Mais déjà les puissants rivaux venaient de s'affronter dans l'ombre, et les faibles chéquarts n'étaient plus entre leurs mains que les cartes d'une partie décisive dont l'enjeu était le secret d'un petit nombre. Qui l'emporterait, de Reinach ou de Cornélius, de l'écurie opportuniste ou de l'écurie radicale ?

Un temps seulement s'équilibrèrent les chances. Chacun d'eux gardait dans son coffre les petits papiers, les talons de chèque, les preuves terribles et fragiles qui, du jour au lendemain, précipitent un homme, font d'un ministre un pauvre diable fripé par une nuit sans sommeil, les yeux bouffis, le teint huileux, sans faux col et sans lacet, dans une blême cellule de Mazas. Reinach s'est payé Rouvier, Cornélius a eu Baihaut, ministre des Travaux publics pour un million, dont il ne versera que trois cent mille francs. Mais Reinach est un poltron, de l'espèce — dit Barrès —

des poltrons gras. Il est vaniteux, bavard, ne cesse de geindre que pour menacer. La ville entière connaît l'appartement secret qu'il a loué Chaussée-d'Antin, et qu'assiègent tous les aigrefins de la capitale. De plus, il aime tendrement son neveu et gendre, Joseph, à la carrière duquel il craint de nuire s'il ne ménage jusqu'au bout l'implacable Clemenceau. Par ce dernier, Cornélius pèse de plus en plus sur le gros homme affolé, lui arrache quelques-unes des pièces maîtresses de son dossier, au point que le malheureux devra confier ce qui reste au petit juif Aaron, dit Arton, qui s'empressera de mettre la Manche entre lui et son ennemi, s'évanouira comme une fumée. Pourtant Reinach cède encore, il cède toujours. Ce ne sont plus maintenant des secrets, c'est de l'or qui coule à flots de la panse trouée. Il a obtenu de la Compagnie, c'est-à-dire de Lesseps, pour son « infernal parasite » cinq millions. Quelques semaines plus tard il versera lui-même la somme énorme de 9 972 175 F, et telle est la puissance de Herz qu'il extorque encore au malheureux un nouvel engagement, un bon de deux millions. « La magnificence de ces ignobles mystères, écrit l'auteur de *Leurs Figures* dans son admirable langage, c'est que l'œil en s'y appliquant voit se multiplier et s'engendrer les crimes, et, comme le microscope révèle que la vermine elle-même a sa vermine, une analyse un peu prolongée nous montre ici le parasite engraissant le parasite. On distingue qu'à chaque fois que Reinach s'est gorgé, un Cornélius Herz le pompe et le fait dégorger. »

Le monde parlementaire sent qu'il n'est plus maître de rien, qu'on le joue décidément quelque part, à quitte ou double. Dans leur terreur ces petits avocats, ces fils de notaires ou de paysans aisés, se reconnaissent pour ce qu'ils sont : de simples tripoteurs, des carottiers. Capables de tout, certes, mais d'accord avec la Loi, grâce à quelque détour finaud, quelque artifice de procédure. Ils ont empoché le chèque et refusent le risque aussi naturellement, ingénument, qu'un être de grande race trouve dans le péril, même abject, son plaisir et son rachat. Les couloirs de la Chambre, les

salles de rédaction, les cafés retentissent du bourdonnement des confidences, des dénonciations sournoises et de ces sortes d'aveux qui soulagent moins la conscience que les entrailles. La panique gagne la masse, jusqu'alors hésitante, des obligataires. D'ailleurs les événements se précipitent. En trois ans la gigantesque entreprise a croulé pan par pan. Pris à la gorge, Ferdinand de Lesseps demande la nomination d'administrateurs provisoires ; le 4 février 1889 le tribunal prononce la dissolution de la Société. Le 11 mai 1891, le président Q. de Beaurepaire ordonne l'ouverture d'une instruction contre Ferdinand et Ch. de Lesseps, Marius Fontane, Eiffel et le baron Cottu. La baronne Cottu témoignera plus tard qu'à la demande d'un certain Goliard, et par l'intermédiaire du commissaire de police Nicolle, elle avait été reçue dans le bureau même du directeur de la Sûreté générale, Soinoury. Ce haut fonctionnaire lui promit de rendre la liberté à son mari, pourvu qu'elle voulût bien lui livrer un document quelconque compromettant pour un membre de la droite. Mais la terrible machine est lancée. Bien que toutes les forces du régime pesassent désespérément sur le frein, elle ne devait s'arrêter que quelques mois plus tard, dégouttante de sang et de pus.

Sous l'irrésistible poussée, la jeune République se replie lentement, compte ses hommes. Une chance lui reste : faire hardiment la part de l'ennemi, sans amour-propre, laisser des gages. Mais lesquels ? Une liste des corrompus est entre les mains de Loubet, place de Beauveau : ce n'est qu'une épreuve photographique arrachée par l'ancien ministre Constans à la naïveté du baron Cottu. L'original circule librement depuis des mois, et d'ailleurs Jacques Reinach l'a vraisemblablement communiqué à Cornélius. Et derrière Cornélius, il y a Georges Clemenceau, l'aventurier de grande race, qu'aucune menace n'entamera jamais, regard tranquille, cœur dur. Impossible de choisir sur une telle liste, dont M. Émile Loubet dira un jour au procureur Quesnay de Beaurepaire qu'elle « est toute républicaine » — avec l'accent de Montéli-

mar. Que sait au juste la presse ? Qu'ignore-t-elle ? Que veut-elle ? Impossible de le savoir. Gorgée elle-même depuis cinq ans par les rabatteurs de la Compagnie, elle ne cherche dans le scandale parlementaire qu'un alibi à son propre déshonneur. D'autre part Herz est son homme. Il la tient. Des deux juifs, Jacques Reinach semble le moins dangereux. Que pèse un Joseph Reinach et tous les opportunistes falots de *La République française* contre un seul Clemenceau ? Il s'agit seulement d'aller prudemment, de tâter, d'éprouver les forces de la victime désignée, de prévoir la roideur de ses dernières ruades. Le bruit d'une arrestation sensationnelle court le boulevard, les salons, les cercles, rattrape le malheureux dans les coulisses des petits théâtres, au milieu de ses pauvres loisirs. Chaque matin la presse inspirée mesure attentivement du poison ce qu'il faut pour briser sournoisement la résistance du vieux corsaire déchu. Visiblement, ces cannibales le poussent au suicide, pas à pas, avec la sagacité des sauvages. Tombera-t-il à temps ? Une fois abattu, on compte bien que le drame effacera le scandale, pourvu que Cornélius se taise et ferme la bouche du petit juif Aaron, dit Arton, que la police fait semblant de poursuivre à travers l'Europe. Après quoi l'opinion républicaine devra se satisfaire d'une condamnation retentissante des Lesseps, des Cottu ou d'un petit nombre de députés obscurs, pris sur le fait, impossibles à défendre. Déjà le régime s'apprête à faire passer au premier rang, pour rassurer une bourgeoisie un peu inquiète, les Poincaré du temps, les bonshommes noirs et studieux, débordants de respectabilité, les Casimir Périer, les Cavaignac. Mais il a mieux encore à opposer aux dégoûtés : l'Église.

Nous ne faisons pas ici l'histoire du ralliement. Bonne ou mauvaise la politique romaine a souvent ce caractère ostentatoire un peu niais, cette cordialité bruyante et facile, aussi proche du rire que des larmes, dont la comédie italienne a toujours su tirer un merveilleux parti, mais qui embarrasse un public français, blesse son goût inné de la mesure. Impossi-

ble de ne pas imaginer ces prélats italiens, experts en magnifiques et courtoises grimaces, jouant du blanc de l'œil et roulant les *r* en gesticulant au bas de l'escalier d'un monsieur en habit noir, très froid, et qui ne se presse pas de leur faire signe de monter. Mais, en somme, la faillite d'une politique ne prouve rien. Le vrai malheur est qu'un échec si cuisant ait mis à vif la vanité d'un clergé pris lui-même à son propre jeu, au point de tourner sa rancune contre d'anciens amis seulement coupables d'avoir été spectateurs d'une inutile humiliation.

Quoi qu'on fasse pour le dissimuler aux regards profanes, il y a dans cet épisode de notre histoire une force comique, d'une qualité d'ailleurs assez amère. En se proclamant républicains, ces prêtres échauffés ne criaient si fort que pour échapper à la nécessité de dire clairement ce qu'ils entendaient par là — grosse malice scolaire à laquelle la République opposait avec sérénité sa propre définition du républicain. Car on peut rendre à des adversaires ce témoignage qu'en agréant les bons offices de tant de nouveaux et bruyants amis, le régime maintint fermement les principes. « La Révolution est un bloc ! » s'écriait orgueilleusement Georges Clemenceau en 1891. On n'en a rien distrait, en effet. Les plus hardis entrepreneurs du ralliement s'appelaient en 1890, Georges Goyau ou M. le comte Albert de Mun. Ils se nomment aujourd'hui Trochu ou Cornilleau. Mais la République impassible exige des prêtres rouges exactement ce qu'elle exigeait jadis des académiciens peints en rose. Elle ne s'agrège réellement que les renégats.

Nul doute cependant que la troupe décimée de l'opportunisme, affolée par le scandale des chèques, et qui sentait gronder un nouveau boulangisme, n'accueillît avec un immense soulas, comme une diversion bien supérieure aux faits divers baroques que le ministre de l'Intérieur tient en réserve et distribue à sa presse en des cas moins désespérés, la douloureuse et truculente mise en scène du cardinal Lavigerie. Ce Béarnais magnifique, aux épaules cordiales, au geste enveloppant, à la voix chaude, irrésistible sous la pourpre,

avec les belles mains souples des hommes de sa race, généreux à sa manière, toujours fougueusement tourné vers l'avenir grâce à un optimisme orgueilleux, imperturbable, et par un naturel et naïf oubli des amitiés passées, demi-apôtre et demi-tribun, devait se passionner pour un pape qui aurait mérité d'être béarnais, s'il ne fût né italien, et pour une politique faite à leur double visage, à la fois très puérile et très compliquée, aussi favorable aux plus ingénieuses conceptions de l'intrigue que facile à exprimer en formules grandioses, en quelques gestes retentissants. Le 12 novembre 1890 à l'issue d'un banquet offert à l'état-major de l'escadre de la Méditerranée, il porta solennellement la santé de la République parlementaire, « forme de gouvernement qui n'a rien en soi de contraire aux principes qui seuls font vivre les nations chrétiennes et civilisées ». Ajoutons d'ailleurs que le Béarnais chaleureux en fut pour ses frais d'éloquence, ses effets de manches et les risques d'une congestion, car aucun applaudissement n'accueillit ses paroles, et l'amiral Duperré y répliqua froidement par un toast au cardinal et au clergé d'Algérie. La musique des Pères blancs entonna la *Marseillaise* au milieu d'un silence glacial.

La réponse ne se fit pas attendre. Elle fut donnée presque aussitôt par Jules Ferry, devant les délégués sénatoriaux des Vosges. Avec les Méline et les Spuller, le vieil ennemi du radicalisme était pourtant l'un des inspirateurs et probablement le principal négociateur d'une politique religieuse qui allait désarmer l'opposition de droite. Néanmoins, une fois de plus, il crut devoir affirmer, en face du péril couru par les lois scolaires, la solidarité républicaine : « Je ne puis admettre, s'écriait-il, que l'on touche au principe de ces lois. Elles ne constituent pas des expédients passagers, des instruments de règne, des caprices ministériels : elles sont l'âme de la démocratie que nous avons fondée. On nous dit : "Passez-nous les lois scolaires, et nous vous passerons la République." C'est trop cher, messieurs, et nous ne ferons pas le marché ! » Aujourd'hui comme hier, car le mot cruel du sénateur des Vosges s'est retrouvé plus d'une fois dans la bouche du séna-

teur de la Meuse, Raymond Poincaré, face aux entreprises désespérées, à l'agitation convulsive de certains entremetteurs, la République fournit l'exemple d'une volonté sûre d'elle-même, que contribue sans doute à maintenir au point favorable de tension, un mépris trop visible pour des adversaires insaisissables que Pie X a jugés d'un mot : les âmes fuyantes.

Quelles que fussent les chances futures de la nouvelle politique inaugurée par le cardinal, il est donc permis de dire que l'heure n'était pas des plus favorables à un tel renversement des alliances. La masse des petits actionnaires du Panama, c'est-à-dire l'ensemble du pays, violemment excitée contre les parlementaires, n'y vit qu'un marchandage un peu cynique entre deux puissances également intéressées à l'équilibre du budget. Aussi parut-elle se divertir médiocrement au spectacle d'une de ces agitations factices, comme excelle à en créer le parti clérical et qui finit par sombrer dans l'indifférence générale, au point que Léon XIII lui-même, désespérant de réveiller l'attention d'un public assommé par les querelles byzantines d'orateurs sans auditoire et de journaux sans lecteurs, dut se résigner à l'emploi d'un des procédés de publicité les plus modernes, celui qui avait rendu jadis tant de services au « Grand Français » et à la Compagnie, l'interview. Le 17 février 1892, sur le ton de pauvre bonhomie et d'improvisation calculée propre à ce genre littéraire, il exposa longuement, par le truchement d'un journaliste alors peu connu, Ernest Judet, ses intentions aux six cent mille lecteurs du *Petit Journal*. Dix jours après l'événement, le 27 février, la Chambre prononçait « l'urgence sur le projet de loi relatif aux Associations » et se disait, à une énorme majorité « convaincue de la nécessité de poursuivre la lutte du pouvoir civil contre la faction cléricale ».

En apparence du moins, le régime un moment ébranlé reprenait donc son équilibre, se retournait déjà menaçant contre son vieil ennemi. Mais ce n'était là sans doute qu'une sorte de défi désespéré. Pour tirer parti des circonstances favorables, il eût fallu apaiser d'abord une opinion publique devenue

si nerveuse qu'un scandale de plus, pourvu qu'il éclatât tout à coup, aurait jeté par terre n'importe quel gouvernement, bien avant qu'il fût seulement possible d'esquisser la moindre contre-manœuvre de police ou de presse. Il est vrai que l'annonce des poursuites avait paru calmer les esprits. Mais la République n'était plus sûre de ses magistrats. Une fois la porte entrouverte d'une nouvelle Chambre ardente, elle risquait d'y passer tout entière, n'emportant que le maigre butin des sympathies épiscopales déjà prêtes pour un nouveau maître.

En de telles conjonctures le péril ne vient pas, pour le gouvernement menacé, d'un public dont un ministre ingénieux finit toujours par satisfaire, d'une manière ou d'une autre, le goût de l'épisode théâtral, de la scène à faire, comme disait le vieux Sarcey, ni d'une presse qui frappe au hasard, avec le seul souci de l'information sensationnelle. Encore moins des rivaux soucieux de ménager l'opposition future. Toutes ces curiosités ou ces ambitions ensemble ne font qu'un péril médiocre, si quelque ennemi solitaire, quelque homme libre ne se rencontre pour les exploiter avec le véritable désintéressement de la haine. Drumont fut cet homme-là.

Vingt jours après la fondation du journal en ce printemps orageux de 1892, on l'avait vu, prenant prétexte du renouvellement du privilège de la Banque, se jeter sur le ministre Burdeau avec une violence dont la raison secrète ne sera connue que plus tard. Puis il se tient coi quelques semaines, repris par cette passion d'observer, de comprendre, d'entrer à fond dans les événements et dans les êtres... Quelle merveilleuse aventure ! Pour toucher juste, au milieu du troupeau affolé, il n'est plus que de lancer son coup. Vraie ou fausse, l'accusation finit toujours par atteindre un coupable, rencontrer une poitrine.

Barrès a décrit « ces couloirs de la Chambre où les députés se jettent à trois heures sur *La Cocarde,* comme au réveil ils se sont jetés sur *La Libre Parole,* pour savoir si on les dénonçait ».

« C'était, dit-il encore, la panique des animaux quand, à des signes multiples, ils pressentent un tremblement de terre, et quand le sol commence à manquer sous leurs pas. » La veille encore, Morès ne jetait-il pas à la face austère du président Floquet le mot grotesque et terrible que le chœur féroce répète aussitôt avec un éclat de rire ?... Mais lui, Drumont, au fond de la rue silencieuse, vers les lointains Invalides, dans le désordre de son immense bibliothèque où les secrétaires négligents mettent les livres en tas comme des briques, lui, le guerrier au poil déjà gris, aussi insensible à la gloriole qu'à la peur, entre sa vieille servante, Mme Alliaud, et son maître d'armes Ildefonse, laisse tranquillement s'ébattre cette jeunesse. Qu'importe un scandale financier de plus ou de moins ? Il s'agit de briser le front ennemi, de transformer tout à coup le scandale financier en scandale parlementaire. Or il sent bien que le point faible est là, entre Reinach et Cornélius, devenus ennemis, là, comme à l'articulation même de la grande affaire de corruption. Lesseps ne parlera pas, mais Reinach ? Reinach que Clemenceau serre à la gorge, tandis que Cornélius à Ranc passe le couteau... Reinach se décidera-t-il à rendre coup pour coup ?

Il s'y décide en effet. « Je ne crèverai pas seul », avoue-t-il à ses intimes. Contre la meute parlementaire qui guide le Vendéen aux pommettes mongoles, il n'y a qu'un homme à Paris capable de faire front. Le 28 octobre, le malheureux baron communiquait à *La Libre Parole* par l'intermédiaire de son rédacteur en chef, Georges Duval, la première partie des documents dont la publication eût abouti à l'écrasement du parti radical, et sans doute à celui du régime, si le juif n'eût disparu à temps, tué par la peur. Il y a longtemps déjà que son terrible associé Cornélius lui a télégraphié en clair la phrase célèbre : « Il faut payer, ou vous sauterez, vous et vos amis. » Le moment est venu de sauter. Après une journée d'agonie au cours de laquelle « rouge à crever, les yeux hors de la tête », il va menacer Cornélius, supplier Rouvier, Clemenceau, il échoue chez Constans, où le directeur de *La*

Justice l'a vu « renversé sur un canapé, les talons étalés sur le parquet, loin de la tête, le regard en l'air » ; il rentre chez lui exténué, les poches vides, dans un fiacre payé par Constans. « Frivole et grossier, écrit Barrès, ce joueur cynique, ce porc du boulevard, ce Jacques de Reinach, a tout de même des entrailles humaines, familiales. » Il sait que derrière lui le radicalisme cherche à atteindre Joseph Reinach, son gendre et son neveu, l'espoir de la tribu, le jeune chef opportuniste à la carrière duquel il a déjà tant sacrifié... Il demande un verre d'eau, vide coup sur coup deux carafes, s'enferme. Le dimanche matin, Hébrard, directeur du *Temps,* accourait chez Cornélius et lui disait tout essoufflé : « Reinach est mort ! — Mais les papiers ! » s'écrie Cornélius. Hébrard répondit : « Depuis six heures, Joseph brûle. »

Drumont venait d'entrer à Sainte-Pélagie pour y purger sa condamnation à trois mois de prison du procès Burdeau. Ménager des documents qui lui restent — puisque hélas ! l'informateur n'est plus ! — il les livre maintenant un par un, il empoisonne goutte à goutte, selon le mot de Barrès, le festin parlementaire. Chaque jour sa vieille domestique apporte dans son panier à provisions les notes mystérieuses « qui font frémir Floquet à la présidence, Rouvier au ministère des Finances, Burdeau à la Marine, Freycinet à la Guerre, tout le Parlement. En même temps elles allument la curiosité et peu à peu la férocité des lecteurs de *La Libre Parole,* multipliés par centaines de mille. »

Le 21 novembre, Jules Delahaye a fait voter l'enquête, tirant son foudroyant réquisitoire d'un dossier aux trois quarts vide, par un coup de chance et d'audace qui ne sera jamais dépassé. Drumont fonce aussitôt dans la nouvelle brèche, lorsqu'il accuse le député Proust d'avoir vendu, pour 50 000 francs, et le sénateur Beval, pour une somme assez ronde, leur vote à Jacques Reinach, « la France, dit encore Barrès, se penche tout entière pour entendre la réplique, la preuve et la contre-réplique ». Antonin Proust essaie de faire tête, intente un procès. Huit jours après *La Libre Parole* publie le fac-similé d'une lettre adressée

au plaignant par le défunt baron, et qui lui annonce l'envoi de mille obligations. Le document avait été apporté au journal par un inconnu. Il fut reconnu exact.

Le 20 décembre suivant, la Chambre, littéralement disloquée par ces terribles manœuvres, votait les poursuites contre cinq de ses membres : Rouvier, Jules Roche, Antonin Proust, Emmanuel Arène, Dugué de la Fauconnerie. Cent quarante-cinq chéquarts respirèrent, et Clemenceau put se croire, ce jour-là, le vainqueur réel, car « c'est de sa lointaine intrigue que périssent Roche et Rouvier » — ce Georges Clemenceau dont Herz dira bientôt : « Je le considérais comme un fils, il a grandi à mes côtés, il a été associé à ma fortune et à mes actes, nourri de mes pensées et de mes projets, et il m'a donné en échange toute son éloquence et tout son cerveau. » Mais l'heure sonnera aussi pour le jeune chef féroce. Déroulède, sous prétexte d'interpeller sur la promotion du puissant patron juif au grade de grand officier de la Légion d'honneur, tourne court, le 20 décembre, et se jette sur le fils adoptif du juif, qui écoute l'apostrophe célèbre, debout à son banc, livide, déjà délaissé de tous, les rudes moustaches tombantes, la face déformée par un affreux rictus de haine et de défi :

« Sans patronage et sans soutien, le petit juif allemand n'aurait pas fait de telles enjambées sur la route des honneurs, il n'aurait pas mis si peu d'années à sortir complètement de son bas-fond. Je le répète, il lui a fallu un présentateur, un ambassadeur pour lui ouvrir toutes les portes et tous les mondes, le monde politique surtout... Or ce complaisant, ce dévoué, cet infatigable intermédiaire, si actif et si dangereux, vous le connaissez tous, son nom est sur toutes nos lèvres, mais pas un de vous pourtant ne le nommerait, car il est trois choses en lui que vous redoutez : son épée, son pistolet, sa langue. Hé bien moi, je brave les trois et je le nomme ! c'est M. Clemenceau ! Dans une journée pareille, où la faulx de la Justice a déjà atteint tant de têtes, il m'a semblé

inique que celle-là fût respectée, et j'ai cru nécessaire sinon de l'atteindre, du moins de le marquer. »

Les bras croisés, le regard insulteur, la « figure verte », l'exécuté cherche un moment son souffle, et bégaie : « Vous en avez menti ! » À quoi Déroulède, se détournant dédaigneusement de la victime désormais hors de combat, riposte : « Nous réglerons ailleurs qu'à cette tribune les oui et les non. »

De telles séances déclenchaient au Parlement on ne sait quelle crise hystérique, qui finissait par confondre, dans la même inavouable transe, le coupable et l'innocent, tiraient d'eux les mêmes mensonges, ainsi qu'un flot de larmes. Mais de ces duels le public ignore tout, sinon le compte rendu trop bref de son journal quotidien. D'ailleurs l'éloquence n'ébranle qu'un moment les nerfs, brutale secousse que suit de près l'accès de dépression. Au lieu que la terrible presse (« avec une presse pareille, impossible de gouverner un pays civilisé ! » criait un jour, à l'oreille du procureur Quesnay de Beaurepaire, un peu sourd, le ministre Émile Loubet) mesurait savamment sa strychnine, augmentait chaque jour la dose.

Je suis là-dedans jusqu'au cou — écrit Drumont du fond de sa cellule. J'y suis parce que je m'y suis mis. Je sais beaucoup de choses parce qu'on a cru que je les savais. J'ai deviné des secrets terribles. Tous ces gens que vous entendez successivement, dans les cérémonies funèbres, prononcer des harangues pompeuses et comparer le collègue, dont la mort vient de les débarrasser, aux plus vertueux citoyens de l'Antiquité et des temps modernes, se considèrent mutuellement comme des crapules et se haïssent, comme des damnés. C'est la Terreur, avec de la boue, au lieu de sang. Ils n'ont qu'un rêve : se couvrir eux-mêmes et perdre un rival abhorré.

Seulement, ils font parfois comme les Borgia : ils se trompent de fiole et s'empoisonnent avec le poison qu'ils destinaient à leurs amis. Moi, je suis comme l'esclave chrétien qui, au sortir du repas des catacombes, assistait à l'orgie des consulaires et des porteurs de laticlaves. Je fais circuler à la ronde les coupes myrrhines, et sachant bien ce qu'il y a au fond, je m'attends à ce que certains convives roulent foudroyés sur le triclinium.

XII

LE SILENCE SE FAIT DANS LE TROUPEAU

Au plein de cette crise, alors que dans les mornes salons de l'Élysée, Sadi-Carnot lui-même, expression si parfaite de l'opulente bourgeoisie révolutionnaire qu'aucune émeute n'a jamais fait seulement frémir sur sa solide assise, commençait à désespérer non seulement de la République, mais de la destinée même de sa classe, l'opinion parut s'essouffler tout à coup. Avec un immense soulagement, le monde parlementaire se sentit glisser peu à peu hors des dangereux remous de la fureur populaire, retomber dans le mépris, ainsi que dans un moelleux lit de boue.

Cette brusque défaillance de l'opinion s'explique. Une fois de plus le régime avait su attendre, dévorer l'injure, et, évitant de tenir tête à la masse électorale, la manœuvrait savamment, puissamment, par les élites, sûr que, tôt ou tard, lasse de se chercher des chefs, elle se retournerait d'elle-même, satisfaite ou non, vers le gouvernement qui fait les rentes. D'ailleurs, depuis la chute du Boulangisme, ces élites plus ou moins rivales, ne songeaient réellement qu'au repos, à une paix avantageuse. La plus puissante de toutes, le parti clérical, enivré de l'espérance d'un prochain partage à l'amiable du pouvoir qui n'eût rien coûté à sa paresse abjecte, n'eût compromis que son honneur, rebutait le public par des disputes inanes, des flatteries grossières, les averses d'une

théologie mise en hâte à la portée des chantres électeurs. Mais il n'en accomplissait pas moins sa tâche et la seule besogne dont on l'ait jamais cru capable, en faisant humblement diversion au scandale encore trop frais. Telle quelle, cette diversion frappait momentanément d'impuissance une partie des journaux de l'opposition. Malheureusement, déjà usé par quinze années d'intrigues, d'alliances secrètes, de menaces enfantines toujours suivies d'échecs retentissants, le crédit de ces modestes collaborateurs restait petit. Pour rallier à son drapeau c'est-à-dire au drapeau de sa gendarmerie, les diverses fractions de la classe bourgeoise, cléricale ou non, de droite ou de gauche, la République trouva mieux. Aux moutons en fureur, elle montra le loup. Instantanément le silence se fit dans le troupeau.

Il serait puéril d'écrire que la campagne anarchiste de 1890 à 1894 fut exclusivement policière, bien qu'on sache aujourd'hui par exemple, et sans discussion possible, au témoignage même du chef de la Sûreté, que l'attentat de Vaillant ait été l'œuvre d'agents provocateurs qui fournirent jusqu'à la dynamite nécessaire à la confection de l'engin. Vers 1880, les salons littéraires avaient mis le nihilisme à la mode. De belles dames, non découragées de l'amour par les tourments de la ménopause, mais friandes d'excitants, se passaient de main en main les journaux prétendus interdits, *La Révolte* de Jean Grave, à laquelle collaborèrent Élisée Reclus et le prince Kropotkine, *Le Libertaire* du dangereux érotomane Sébastien Faure, *L'Attaque* de Charles Malato, *Le Père Peinard* d'Émile Pouget, *La Revue anarchiste* de Charles Chatel et André Ibels. Des écrivains célèbres, comme Octave Mirbeau ou Lucien Descaves signaient dans *L'En-dehors* de Zo d'Axa des articles au vitriol, et le juif Bernard Lazare publiait ses étranges, et d'ailleurs admirables *Entretiens*. Ainsi la littérature d'avant-garde et le naissant vélocipède se partagèrent un temps l'admiration des fils de la bourgeoisie. Mais les papas bourgeois tressaillirent aux premiers éclatements des bombes. Bombe à Levallois, bombe à Clichy, bombe rue Saint-Dominique, boule-

vard Saint-Germain, à la caserne Lobau... La police traque de quartier en quartier l'insaisissable Ravachol, et finit par l'arrêter grâce au propriétaire d'une modeste gargote du boulevard Magenta, M. Very. La veille de la comparution du coupable devant la cour d'assises, le restaurant Very sautait à son tour, et quelques semaines plus tard le commissariat même de la rue des Bons-Enfants, avec son commissaire. Il convient de noter que cette demi-douzaine d'attentats vont s'échelonnant de décembre 1891 à décembre 1893, et que deux d'entre eux seulement firent des victimes. Mais une savante campagne de presse — analogue à celle que déclenchait rituellement à chaque premier mai d'avant-guerre, et d'ailleurs aux mêmes fins, ce Georges Clemenceau qui, avant de recevoir du pays le nom de Père la Victoire, s'était donné en pleine Chambre le titre moins glorieux de Premier des Flics — portait au cœur d'une classe particulièrement éprouvée par le Panama une sorte d'épouvante capable d'y étouffer peu à peu jusqu'au souvenir des capitaux engloutis. Déjà l'austère silhouette de M. Sadi Carnot, popularisée par les calendriers illustrés des P.T.T., retrouvait son prestige, et le geste inoffensif, mais théâtral, de Vaillant allait réhabiliter le Parlement. Ce naïf ébéniste s'offrit à jeter du haut des tribunes un pétard au milieu des députés. Après l'indulgence plénière accordée par le clergé du Ralliement, les chéquarts venaient de recevoir le baptême du feu.

Tandis que les Déroulède, les Marcel Habert enflent leurs jabots et promènent encore sur la scène leur vanité tracassière, Drumont a mesuré le désastre. Une fois de plus, le peuple a préféré des maîtres tarés, mais cyniques, à ces Acceptants, ces Respectueux, dont parle Veuillot, car s'il lui arrive de culbuter parfois d'un revers de main quelque écorcheur trop effronté, il ne tarde pas à leur rire au nez, bonnement, car il ne hait au fond que les modérés. Son prétendu anticléricalisme s'explique, pourvu qu'on veuille bien penser que tenu loin du prêtre, du moine surtout, il ne fonde son jugement que sur l'expérience, hélas ! quotidienne, du bedeau, du sacristain, de la chaisière,

des dévotes à roquet ou à matou, du bon jeune homme pâli de pratiques secrètes, ou du marguillier libidineux, types divers auxquels sa justice sommaire impose le nom de calotins...

Un instant peut-être, à l'heure la plus tragique du Panama, il a regardé plus curieusement que d'habitude vers ces bonshommes étranges, alors tout grouillants d'indignation vertueuse, et qui, prétendant au privilège du bien-penser, se nomment eux-mêmes les bien-pensants. « Après tout, sait-on jamais ? C'est qu'ils n'ont pas l'air content, les frères !... » Hélas ! il n'a fallu que six bombes pour que ces justiciers disparussent, regagnassent à toutes jambes le giron diffamé mais tutélaire du régime maudit, plantant là leurs glaives et leurs balances... Coup sur coup, la Chambre presque unanime, droite et gauche réconciliées, vota les fameuses lois d'exception — loi sur la presse, loi sur la détention des matières explosives, loi sur les associations de malfaiteurs, nouveaux crédits à la police... Ainsi s'accomplit la parole prophétique, comique et désespérée, du vieux Veuillot : « Nous avons du sergent de ville pour longtemps ! »

Depuis plusieurs mois l'auteur de *La France juive* a quitté sa cellule de Sainte-Pélagie, repris sa place au journal. Le tirage de *La Libre Parole* monte toujours. Mais au milieu de ses collaborateurs enthousiastes, en plein triomphe, le maître du désespoir lucide a senti ce nouveau fléchissement du cœur français. Que d'autres manœuvrent pour recueillir les débris des vieux partis de droite, éparpillés par la terreur : lui ne parlera jamais qu'aux siens, et dans le même langage, si âpre et si dur, aussi dur que son génie. À cet accent nouveau, la presse conservatrice se tait d'abord, puis gronde, enfin s'indigne contre le Français rétif, ce transfuge : elle l'accuse de « faire le jeu de l'anarchie ». Que lui importe ? Comme toujours il ne songe qu'à frapper le plus fort possible, qu'à porter ses coups à fond. La vérité ! La vérité ! Comme le proconsul romain tourné vers ses licteurs, criait : « Les verges ! Les verges ! » Le lendemain de l'attentat de

Vaillant l'immense public de *La Libre Parole* écoute monter déjà sa voix tranquille :

Il s'est trouvé un scélérat de plus qui n'a rien compris aux enseignements de la Société nouvelle. On lui avait enseigné qu'il n'y a pas de Dieu, que le vol mérite les plus hautes distinctions de la Légion d'honneur, on lui avait montré des coquins rentrant triomphalement au Palais-Bourbon pour y faire des lois.

Les lois ainsi faites n'ont pas paru respectables à cet homme insuffisamment intelligent. Toutes ces notions un peu bizarres se sont embrouillées dans la cervelle de cet être rudimentaire. Un choc s'est fait dans le chaos de cette tête et hier il jetait une bombe du haut de la tribune.

Le Figaro, par la plume de son directeur Maynard, riposte en citant la phrase de Ravachol à ses juges : « *Il n'y a pas d'innocents parmi les bourgeois.* » — Que dit M. Drumont, de cette déclaration de cannibales ?... — Ne la blâmez pas trop, mon cher Maynard : vous pourriez, en vous imaginant frapper sur des anarchistes, atteindre un personnage auguste dans ses souvenirs de famille. » Et l'auteur de *La France juive* va chercher — parmi ses livres amoncelés en tas comme des briques — les *Mélanges* du général comte de Ségur, l'historien de la campagne de Russie. Il l'ouvre à la page qu'il faut, relit le récit poignant fait par un vieux serviteur des Lévis, qui, en 1793, pour sauver la vie des deux filles du maréchal, Mme de Vintimille et Mme de Bérenger, condamnées à mort par le Tribunal révolutionnaire, est allé se jeter aux pieds d'un ancien protégé de la famille, reçu jadis à la table du gouverneur de l'Artois bien que simple petit officier d'artillerie, « devenu un grand chef parmi les assassins et qui siège au comité de salut public, entre Barrère et Collot d'Herbois ». Aux supplications du bonhomme en faveur de ces jeunes femmes innocentes, l'autre répond, textuellement : « Il n'y a pas d'innocents parmi les aristocrates. »

Quel est donc le Ravachol qui a prononcé cette phrase atroce ? Ne cherchez pas longtemps, mon cher Maynard ;

c'est le grand-père du président de la République actuel, c'est le Carnot qui plus heureux que Ravachol a été le fondateur d'une dynastie républicaine qui a produit des députés, des ingénieurs des ponts et chaussées, des préfets, des substituts qui jouissent tous de l'estime générale et qui ont tous du bien au soleil.

Justitiae Dei suni rectae. Le bourgeois révolutionnaire qui a fait du régime sa chose, qui a corrompu le peuple pour mieux l'exploiter, trouve devant lui l'anarchiste qui s'exprime absolument comme le bourgeois de 89.

L'Église s'en mêle aujourd'hui. Pour obtenir de l'avancement, pour toucher un traitement plus élevé, pour avoir un bibelot de plus à leur mitre, des évêques comme Mgr Lécot louent publiquement, devant son petit-fils l'ancêtre Carnot, le Terroriste. Un évêque louant ce Carnot qui félicitait Joseph Lebon et encourageait Carrier, quel spectacle pour la conscience humaine !

Un journal conservateur, d'ailleurs obscur, *Le Journal de Saône-et-Loire* l'accuse à son tour de pactiser avec l'anarchie. C'est l'occasion d'un de ces plus admirables articles, au titre féroce : *Son Excellence le duc de Ravachol, grand croix de la Légion d'honneur.*

Fouché ne valait assurément pas mieux que Ravachol. A-t-il laissé un nom maudit ? Le bloc-notes du royaliste *Gaulois* va nous renseigner sur ce point.

La fille née du premier mariage de Fouché — c'est-à-dire des noces d'une religieuse et d'un moine, tous deux apostats — épouse le comte de Thermes, gentilhomme attaché à la Cour. Les filles furent la comtesse Émeric de Saint-Roman et Henriette de Castelbajac. Des trois fils, l'un épousa Mlle de Suny, fille du directeur des Monnaies, ce qui l'apparenta avec les familles de Loys, d'Estournel et de Sainte-Aulaire. Son frère cadet, Armand, duc d'Otrante, alla s'établir en Suède, où il mourut aide de camp de Charles XIV. Son arrière-petit-fils est aujourd'hui premier écuyer du roi Oscar II.

D'ailleurs, lorsque l'Ancêtre lui-même mourut, il était ministre secrétaire d'État, grand-croix des ordres de la

Légion d'honneur, de Léopold d'Autriche et de Wurtemberg, ancien gouverneur de Rome. Le roi Louis XVIII en personne avait daigné signer à son contrat de mariage lorsque devenu veuf, l'ex-oratorien avait épousé Mlle de Castellane...

Ne condamnez pas Vaillant à mort, messieurs les jurés ! Vous avez déjà vu M. Humbert, condamné jadis aux travaux forcés à perpétuité recevoir l'amiral russe Avellan comme président du conseil municipal de Paris. Vous verrez peut-être dans quelques années Vaillant épouser dans la chapelle de la nonciature une parente du duc de Doudeauville, avec Rothschild et Tournadre comme témoins.

« Dans la chapelle de la nonciature »... À ces railleries féroces le Ralliement tout entier tremblait de fureur. Non pas que la République ait jamais célé son origine, ni renoncé à la tradition révolutionnaire dont elle tire le meilleur de sa force. Mais le jeu du parti clérical était justement de feindre ignorer l'une et l'autre. D'ailleurs l'offensive désespérée du chef de l'antisémitisme le surprenait au moment le plus critique, ou pour mieux dire en pleine déroute. Après un visible effort pour surmonter, un moment du moins, ses répugnances, le vieux parti républicain ne prenait même plus la peine de cacher son dégoût à ses encombrants alliés. Les élections législatives de 1893 marquent le triomphe du radicalisme et l'écrasement des ralliés : Jacques Piou, le comte de Mun, Étienne Lamy, la plupart des chefs du mouvement mordent la poussière. La troupe décimée, réduite à quelques escouades, ne s'en efforçait pas moins de donner satisfaction à ses maîtres ; elle votait les lois contre la presse. « Il y a un semblant d'idée juste au fond de ces projets imbéciles, continuait de railler Drumont. Il est clair que si on pouvait supprimer tout ce qui a été écrit, tout ce qui a été dit, tout ce qui a été imprimé depuis deux cents ans, effacer des cerveaux toutes les impressions qu'ils ont reçues, on aurait affaire à des âmes plus respectueuses et plus dociles. L'opération paraît d'une exécution difficile, puisqu'il y a dans les librairies populaires, sur les quais ou dans les mansardes de prolétaires, des montagnes de blasphèmes, d'appels à l'insurrection et d'outrages à

l'autorité. C'est la bourgeoisie écrivante qui précisément a constitué cette bibliothèque que les torches de cinquante Omar seraient impuissantes à brûler. »

Il est vrai que dans cette besogne de répression le bourgeois libre-penseur a trouvé un allié dans le député de la droite, « le personnage bien élevé, solennel, banal et content de lui que vous connaissez tous, qui de son éducation dans un établissement religieux a gardé des sentiments de déférence pour Jésus-Christ et d'adoration pour Rothschild ». Drumont nous le montre à son foyer, au retour d'une visite à Raynal, pérorant auprès de sa femme « royaliste, duchesse, marquise ou comtesse qui a eu jadis des parents tués un peu partout en Vendée, à Quiberon, en Bretagne » et qui lit *Les Chouans* de Balzac, tandis que son mari poursuit son monologue :

« Nous avons été vigoureux ! Nous avons voté sans les discuter, sans même les lire toutes les lois que nous a demandées le juif Raynal. Est-ce suffisant ? On vient encore de découvrir une boîte à sardines suspecte... Je ne serai tranquille que lorsqu'il y aura derrière tout citoyen un sergot pour le surveiller, et derrière tout sergot, un agent de la Sûreté générale pour l'espionner. »

« Comme tu es lâche, mon ami ! » pense la femme qui continue sa lecture. Mais le défenseur du Trône et de l'Autel a vu Raynal.

« C'est plus qu'un homme, ce Raynal ! s'écrie-t-il, c'est le juif providentiel... Figurez-vous, chère amie, qu'il s'imaginait que mes amis et moi ferions des difficultés, que nous réclamerions au moins des garanties. Je l'ai détrompé. Je lui ai dit : "Demandez-nous tout ce que vous voudrez, nous vous accorderons encore davantage !" En me quittant il m'a donné une petite tape amicale sur la joue, et il a daigné ajouter : "N'ayez plus peur, mon cher collègue, je suis là... Que les bons se rassurent et que les méchants tremblent !" »

Alors le sang de la fille des Chouans bouillonne dans ses veines ; elle jette le livre de Balzac avec fureur, et, en pensant à son mari et à ses amis, elle prononce un mot qu'on n'entend pas très bien et que le domestique qui écoutait

n'a certainement pas compris, car il n'a pu être prononcé ainsi par une femme élevée au couvent des Oiseaux : Tas de J... F... !

Mais les jours de David Raynal étaient eux-mêmes comptés. Le Ralliement, furieux et stupide, pareil à un énorme dindon saignant de la caroncule, croyait avoir son homme au ministère, dans la personne d'un politicien obscur, du nom d'Eugène Spuller. Il finit par obtenir de ce ministre des Cultes une déclaration publique où, se proclamant néanmoins le « défenseur fidèle de la philosophie et de la libre-pensée » il faisait allusion à un certain « esprit nouveau ». La Presse bien-pensante rassasiée d'amertume et de désillusions, s'empara aussitôt de la bienheureuse formule, et lui fit un si retentissant écho à travers le pays que le parti radical jugea le moment venu de remettre à la diète ces affamés, en renversant le ministère. Mais quelques semaines plus tard, le 23 juin 1894, le président de la République Sadi Carnot était assassiné à Lyon par un ouvrier boulanger lombard, du nom de Caserio.

À ce nouveau coup, les débris des partis de droite achèvent de perdre pied, s'effarent. Qui oserait rappeler le passé devant le cadavre d'un martyr ? Le monde entier s'incline respectueusement devant le régime qui vient de recevoir le baptême du sang : le roi Humbert associe l'Italie au deuil de la France, Guillaume II, empereur d'Allemagne, écrit que la victime est tombée en soldat et gracie deux officiers de marine français détenus pour espionnage dans une forteresse. L'opposition parlementaire n'ose plus faire un mouvement de peur de s'entendre accuser de complicité avec l'anarchie. Tout se tait, ou s'efforce de perdre sa propre voix dans l'universel concert de louanges, tout — à l'exception d'une seule parole libre, la même :

Il y a cent ans, des milliers d'innocents étaient égorgés à Lyon en vertu d'un décret du Comité de Salut public, au bas duquel était la signature de Lazare Carnot.

« La ville de Lyon sera détruite, disait l'article 3 de ce décret. Tout ce qui a été habité par les riches sera démoli. »

Cent ans après le petit-fils de Carnot fait son entrée solennelle dans la ville pavoisée. Toutes les autorités viennent se prosterner devant lui ; l'archevêque qui ne serait pas fâché d'être cardinal ne craint pas de louer ce chef d'État qui a d'ailleurs approuvé toutes les lois contre l'Église.

Soudain l'assassin se dresse et frappe cet homme qui, personnellement, est intègre, qui dans sa vie privée est sans reproches. Qui a suscité ce scélérat ? Qui lui a inspiré ce détestable dessein ? L'assassin est sorti d'un germe révolutionnaire laissé là par les tueurs de 93. Le terroriste a enfanté l'anarchiste, et l'anarchiste tue celui qui l'a engendré.

Et plus loin :

Les Conservateurs de la Chambre sont les seuls dans ce pays à ne pas voir des évidences. Ils lèchent les bottes des assassins devenus gendarmes, et en se mettant cyniquement du côté des ennemis de l'Église, en déclarant que le succès justifie tout, ils achèvent de dépraver profondément la conscience publique : « Il nous faut des arrestations, des commissaires de police, des agents, beaucoup d'agents... » crient les Doudeauville, les Reille, les Lanjuinais...

Mais les Doudeauville, les Reille, les Lanjuinais se sentaient déjà dans le ventre le couteau de Caserio, et couraient à la recherche d'un candidat de la droite pour le prochain Congrès. Leur choix tomba sur le général Février, dont le nom fut tenu secret jusqu'au dernier moment par un prodige de discrétion et de prudence conservatrices que le Parlement récompensera bien mal en donnant à ce martial militaire, grand chancelier de la Légion d'honneur, 52 suffrages sur un total de 895 voix. Casimir-Périer l'emporta finalement sur M. Henri Brisson. Avec le nouvel élu « démocrate quarante fois millionnaire, favori des Rothschild et ami de tous les exploiteurs fameux », triomphait la plus haute bourgeoisie républicaine, celle des mines d'Anzin et des premiers chemins de fer. On parla aussitôt d'aggraver certaines disposi-

tions de la loi sur la Presse, qui visaient manifestement le directeur de *La Libre Parole*, en attendant la réunion d'une prochaine Haute-Cour. De tous les hommes politiques d'ailleurs, « l'opulent marchand d'esclaves » était peut-être celui que Drumont abhorrait le plus : les lecteurs du journal antisémite apprirent donc, sans surprise, le 15 juillet 1894, que leur leader était allé passer ses vacances en Belgique.

Je ne vous cache pas que l'histoire de ce malheureux Anglais qu'on a arrêté pour avoir regardé le ministère des Affaires étrangères m'a donné à réfléchir. C'était un touriste prévoyant, puisqu'il avait emporté avec lui une petite gourde de café que des agents pleins d'épouvante ont versé dans un baquet d'eau ; mais il n'avait certainement pas prévu le dénouement de son voyage.

Ce fils d'Albion ne sachant pas un mot de français, n'a pu manifester son étonnement, mais il s'est hâté de repasser la Manche, et c'était certainement ce qu'il avait de mieux à faire.

C'est un cas intéressant encore que celui de cet infortuné qu'on a envoyé au dépôt pour s'être écrié, en regardant une photographie de Casimir-Périer : « Il a une binette qui ne me plaît pas. »

Étant de ceux auxquels la binette de Casimir-Périer ne plaît qu'à moitié, je crois que j'ai sagement agi en venant voir à Bruxelles la procession de Sainte-Gugule.

Le 25 septembre suivant, maître Saint-Éloi, huissier près le Tribunal de la Seine, déposait contre le directeur de *La Libre Parole* et le gérant Millot un mandat de comparution leur enjoignant d'avoir à se présenter le 11 octobre devant la cour d'assises, pour y répondre du crime d'outrages envers des magistrats.

Drumont fut condamné à trois mois de prison. Il s'était installé à Bruxelles au numéro 15 de la rue de Spa, dans une petite maison qu'il ne devait quitter, pour rentrer à Paris, qu'au début de l'année suivante. Mais déjà, à l'insu de tous, la France d'avant-guerre entamait sa suprême partie, dont quinze cent mille morts seraient l'enjeu : les dés venaient de rouler sans bruit sur la table. Par un triste soir de novembre

1894, tandis que la pluie — cette fine pluie belge pareille à un brouillard plus dense — ruisselait sur le lierre du minuscule jardin, l'auteur prophétique de *La Fin d'un monde* avait pu entendre au téléphone — l'appareil renforcé à double fil que l'administration des postes avait mis gracieusement à sa disposition pour lui permettre de rester en communication constante avec le journal lointain — la bonne voix émue, un peu tremblante, de son collaborateur le commandant Biot, rédacteur futur de *L'Action française,* lui annonçant l'arrestation d'un capitaine juif d'état-major, du nom d'Alfred Dreyfus, par le commandant du Paty de Clam.

À la fin de septembre 1894, le bureau des renseignements au ministère de la Guerre recevait un document adressé à l'attaché militaire d'une ambassade étrangère et soustrait par une personne désignée sous le nom de « voie ordinaire » ; remis au commandant Henry, ce document, lettre écrite sur papier pelure, et appelée couramment depuis le *bordereau,* fut reconnu émaner d'un officier d'artillerie appartenant sûrement à l'état-major et au courant de certains travaux spéciaux effectués à l'administration centrale. Procédant par comparaison d'écritures, on en vint rapidement à soupçonner le capitaine Dreyfus. Des cinq experts choisis, trois se prononcèrent pour l'attribution du bordereau à cet officier. Le 19 décembre 1894 commença, devant le premier conseil de guerre, le procès qui, de rebondissement en rebondissement, allait se poursuivre des années, détruirait, pour jamais peut-être, l'unité morale du pays. Par cinq voix sur cinq, le capitaine Dreyfus fut reconnu coupable, et condamné à la déportation à vie dans une enceinte fortifiée ainsi qu'à la dégradation militaire. Les débats avaient duré quatre séances et ayant été ordonné, conformément aux réquisitions du commissaire de gouvernement Brisset, le ministre de la Guerre avait fait communiquer aux juges, par le commandant du Paty de Clam, un dossier secret.

L'opinion accueillit la nouvelle de l'arrestation de

Dreyfus avec une espèce de stupeur. Comme la plupart des journaux, *La Libre Parole* relata simplement les faits, sans nul commentaire injurieux. Les jeunes gens se feraient difficilement aujourd'hui l'idée des sentiments du public de 1894 à l'égard d'une armée, qui était pourtant l'armée des vaincus. On l'adorait. Adoration naïve, et même triviale, débordant de vanité satisfaite, d'égoïsme, de sentimentalité un peu canaille — nos pioupious, soldats d'un sou — cabotine. La silhouette du troubade avec ses guêtres blanches, son grotesque pompon, son tire-jus multicolore et sa payse, enchantait le public des cafés-concert. Après cinq ou six refrains laborieux, le couplet final en l'honneur de l'Alsace-Lorraine faisait sortir de plus d'un manchon le petit mouchoir brodé... Mais que dire des revues, des revues chantées par l'immortel Paulus, le flot humain s'écoulant des faubourgs à cinq heures du matin, les gosses sur l'épaule de papa, la femme avec le panier à provisions, les papiers gras, les litres vides sur les vastes étendues de gazon, et cette rumeur furieuse qui s'enfle, décroît, rebondit terrible et s'arrête net, foudroyée, tandis que la dernière charge étincelante au pied de la tribune présidentielle fait encore trembler la terre ?... Culte de l'armée, religion patriotique à peu près vidée de sa substance, et qui donnait encore, à la majorité des Français, l'illusion d'une unité spirituelle déjà détruite dans les cerveaux, entamée dans les cœurs. Au reste, depuis Gambetta, la République assistait sans déplaisir à la lente métamorphose de l'esprit national (dont le loyalisme monarchique avait été sans doute la plus haute expression), réduit peu à peu à la superstition pure, au fétichisme des midinettes, à une espèce de toquade, de béguin pour les militaires. L'opposition de droite elle-même réagissait faiblement contre un tel avilissement de l'idée de patrie. Peut-être même l'eût-elle, secrètement du moins, favorisé : ralliée presque tout entière, ouvertement ou non, au régime désormais nourricier, condamnée à se renier elle-même, son intérêt le plus pressant n'était-il pas d'entretenir cette sentimentalité confuse qui la dispensait de toute déclaration de

principe — qu'elle eût été d'ailleurs bien incapable de formuler — déguisant ainsi son opportunisme honteux ? À la veille de la crise dreyfusienne, l'idolâtrie du petit soldat, comme celle du Poilu inconnu, autre invention de la démocratie, semble bien avoir présenté tous les caractères de ces écœurants accès de sensiblerie qui préludent à la plupart des profondes défaillances morales.

L'opinion publique parut d'abord vouloir faire le silence autour de cette honteuse affaire de famille : la trahison d'un officier français. Elle attendait le spectacle de la dégradation militaire du condamné, promise pour le 5 janvier 1895, avec plus de curiosité que de colère. Il fallait pour l'émouvoir une intervention de Jean Jaurès à la tribune de la Chambre. Avec son habituel à-propos, le chef du parti socialiste accusa le conseil de guerre d'avoir épargné, en ce jeune juif opulent dont tous les rapports signalaient les habitudes de jeu et l'inconduite, un fils de privilégié de la bourgeoisie, alors que les dispositions de notre législation eussent permis de lui appliquer la « peine de mort qui seule répond à l'énormité du crime ». La séance dut être suspendue, et l'orateur frappé de censure, avec exclusion temporaire.

Quinze jours plus tard, un message de Casimir-Périer aux Chambres annonçait la démission du président de la République. « Vingt années de dévouement à la démocratie n'ont pas suffi à convaincre les républicains de la sincérité de ma foi politique, ni à désabuser des adversaires qui croient ou affectent de croire que je me ferai l'instrument de leurs passions ou de leurs espérances. » À ces accents plaintifs, la bourgeoisie conservatrice, une fois de plus déçue, répondit par un gémissement. « Est-ce à moi que tu parles ainsi, Casimir ? » sanglotait la vieille amoureuse. Et toute en larmes, elle se jetait au cou de Waldeck-Rousseau, qu'elle rêvait d'opposer au radical Brisson. Le Parlement élut Félix Faure, fils d'un ébéniste du faubourg Saint-Antoine, gars magnifique, vanité ingénue, cœur solide, reins généreux, qui

devait bientôt mourir d'une mort de sous-lieutenant fêtard, entre les bras d'une aventurière — mais d'abord amoureux passionné de son pays... Drumont, amnistié, rentre en France.

Qui se souvient de cette rentrée triomphale ? La démission de Casimir-Périer, la défaite du candidat radical, et celle mieux accueillie encore de l'homme du Ralliement, l'élection d'un patriote, les premiers frémissements de l'agitation dreyfusarde, l'insolence désespérée du parti juif, déjà prêt à jouer quitte ou double, enfin mille rumeurs suspectes avaient donné la fièvre à Paris. Un immense applaudissement accueillit à la gare du Nord le mage barbu, aux livres prophétiques, et dont tous les coups, depuis dix-huit mois, portés à fond, semblaient avoir touché le régime en plein cœur. Il y avait là Barrès, Georges Thiébaud, Millevoye, Jules Guérin, Severine... Napoléon Hayard, le chef des camelots parisiens, la chemise ouverte sur sa poitrine velue, couleur lie-de-vin, dominait de sa voix formidable le chœur des camarades hurlant le titre du journal. Quelques privilégiés virent Drumont « fondre comme un obus » sur Severine et l'embrasser frénétiquement. Le fiacre, au petit pas, parmi les lanternes vénitiennes et les feux de Bengale, mit une heure pour atteindre le 14 du boulevard Montmartre. Toute la nuit la foule assiégea la haute maison, couronnée, à son faîte, d'énormes ballons lumineux dont le reflet rouge ruisselait des murs jusqu'au trottoir, en une mare de sang. L'Affaire Dreyfus commençait.

Nul encore pourtant n'eût su le dire. La presse de droite ou de gauche n'imprimait plus que rarement le nom du capitaine juif. Des brefs débats du conseil de guerre l'opinion ne retenait que le dénouement, qu'elle jugeait d'ailleurs inique. Un fait surtout venait de la soulever contre les juges : quelques semaines après le départ d'Alfred Dreyfus pour l'île du Diable, villégiature monotone mais confortable (on sait avec quel soin le condamné y faisait préparer ses menus), un malheureux jeune soldat avait été fusillé pour

avoir jeté un bouton de tunique à la tête du président du conseil de guerre. Déjà l'indulgence de la loi envers un Judas à trois galons lui était apparue, comme à Jaurès, incompréhensible : elle ne fut pas loin de juger ignoble la si prompte et implacable revanche contre un malheureux sans défense... Au cours des années qui vont suivre (pourquoi le nier ?) les états-majors affolés, en dépit des attitudes, passeront trop souvent tour à tour de la brutalité féroce à des accès de servilisme, coupés de véritables crises de démence causées par la terreur enfantine du civil, la phobie du ministre, du secrétaire d'État, ou même du simple chef de bureau. En somme, l'armée de l'Affaire Dreyfus vaut le clergé des inventaires. Ici et là on retrouve la même rancune obscure contre les magnifiques pékins suspects de servir plus passionnément encore que les privilèges et le prestige, la conscience et l'honneur français.

À *La Libre Parole,* comme pour remplir le vide de ces jours d'attente, les duels succédaient aux duels : Albert Monniot contre André Spire, puis contre M. Sabatié, Raphaël Viau contre le préfet Verelst et contre Maxime Dreyfus qui, renouvelant le geste fameux du directeur du *Gaulois,* saisit à pleines mains, dans un moment difficile, l'épée de son adversaire, Gaston Méry contre Rogier, puis encore Raphaël Viau contre Francis Bloch, et le lendemain contre Germain Mayer. Une fois de plus le terrible journal venait de frapper l'ennemi au point faible : le scandale des chemins de fer du Sud risquait de rallumer l'incendie du Panama. Un conseiller général du Var était condamné à un an de prison pour avoir mis son influence politique au service de ses intérêts particuliers, tandis qu'une instruction judiciaire hâtivement ouverte établissait que plusieurs membres du Parlement, dont le ministre refusa de livrer les noms, avaient participé au syndicat de garantie. La Chambre dut subir la honte d'un ordre du jour interdisant à ses membres une violation de la loi ne comportant malheureusement aucune sanction pénale. Après quoi, elle renversa haineusement les ministres.

XIII

TROIS BALLES À VINGT PAS

Comme toujours, voyant grossir l'orage, la République se repliait à gauche : Léon Bourgeois, après une vaine tentative de concentration, réussit à former un ministère radical homogène. Mais qu'est-ce qu'un tel ministère sans Clemenceau ? À chacun des terribles coups qui l'ont atteint depuis plus de trois années, le parti radical s'est ramassé sur lui-même, opposant à l'ennemi une masse compacte. Mais ce n'est là que pure défensive. Il n'a plus personne à jeter en avant. D'ailleurs quels que soient son amertume et ses regrets, il lui faut, sous le regard soupçonneux du pays, détourner les yeux, comme par indifférence, de l'homme qui gigote au fond de sa fosse. Remontera-t-il jamais l'effroyable pente ? Suarez nous l'a montré, en pleine chute, poursuivant encore le mirage d'une impossible réhabilitation électorale, « conspué, bousculé, déchiré, allant, sous les huées, de village en village, des rivages brûlés de l'Estérel aux pins de Montauroux, de la vallée de Briançon au torrent de la Sorgue, sa voiture lapidée, les auberges prises d'assaut, les cortèges haineux sous sa fenêtre, la violence des invectives débordant la région, gagnant la France entière ». — Depuis, le maître déchu, le rebelle qu'on disait prêt au suicide — à un suicide théâtral, stoïque, celui de Pétrone — s'est cramponné à la vie de ses dix griffes convulsives, comme un petit enfant qu'il est,

qu'il restera, ce cynique ! Il a payé les dettes de *La Justice,* quelques-unes des siennes, publié d'invraisemblables bouquins, *Le Grand Pan, Au fil des jours,* construisant naïvement, pieusement, à coups de gérondifs et d'innombrables incidentes, cette philosophie de carabin de chef-lieu de canton qui s'étale dans son dernier livre, avec ses colonnes de faux marbre, tel que le palais de la Pensée d'une Exposition universelle, éclairé par un soleil électrique. Bientôt Vaughan fondera *L'Aurore.* Ce que n'a pas voulu faire le parti radical, l'internationale juive l'osera : elle remettra bientôt debout le vaincu, à peine pâli, affiné par l'humiliation, plus goguenard et plus féroce que jamais, le chapeau sur l'oreille, avec une haine toute neuve.

Dans son petit bureau du boulevard Montmartre qu'assiègent des amis, des curieux, des espions, des maniaques, mais dont la porte s'ouvre rarement aux inconnus, le directeur de *La Libre Parole* n'était assurément pas dupe de sa trop facile victoire ; sur l'arène pleine aujourd'hui de figurants, de comparses, il attend de voir apparaître de nouveau son vieil ennemi, le seul peut-être en qui son instinct ait reconnu aussitôt, selon sa formule favorite, l'homme de grande race celte, impossible à déshonorer à fond, qu'un mépris cynique de la vie préservera toujours d'une certaine espèce d'avilissement. Il l'attend avec son éternel sourire, les lèvres entrouvertes, qui laisseront échapper tout à l'heure la phrase magique où il a renfermé tant de courage et d'amertume : « Mon âmi, c'est fâabuleux !... » Autour de lui ses jeunes collaborateurs mâchent leur frein, s'étonnent : « Allons donc ! Maître, nous les tenons, nous les tenons tous ! » Il laisse dire. On murmure qu'il surestime la force des uns, mais il n'estime qu'à sa mesure la puérilité, l'incurie, la lâcheté intellectuelle des autres — les siens, hélas !... Sitôt qu'il a posé la plume, relu la dernière ligne de son article boutefeu, il s'échappe, il traverse les ponts dans la nuit close, laisse derrière

lui la grande rumeur vaine, redevient l'auteur de *La Fin d'un monde :*

Le seul mot juste qui ait été dit depuis longtemps est celui qui revient sans cesse dans les articles de M. Francis Magnard, ce mot qui ravit tant de gens parce qu'il répond aux perplexités vagues de leur intelligence, aux timides protestations de leur conscience : « Cela va tout de même ! »

Si beaucoup de rouages sont cassés, si l'appareil rend un bruit de ferraille, la grande roue tourne toujours. Cette constitution de l'an VIII, que Taine nous montre à son premier fonctionnement, a été installée par une main si puissante qu'elle dure encore.

L'organisation actuelle a d'ailleurs cette force pour elle qu'elle ne peut être ni restaurée ni améliorée, il faut la jeter bas ou s'y abriter comme on peut.

Où voulez-vous qu'une idée élevée puisse prendre appui dans une société aussi pourrie ? Essayez de planter un clou dans une masure lézardée et rongée par l'humidité et le salpêtre, vous n'y réussirez pas : en enfonçant le clou vous ferez tomber des monceaux de plâtras et votre clou ne tiendra jamais.

Au milieu de ses compagnons, en pleine bataille, peut-être le dur polémiste ne voit-il un moment que l'ennemi. Mais qu'il s'éloigne un peu, qu'il prenne le recul nécessaire, clignant ses yeux de myope, les siens non plus ne le tromperont pas... Déjà, pour combler les vides, la troupe fidèle doit serrer les rangs : Odelin, Wiellard, Jacques de Biez se sont écartés tour à tour. D'autres ont pris leur place, un Devos, un Monniot. Et Morès ?... Ah ! Morès ! « Mon âmi, c'est fâabuleux... »

Celui-là, Drumont l'a aimé — à sa manière, bien entendu, avec on ne sait quelle arrière-pensée secrète, d'une amitié superstitieuse et jalouse, comme si ce jeune marquis eût été le gage du triomphe futur, un merveilleux présage. Toute sa vie, on peut dire jusqu'au dernier moment, Drumont a caressé ce rêve de grouper contre les puissances d'argent, autour des

antiques familles militaires restées pures, le petit peuple français. À la veille de sa mort, quand on le disait aigri, revenu de tout — probablement pour s'excuser de rabattre si tôt, sur la vieille face intrépide, les coins du suaire — il défendait encore cette idée d'un nouveau Moyen Âge, d'une nouvelle chrétienté, dans une lettre à la duchesse d'Uzès, restée d'ailleurs sans réponse. Morès !... Que de campagnes téméraires, de démentis, de procès ! « Nous allons voir ! hurlait Drumont, hors de lui. C'est intolérable, messieurs ! Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que Morès ? L'imprudence même ! Si vous le laissez faire nous aurons tous les huissiers de Paris sur le dos, il ruinera le journal en six semaines, vous entendez : il rui-ne-ra le journal !... » Mais sitôt qu'apparaissait l'enfant terrible, déjà pardonné, les yeux brillaient plus fort derrière les lunettes. « Alors, quoi, Morès ? On se jette en avant tête baissée, comme un fou ; tant pis pour les gens de pied, hein, mon ami ? Est-ce que vous vous imaginez toujours à Crécy ou à Azincourt ? C'est inimaginable, c'est fabuleux ! » Et rentré dans son bureau, le regard encore rieur, un pli au front, il soufflait à l'oreille d'un ami, Boisandré ou Biot : « Quel type magnifique ! Où nous mènera-t-il ? Un roi viendrait peut-être à bout de lui, un grand prince ! Et encore il finirait sur l'échafaud, en place de Grève... D'une manière ou d'une autre ils l'auront, mon pauvre ami... »

Ils l'eurent, en effet. Au cours du procès Ducret-Norton, en pleine audience, Georges Clemenceau accusa Morès d'avoir emprunté vingt mille francs à Cornélius Herz pour payer une dette de jeu. Tout Paris attendit la réplique du chef de la Ligue antisémite, mais le lendemain *La Libre Parole* resta muette. Le surlendemain seulement, *Le Figaro* imprimait une longue lettre, pleine d'aveux : « J'avais à payer cette somme, je m'adressai à quelques amis. Andrieux me dit : "Je me suis informé. Un seul homme à Paris vous prêtera cet argent, c'est Cornélius Herz. Mais il a une idée fixe : il veut absolument que Drumont lui en fasse la demande."

Drumont savait les sacrifices que j'avais consentis moi-même à sa cause et accepta. »

Quand l'auteur de *La France juive* lut, en première page du journal, cette déclaration inouïe, sa colère fut indescriptible : « Du secrétariat, raconte Viaud, nous l'entendions rugir, et lorsqu'il entra dans la salle de rédaction, il était livide. » Sa réponse n'est qu'un long cri de douleur et de colère :

Au printemps de 1894, Morès avait perdu une assez forte somme au cercle de la rue Royale ; il ne pouvait payer ; il allait être affiché — ce qui, paraît-il est très grave dans ces endroits-là. Il parlait de se brûler la cervelle. Chacun, après tout, organise sa vie comme il l'entend. Morès, avec la prodigalité d'un patricien, a dévoré une fortune dans la vie charmante de jeune officier de cavalerie. Pendant ce temps, je restais quelquefois des journées entières sans manger, je ne savais pas souvent où dormir. Après avoir beaucoup travaillé, je ne serais pas fâché de mourir dans un lit qui m'appartienne, d'être enseveli dans un drap à moi et de laisser de quoi rétribuer le prêtre qui dira sur moi le *libera*. Je n'ai pas envie de jeter vingt mille francs dans le gouffre du baccara.

....

Ce fut alors qu'une fantaisie de millionnaire juif passa dans la tête de Cornélius Herz. Il dit à Andrieux : « Je veux bien obliger M. de Morès, mais il faut que M. Drumont vienne chez moi. » C'était le pendant de la visite de la baronne Hulot chez Crevel.

Je dis à Morès : « J'aimerais mieux être fouetté que d'aller là. Je n'en ferais pas autant pour mon frère, si j'en avais un ; mais enfin, puisque vous vous êtes dévoué pour notre cause, je vais me dévouer aussi. »

Je me transportai chez Cornélius et je dois dire qu'il fut très bien... et moi aussi. Il avait éloigné tous les domestiques pour qu'on ne m'annonçât pas, et les portes s'ouvraient toutes seules.

Pourquoi, à la suite d'un tel article — se demande Raphaël Viaud — ces deux hommes qui avaient tant de fois affronté la mort en duel ne se rencontrèrent-

ils pas l'épée au poing ? C'est un secret que Drumont ne confiera sans doute jamais, ou que Morès a emporté dans la tombe.

Dès lors « l'enfant terrible » ne reparut plus à *La Libre Parole.* Depuis plusieurs mois, en effet, l'infatigable coureur d'aventures, l'ami du futur père de Foucauld, était occupé d'un projet magnifique, sans doute irréalisable, mais à la mesure de ses rêves : équiper une caravane au seuil du désert libyen, rallier les Touareg et les Senoussis, prendre leur tête et, dans le dos des Anglais, forcer les passages jusqu'au Nil. « Je me place sous la protection de Dieu », avait-il dit aux deux lieutenants qui, à Douz, étaient venus lui apporter le dernier salut de ceux de sa race. Vingt jours après, égaré par ses guides, déjà sûr de la trahison, il marchait en avant de ses assassins, au pas d'une chamelle boiteuse, n'attendant plus rien que la mort du soldat, mais impassible, la main sur la crosse de son revolver, l'œil au guet. « Une heure durant, dira plus tard El Kheïr, l'un des assassins, nous nous regardâmes les uns les autres, nous demandant comment nous nous y prendrions pour le désarmer, pour lui trancher la tête, et n'osant commencer l'attaque. »

Il faut lire tout entier, dans le beau livre de Jules Delahaye, le récit de cette mort étrange fait d'après les aveux et les témoignages du procès de 1902.

... Cependant la brousse s'épaississait sous les pieds de la chamelle de Morès. Un moment obligés de ralentir le pas, les sept gardiens se pressèrent le long des flancs de la bête indocile. Tout à coup, d'un seul mouvement, Cheikh ben Abd el Kader, Béchaoui et Mohamed à sa droite se précipitèrent sur la bretelle de la carabine du marquis et réussirent à la rompre pendant qu'El Kheïr, M'nama ben Djibou et Yedda ben Henna le tiraient si violemment à eux qu'ils roulèrent ensemble aux pieds de la chamelle.

Avant que Morès ait eu le temps de se redresser, Yedda ben Henna lui donna un coup de yatagan vertical sur le front. Mais il avait déjà le revolver au poing. Il tue raide son agresseur. Surpris par la rapidité de la riposte, les bandits, auxquels s'était joint Karroud, le conducteur de la monture, le serrèrent de moins près. Il est debout. De

nouveau, les six adversaires qui restent autour de lui s'efforcent de l'étreindre. De deux balles il abat M'nama ben Djibou et Karroud. Le cercle s'élargit. D'un bond extraordinaire, Morès le rompt et en sort. « On eût dit un djinn ! » a conté El Kheïr. Mais les Touareg qui les suivaient de plus près les ont déjà renforcés. La troupe revient sur lui. Il tire ses trois dernières balles. La première, égarée, renverse sa chamelle. Les deux autres couchent encore deux Touareg, deux des nouveaux venus, Abdelk Memmald et Agh el Mghadi.

Il n'avait plus qu'une cartouche dans son arme. Seul contre tous, le géant inspire une telle terreur qu'il n'en reste pas moins le maître du champ de bataille. Il remonte à reculons la côte embroussaillée, puis, tournant le dos, se dirige au pas vers un arbre, éloigné de trois cents mètres environ, sans se presser, étanchant avec son mouchoir le sang qui coulait de son front, rechargeant son revolver et tournant parfois la tête pour suivre les mouvements de ses ennemis. Puis il se retranche derrière le zitaïa et s'abrite sous son ombre.

...Ce jour-là on jouait *Hamlet* au Théâtre-Français ; au Gymnase, *Le Bonheur des Dames*. Jules Simon, à quatre-vingt-trois ans, rendait le dernier soupir. Anatole France annonçait au *Figaro* le début dans les lettres d'un jeune homme qui « excelle à conter les douleurs élégantes, les souffrances artificielles, et qui a en lui du Bernardin de Saint-Pierre dépravé et du Pétrone ingénu ». Ce jeune homme s'appelait Marcel Proust... C'était un de ces soirs du Paris d'autrefois, avec ses arbres encore verts, le claquement rythmé du fer des chevaux sur les pavés de bois, les coupés plus brillants que des miroirs, l'éclat des cuivres et des nickels sur les belles croupes dansantes, le grincement des harnais, l'odeur des cuirs... Un de ces soirs qu'il avait tant aimés, quand, le large chapeau gris sur l'oreille on le voyait descendre les boulevards dorés jusqu'au journal, ou balancé aux cahots d'un fiacre s'acheminer vers quelque rendez-vous hasardeux, une réunion de la Ligue, un duel. N'importe où qu'apparût ce jeune Français, en Amérique ou en Indochine, au cercle de la rue Royale comme à Charonne, il entrait avec sa

légende. Et il l'avait emportée avec lui, là-bas, de l'autre côté de la mer, elle était sûrement présente à son côté, ce dernier soir, devant l'horizon nu et sauvage, dans le sable brûlant où il appuyait fermement ses genoux, le bras levé, un doigt sur la détente... Mais qui peut mieux que le désert garder une légende ?

Comme semble bien le prouver Jules Delahaye dans un livre bourré de faits, de documents, de témoignages et aussi d'aveux, la police anglaise, cet Intelligence Service qui nous a coûté tant de morts en Syrie, monta soigneusement le scénario de la tragédie d'El-Ouatia. Eut-elle pour complice, comme le veut aussi Delahaye, le gouvernement français qui du moins — cela est sûr — fit faire par ses agents tunisiens le vide autour du téméraire marquis, et le sacrifice une fois consommé, renouvela le geste de Ponce-Pilate ? Ce qu'on peut dire, en tout cas, c'est que, bien avant le poignard du traître Chambâa, la dénonciation de Clemenceau avait touché Morès en pleine poitrine.

De mois en mois, en effet, le politicien déchu remontait la pente. Devenu l'homme probablement le plus impopulaire de France, il achevait de mûrir dans une solitude effrayante, mortelle pour tout autre que lui, ce mépris de l'espèce, si profond, si total qu'il finira par apporter à son extrême vieillesse, non moins délaissée, une sorte de paix terrible, dont Dieu seul est aujourd'hui juge. Moins ambitieux de véritable pouvoir que de domination, l'humilié n'espérait guère alors une revanche parfaite, souhaitait seulement de faire trembler de nouveau. Pour atteindre ce but, il ne lui manquait que l'instrument indispensable : le journal. Ernest Vaughan le lui fournit quand il ne l'attendait plus. Au cours d'octobre 1897 des affiches signées Carrière annoncèrent l'apparition de *L'Aurore,* journal « exclusivement dévoué aux intérêts du peuple », avec la collaboration de Georges Clemenceau, Lucien Descaves, Gustave Geffroy, Georges Lecomte, Urbain Gohier. Dès le 1er novembre, le dandy radical, bientôt sexagénaire, plus frais que jamais, a déjà fait le tour de sa chance. Depuis quel-

ques mois, un mouvement se dessine en faveur d'Alfred Dreyfus. Le vice-président du Sénat, le juif Scheurer-Kestner, en est l'âme. L'éternel raté du journalisme, aujourd'hui oublié, Arthur Ranc, directeur de conscience du radicalisme orthodoxe, caresse en secret le naïf espoir d'être le Voltaire d'un nouveau Calas. Dans la petite troupe encore hésitante, partagée, une place reste à prendre, la première. Clemenceau la gagne aussitôt, cyniquement, de ce petit pas pressé d'affronteur qui tient de celui du clown et du spadassin, qu'illustrera plus tard l'écran du cinématographe. « Coup sur coup — remarque avec quelque candeur d'admiration notre confrère G. Suarez — l'affaire se déclenche, s'amplifie, s'exaspère. » Le parti de l'anti-France, gros de quinze années de discordes civiles et de la plus atroce des guerres, a désormais son ferment : une furie de revanche, qu'exaspère chez le vieil athée, l'idée du néant proche, du retour aux cornues de la Nature, passion sénile, véritable prurit de la moelle, à laquelle on n'a pas encore osé donner son vrai nom : un désespoir féroce.

Lorsque parut le premier numéro de *L'Aurore,* à la fin de l'année 1897, la petite troupe merveilleusement active et secrète, sous les ordres de Mathieu Dreyfus et l'inspiration d'un prophète juif, Bernard Lazare, achevait de rassembler tous les éléments d'une révision du procès d'Alfred Dreyfus. Non seulement les conjurés se croyaient en mesure de faire tomber la plus terrible des charges rassemblées contre l'accusé, le rapport de l'expert Bertillon attribuant au capitaine la paternité de ce fameux bordereau que l'illustre savant devait un jour, par un procédé d'une simplicité et d'une ingéniosité magistrales, réussir à reconstituer lettre par lettre, et comme mathématiquement, au tableau noir, sous les yeux des juges de Rennes ; mais ils disposaient encore d'un coupable, facile à substituer au condamné de 1894, le commandant Esterhazy, officier en disponibilité, métèque hongrois perdu de dettes, ce même Walsin-Esterhazy qui avait servi de témoin au capitaine Crémieu-Foa, lors du duel de ce dernier avec Édouard Drumont.

C'est ici sans doute l'épisode le plus obscur de cette ténébreuse histoire. Le commandant Picquart, successeur du colonel Sandherr au bureau des renseignements, semble bien avoir été l'inventeur d'Esterhazy. Du moins le dénonça-t-il à ses chefs, dès le mois d'août 1896, comme le véritable auteur du bordereau. Fut-il lui-même dupe ou complice du syndicat naissant ? Cet officier philosophe, poète et mélomane, qu'horripilaient jusqu'à la crise de nerfs les manières cinglantes ou bourrues, à la vérité un peu cocasses, de quelques-uns de ses collègues, détestait les juifs, et marqua depuis, en toutes circonstances, au capitaine Dreyfus, une sorte de mépris glacé. D'ailleurs, dans son testament daté de Constantine (où le ministre le tenait en disgrâce à la suite de certaines manœuvres étranges, notamment de la falsification probable d'une pièce connue sous le nom de petit bleu), l'enfant gâté des belles dreyfusardes dénonçait, avec Walsin-Esterhazy, un autre juif, Weil.

Diabolique aventure ! Elle fait penser à ces drames yeddish, d'une complication perverse, où perce de toutes parts, sous les symboles, la férocité de Dieu et des hommes, un sens effrayant de la solitude. Par quel miracle notre peuple s'est-il laissé prendre à un piège aussi grossier ? Comment l'a-t-on vu tant d'années livré à de sales transports, bégayant, écumant, en proie au mal sacré ? Un officier, soupçonné de trahison, est jugé par ses pairs et reconnu coupable : qui ne souhaiterait qu'un drame aussi simple déroulât ses épisodes en pleine lumière, que la moralité s'en dégageât d'elle-même, comme de l'une de ces tragédies, à la fois politiques et familiales, du vieux Corneille ? Mais on oublie trop vite, hélas ! que l'ignoble fruit de trahison a grossi, mûri, s'est finalement corrompu, non pas à l'air libre, mais au fond des services d'un contre-espionnage, dans une atmosphère empestée de mensonges, de vérités démarquées, de méfiances réciproques, qu'achève de rendre intolérable à certaines heures plus tragiques la présence, invisible mais

certaine, de l'ennemi. Au premier coup d'œil jeté sur le bordereau dont les quatre notes (note sur le frein hydraulique, note sur le nouveau plan de mobilisation, note sur les formations de l'artillerie, note relative à Madagascar) traduisaient exactement, selon le mot du colonel Larpent, la vie même de l'état-major de l'armée pendant les mois de juillet et d'août 1894, chaque officier de la mystérieuse « section de Statistique » — ainsi nommée pour égarer les soupçons — y avait reconnu aussitôt la main d'un « maître et seigneur », d'un initié, s'était senti frappé dans le dos. Entre de tels hommes qu'exalte un terrible jeu (mon réseau de l'Est ! ma couverture ! mes armoires et mes secrets [1] !...) et ces avocats tonitruants, ces aigres professeurs, ces intellectuels anarchisants que le seul mot de contre-espionnage fait pouffer de rire, la partie n'était évidemment pas égale. « On veut juger en plein air, sur la place publique, devant le monde entier, un procès de police militaire internationale qui met en jeu les secrets d'État », disait excellemment Anatole France, lorsque la popularité de M. Zola ne l'empêchait pas encore de dormir.

En bref, la troupe dreyfusarde n'avait rien à ménager, ne ménagea rien. De 1895 à 1900, au contraire, l'état-major, incapable de faire face de tous les côtés à la fois, mais acharné à sauver ce qui restait du bureau des renseignements, son œuvre, aimée à proportion des risques courus, des effroyables humiliations subies — aussi entêté d'ailleurs à garder, moins par devoir sans doute que par une sorte de vanité professionnelle, dans le désordre d'une véritable guerre civile, une attitude de loyalisme et de discipline à l'égard des ministres qui le poussaient tout doucement vers l'abattoir, sans égard pour ces marques extérieures de respect qu'un militaire préférera toujours au respect lui-même, et qu'il ne refuse jamais au pouvoir, de peur que celui-ci ne les lui mesure à son tour — l'état-major vécut dans le souvenir et

1. Ch. Maurras.

comme l'oppression de la célèbre nuit historique du 12 décembre 1894, lorsque après l'arrestation du capitaine Dreyfus, le comte de Munster, ambassadeur d'Allemagne, mécontent du ton de la presse française, réclamait à M. Hanotaux, cloué au lit par la grippe, ses passeports, tandis que dans la pièce voisine le général Mercier, ministre de la Guerre, signait les télégrammes préparatoires d'une mobilisation qui nous eût surpris dans les circonstances les plus défavorables, en pleine réfection de notre matériel d'artillerie (Mercier venait d'adopter le 75) et quelques jours après la mort du tsar, notre unique allié. Voilà pourquoi, sans doute, au long de six années, le peuple français regardera sans comprendre, au milieu de leurs contradicteurs écumants, ces officiers corrects qu'exaspère visiblement la bruyante sympathie du public patriote, toujours plus embarrassés de leurs amis que de leurs ennemis, n'opposant aux cris de haine ou aux supplications pathétiques que des témoignages brefs, péremptoires, ou des silences livides... La foule avait envahi le sanctuaire, le saint des saints, et il y avait un cadavre dans chaque placard. Sur le palier, l'œil collé à la serrure, l'Ennemi.

En 1897, le syndicat Dreyfus avait depuis longtemps constitué un nouveau dossier de l'affaire mais aucun de ses membres n'eût osé le plaider tel quel. La substitution d'Esterhazy au capitaine juif, relativement facile à imposer aux imaginations inquiètes qu'ébranlait déjà l'hypothèse d'une erreur judiciaire, d'ailleurs possible, n'eût pas été sans péril, faite en présence des juges, dans le calme d'une salle d'audience. Il est vrai que le métèque hongrois ne cachait pas à quelques-uns de ses intimes, notamment à sa maîtresse, Mme de Boulancy, son admiration pour l'Allemagne, sa haine des chefs français qui avaient brisé sa carrière. De plus, il était en bons termes avec l'attaché prussien, Schwartzkoppen, et son écriture ressemblait bizarrement à celle de Dreyfus, bien qu'elle reproduisît plus bizarrement encore, trait pour trait, l'unique fac-similé du bordereau que le

syndicat eût alors entre les mains, une photographie défectueuse publiée par le journal *Le Matin*, pleine d'anomalies graphiques dues au clichage. « Certaine déchirure mal recollée ayant coupé en deux tel point d'un i, le pauvre commandant — écrira Henri Rochefort — met consciencieusement depuis des trémas sur tous les i ! »... Mais d'ailleurs quelle apparence qu'un obscur officier d'infanterie en disponibilité, suspect d'escroqueries et de chantages, eût réussi à se procurer des renseignements d'une telle importance, et si jalousement gardés ? Comment lui faire soutenir cette fable, et courir ce risque ? Il fallut se contenter d'un scénario provisoire jusqu'à ce que le syndicat ayant fait passer son homme en conseil de guerre — où il fut acquitté le 11 janvier 1898 — l'impayable tzigane à pantalon rouge, désormais sûr de ne plus être poursuivi pour le même crime, pût jouer son rôle sans dommage, à la satisfaction de l'imprésario. En somme ni Mathieu, ni Scheurer n'avaient travaillé pour des juges : ils possédaient seulement tous les éléments d'un beau drame assuré du succès, pourvu qu'on réussît à mettre à la mesure d'un public immense, par un simple grossissement de mise en scène, une intrigue et des personnages forcément un peu sommaires.

Déjà, au début de 1895, Mathieu avait pressenti quelques politiciens ou journalistes en vue du lancement de l'Affaire. L'année suivante il faisait paraître à ses frais, dans un journal de Londres, « moyennant un bon prix », assure Joseph Reinach, la nouvelle sensationnelle d'une prétendue évasion de Dreyfus. Cependant la foule attendue n'apparaissait toujours pas. « Nous avons déjà gaspillé pour Alfred la rançon d'une grande province », écrira haineusement, trois ans plus tard, un des membres du syndicat. Mais la puissance financière, capable de brasser si profondément l'opinion, répugne à se laisser surprendre dans les tâtonnements et les maladresses d'une première prise de contact. Trop de hâte, d'ailleurs, risquerait de nuire. Hissé au bord de sa fosse, toute roide encore de ses blessures, Clemenceau vient de flairer

brusquement l'issue tant désirée, trotte déjà sur la piste fraîche, allégrement, vers sa revanche. « Le politique entrevoyait une furieuse bataille autour des hommes et des principes, l'artiste pressentait un beau drame », écrit drôlement M. Suarez. En tout cas, le vieux chasseur prenait le vent, donnait prudemment de la voix, juste assez pour rallier la meute. Au public, il propose des énigmes, étale ses innocentes curiosités : « Que se passe-t-il ? que dit-on ? S'il y a des traîtres parmi nous, qu'on les cloue au poteau d'infamie, mais il n'est peut-être pas excessif de demander qu'on mette d'abord leur culpabilité en évidence. » Puis il feint de perdre patience, interpelle son copain Scheurer, avec une gravité bouffonne : « Le pays, le monde entier savent que le vice-président du Sénat se fait fort de prouver l'innocence de Dreyfus. Tous s'étonnent qu'il y mette autant de circonspection et d'atermoiement. » Après quoi, il prend sa tête mongole entre ses deux mains, verse un pleur : « Si Dreyfus avait été jugé comme tout le monde, rien de ce qui arrive aujourd'hui n'aurait pu se produire. » Enfin il gourmande les socialistes, Jaurès, Deville, Viviani, Millerand. Le gamin sexagénaire s'écrie, de cette voix faussement pathétique qui reprend la dernière syllabe, la renvoie dans la direction des tribunes, ainsi que l'assiette d'un jongleur : « La cause du droit humain ne se divise pas : il faut être pour ou contre. »

Le boulevard, toujours bénévole, regardait curieusement s'agiter cet étrange avocat du droit humain. « N'y touchez pas, disait-on, laissons-lui sa chance : il revient de si loin ! » Parfois les bandes patriotes, conduites par Jules Guérin ou Déroulède, dévalent la rue Montmartre, jusqu'aux portes du journal *L'Aurore*. « Pa-na-ma !... Pa-na-ma !... » Alors le bonhomme exulte, se frappe les cuisses, accentue le rictus de sa bouche, remue de bas en haut ses sourcils de chien. D'être hué, quelle délivrance, lorsqu'on s'est senti une fois tomber tout vivant dans le silence, le noir oubli, comme une pierre ! L'entourage même de Drumont croit assister aux dernières culbutes du croquemitaine jadis redouté. Que craindre ? L'étroit

escalier, l'antichambre, les bureaux du journal retentissent chaque soir du cliquetis des fourreaux de sabre, il traîne un képi sur toutes les tables. Esterhazy, la cuisse broyée par la sciatique, serré dans un long pardessus à taille de coupe militaire, promène de l'un à l'autre ses yeux jaunes, et au seul nom de Picquart remonte ses babines tremblantes, fait siffler l'air entre ses dents, jure d'une voix brisée d'absinthe que le colonel ne mourra que de sa main, qu'il lui plantera son sabre dans les tripes, nom de Dieu ! Au deuxième procès Zola, par un radieux matin de juillet, il conduira lui-même la presse à Versailles, dans un mail-coach canari sur lequel perche un escogriffe vêtu de rouge, la face aussi pourpre que son habit, et qui sonne des appels dans une trompette immense... Oui : que craindre, lorsque le peuple de Paris accueille d'un éclat de rire fabuleux, irrésistible, le défilé de ces dreyfusards qu'il ne hait même pas, qu'il méprise — proie décidément trop chétive pour une seule de ces pattes énormes qui ont renversé des trônes ? En revanche il a retrouvé l'armée, son armée, ainsi qu'un joujou colossal un moment oublié, il la presse sur son cœur, la pose à terre, recule pour mieux l'admirer, la saisit de nouveau, passe amoureusement sur les garances éclatantes, les bleus sombres et les ors, une langue de lion. *Vive l'armée ! Vive l'armée !* comme on criait jadis, hélas ! *À Berlin ! À Berlin !* La guerre civile, à l'exemple de l'autre, débute aussi par des chansons.

...Ô wagons fleuris sur toutes les routes qui ne mènent nulle part, adieux aux belles, refrains, baïonnettes roses, ô Rosalie — matins blêmes, bile et vin aigre, cimetières !

Non, personne n'oserait douter de la victoire des patriotes. Le syndicat dreyfusard n'aligne qu'un état-major, d'ailleurs moins odieux que cocasse de professeurs, d'esthètes, de fonctionnaires — jaquettes sans formes, derrières étroits, épaules obliques qui passent de biais sous les huées. Quel fou ne préférerait aux cuistres sédentaires, à l'haleine aigrelette, les beaux

soldats cambrés, râblés, qui remplissent leurs pantalons rouges ? « Allons, Drumont, mon cher, s'écrie Rochefort de sa voix grinçante, nous jetterons quand il nous plaira, cent mille hommes dans la rue. » Chaque soir, du haut de sa tour, l'ennemi personnel de Bonaparte, le brigand féodal — toupet raidi, barbiche au vent, regard glacé — lance au public, d'un air indifférent, sa petite bombe, et elle explose, éblouissante, dans une pluie d'étincelles. Que désirerait-il de plus ? Mais Drumont essuie soigneusement ses lunettes, hausse les épaules. Les beaux officiers dont la France est amoureuse vont la décevoir une fois de plus : s'ils gigotent entre ses bras, ce n'est pas de désir comme elle l'imagine — Dieu non ! — ils s'efforcent simplement de se glisser hors du lit, avant l'étreinte. Des coups d'État, fi donc ! Aucun règlement ne prescrit de sauver la France, mais le ministre se doit de rétablir le prestige de l'armée. Et le tableau d'avancement aussi, tonnerre de Dieu ! Pourquoi diantre Paris, cette sacrée ville, s'obstine-t-elle à vouloir faire d'eux, malgré eux, des libérateurs ? En 71, parbleu, s'ils l'ont forcée sans douceur, c'est qu'ils avaient un ordre signé Thiers, dans la poche intérieure du dolman, à la place du cœur. Aujourd'hui qu'on colle Dreyfus au bloc, et voilà tout. Il n'y a pas d'Affaire Dreyfus. « On ne peut s'empêcher de tomber dans des réflexions, écrira Drumont vingt-trois ans plus tard, lorsqu'on songe que les officiers qui présidaient aux exécutions impitoyables des semaines sanglantes ont eu pour successeurs immédiats, d'autres officiers qui, en 1898, se sont laissé traîner dans la boue par une poignée de cosmopolites et de juifs sans un mouvement d'énergie, un éveil de virilité. »

Les beaux militaires, depuis un siècle, remplissent merveilleusement leurs culottes, mais ils ne remplissent pas leurs destins.

Ce nouveau boulangisme, que n'exalte même plus l'idée de revanche, déjà réduit à la défensive, aura vraisemblablement le sort du premier : aux convulsions de l'enthousiasme succédera bientôt cette

espèce de surprise hébétée avec laquelle le public accueille la résurrection d'ennemis qu'il croyait morts. Demain la finance juive, encore hésitante, la presse étrangère, toujours modérée par les chancelleries, se déchaîneront ensemble. À sept heures du matin, chaque petit bourgeois français qui trempe son croissant dans le café au lait, apprendra qu'il a perdu l'estime de l'univers, que tous les gouvernements du monde, sans excepter le Saint-Siège, souhaitent contre lui — lui, chétif ! — l'avènement du Droit et de la Justice, l'avènement du royaume de Dieu, c'est-à-dire, en somme, la révision du procès de M. le capitaine Alfred Dreyfus. D'ailleurs, l'entreprise de chantage commence : à l'Académie, à l'Union pour l'action morale, à la Société des Droits de l'homme, on embauche les intellectuels. Des listes circulent. Il s'agit d'opposer une première résistance au sentiment national, en attendant de le bloquer puis de l'investir. Mais qui, dans ce concert, donnera le ton ? Le syndicat dreyfusard, peu riche encore en hommes publics, ne dispose toujours que de Clemenceau. À ce nom, Déroulède souffle dans son nez de polichinelle, avec sa suffisance ordinaire. Rochefort s'esclaffe : « Celui-là, par exemple, quel toupet ! » Seulement l'ancien vaincu a depuis longtemps pesé Déroulède, et les meilleurs outils de Rochefort ne peuvent plus rien contre son cuir : le voilà maintenant qui tient enfin le scandale — son scandale. Dans la nuit du 12 au 13 janvier, les rues de Paris se couvrent d'affiches annonçant la publication du manifeste d'Émile Zola : « *J'accuse* ». Le lendemain matin le public s'arrachait en quelques heures deux cent mille exemplaires de *L'Aurore*. Un coup terrible venait d'être porté au moral français.

La presse antidreyfusarde y répondit en sommant le général-ministre Billot de prendre la défense de l'état-major et de poursuivre l'auteur de *Pot-Bouille*. Mais Drumont, presque seul, n'attend pas grand-chose d'un verdict arraché par surprise au jury parisien, si nerveux, si peu sûr. D'ailleurs, le romancier génois n'est visiblement ici que l'instrument du directeur de

L'Aurore. C'est derrière cet homme sans peur devant lequel le terrain s'est trouvé déblayé tout à coup, et qui baisse la tête pour foncer que la République recueille ses forces, s'apprête à mener la lutte jusqu'au bout, jusqu'à la destruction de l'esprit militaire, son vieil ennemi. « Victoire sans lendemain ! prédisent les Millevoye, les Habert, les Déroulède, l'armée aura sa revanche. » Qu'ils l'attendent donc ! Le vieux prophète de *La France juive* sait, lui, qu'elle ne viendra jamais, qu'un Clemenceau, devenu ministre, briserait comme un fétu, n'importe quel général factieux. Clemenceau ministre, quelle blague ! On verra bien. De jour en jour, Drumont, lui, voit se rapprocher du pouvoir le politicien têtu, incapable de pardon. En vain l'opportunisme, dans le dessein de le perdre, le dénonçait jadis comme un simple révolutionnaire, mais de l'espèce bourgeoise ou même rurale, une sorte de hobereau anarchiste. Aujourd'hui, dans cette furieuse bataille autour des principes, et un peu plus tard, au sein d'une démocratie victorieuse, pacifiée, au sein de la République des camarades, cet homme pourra tout, car il n'a rien à perdre, et il méprise profondément ce qu'il convoite. Il méprise le pouvoir, dont il se servira comme d'un journal, ou d'une paire de pistolets, pour jeter un ennemi par terre, déblayer, agrandir sa propre solitude, jusqu'à cette réussite dernière, fatale — la fuite cahotée d'un vieux corps, baignant dans le sang et l'humeur, à travers les routes nocturnes, et l'enfouissement hâtif, sous les yeux de rares témoins accourus, jaunis par la fatigue et l'insomnie, qui claquent des dents sous l'averse, — « hé bien, quoi ? qu'ils crèvent ! »

Au terme de l'épuisante campagne pour Dreyfus, on a pu se demander, en effet, si la République n'allait pas mourir d'une victoire payée trop cher. Contrainte de subir la loi de ses alliés d'extrême gauche, prise insolemment en tutelle par Jean Jaurès, ridiculisée par Combes, André, Pelletan, ou réduite à mendier la protection de financiers déguisés en politiciens, les Étienne, les Thomson, les Bienvenu-Martin, ce ministère Rouvier dont le directeur de *L'Aurore*

dira lui-même : « Ce n'est pas un ministère, c'est un conseil d'administration ! » elle a failli courir alors le risque auquel nous la voyons faire face aujourd'hui, d'ailleurs sans espoir de succès. La politique cynique de Clemenceau, ses procédés de police, la sauveront provisoirement du péril révolutionnaire, lui donneront dix années de répit, juste le temps d'achever l'œuvre de la séparation, d'assurer le triomphe du laïcisme. En 1906, le chef du parti radical ne groupait-il pas déjà autour de lui, dans un même cabinet dit de concentration, Barthou, Poincaré, Briand, Bourgeois ? Ainsi le régime a beau renier le seul vrai maître qu'il ait jamais connu : l'esprit du clemencisme est encore ce qui reste en lui de vivant.

Drumont vit-il aussi nettement l'avenir ? Une fois de plus, du moins, il vit clairement l'adversaire, et marcha dessus. Bien avant, d'ailleurs, qu'il eût fait vers lui le premier pas, la rédaction tout entière de *La Libre Parole* avait lu cette résolution naissante dans les yeux du vieux maître toujours jeune, toujours enivré de sa force. « Il va venger Morès », disaient-ils. Un matin de janvier, Albert Monniot tendit silencieusement à ses camarades le numéro de *L'Aurore* où ils lurent ensemble, à voix basse, avec une espèce de soulagement, quelques lignes haineuses. « Bonne affaire, s'écrièrent-ils. Maintenant le patron tient son duel : il aura le choix des armes. » Car Drumont, escrimeur passable et que sa folle imprudence sur le terrain rendait dangereux, était un tireur médiocre. De plus, sa myopie en faisait un tireur extrêmement lent, victime d'avance offerte à l'infaillible pistolet de Clemenceau. « Quelle veine, nom de Dieu ! répétait le commandant Biot, quelle veine ! » Seul, Raphaël Viau, anticlérical sournois, ricanait : « Vous verrez ça. Le patron va faire exprès de perdre la qualité d'offensé. Il va se faire foutre une balle dans la peau. » Soucieux, en effet, de ne transgresser qu'à la dernière extrémité les lois de l'Église, et par un distinguo naïf qui fera sourire sans doute plus d'un expert en théologie, familier d'une casuistique moins périlleuse, Drumont

n'acceptait jamais pour lui-même la responsabilité d'une rencontre.

On connaît mes idées en matière de duel, a-t-il écrit dans son *Testament*. Je n'ai jamais envoyé de témoins à ceux qui m'avaient le plus violemment insulté. Je n'ai jamais refusé, je ne refuserai jamais une réparation à quelqu'un que j'aurai attaqué.

Je crois qu'à notre époque d'universel mensonge, il est nécessaire de dire la vérité, et cette vérité, j'entends la dire à ma façon, mais il est clair que par le fait que je discute les actes de quelqu'un avec une certaine âpreté, je signe un billet à ordre sur moi, et que je serais comme Ferry « le dernier des lâches » si je ne faisais pas honneur à ma signature. Tout le monde sait qu'il n'y a pas à Paris d'homme moins fanfaron que moi, moins capitaine Fracasse, moins estradier de salle d'armes ; personne ne doute non plus, j'espère, que pour défendre mes idées je suis très calmement décidé à tout.

Lorsque l'auteur de *La France juive* fit son entrée, le même jour, vers cinq heures, dans la salle de rédaction du journal, il dit à ses collaborateurs en repliant soigneusement son foulard avant de le remettre dans la poche de son pardessus : « Je vais leur montrer comment on se fait tuer. »

Un bel article, l'un des plus beaux qu'on puisse lire, d'une violence calculée, irrésistible, mais avec des zones de méditation, de silence, une sorte de retenue dans l'injure, un mépris plein de tristesse. Certes l'ennemi visé n'est pas de ceux qu'on néglige et Déroulède avait peut-être frappé plus fort. Seulement ce n'est pas les coups que redoute un Georges Clemenceau ! Il semble que nous voyons ici le génie — *ingenium* — creuser autour de la victime écumante, avec sa force tranquille, une fosse à chaque instant plus profonde, l'investir de solitude.

Je suis trop modeste, monsieur, pour prétendre que mes services militaires égalent ceux de tant de généraux et de tant d'officiers d'élite que Zola traîne dans la boue aux applaudissements de votre bande. Ils me donnent le droit, cependant, d'exprimer mon mépris pour l'homme qui ne

s'est aperçu qu'il y avait une armée française que lorsqu'il a éprouvé le besoin de cracher dessus.

À quelque opinion qu'on appartienne, il n'est pas un homme digne de ce nom qui ne trouve immonde l'écrivain qui outrage aujourd'hui les chefs les plus respectés de l'armée, alors qu'en 1870 il était tranquillement à Marseille avec sa famille et son chien Bertrand.

Ainsi que le disait spirituellement un de nos confrères, Zola aurait bien dû au moins nous envoyer le chien. Il est certain qu'à la fin du siège nous l'aurions mangé avec plaisir.

Je crois que si on vous posait une question analogue sur le rôle que vous avez joué en 1870 et 1871, vous seriez plus embarrassé que moi pour répondre.

Vous vous êtes caché alors pour tripoter au fond de la mairie de Montmartre, et c'est grâce à votre lâcheté, ou plutôt à votre complicité, que l'on a pu, au 18 mars, assassiner deux généraux qu'il aurait été facile de sauver.

C'est le juif, Simon Mayer, capitaine au 169e bataillon, qui opérait ce jour-là ; c'était lui qui devait, un mois après, monter sur la colonne Vendôme et jeter bas le drapeau aux trois couleurs avant que le monument de nos victoires ne s'écroulât sur un lit de fumier.

Je dois reconnaître qu'on ne peut pas vous reprocher de ne pas avoir été logique avec vous-même et de n'avoir pas eu une certaine suite dans l'infamie.

Maire de Montmartre, vous étiez le complice du juif Simon Mayer qui assassinait nos généraux et présidait au renversement de la Colonne devant les Prussiens qui riaient, comme ils rient aujourd'hui.

Député, vous étiez le commandité et l'homme à tout faire du juif allemand Cornelius Herz.

Vomi par vos électeurs et redevenu journaliste, vous vous êtes fait le défenseur du traître Dreyfus.

Vous êtes un misérable, évidemment, mais dans votre genre, vous avez au moins le mérite d'être complet.

Édouard DRUMONT.

....

Le soir même, Clemenceau dépêchait à Drumont deux témoins, Georges Périn et Ménard-Dorian. Bien avant de mourir, le bonhomme coriace verra, verra de ses yeux sans âge, son vieil ennemi oublié de tous, remâchant d'impuissantes rancunes, inoffensif.

En 1898, pourtant, de tous les chefs patriotes, c'était le seul qu'il redoutât, depuis que Déroulède avait donné la mesure de sa vanité cabotine. « Du cran, disait-il, des idées, mais trop livresque... Et puis, il est cerné par les imbéciles. » Sans doute. Mais en pleine guerre civile, nul n'est sûr du lendemain. « Celui-là m'embête, confia-t-il à Périn. Exigez les conditions les plus dures : trois balles à vingt pas, au commandement. » Le soir même, après une première entrevue, Albert Monniot, l'un des témoins, dit à ses camarades de *La Libre Parole* : « Je viens de voir Vaulquin ; il paraît que le salaud est en pleine forme. À vingt pas il met sa balle dans une pièce de cent sous. Drumont est mort. »

Le duel eut lieu le 26 février, au Parc des Princes. Comme toujours, l'auteur de *La France juive* fut le premier au rendez-vous. Prié de vouloir bien fouiller ses poches, et d'en retirer tout objet dur qui eût risqué de faire dévier la balle, il remit en haussant les épaules à Georges Périn son petit crucifix d'ébène incrusté d'argent. « À vingt pas, écrit Suarez, la silhouette de Clemenceau était si menue qu'elle semblait impossible à saisir dans la ligne de mire. » Drumont s'était placé tout de guingois ; il fallut que le directeur du combat guidât son regard jusqu'à ce qu'ayant penché sa tête chevelue à droite, puis à gauche, en clignant des yeux myopes, il avouât en souriant : « Je le distingue »... La première balle claqua juste à la hauteur de sa hanche. La seconde passa inaperçue. À la troisième qui ne fit qu'effleurer l'épaule et se perdit au loin, dans l'herbe, Clemenceau, les dents encore jointes, rapprocha curieusement son pistolet, le flaira, et dit avec un sourire blême : « C'tépatant !... »

Quel fut, ce jour-là, l'homme réellement servi par la chance ? Nul ne le saura jamais. Au fond, Drumont souhaitait mourir. Ainsi du moins, l'opposition nationale eût-elle eu à jeter au syndicat de l'Étranger un autre cadavre que celui du colonel Henry. Derrière le cercueil du directeur de *La Libre Parole,* on voit très bien le Paris des grands jours, le terrible Paris silencieux, blessé dans son orgueil, et dont les cent mille

poitrines font sauter tous les barrages... Hélas ! de semaine en semaine la foule patriote divisée, fanfaronne, d'ailleurs toujours fanatisée par les militaires roublards dont elle interprétait, selon son cœur, le silence prudent, épuisait ses réserves d'enthousiasme, multipliait les vantardises et les défis. Comme si la France ne s'était levée que dans le seul but de défendre le prestige de l'uniforme, le gouvernement refusant de laisser examiner au fond le prétentieux manifeste d'Émile Zola, un jury transformé en conseil de guerre fourra au bloc pour un an, avec le motif, l'écrivain dont la réputation à l'étranger était immense. Vaine démonstration de force que la presse juive exploita aussitôt contre nous, d'un bout à l'autre de la planète, et dont le nationalisme lui-même ne réussit pas à tirer parti, puisque les élections de 1898 ayant envoyé à la Chambre une majorité antidreyfusarde, l'inoffensif M. Méline, à la première interpellation, dut céder la place au pontife de la Maçonnerie : M. Henri Brisson, dreyfusard-né.

Dès lors, moins décidés que jamais à sortir de la légalité, c'est-à-dire à en courir le risque, les beaux officiers à qui la France avait remis son destin et qui regardaient avec désespoir, entre leurs mains, ce dangereux fardeau dans le seul espoir de le déposer aussitôt que possible, sans être vus, à quelque tournant discret, ne chercheront plus que des revanches obliques, défendant contre des adversaires retors, leur dossier pouce à pouce, aveuglément, jusqu'à commettre, par une imprudence prodigieuse, un de ces coups de tête absurdes, impossibles, de ceux d'ailleurs qu'un malhonnête homme ne commet jamais, la fabrication d'une pièce fausse au moment le plus critique d'un procès, et pour ainsi dire sous les yeux de l'ennemi. Convaincu de ce crime, l'infortuné colonel Henry se suicida presque aussitôt, dans sa petite cellule du Mont-Valérien. Ajoutons qu'une pièce datée de 1896 n'avait évidemment pu entraîner la première condamnation de Dreyfus, prononcée en 1894. Mais autour du cadavre, quelle curée !

XIV

ENVAHISSEMENT DE LA SOLITUDE

Cependant l'incendie antisémite qui couvait sous la cendre à Paris venait de se rallumer brusquement à Alger. Au cours de la guerre de 1870, les fantassins arabes, dont la conduite fut héroïque, particulièrement à Wissembourg et à Woerth, étaient devenus populaires sous le nom de turcos. Le nouveau régime se contenta de les démobiliser, mais l'affreux petit juif Benjamin Crémieux, membre du gouvernement provisoire et fondateur de l'Alliance Israélite Universelle, décida de naturaliser en bloc, par décret, tous les juifs d'Algérie, qui n'avaient pas donné un homme à la défense nationale. La qualité de Français, refusée à la race autochtone en dépit du sang versé, était octroyée brusquement à des usuriers devant lesquels une femme musulmane dédaigne de se couvrir la tête, et si méprisés qu'un vrai croyant ne les tue pas sans déshonneur. « À Bou-Saada, écrit Guy de Maupassant, on les voit accroupis en des tanières immondes, bouffis de graisse, sordides, guettant l'Arabe comme l'araignée guette la mouche. Ils l'appellent, essaient de lui prêter cent sous contre un billet qu'il signera. L'homme sent le danger, hésite, ne veut pas ; mais le désir de boire et d'autres désirs encore le travaillent : cent sous représentent pour lui tant de jouissances ! Il cède enfin, prend la pièce d'argent et signe le papier graisseux. Au bout de six mois il devra dix francs,

vingt francs au bout d'un an, cent francs au bout de trois ans. Alors le juif fait vendre la terre s'il en a une ou, sinon, son chameau, son cheval, son bourricot, tout ce qu'il possède enfin. » Reclus avoue lui-même dans sa géographie de la France et des colonies : « Les juifs algériens n'avaient certes pas mérité cette faveur exceptionnelle, occupés qu'ils étaient uniquement de banque, de commerce, de courtage, de colportage et d'usure. Nul d'entre eux ne tient la charrue, n'arrose les jardins ou ne taille les vignes, et il y a très peu d'hommes de métier parmi ces arrière-neveux du supplanteur d'Esaü. » Ajoutons qu'ils avaient abondamment fourni d'espions, durant la guerre, l'état-major prussien préoccupé d'entretenir l'agitation parmi les tribus insoumises du Sud. À l'annonce du désastre de Sedan, on avait vu cette foule cosmopolite éclater en transports de joie, traîner sur le pavé, au milieu des danses et des rires, le buste de l'empereur vaincu. Comment la population arabe eût-elle accueilli sans révolte la provocation, à la vérité inconcevable, d'un sale petit yaoudi, pareil à ceux que les enfants maures guettent au coin des rues pour les bombarder de vieux citrons, et devenu, à Paris, grand vizir ? L'insurrection éclata lorsqu'en 1871 les Israélites commencèrent d'exercer les fonctions de jurés. Le kalife de la Medjana, Si Mokransi, le célèbre Bach-Aga qui prétendait descendre d'un Montmorency des Croisades, l'hôte de Napoléon III aux fêtes de Compiègne et de Fontainebleau, reçut courtoisement l'officier français chargé de lui transmettre et de lui commenter le texte de la loi de naturalisation, mais dès les premiers mots il lui retira doucement le décret des mains, cracha dessus et lui dit : « J'aime mieux mourir que de tolérer cet affront fait à ma race. » Le lendemain il renvoyait sa décoration de la Légion d'honneur, prenait les armes, et se faisait tuer volontairement, quelques semaines après, en marchant à pied, au pas, sous un feu terrible, droit vers une compagnie de ces zouaves français qu'il avait tant aimés, de la main desquels il voulait mourir.

L'Assemblée nationale hésita un moment à sanc-

tionner une mesure que rien ne justifiait. Le ministre Fourtou, l'homme du gouvernement de l'Ordre moral et des processions de réparations, avait d'abord écrit : « Rompre l'équilibre entre les juifs et les musulmans, appeler les Israélites à une place privilégiée dans la société algérienne, n'est-ce pas réveiller fatalement des haines non encore assoupies, allumer d'implacables colères, jeter dans notre colonie une semence de soulèvements et de révoltes ? » Mais Crémieux n'eut sans doute pas de mal à convaincre ce zozo clérical, éperdu de vanité. « On imagine très bien, dit Drumont, la conversation du chef de la juiverie cosmopolite qui déniaise ce petit avocat de Ribérac devenu député influent, qui lui explique ce que c'est que la haute Banque qui survit à tout, qui distribue les places grassement distribuées d'administrateurs de chemin de fer. On aperçoit les yeux du Périgourdin qui s'allument. "Qu'est-ce que j'allais faire, mon Dieu !" s'écrie-t-il ; et au lieu de presser la discussion du projet dont il est le rapporteur, il promet de la retarder. »

Naturellement les juifs, devenus électeurs, abusèrent de leur victoire avec leur insolence ordinaire. Les indigènes les virent avec dégoût organiser, selon leurs méthodes, le trafic des bulletins de votes, centralisés aux mains de quelques courtiers influents, et cotés de trois à sept francs. Non contents de jouir des privilèges de la naturalisation, ils prétendirent bientôt se dispenser d'obéir aux lois françaises et obtinrent de fonctionnaires terrorisés l'autorisation de faire régler leurs différends avec les Arabes par leur propre tribunal du Consistoire. Un arrêt finit même par leur reconnaître le droit de contracter mariage devant le rabbin, tenant la place de l'officier d'état civil.

Cette politique ridicule n'écœura pas seulement les Arabes, elle révolta les colons français. D'année en année, l'agitation antisémite n'avait cessé de croître. En 1898 elle prit brusquement un caractère révolutionnaire. L'étudiant Max Régis dont les succès oratoires et quelques duels retentissants avaient fait l'idole d'Alger vint à Paris offrir au directeur de *La Libre Parole* la candidature dans la deuxième

circonscription de sa ville. Deux réunions publiques, organisées par Jules Guérin et Dubuc, de la Jeunesse antijuive, la première à la salle Chaynes, la seconde à la salle Wagram, apprirent la nouvelle aux Parisiens. Le 8 mai suivant, le chef de l'antisémitisme était élu député par 11 850 voix contre 2 296 données à M. Samary et 1 697 à un autre candidat, M. Bertrand. Le 12 novembre Max Régis, encore enfermé à la prison Barberousse sous l'inculpation d'excitation au pillage, devenait maire d'Alger, à vingt-six ans. Quelques mois plus tard, le groupe antisémite se constituait à la Chambre, sous la présidence d'Édouard Drumont. Il se composait de dix-neuf membres : Drumont, Marchal, Morinaud, Firmin Faure, Gervaise, Lasies, Ferrette, Th. Denis, Massabuau, Daudé, Millevoye, général Jacquey, de Pontbriand, Pascal, Paul de Cassagnac, de Maussabré, Abel Bernard, Charles Bernard, Chiché.

On pourrait terminer ici l'histoire de l'antisémitisme, et la vie même de Drumont. Désormais le grand homme est à la merci des intrigants parlementaires, et il mourra entre leurs mains. L'écrivain enragé de solitude va finir, d'abandon en abandon, par accepter le rôle comique du personnage décoratif que se disputent les ligues bien-pensantes, qu'elles feignent d'entourer de prévenances et de soins, aussi longtemps du moins que le prestige d'une carrière illustre reste assez fort pour dissimuler les marchandages, les rivalités sournoises, le vide béant de tous ces destins soufflés, jusqu'à ce que le ridicule recouvre à la fois, pour toujours, les grands et les infimes, roulés dans le même oubli.

L'auteur du *Testament* a-t-il cru une minute à ses destinées parlementaires ? On peut en douter. Mais il vieillit. Et à l'exemple de tant de héros, ou, pour parler son langage, de ces « appelés », de ces « vocati », de ces êtres sacrificiels, nés et mûris dans le rêve, qui tirent d'eux-mêmes et d'eux seuls, de leur propre vie intérieure, une vision du monde, fausse en plus d'un point, mais d'une vraisemblance

si prodigieuse qu'elle déconcerte les calculateurs et les prudents, leur fait perdre un moment toute confiance aux chiffres et aux statistiques, il a vieilli trop tard et trop brusquement, d'un seul coup. Qu'il est poignant, ce réveil de la cinquantaine ! Et sans doute on trouve dans *La Fin d'un monde* ou *La Dernière Bataille* les pages les plus amères, les plus désespérées peut-être, de notre littérature. Mais qu'importe ? Celui qui méprise la force — et quelle force ! — la force immense, informe de l'argent, qui la provoque, lui fait face, celui enfin qui a pu écrire en tête d'un journal quotidien ces mots incroyables : *Libre Parole,* quelles preuves meilleures donnerait-il de sa profonde foi dans l'homme, dans son espèce, d'une foi d'enfant ? Et voilà qu'il ouvre soudain les yeux, se voit tel quel, avec sa pauvre barbe déjà grise, son regard candide, l'épée à la main — oui, l'épée à la main ! — au milieu de types en chapeaux haut de forme, souriants, sympathiques, un peu railleurs !

Non ! l'auteur de *La France juive,* qui écrivait de Déroulède en pleine crise boulangiste : « l'ancien président de la Ligue des patriotes a le nez de Polichinelle, et Polichinelle dans la comédie italienne est un type de martial dans lequel entre un peu de fourberie, ou du moins de rouerie », n'a pu se tromper sur un grotesque de l'espèce intrigante comme Marcel Habert, ou de l'espèce cafarde comme M. Piou. Mais il commence « à en avoir plein le dos » de ces braves gens, à la vérité un peu niais, les gars solides, les gars d'attaque, les tueurs du marquis de Sabran, les Algériens phtisiques, enragés de bataille et d'amour, au pas silencieux, et dont la canne glissée entre les chevilles culbute sournoisement la victime qu'ils achèvent aussitôt à terre d'un coup de talon — et ces éternels, ces infatigables manifestants parisiens qui ne se lassent pas d'acclamer pêle-mêle, avec une charmante insouciance politique, les Habert, les Déroulède, Cassagnac ou le général Gonse — n'importe qui ! Au fond le poète de *Mon vieux Paris,* le petit-fils des gardes-chasse de Flandre ou d'Artois, le neveu du missionnaire-martyr Cambier-Drumont, n'a jamais

sérieusement compté que sur le fabuleux miracle d'une alliance des nobles et des paysans levés ensemble contre l'étranger, l'or juif devant solder les frais de la croisade, ou plutôt il n'a compté que sur la justice d'une telle cause. « La vérité finira bien par faire lever un homme », répétait-il encore en mourant. Car personne n'est moins fait que lui pour le maniement, le pétrissage, de cette masse humaine dont la matière grossière le dégoûte, et ses nouveaux exploiteurs le savent bien. Lentement, obliquement, ils le séparent de ses troupes.

Déjà la vieille ligue antisémite a repris son indépendance, est devenue, par opposition au « Grand Orient de France », le « Grand Occident de France », dont les affiliés font précéder leur signature de deux points — deux poings sur la gueule, plaisantent-ils. Jules Guérin est leur chef. Formé à l'école de Morès, véritable entrepreneur d'émeutes, non pas sans doute absolument dénué de bon sens, ni même d'esprit politique, malheureusement gâté par une imagination assez basse, ingénue, de gendarme ou de midinette, insoucieux du ridicule, capable de sauter de l'héroïsme dans le grotesque sans un tressaillement des muscles du visage, sans quitter une seconde son beau sourire mâle de gymnaste costaud, il a loué au 45 de la rue de Chabrol un immeuble entier dont l'installation, écrit l'un des témoins, est la plus curieuse chose du monde. Toutes les fenêtres sont pourvues de volets doublés en tôle ; des sonneries électriques, des installations téléphoniques le desservent de la cave au grenier. À quatre mètres en retrait de l'énorme porte cochère, toujours close et garnie de triples verrous et de barres de sûreté, s'élève une haute grille de fer forgé. À droite, entre cette grille et la porte cochère s'ouvre, cuirassée également, une petite porte de service derrière laquelle veille constamment, jour et nuit, un personnel choisi parmi d'anciens tueurs des abattoirs de la Villette. Enfin pour que les articles du journal du G.O.F., *L'Antijuif* ne se perdissent point en route, on a fait installer deux presses Marinoni

pouvant tirer jusqu'à huit pages, ainsi qu'une machine à vapeur, un moteur électrique, une fonderie et une clicherie.

Cependant le syndicat Dreyfus continue de poursuivre méthodiquement l'œuvre de révision. Le ministre de la Guerre Cavaignac, convaincu de la culpabilité de Dreyfus, mais non moins convaincu de sa propre impuissance, et d'ailleurs républicain, a cédé la place au général Zurlinden, qui la cède à son tour au général Chanoine. La chambre criminelle de la Cour de cassation, saisie par le nouveau garde des Sceaux d'une demande en révision, procède à son enquête avec un parti pris si scandaleux que le président de la chambre des requêtes, Quesnay de Beaurepaire, donne sa démission et que le Parlement lui-même, dans un mouvement de dégoût, dessaisit les mauvais juges.

Quelques jours plus tôt, le 17 février, Paris, muet de stupeur avait appris la mort subite du président Félix Faure, foudroyé au cours d'un entretien amoureux avec une femme sans doute experte, et célèbre depuis sous le nom de Mme Steinhell. Le soir même toutes les ligues — Partie française, Ligue des patriotes, Ligue antisémite, Jeunesse antisémite, Œillet blanc — jetaient leurs troupes dans la rue. L'émeute grondait de la Madeleine aux derniers faubourgs. Le jeune duc d'Orléans, auquel obéissaient en secret la plupart des ligueurs de Jules Guérin, attendait d'heure en heure, à Bruxelles, le télégramme décisif. Une foule immense débordait jusqu'au palais de l'Élysée qu'elle eût aisément submergé. Ainsi le dernier sous-lieutenant eût-il pu décider ce jour-là du sort de la France. À ce point d'exaltation, comme ivre d'une joie au goût amer, d'un pressentiment tragique, ce peuple en qui bouillonnaient alors mille ans d'histoire, se fût saisi du premier uniforme rencontré, n'eût-il recouvert qu'une vieille peau tendue sur des os centenaires, et l'eût jeté, cul par-dessus tête, au premier rang. Mais les généraux étaient occupés ailleurs, rédigeaient des rapports, cotaient les pièces du dossier Dreyfus. Autant par niaiserie que par haine de

Guérin et des royalistes, conseillé par Marcel Habert, obtus macabre, toujours vert de bile, rongé d'envie et de parasites intestinaux, Déroulède se jeta entre les manifestants et l'Élysée : « Pas aujourd'hui, s'écria-t-il comiquement. Pas aujourd'hui ! Il y a un mort ! » Trois jours après, cramponné à la bride du général Roget, il se fera traîner jusqu'à la cour d'une caserne, derrière les tambours, ainsi qu'un militaire en bombe ramassé par la patrouille. Dans les semaines qui vont suivre, l'opinion publique n'aura plus que de brefs sursauts. Une demi-douzaine de ligues, une vingtaine de journaux dits patriotes, prodiguent les défis, les appels, s'étranglent en cris de rage ou d'amour, coupés de protestations solennelles, achèvent de briser les nerfs d'un peuple qu'affole de plus chaque jour le sentiment de son impuissance face à un ennemi attentif, résolu. C'est le boulangisme qui recommence, un boulangisme sans Boulanger. Drumont s'en écarte avec dégoût. D'ailleurs le vieux chef est déjà bien délaissé. La Ligue de la Patrie française, récente invention d'intellectuels, destinée à devenir rapidement une organisation électorale, groupe des milliers d'adhérents venus de tous les points de l'horizon. Un nationalisme sans doctrine, sans méthode et sans but, aussi vague et généreux que le chauvinisme de la petite bourgeoisie parisienne, mais qui bénéficie du prestige des Coppée, des Lemaître, de quelques centaines d'écrivains, de docteurs, d'universitaires, créent l'illusion de la délivrance. Qui ne fermerait dès lors les oreilles au cri désespéré de l'auteur de *La France juive* ? Qui ne blâmerait son pessimisme ?

Le 4 juin, au grand prix d'Auteuil, la foule envahit la tribune présidentielle, couvre de crachats l'ancien patron des députés chéquarts, le président Émile Loubet, que décoiffe le coup de canne du baron Christiani. Mais, comme toujours, le régime une fois de plus en péril, ayant attendu patiemment, sous les menaces et les huées, le premier signe de l'essoufflement de l'adversaire, prend tout à coup l'offensive, fait casser par ses magistrats, notamment par Ballot-Beaupré et Sarrut, eux-mêmes bientôt payés

de leur zèle l'un du fauteuil de président, l'autre de celui d'avocat-général à la Cour de cassation, le jugement de 1894, renvoie Dreyfus devant un nouveau conseil de guerre, et le 12 août, enfin, lance des mandats d'arrêt contre trente-six chefs de l'opposition, parmi lesquels Jules Guérin, Déroulède, et huit royalistes, André Buffet, Godefroy, Chevilly, Sabran Pontevès, Ramel, Bourmont, Fréchencourt et de Vaux.

Prévenu aussitôt, Jules Guérin s'était jeté dans son fort de la rue de Chabrol, se déclarait prêt à résister envers et contre tous. Le soir du 14, il envoyait à la presse le communiqué suivant :

Citoyens,

Une poignée d'hommes déterminés à faire respecter la liberté individuelle par un gouvernement capable de toutes les infamies vont sacrifier leurs existences pour la cause de la liberté des opinions.

Le peuple de Paris comprendra-t-il la haute portée de l'acte que vont accomplir ces hommes, et fera-t-il cause commune avec eux, ou bien les laissera-t-il lutter seuls contre un gouvernement exécuteur des ordres de la juiverie cosmopolite.

Citoyens,

Quoi qu'il arrive, les antijuifs enfermés au Grand Occident de France sauront faire tout leur devoir.

Ceux qui sont prêts à mourir pour la cause de la liberté vous saluent.

Je ne relèverai pas l'accent ridicule, évidemment un peu égaré dans le sublime, d'une telle proclamation. Nul doute qu'au moment où il l'écrivit, Jules Guérin n'ait rêvé, par sa mort, de soulever Paris. Nul doute qu'il n'ait été trahi, ou du moins manœuvré par cette poignée de parlementaires ou de conseillers municipaux qui s'offrirent comme négociateurs. Le siège du Grand Occident de France commença dès le matin du 15 août ; l'un des témoins, rédacteur à *La Libre Parole,* nous a laissé le récit de la première escarmouche :

Avec les confrères de tous les journaux, j'avais passé la nuit rue de Chabrol. Vers cinq heures environ nous vîmes arriver maître Hamard, escorté de deux personnes. Un instant, il s'entretint avec les agents de service, puis il s'approcha de la porte et sonna.

J'ai cette vision encore très nette devant les yeux.

Au tintement de la sonnette un bruit de cloche, battant à toute volée retentit dans l'immeuble. C'était l'Occidentale, une grosse cloche que Guérin avait fait installer pour assurer, en quelque sorte militairement, le service intérieur qui sonnait ainsi l'alarme à coups précipités.

Dans le demi-jour qui se levait sur Paris encore endormi, cette sonnerie était très impressionnante.

Quelques minutes se passèrent.

Devant la porte, maître Hamard attendait toujours, et nous ne le quittions guère de vue, comme bien on le pense. Soudain, un bruit de volets claquant au mur nous fit relever la tête. À la dernière fenêtre un homme parut : c'était Guérin coiffé de son légendaire chapeau gris perle.

L'Occidentale s'était apaisée. Pas un bruit ne troublait maintenant le silence de la rue.

« Qui êtes-vous ?

— Je suis maître Hamard ; je veux parler à M. Jules Guérin.

— C'est moi. Que me voulez-vous ?

— Je suis porteur d'un mandat d'arrêt contre vous. Descendez et ouvrez, au nom de la loi.

— Je refuse, monsieur, je refuse !

— Dans ces conditions, monsieur, je vous déclare, d'ores et déjà, en état de rébellion envers la loi.

— Cela m'est égal. »

M. Hamard se baisse, glisse un papier sous la porte, se relève, et dit simplement : « Voici la copie du mandat d'arrêt », puis se retire.

Mais à nouveau Guérin parle :

« Une question, monsieur le commissaire : comptez-vous employer la force contre moi ? »

Maître Hamard s'éloigne sans répondre. Guérin continue :

« Vous ne voulez pas répondre, peu importe, mais sachez que si vous voulez nous prendre par la force, nous résisterons. Nous ne sortirons d'ici que morts ou libres. »

Il se retourna vers des ombres qui s'agitaient derrière lui :

« À nous maintenant, camarades ! » dit-il.

Puis, se penchant de nouveau par la fenêtre, et s'adressant cette fois à nous, il souleva son chapeau gris d'un geste large.

« Adieu, messieurs, adieu !

— Vive Guérin ! » crièrent des voix ; et des fleurs lui furent lancées.

Les volets, ramenés vivement sur Guérin, claquèrent encore, et ce fut tout.

Le siège dura plus d'un mois, le gouvernement ayant prudemment renoncé à forcer les portes du G.O.F. La première semaine, Paris, surpris, inquiet, gronda. Mais sous l'influence de Millevoye, d'Habert, de Déroulède, tous résolus à barrer la route au jeune duc d'Orléans, à garder le pouvoir pour eux-mêmes, les bandes nationalistes demeuraient hésitantes. Le plan, dressé par Guérin, ne put être exécuté au bon moment, c'est-à-dire au début du blocus, assuré par les troupes de la garde, où les antisémites étaient nombreux. Lépine avoue dans ses *Mémoires :* « Ce blocus fut-il sérieux ? Je n'en répondrai pas, car je voyais chaque jour l'officier de garde assis sur une chaise, devant les fenêtres du fort, déployer avec ostentation *La Libre Parole.* » Il est vrai qu'il ajoute plus loin : « On ne pouvait songer à mes hommes pour cet office : dès qu'apparaissait un inspecteur ou quelqu'un de chez nous, une décharge criblait le pavé de balles tout autour de lui. »

En dépit des défections, le coup monté avec tant de soin, mais tenté par un trop petit nombre de gars magnifiques — ce qui restait encore des *Amis de Morès* — faillit réussir, au témoignage même de l'ancien préfet de police. Le soir du 20 août, un millier de ces fameux « chevillards », de ces « servants d'échaudoirs », attendirent en vain, boulevard Magenta, les renforts promis par les ligues. Ceux-ci ne paraissant pas, ils foncèrent tout à coup sur les brigades centrales que Lépine avait groupées dans les environs et en face de la rue de Chabrol. « L'élite de mon personnel, dit le préfet lui-même, des hommes de six pieds que j'avais adossés, bien en rang, au

marché couvert qui fait le coin de la rue. En dix minutes cent cinquante d'entre eux jonchaient le trottoir. Le sang ruisselait. Allais-je être enfoncé ? Si les émeutiers réussissaient à s'engouffrer en masse dans la rue de Chabrol, nous étions perdus : ils délivraient Guérin, et ne se seraient arrêtés qu'à l'Élysée. Je vis tout cela dans un éclair. Mes hommes étaient ébranlés, sinon démoralisés. J'appelai toutes mes réserves, et à la tête de ce qui se trouva sous ma main, je fonçai sur ces sauvages, je crevai leurs rangs, je les poussai sabre au clair jusqu'à la grille de la gare de l'Est. »

L'occasion était perdue. Dès le vingtième jour du siège, les familles allaient faire le dimanche un « petit tour rue de Chabrol ». Au journal, Drumont disait : « Guérin a tort. Je connais mon Paris : tout, et tout de suite, ou rien. S'ils s'obstinent là-bas, ils seront obligés de payer pour qu'on aille les voir. » Déjà on pouvait lire, aux quatrièmes pages des grands quotidiens, quelques annonces de ce goût :

JULES GUÉRIN ET LES EAUX MINÉRALES

Parmi les approvisionnements de J. Guérin, on a cité nombre d'eaux minérales : renseignements pris, les prisonniers volontaires consomment de l'eau de Pougues Saint-Léger qui, disent-ils, désaltère, aiguise l'appétit, et développe les forces nécessaires pour résister à la police et aux grandes chaleurs.

La garnison se rendit le quarantième jour du siège, sur la promesse obtenue du gouvernement par le chef de l'ancienne Ligue antisémite que ses camarades se retireraient sans être inquiétés. Il avait exigé pour lui-même qu'on lui épargnât jusqu'au bout le contact de la police, et fut conduit en prison par un officier. L'année suivante, la Haute Cour qui condamnait à dix ans de bannissement Déroulède, Buffet et Lur-Saluces, l'envoyait à Clairvaux pour le même temps.

Ainsi s'acheva sur une parodie de tribunal révolu-

tionnaire manœuvrant une guillotine pour rire ce XIXe siècle qui a fourni le modèle de toutes les révolutions, une seule exceptée, la révolution pour l'ordre. De cette dernière pourtant la semence venait d'être jetée quelques mois plus tôt, exactement le 25 juin 1899, par les fondateurs de L'Action française, encore républicaine, mais dont Maurice Pujo avait déjà très clairement défini le programme : « Reconstituer la France comme société, restaurer l'idée de patrie, renouer la chaîne de nos traditions en la prolongeant et en l'adaptant aux circonstances de notre temps, refaire de notre pays un État organisé à l'intérieur, aussi fort à l'extérieur qu'il l'a été sous l'Ancien Régime. » Comment l'auteur de tant de pages inspirées ne vit-il pas là, du premier coup, ses fils spirituels, les véritables héritiers de sa pensée ? Quelques années plus tard, un Méry, un Devos, pourront mettre en garde contre L'Action française, devenue puissante, le vieux maître aigri, solitaire. Mais alors ? Égaré dans une Chambre qu'il méprise, intimidé, ou même ahuri par la puissante vulgarité du monde parlementaire, et d'ailleurs moins fait que personne pour des succès de tribune, avec sa voix monotone, ses yeux myopes, il n'en subit pas moins, comme tant d'autres, hélas ! le prestige du nombre : la masse rassemblée en quelques semaines par les organisateurs de *La Patrie française* en impose à sa raison. Certes il juge, comme Barrès, qu'il n'y a « aucune possibilité de restauration de la chose publique sans une doctrine » et *La Patrie française* n'en a pas. Elle se défera aussi vite qu'elle s'est faite. Reste à l'utiliser sans retard. Comme l'a très bien vu Léon Daudet, chez un Drumont le sens de la race prime tout. Libérer la race, c'est-à-dire détruire d'urgence, par n'importe quel moyen, les forces étrangères, ces forces de décomposition nationale qui, après l'avoir arrachée à ses traditions séculaires, brisé ses racines, achèvent d'en tarir la sève. Tel est le but. Après quoi la race retrouvera d'elle-même, ira d'elle-même à sa destinée. Tandis qu'un Maurras, avec la patience du plus haut génie, et comme une espèce de sainteté, s'emploiera

des années, humblement, à convaincre quelques disciples de l'impuissance du régime démocratique et républicain à défendre « les secrets de l'État, les sentences de la justice et les intérêts supérieurs de l'armée », Drumont, lui, ne pense qu'à faire sentir à chaque Français ses chaînes et sa honte : « Mes amis, répétait-il à ses collaborateurs, mettons-leur le feu au ventre. »

Mais *La Patrie française,* qui menaçait d'étouffer la Ligue antisémite, et avec elle *La Libre Parole,* dont *L'Écho de Paris, L'Intransigeant, L'Éclair,* se disputaient les abonnés, allait bientôt perdre elle-même sa raison d'être. Le ministère Waldeck-Rousseau, constitué par les soins du syndicat juif, au cours d'une réunion tenue chez M. Joseph Reinach, ne se proposait réellement qu'une tâche : le salut de Dreyfus, condamné une deuxième fois, par de nouveaux juges[1]. Or, Waldeck-Rousseau, avocat célèbre, gendre du demi-dieu de la Salpêtrière, Charcot, grand bourgeois libéral et magnifique de la meilleure espèce parlementaire, ne pouvait guère passer pour un démagogue, un chambardeur, aux yeux des bien-pensants. De plus, il eut l'adresse de charger des plus basses besognes du ministère un homme encore cher au cœur des amis de l'ordre, l'ancien vainqueur de la Commune, le général au profil de gamin cynique, jouant les loustics et les têtes brûlées, mais non moins expert et docile qu'une vieille cocotte, Galliffet. En quelques mois, le gouvernement avait atteint presque tous ses objectifs : la grâce de Dreyfus (qui l'accepta honteusement et alla vivre en paix à Carpentras), la suppression du bureau des renseignements, les services du contre-espionnage confiés désormais à la Sûreté générale, enfin les représailles contre les patriotes, et notamment la dissolution de certaines

1. Devant le conseil de guerre, l'ex-capitaine tint si maladroitement son rôle d'innocent qu'il découragea jusqu'au fanatisme de certains de ses défenseurs. Son avocat, maître Labori cessera de le voir, et Picquart, lui-même, quelques années plus tard, le rencontrant à deux pas de lui, au cours d'une cérémonie, n'aura, pour son ancien camarade, ni un regard, ni une poignée de main.

congrégations jugées moins faciles à manœuvrer ou à corrompre qu'un clergé de fonctionnaires, rétribué par le ministre des Cultes.

Le marquis de Galliffet n'était grotesque qu'aux yeux de ses maîtres civils, qui savaient le tarif exact de chacun des coups de poing sur la table, jurons, scrogneugneux et tortillements de prunelle de ce militaire. L'armée française, consternée, crut avoir trouvé son maître : elle écouta en silence l'ordre du jour resté fameux : « L'incident est clos ! » Mais quelques semaines plus tard, l'incorrigible rigolo de table de mess, profitant adroitement d'un premier avantage et devenu, dans une suprême culbute, à la stupéfaction universelle, le champion de la suprématie du pouvoir civil, fit voter par les Chambres la loi qui retirait au conseil supérieur de la Guerre et au généralissime le droit de nomination des généraux, en réservait la désignation au seul ministre, c'est-à-dire à la majorité parlementaire. « Ce mode de recrutement, dit très bien l'auteur de l'admirable *Précis de l'Affaire Dreyfus,* Dutrait-Croyon, porta ses fruits en 1914 : dans les premières semaines de la guerre, il fallut remplacer près de la moitié des commandants de corps d'armée. » Puis il céda la place au célèbre général André, politicien de l'espèce lugubre ou même macabre, qui entreprit aussitôt « l'épuration républicaine du cadre des officiers supérieurs et de celui des officiers subalternes », avec le gracieux concours des loges maçonniques. On sait qu'une gifle du secrétaire de *La Patrie française,* Gabriel Syveton, changea brusquement ce ténébreux et féroce imbécile en un petit tas de boue décoré de la Légion d'honneur.

Ainsi, après avoir deux fois couru le péril d'un coup de force militaire, le régime, par un retournement étrange, ayant mis l'armée à genoux, s'accordait encore la revanche de faire tenir le fouet par un marquis authentique, le plus brillant des anciens sous-lieutenants de l'Empire.

Sans doute, chaque numéro de *La Libre Parole* continue encore d'apporter au public patriote l'article quotidien du maître, un de ces articles composés sur

deux colonnes, et qui donnent à la première page du journal maintenant illustre son caractère particulier, inoubliable, avec leurs paragraphes inégaux, les « blancs » nombreux, et ces trois points fatidiques, les trois points de suspension qui les terminent toujours, prolongent indéfiniment, comme d'une sorte de glas, l'écho de la dernière phrase. Visiblement l'auteur de *La France juive* tient à faire jusqu'au bout sa tâche, rend coup pour coup. Même vaincu sans retour, désespéré, il marquera encore, chaque jour, d'un mot, d'un chiffre, de quelque signe fulgurant, ce qu'il appelle l'étiage — l'étiage « du fleuve fangeux qui a coulé sur la France ». Hélas ! le Vainqueur des Victoires futures, né prophète en son pays — comme l'écrit magnifiquement M. Léon Daudet, s'en tiendra là désormais : les événements lui donnent raison, trop raison. Alors, que dire de plus ? Et il est vrai qu'aujourd'hui la terrible lucidité de certains chapitres de *La Fin d'un monde* cause une sorte de malaise. Dix ans avant le drame, l'Affaire Dreyfus n'est-elle pas déjà tout entière dans ce livre étonnant ? Ou plutôt, le premier fait posé — la trahison d'un Juif allié aux meilleures familles de sa race — le reste semble aller de soi, paraît se déduire logiquement de la situation des partis, de leurs mœurs. Car c'est moins sans doute dans la légendaire ténacité juive que dans sa profonde entente de la société moderne, de ses ressorts secrets, de sa prodigieuse inconstance qu'il faut chercher les raisons d'une victoire, autrement incompréhensible. Il est clair qu'à la longue l'agitation frénétique, convulsive du petit monde juif devait finir par briser les nerfs d'un peuple gagné d'abord par la contagion de cette névrose orientale, pour lui si nouvelle ! puis s'effondrant tout à coup. Ainsi triomphe du meilleur homme une femme hystérique. Et c'est bien, en effet, au chantage d'une femme hystérique, à la classique menace de scandale que font penser les étranges paroles adressées par le grand rabbin Zadoc-Kahn, quelques jours seulement après l'arrestation de Dreyfus, au préfet de police Louis Lépine, telles que celui-ci nous les rapporte dans ses *Mémoires*. Quel

Français ne les lirait aujourd'hui sans un frémissement de dégoût — comme on retrouve au fond d'un tiroir, la bouteille de potion, les ampoules, la feuille de température, tout ce qui rappelle une longue maladie, les premiers frissons, la fièvre, les longues nuits gluantes, insomnieuses ?... « Vous savez ce qui se passe, monsieur le préfet ? On veut envoyer au conseil de guerre l'un des nôtres. Si vous avez quelque influence sur ce gouvernement, c'est le cas de le montrer. Si pareille chose arrivait, vous porteriez la responsabilité de ce que je vous annonce : le pays coupé en deux, tous les juifs debout et la guerre déchaînée entre les deux camps. Quant aux moyens de la soutenir, vous pouvez vous en fier à nous ! »

Ils l'avaient soutenu en effet. À aucun moment de notre histoire, alors même qu'un empereur mégalomane menaçait de sacrifier l'Europe à ses imaginations furieuses, notre pays n'avait soulevé contre lui un pareil mouvement de haine, hélas mêlée de mépris. Le monde entier s'était passionné pour l'Innocent, prononçait dans toutes les langues, avec l'accent de l'enthousiasme et de l'amour, le nom désormais sacré de ce petit juif sournois, rageur et vaniteux, absolument indifférent, du moins en apparence, au tragique eschylien de sa destinée, avec sa voix sans timbre — sa voix de bois, écrivait Maurice Barrès — ses méfiances maladives, sa rage chronique (que l'âge, dit-on, n'a pas encore aujourd'hui apaisée) contre ses défenseurs et ses partisans, ses scrupules cocasses d'officier bourgeois, et dont les pires tortures morales n'arriveront jamais à tirer un cri sincère, un cri humain, en dépit des belles phrases romanesques, inventées par les publicistes, et que se répètent à l'envi, en gloussant de tendresse, de Saint-Pétersbourg à Madrid, de Londres à Yokohama, des millions et des millions d'amoureuses... Où la France eût-elle trouvé la force de résister plus longtemps ? Elle ne demandait maintenant à ses maîtres, légitimes ou non, que le repos, l'oubli, le pardon. « Qu'ils se défendent donc eux-mêmes ! » murmurait-elle, en

pensant à ces militaires dindonnés par des avoués roublards, et poursuivant à travers les greffes l'argument massue, la pièce, la bienheureuse pièce, la pièce décisive, tandis que bat sur leurs talons le grand diable de sabre inutile, qu'ils finiront par accrocher au vestiaire des avocats. D'ailleurs l'Exposition universelle de 1900, la galerie des machines, la grande roue, le trottoir roulant, les palaces de plâtre et de mastic l'avaient rassasiée de sublime. Et à vrai dire peut-être était-elle lasse de se jouer à elle-même la comédie d'un risque imaginaire, bien décidée à ne le courir jamais... Sans doute on l'entendait encore « appeler le soldat », par habitude. Une femme charmante, aussi naïve, aussi ingénue aujourd'hui qu'hier dans ses haines et dans ses amours, mais évidemment mal à l'aise dans le genre épique, la comtesse de Martel, plus connue sous le nom de Gyp, reprenait à sa manière le cri douloureux de Maurice Barrès, et faisant : boum ! sur la table de son petit poing fermé, chantonnait aux lecteurs de *La Libre Parole* ce refrain idiot :

Allons, petit piou-piou
Chassons le cauchemar
Chassons, chassons le lou...
...Bet de Montélimar !

Hélas !

Il est vrai qu'à la même époque l'illustre journal où commençaient à s'affronter, sous l'œil du maître vieilli, toujours aussi amer et lucide mais prodigieusement entêté à ne pas voir, à ne pas entendre, détestant les disputes : — « On empoisonne ma vie ! On attente à mon cerveau ! » — de médiocres ou même d'ignobles rivalités, s'enrichissait d'une collaboration magnifique, celle de Léon Daudet... « Nous sommes heureux, écrivait Drumont le 10 novembre 1900, d'annoncer à nos lecteurs que Léon Daudet, le jeune écrivain à la verve originale et puissante, qui combat si vaillamment pour la cause nationale et française, devient notre collaborateur. Il a promis à *La Libre*

Parole quelques-unes de ses pages vigoureuses et profondes qui ont donné un nouvel éclat à un nom déjà illustre. »

Derrière le « jeune écrivain » tout étincelant de vie, d'audace, de gourmandise et de génie, avec son teint doré, ses yeux brefs, fulgurants, sa bouche nerveuse, cette voix de cuivre étrangement dominatrice, et tout à coup si caressante, jusqu'au rire pathétique où roule et se prolonge on ne sait quelle plainte secrète, augurale, entrait tout le passé de l'auteur de *La France juive*, le passé encore si proche. « Ce fut au *Bien public* — a-t-il écrit dans ses *Souvenirs*, vers 1877 — que je rencontrai Alphonse Daudet, et que je me liai avec lui d'une amitié fraternelle. »

Le printemps mettait ses premières gaietés dans les rues de Paris ; en me rendant aux bureaux du journal qui étaient rue Coq-Héron, dans la grande usine à journaux de Dubuisson, j'avais acheté, venue toute fraîche des Halles, une gerbe de jacinthes, de ces belles jacinthes qui ont l'éclat de certaines chairs de femmes à reflets lustrés, fermes, satinées, souples et brillantes.

Daudet eut un cri d'envie en apercevant ces fleurs toutes humides encore, et qui entraient comme une poésie dans cet entresol noir où chacun était déjà en train de faire de la copie.

« Le magnifique bouquet ! s'écria-t-il.

— Voulez-vous l'emporter pour l'offrir à Mme Daudet ? »

C'est ainsi que nous devînmes amis.

Ils le furent toujours, et même sans doute au plein de la querelle aujourd'hui oubliée, rendue publique alors par un chapitre d'ailleurs admirable de tendresse jalouse et déçue, de colère aveugle, écrit à l'occasion du mariage de Léon Daudet avec Jeanne Hugo (cérémonie que le juif Simon, dit « Lockroy », héritier du poète, « ce camelot qui a vendu de la politique comme ses pareils vendaient des cravates sous les portes cochères », ce « Turlupin dont la face blême porte la trace de tant de soufflets » avait voulu purement civile) et que je

rappelle ici volontiers, ne serait-ce que pour déconcerter l'attente hypocrite de quelques tartufes qui nous guettent sans doute à ce détour. Nul n'a mieux compris peut-être que l'auteur de *Mon vieux Paris* ce « Méridional ultra-parisianisé » dans lequel il retrouve très justement un « homme de lumineuse et droite raison », un esprit équilibré et pondéré. « Je vois très bien mon Daudet assis sous un vieux figuier, dans son Midi, comme les anciens du village, autrefois, et faisant fonctions d'un juge de paix paternel ; il accommoderait les différends, jugerait une affaire d'un coup d'œil, dirait à chacun la parole qui convient, résumerait dans ses propos pleins de verve et de bonhomie ce que l'expérience a appris à un observateur tel que lui ; en un mot il expliquerait la vie aux bonnes gens. »

En ce nouveau collaborateur, qu'il avait connu petit garçon — « lorsque j'ai vu pour la première fois ce grand gaillard on allait le mettre au collège, il avait des cheveux blonds tout bouclés et ressemblait à une fillette » — le vieux maître pouvait retrouver avec émotion la richesse de l'auteur des *Lettres de mon moulin,* sa poésie, et surtout « cette vertigineuse adresse à saisir spontanément sous les conventions, les attitudes voulues, les arrangements, le vrai des hommes et des choses », tous les dons enfin de l'ami disparu, mais comme transfigurés par une sorte de démon intérieur, une incomparable puissance tragique. J'ai voulu relire ce premier article du futur directeur de *L'Action française,* et je ne doute pas qu'un certain nombre de ses actuels censeurs ne le relisent avec autant de plaisir que moi. Écrit en pleine guerre anticléricale, il s'intitule *Le Tempérament catholique* et se termine ainsi :

La Foi, sur les âmes d'un grand pays tel que le nôtre, a son flux et son reflux, comme la mer. C'est alors que ses contempteurs la supposent décroissante qu'elle revient et submerge tout. Elle agit sur un peuple comme sur l'individu, par alternatives imprévues et pressantes, par reprises héréditaires et surprises. Tous les palabres, toutes les

écluses ouvertes de l'éloquence administrative, judiciaire et parlementaire ne changeront rien à ce fait.

On peut dire que l'année 1900 fut la première de cette période que le même Léon Daudet nomme justement l'Avant-Guerre. En quelques mois, la crise dreyfusienne vient d'achever, de rompre les cadres des partis : aux groupements provisoires, constitués en vue de la conquête succède à gauche le parti radical-socialiste, né le 22 mai 1901, le plus admirable instrument d'exploitation parlementaire qu'on ait probablement jamais vu, si puissamment organisé que les désastres de la guerre et les déceptions de la paix ne l'entameront même pas, que nos fils le verront, parvenu au terme de sa lente et naturelle évolution vers le socialisme d'État, mourir de sa belle mort, mourir de vieillesse. À l'exemple de ses adversaires, l'opposition va, de son côté, chercher la formule d'une Fédération des mécontents — c'est-à-dire des blackboulés du suffrage universel, dans la naïve espérance d'obtenir un jour quelque partage à l'amiable du pouvoir, rêve dont rien n'a pu la distraire encore. Le 28 octobre 1900, en effet, M. Piou fonde *L'Action libérale populaire,* merveilleux régulateur de l'opinion bien-pensante, parfait outil aux mains de la République anticléricale, et qui va lui permettre de poursuivre, avec le minimum d'à-coups, jusqu'au vote de la loi de Séparation, le grand œuvre de la laïcité.

XV

LE TRIOMPHE DU CHAND D'HABITS

Dès lors, en pleine réorganisation politique, tandis que se préparent fiévreusement les élections de 1902, le pays, rassasié de grands desseins jamais accomplis, secrètement honteux peut-être de son inutile dépense de sève, de cette espèce de pollution d'héroïsme verbal, se détourne peu à peu de l'auteur de *La France juive*. Il acceptera volontiers, entretiendra même à ses frais, comme une curiosité patriotique payée son prix, un Déroulède. Mais l'ironie de Drumont le brûle maintenant jusqu'à l'os. Et d'ailleurs, il a perdu le sens de cet appel à la race, n'est plus sensible à un certain accent, dont le pathétique l'horripile, puisque aussi bien l'heure est à l'optimisme, à la confiance, aux « luttes pacifiques », à « l'équipement national » — bref à cette littérature des gouvernements bien nourris que ressuscite aujourd'hui, pour l'émerveillement de Clément Vautel, l'énigmatique André Tardieu. Déjà l'ancien groupe antisémite de la Chambre a perdu seize membres parmi lesquels Lasies, Millevoye, Pontbriand, Paul de Cassagnac, Massabuau. Les congrégations, dont le destin se décide à ce moment même à la tribune de la Chambre, au cours d'une sorte de tournoi académique où s'affrontent les grandes vedettes oratoires Viviani, de Mun, Piou et Jaurès, n'attendent leur salut que d'une tardive et suprême révolte du libéralisme légendaire de

M. Waldeck-Rousseau. Dans leur terreur de fournir — selon la formule naïve — des armes à l'adversaire, elles se hâtent de désarmer leurs propres troupes, déciment les partis nationaux par un débauchage systématique au profit de l'Action libérale, parti purement électoral, jugé ainsi moins compromettant. Malheureusement pour elles, un assez grand nombre de prêtres séculiers, non moins impatients de dissiper d'autres regrettables malentendus, prêtaient une oreille qu'on eût voulu moins complaisante aux allusions tentatrices du président du Conseil, affirmant que, « loin de vouloir atteindre la religion », il défendait les véritables intérêts de l'Église, « en protégeant contre des réguliers trop puissants le modeste clergé paroissial, si digne de l'estime du gouvernement de la République ». Quel diplomate de l'école du Ralliement n'aurait en secret caressé ce rêve de laisser payer de l'immolation, désormais inévitable, de quelques congrégations non autorisées, une solide assurance contre les risques d'une imminente dénonciation du Concordat ? Un jeune parlementaire de grand avenir, M. Raymond Poincaré, ne venait-il pas de conclure une respectueuse controverse avec son maître Waldeck-Rousseau par la formule magique répétée depuis tant de fois : ni réaction, ni révolution ? L'alliance des libéraux et des progressistes de M. Méline et de M. Ribot parut dès lors assurer, aux élections de 1902, l'écrasement du parti anticlérical, le triomphe des modérés. Au succès d'une telle entreprise il parut aussitôt convenable de sacrifier un certain nombre de députés sortants, trop suspects aux républicains. L'auteur de *La France juive* était de ceux-là. Le 25 avril, à onze heures du soir, l'immense transparent de *La Libre Parole* apprit aux boulevards la nouvelle incroyable : « Drumont battu. »

....

Il était battu en effet. Mais le Ralliement l'était avec lui, plus que lui. Déjà, au cours de la campagne électorale, Waldeck-Rousseau avait signalé aigrement à ses préfets « l'ingérence des prêtres » constituant un

« abus flagrant des fonctions ecclésiastiques ». Ainsi se trouvait reconnue et récompensée, par le grand bourgeois libéral, la bonne volonté des hommes de M. Piou, le touchant effort de leur loyalisme républicain. Quelques semaines plus tard, la nouvelle Chambre se donnait un ministère de gauche, présidé par Émile Combes. L'ancien séminariste, tout luisant de politesse et d'onction, comme frotté de l'huile de la haine, jette aussitôt son défi, d'une voix douce, impitoyable : « Cédant à de coupables suggestions, une partie du clergé a voulu confondre la cause de l'Église catholique avec celle des congrégations religieuses ; contrairement à l'esprit de la législation, elle est descendue dans l'arène électorale. De tels écarts sont intolérables ; nous aurons à examiner avec vous, si les moyens d'action dont le gouvernement dispose aujourd'hui suffisent à en empêcher le retour. » — « Ne vous laissez pas distraire de votre tâche, concluait-il, posez-vous cette question : qui l'emportera du gouvernement ou de la congrégation ? »
Plus de trois cents voix approuvèrent cette déclaration de guerre. À sa profonde stupéfaction le naïf M. Piou y put reconnaître celles de soixante républicains modérés. Cent quinze progressistes, alliés d'hier, s'étaient courageusement abstenus.
Désormais sûr de sa majorité, le singulier petit homme, dont la niaiserie finaude d'Émile Loubet avait fait un président du Conseil, se met à l'œuvre avec un empressement convulsif. Sur sa demande, le Parlement approuve successivement la fermeture des établissements libres ouverts postérieurement au 1er juillet 1901, puis celle des établissements non autorisés existant avant cette date, et vote enfin le 7 juillet 1904 l'abrogation pure et simple de la loi Falloux, c'est-à-dire l'interdiction de l'enseignement libre à tous les degrés.

Dix-huit mois durant, les habitués des séances parlementaires purent se donner le régal d'un tournoi d'éloquence où les Gayraud, les Lerolle, les Cochin, les Ramel l'emportèrent nettement sur les Buisson,

les Barthou et les Trouillot. Mais on pouvait craindre qu'à la longue cette controverse interminable, plus philosophique que politique, ne finît par rebuter un public immense tenu à n'en rien connaître que les maigres comptes rendus de son journal favori. Une fois de plus, d'ailleurs, l'opposition libérale se condamnait elle-même à n'opposer à ses adversaires qu'un système terriblement fragile et compliqué d'objections spécieuses, de l'espèce connue au lycée sous le nom de colles, résolue qu'elle était à soutenir vaille que vaille l'impossible gageure de défendre contre une majorité organisée, issue légalement du suffrage universel — elle ralliée d'hier ! — la véritable, l'authentique tradition démocratique. On eut ainsi la surprise d'entendre le comte Albert de Mun citer contre M. Rabier ou Trouillot tel article de la Déclaration des droits de l'homme, et M. l'abbé Lemire chargé de défendre à la tribune française l'Ordre des chartreux exposer gravement que cette congrégation, « société élective, société des biens, société de travail », avait une constitution républicaine.
Inexplicable impuissance pourvu que l'on s'entête à n'en pas rechercher ni analyser les causes profondes. « En somme, tous ces gens de droite ont peur », disait un jour le rusé petit M. de Freycinet. Il serait trop simple, et réellement aussi trop injuste de confondre ici peur et lâcheté. Tel homme qui ne reculera pas dans l'accomplissement d'un devoir nettement défini, urgent, au péril même de sa vie, pourvu que l'autorité d'un chef légitime ou seulement la force de l'évidence lui ait fait sentir la nécessité, l'utilité du sacrifice, manifestera toutes les formes de la pusillanimité, si on prétend le laisser juge, non pas sans doute du droit lui-même, mais des moyens à employer pour le défendre. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent le soldat le plus héroïque à l'assaut se montrera le plus timide, sinon le plus lâche, dans la solution de certains cas de conscience. La faiblesse de l'opposition catholique fut justement de ne connaître que cette sorte d'unanimité grossière qui naît d'un sentiment commun de mépris ou d'indignation. Sitôt jeté le cri de la colère,

du dégoût, chacun de ces avocats infatigables, en qui la naïve rouerie des bons religieux affectait de voir des héros ou même des martyrs, leur prodiguant ces flatteries énormes, compactes, dont l'éloquence des congrès ecclésiastiques garde le secret, repris par la crainte de l'électeur et celle, plus noble, de manquer gravement aux règles du jeu, de laisser suspecter par l'ennemi la bonne foi de son ralliement, se plongeait dans ses calculs et ses statistiques. Qu'eussent bénévolement risqué ces parlementaires bien-pensants auxquels — merveilleuse rencontre de l'intérêt et de l'honneur ! — un épiscopat terrorisé n'imposait plus qu'une consigne, d'ailleurs absurde : résister au suffrage universel sans le mécontenter, sans compromettre un siège payé si cher — bref, être réélu à tout prix ? « Battez-vous, mais ne vous faites pas tuer ! » soufflait-on anxieusement, vers 1904, à l'oreille des défenseurs du droit et de la justice. Dix ans plus tard nous payâmes plus cher la défense du Droit et de la Justice, lorsque la Démocratie nous présenta la note des frais.

C'est en ce sens qu'il est permis de dire qu'une partie de l'opposition de 1904, si valeureuse en paroles, fut dominée par ce sentiment profond d'insécurité, d'incertitude, auquel la malveillance peut évidemment donner un autre nom. « Cet aveu de la peur, écrit Drumont, n'a rien qui puisse déplaire à l'historien social ; elle rend sa tâche plus facile, elle supprime tout ce fictif, ce mensonge, ce théâtral, cette déclamation oratoire et journalistique qui a rempli d'une décevante fumée les années qui viennent de s'écouler. »

Est-ce seulement la peur banale, la crainte du risque, l'humiliant mais, à tout prendre, légitime mouvement de l'instinct baptisé si comiquement par les naturalistes l'instinct de conservation ? Même pas. L'homme moderne sait encore mourir ; mais ce que l'auteur de *La France juive* reproche justement à ce malheureux, c'est de ne pas savoir vivre, d'avoir perdu ce goût violent et jaloux de la vie qui fait justement les martyrs, car les martyrs ne se recrutent que par exception

dans la clientèle des psychiatres, chez les mélancoliques ou les anxieux. Et bien que Drumont fasse ici peut-être la part trop belle à certaine thèse historique réfutée par Fustel, il n'a pas tort de noter une perversion plus profonde : le besoin, la nostalgie et comme la religion de la servitude, de la bienheureuse servitude qui dispense de vouloir, d'agir, mesure à chacun sa tâche, fera demain de l'homme, le plus grand et le plus ingénieux des insectes, une colossale fourmi :

> Lorsque les conquérants germains et francs qui, unis aux purs Gaulois et aux Celtes, constituèrent véritablement la France eurent perdu leur vigueur, l'élément gallo-romain l'emporta, la race latine reprit le dessus ; or cette race est faite pour la tyrannie puisqu'elle n'a aucun ressort de conscience ; elle adore une idole imbécile, une idole de marbre ou de plâtre qu'on appelle la Loi, et au nom de cette Loi, elle subit tout.
>
> La Loi, c'est le licteur qui vient de la part de César annoncer au citoyen romain qu'il est condamné à mourir, mais qu'on lui laisse le choix du supplice ; c'est le gendarme de la Révolution qui vient parfois tout seul arrêter cinq ou six personnes et qui les conduit au Luxembourg ou à la Conciergerie, où un autre gendarme vient les chercher pour les conduire à la guillotine. Jamais il n'eût entré dans la cervelle de ceux qu'on arrêtait ainsi l'idée de commencer par tuer le gendarme. C'est là un spectacle extraordinaire et il n'y a jamais qu'en France qu'un gouvernement ait pu s'appeler, comme par une désignation constitutionnelle : la Terreur.

Les hommes de droite ou du centre, modérés, libéraux, démocrates, si modestes dans leurs revendications, si faciles à rassurer, si prompts à se jeter dans les bras de l'adversaire, à chercher le creux de son giron de leurs bonnes grosses têtes sans rancune et sans cervelle, se sont plaints amèrement de l'inexplicable malentendu qui trente ans, de 1880 à 1910, retint à distance, indifférent ou même hostile, un peuple généreux qu'eût dû révolter le sectarisme d'un Buisson ou d'un Combes. C'est que précisément la timidité de leur défense ne réussit jamais à imposer

à personne une idée nette, et comme la sensation physique du droit violé. L'eurent-ils réellement eux-mêmes ? On en doute. Et par exemple comment ces bonshommes des faubourgs, qui avaient donné sans broncher quarante mille des leurs à la Commune, auraient-ils gardé leur sérieux en lisant tel éloquent plaidoyer d'Albert de Mun, s'efforçant de justifier à la tribune de la Chambre de braves paysans bretons convaincus d'avoir arrosé d'urine et barbouillé d'excréments la gendarmerie de Lesneven et de Saint-Méhen ? « Vous avez condamné les soldats de France à frayer, *les larmes aux yeux*, au milieu d'une foule *affolée de désespoir*, le chemin de vos *exécuteurs... Vous avez violé les lois.* Nous avons été dans notre droit en vous résistant ! »

Des droits ? s'écrie Drumont. Ils ne se doutent même pas de ce que c'est qu'un droit. Tout le monde a des droits, le tout est de savoir les défendre. Les cent peuples que Xerxès et Darius traînaient à leur suite, les Lydiens, les Ioniens, les Mèdes avaient autant de droits que les Grecs. Seulement les Grecs étaient vaillants, robustes, assouplis par la vie du gymnase et ils ont prouvé qu'ils avaient des droits par le fait seul qu'ils les ont défendus.

Jamais Bismarck n'a dit : « La Force prime le Droit » ; il a dit : « La Force crée le Droit » ; et il a entendu ce mot Force dans le sens étymologique et véritable : *vis*, ou *virtus*, la virilité, la vertu virile, l'énergie de l'homme.

C'est en matière religieuse surtout que le principe est juste. Quel est le *criterium*, la mesure à laquelle les gens qui ne croient pas peuvent mesurer la croyance des autres ?

« Vous me dites que vous croyez... Pourquoi voulez-vous que je m'en rapporte à vous ; car enfin vous me parlez d'une abstraction, d'une chose que je ne vois pas ? Croyez-vous vraiment ?

— Je crois assez pour être prêt à mourir, mais naturellement, avant d'en arriver à cette extrémité, je commencerai par vous tirer des coups de fusil.

— À la bonne heure ! voilà une affirmation palpable, une base pour discuter. »

C'est ce qu'ont fait les Vendéens, qui n'étaient pas des Gallo-Romains, mais des Celtes. Quand ils ont eu tué un millier de bleus, qu'on a eu tué autant des leurs, et qu'on

a vu que ce serait toujours à recommencer, il s'est trouvé un homme sensé qui a dit : « Il serait peut-être plus simple de laisser ces gens-là aller à la messe, puisqu'ils y tiennent. »

Hélas ! la page qu'on vient de lire a été écrite en 1891, quelques années seulement après l'explosion de *La France juive.* Le vieux maître n'aura plus désormais cet accent. Chaque soir, vers six heures, sa modeste voiture stoppe boulevard Montmartre, venue de l'autre côté de la Seine, du lointain passage Landrieu. Il monte pesamment l'escalier maintenant toujours vide, il tourne d'une main déformée par les rhumatismes le bouton de cuivre qu'a détraqué si souvent jadis la poigne énervée de Morès, et sur le seuil familier redresse sa haute taille, secoue au nez du garçon d'antichambre sa crinière de jour en jour plus grise, presque blanche... « Voilà le patron ! » souffle Méry, ou Papillaut, ou Devos, à l'oreille de quelque jeune débutant venu proposer un article — « Oh ! rien, monsieur, une simple chronique... » — la carte de recommandation du « vieil et fidèle abonné » — militaire ou chanoine — dans la poche de son veston. Mais le directeur de *La Libre Parole* est pour celui-là toujours sorti. Il gagne lentement son bureau, allume un nouveau cigare, appelle chacun de ses collaborateurs — « le rapport du colon ! » dit Biot — les interroge tour à tour un moment, le regard distrait, rapide, un peu anxieux, derrière les lunettes cerclées d'or. « Très bien... très bien... Parfait... » Puis, tout à coup, il hausse brutalement les épaules, d'un geste canaille, vraiment peuple, cite au hasard un nom, un chiffre, une dépêche d'agence — pas même : quelque fait divers banal, insignifiant pour tout autre que lui — et il éclate en récriminations comme on éclate en sanglots. « Qu'en dites-vous, mon "âmi" ? Hein ? Quelle hypocrisie ! Quelle lâcheté ! Mais comme c'est curieux. Un pays qui s'en va, qui se vide, qui se vide comme un abcès ! Ah ! mon cher, ce régime, quelle magnifique tumeur ! Que voulez-vous, c'est plus fort que moi : depuis des années je la regarde pousser, je l'observe, je la palpe, je la flaire.

L'historien social, mon ami, n'a pas le droit d'avoir des nausées... » L'autre écoute, ou feint de l'écouter, hoche la tête, dissimule un bâillement, sort enfin sur un geste de remerciement, d'adieu, cède la place au camarade, échange avec lui, sur le seuil, un sourire farceur. À *La Libre Parole* de 1905 qui croit encore à la délivrance, à la victoire, ou même au succès ? Méry, déjà conseiller municipal, ambitieux d'autres lauriers, dont la mort interrompra bientôt une carrière politicienne hélas ! assez brillamment commencée, jalouse son rival Devos, l'ancien garçon quincailler dont la vieille cuisinière de Drumont, sa tante, vient de faire l'administrateur du journal, et qui remue sans répit, sous son crâne têtu, les projets ténébreux que ne trahira jamais son regard plat, son regard heureux et niais de gars du Nord, prompt à la rigolade... La rédaction tout entière suit, d'une attention discrète, le duel abject de ces deux adversaires également avides. Méry a pour lui une astuce supérieure, quelque talent et la complicité d'une femme experte. Devos, lui, apporte des contrats de publicité qui vont soutenir quelque temps l'agonie du journal, frappé à mort. Qui l'emportera ? L'auteur de *La France juive* devra déchiffrer jusqu'à la dernière ligne, par on ne sait quelle ironique et atroce revanche du destin, cette dernière page de sa vie, comme arrachée telle quelle au plus féroce, au plus désespéré de ses livres.

Qui reconnaîtrait l'implacable polémiste de *La France juive* dans ce vieillard voûté, bedonnant, la cravate toujours flottante, mais affublé le plus souvent désormais, non plus de ses belles vestes de velours, mais d'une redingote de notaire ? On l'a vu revenir un jour, d'une de ses rares promenades à pied vers le Champ-de-Mars alors désert, boitant bas et tenant à la main sa canne de cuir doublée d'une mince aiguille d'acier, cadeau de Jules Guérin, souvenir des manifestations antisémites. Interpellé, puis frappé par un certain peintre mondain, du nom de Dreyfus-Gonzalès, il s'est jeté sur ce juif, avec ses forces miraculeusement retrouvées, prétend l'avoir

laissé sur place hors de combat, presque mourant. « Mes amis, voyez-vous, j'ai beau vieillir, je suis une vieille bête, c'est entendu, mais une fois échauffé, je redeviens jeune. C'était pourtant un fort gaillard, oui, ma foi, ce juif... Hé bien, j'ai pris un contre, comme ça, et je lui ai sauté dessus — pif, paf ! Vous ne le reverrez plus sur le boulevard avant six semaines. » Sans doute, sans doute... Seulement, vingt-quatre heures plus tard, la rédaction se montrait l'agresseur à la terrasse d'une brasserie chauffant tranquillement au soleil ses reins à peine courbatus... Et l'année suivante, comme pour que ce minuscule épisode fût parfait, s'appliquât, étroitement, au sort ainsi qu'à l'œuvre du maître déchu, le célèbre père du Lac s'entremettait auprès de S.S. Léon XIII qui, sur ses instances, consentait à M. Dreyfus-Gonzalès la rare faveur de poser en personne pour un portrait qui eut les honneurs du Salon de peinture, en 1905.

Qu'importe maintenant au solitaire ? Il s'échappe à Soisy le plus qu'il peut, se fait conduire au loin, à travers sa chère forêt, revient seul, en poussant du pied les feuilles mortes. « Je crois que je n'aime plus que les arbres », dit-il le regard vague, pétrissant ses cigares noirs de ses longs doigts fuselés. L'ancien parti antisémite finit de se déchirer par lambeaux. Jules Guérin que hait Méry, attaqué par *La Libre Parole* où son rival le traite quotidiennement de mouchard, riposte dans *La Tribune française* qu'il vient de fonder, traite Devos et Méry d'escrocs et Drumont lui-même de « vieux sycophante ». Le Grand Occident n'existe plus que sur le papier. Terrorisés par le souvenir de la Haute Cour, les ligueurs de province n'osent plus donner leur adresse et, sous ce magnifique prétexte, cessent de payer leurs cotisations. « De toutes les bandes qui en 1899 s'agitaient autour du fort Chabrol, écrit un des rédacteurs de *La Tribune,* il ne restait plus qu'une douzaine environ de braillards qui venaient de temps en temps au nouveau journal nous éblouir de leur jactance et que petit à petit nous éconduisîmes poliment... »

Max Régis lui-même, l'ancien maire imberbe d'Al-

ger, le génial émeutier de vingt ans, au profil consulaire — il descendait, dit-on, d'une belle Milanaise remarquée par Bonaparte — retombait dans la nuit profonde, à vrai dire un peu suspecte, d'où avait jailli si brusquement sa fulgurante étoile. Après une suprême escapade — un fort Chabrol africain, qui tint huit jours — il s'était enfui en Espagne. On ne le revit qu'un moment à Paris. Un certain Laberdesque, son émule auprès des femmes d'Alger, qu'un duel tragique (l'adversaire éventré, lui-même laissé sur le terrain, l'aine traversée d'un coup de sabre), avait fait à seize ans le héros des faubourgs, plus tard insurgé bénévole à Cuba, condamné à mort par les Espagnols, évadé la veille de son exécution, depuis fondateur du journal *La Revanche* et l'un des plus dangereux adversaires de l'antisémitisme en Algérie, venait de passer la mer dans la seule intention de provoquer Régis en un duel à mort qui passionna les experts, dura deux matinées, et se termina par un miracle, étant donné la qualité des deux adversaires sans accident grave, mais par la défaite morale de l'insurgé de 1899, dont on n'entendit plus parler.

D'ailleurs la résistance nationale allait de toutes parts s'affaiblissant. La Ligue de la Patrie française, instrument colossal aux mains du gentil Tourangeau, Jules Lemaître, et à l'aile exténuée d'un moineau de Paris, François Coppée, achevait de s'user en délibérations piteuses et en petits conflits, « non sans dériver peu à peu, ajoute Maurras, vers l'obsession électorale ». — « Où vont-ils ? se demandait Vaugeois ; et même, veulent-ils aller quelque part ? » Mettant à profit l'utile diversion de la lutte religieuse, riche de combinaisons et d'équivoques, le régime, toujours implacable, opposant, aujourd'hui comme hier, systématiquement, sa politique d'audace et de prestige aux manœuvres intimidées de l'opposition cléricale, poursuivait le grand œuvre de l'acquittement définitif d'Alfred Dreyfus. Au cours du mois d'avril 1903, le ministre de la Guerre, général André, avait feint hypocritement « d'accepter » une enquête administrative sur les documents de l'Affaire dont fut

chargé un officier franc-maçon complaisant, le capitaine Targe. Bien que ce dernier eût déclaré, dans un accès de bonne foi, ne pouvoir « garantir la date d'aucune pièce du dossier secret », la commission consultative, réunie sous la présidence du garde des Sceaux, après l'examen de la « pièce 26 » (billet de Panizzardi, attaché italien, annonçant à l'attaché allemand Schwarzkoppen, son complice, la prochaine livraison de « renseignements intéressants sur l'organisation des chemins de fer »), décida que le service des renseignements l'avait datée à tort (et sans doute intentionnellement) du mois de mars 1894, bien qu'elle fût du 28 mars 1895, c'est-à-dire d'une date bien postérieure à celle du départ d'Alfred Dreyfus, dont le stage au service des chemins de fer, où la pièce avait été vraisemblablement dérobée, était terminé à cette époque, et elle conclut à la révision. Aussitôt saisie de cette proie, la Cour de cassation, dont le procureur général Baudoin s'était signalé jadis par onze jugements de complaisance en faveur de Frédéric Humbert avant la condamnation de cet escroc, retroussant courageusement ses jupes rouges, se jeta dans la mêlée avec un zèle intrépide, brouillant les dossiers, ajournant l'audition des témoins gênants, mais recevant, en pleines vacances de Pâques, quarante-six dépositions jugées utiles ou favorables, et finissant, d'hypothèse en hypothèse, par faire inculper de falsification deux officiers irréprochables, les capitaines Maréchal et Dautriche, qui furent acquittés quinze mois plus tard à l'unanimité, le commissaire du gouvernement ayant dû lui-même abandonner l'accusation. Quelle que soit l'opinion d'un honnête homme sur ces interminables débats, où amis et ennemis de l'armée rivalisèrent de dialectique et d'ingéniosité, une première évidence s'impose : si l'on admet que, pour éclaircir certains points d'une affaire d'espionnage forcément obscure, les accusateurs du juif, à bout de pièces et d'arguments, n'aient plus eu parfois à engager que leur parole, ils jetaient en même temps dans la balance leur honneur, leur carrière, leur fortune et parfois leur vie. Au lieu que chacun des

défenseurs du Droit et de la Justice — la victime d'ailleurs exceptée, qui fut admise à la retraite, en 1907, comme simple capitaine, à 2 350 francs par an — n'a jamais attendu longtemps son salaire...

Ce fut pourtant *La Libre Parole* qui tira l'un des derniers coups de canon de la célèbre Affaire, avant que *L'Action française* quotidienne, par une campagne qui restera comme le modèle du genre, eût tenté de soulever le public contre la manœuvre, incontestablement frauduleuse celle-là, de la Cour de cassation annulant, contre l'esprit et la lettre même du Code d'instruction criminelle, le jugement du conseil de guerre de Rennes. Au cours du procès Dautriche, en effet, Albert Monniot convainquit le capitaine Targe de s'être abouché secrètement avec l'espion Austerlitz. Mais Drumont s'est depuis longtemps retiré de la lutte. L'heure est passée : dès lors qu'importe d'avoir raison ? « Nos chefs militaires, écrit-il, ont préféré plaider le dossier », et ils ont perdu. Qu'importe ? Cela, en somme, n'a rien d'humiliant pour eux : « Ils ont été roulés par les chats-fourrés. Ce que le public leur pardonnera moins facilement, par exemple, c'est d'avoir capitulé devant une poignée de juifs. Comme leurs prédécesseurs s'étaient laissé emmener en Allemagne, il y a vingt-huit ans, dans des wagons à bestiaux sous les huées des femmes allemandes, ils se sont laissé mettre cette fois dans le tombereau à ordures des dreyfusards et des insulteurs cosmopolites... Le peuple de Paris, qui a l'instinct du salut, les appelait et les acclamait pour les faire marcher. Ils n'ont pas voulu marcher et le peuple en est devenu antimilitariste. » Cependant, par tendresse pour son ami Coppée qui le presse d'agir, le vieux maître à la bouche amère montre, une dernière fois, au peuple des bien-pensants, la voie du salut, celle de la résistance illégale, et désespérant d'emmener son troupeau fantôme jusqu'aux barricades, il fonde une « Ligue pour le refus de l'impôt ». Elle dura très exactement le temps nécessaire pour fournir à son président le sujet d'un bel article désa-

busé, n'ayant jamais groupé, avec Drumont, Méry et Coppée, que huit membres — Castellane, Saint-Quentin, Montesquieu, Chalup, Lobienen, Biencourt, le R. P. Billiot et la comtesse de Bouéyic — qui, au milieu de l'indifférence générale, rachetèrent mélancoliquement les quelques meubles dispersés aux enchères par l'huissier du fisc... « Il y a évidemment des touches cassées dans le clavier humain, écrit Drumont, des notes qui ne rendent plus... »

Le régime moderne a créé, on peut le dire, un type d'être spécial que l'on serait tenté d'appeler le contribuable ; car en réalité si on demandait à beaucoup d'hommes de ce temps pourquoi ils sont sur la terre, ils seraient bien embarrassés de répondre et finiraient par vous dire :

« Ma foi, pour faire notre service militaire, pour acquitter nos contributions et pour payer notre terme. »

Le gendarme, le percepteur, le propriétaire sont, pour la plupart, la forme visible du devoir, et dès qu'on est en règle avec eux, on a l'esprit en paix.

Aussi, remarquez-le, ces contributions, le Français les paie avec une certaine joie ; il ne se sert pas du tout de ses droits de citoyen pour obtenir la diminution des impôts. Il en est de même du propriétaire : le Français est heureux quand il a rempli ses devoirs envers lui. Chez ce peuple, qu'on prétend livré à toutes les théories subversives, il n'y a pas d'exemple de l'assassinat d'un propriétaire. Les insurgés de la Commune, maîtres absolus de Paris, ont tué de vénérables ecclésiastiques qui ne leur avaient fait aucun mal ; ils n'ont tué ni un des propriétaires implacables qui avaient augmenté sans pitié le loyer des pauvres ménages ni un des huissiers qui avaient saisi jusqu'à la cendre des foyers.

Les Français sont admirablement dressés à toute cette organisation fiscale ; ils sont comme les méharis qui s'agenouillent pour qu'on puisse les charger plus facilement, ou comme les chevaux de renfort d'omnibus qui, leur besogne faite, vont tout seuls rejoindre leur place en bas de la montée et attendent là qu'on les attelle de nouveau.

On croit voir cette vieille main poser la plume, caresser dans le vide on ne sait quoi — quel fantôme ? qu'il emportera avec lui, jalousement, férocement, le 17 février 1917, par un matin d'hiver dur et glacé. Lui

aussi a donc manqué son destin ? N'a-t-il pas écrit jadis, en pleine force, en pleine jeunesse, la phrase désolée, qui d'ailleurs empoisonnera son agonie : « Il y a des gens qui viennent trop tôt, et des gens qui viennent trop tard » ? Et il ajoutait ces paroles étranges. « Il se trouvait peut-être à la bataille de Rosbach un sergent qui avait le génie de Hoche, et qui voyait distinctement comment on aurait pu gagner la bataille ; il a battu en retraite comme ses camarades et il est allé mourir dans un coin de la France sans que personne ait jamais entendu parler de lui... » Lui aussi va mourir. En attendant il retourne contre les siens, contre lui-même une pitié un peu railleuse, une sorte de scepticisme indulgent. Le vieil homme qu'on imagine orgueilleux, qui l'est sans doute, ne voit déjà plus de l'œuvre accomplie que la part désormais inutile, caduque. En somme, il a parié tout l'avenir sur son premier livre, et perdu. Qu'importe le reste ? La victoire seule était capable de le justifier. À présent il regarde curieusement se défaire ce qu'il a rassemblé, presque sans y songer, de ses mains rapides. Et lui-même aussi, hélas ! il se défait.

En 1904, la mort tragique de Syveton avait porté un coup terrible à l'opposition nationale. Les élections avaient achevé la déroute du parti antisémite : Firmin Faure et Gaston Méry, ses derniers candidats, furent battus. Avec eux disparaissait le groupe parlementaire fondé en 1899. Sous le choc, le front libéral lui-même était rompu, le pays tout entier se rendait sans condition, subissait la loi du vainqueur. Rien ne saurait donner l'idée de cette torpeur inexplicable, ce demi-sommeil mystérieux coupé de brefs cauchemars, dans lequel il semble que la France ait attendu, comme engourdie, son prochain martyre. Alors le régime put se croire décidément maître du jeu. Dès le premier tour du scrutin, sûres des résultats favorables, les feuilles officieuses annonçaient déjà une prochaine décision de la Cour suprême en faveur du capitaine Dreyfus, et quelques jours plus tard le procureur général Baudoin réclamait la cassation

sans renvoi du jugement de Rennes. À la suite de ce réquisitoire, les magistrats, pressés d'en finir, durent entendre le général Mercier protester contre l'étrange procédure adoptée pour « l'étude de la demande en révision, avec témoins déposant à huis-clos, sans confrontations entre eux, et sans débats contradictoires, puisque les orateurs entendus successivement parlent tous les trois dans le même sens ». La Cour n'en prononça pas moins la cassation sans renvoi, interprétant cyniquement à contresens le fameux article 445 du Code d'instruction criminelle qui ne permet cette forme de cassation qu'au seul cas « où l'annulation de l'arrêt à l'égard d'un condamné vivant ne laisse rien subsister qui puisse être qualifié crime ou délit ». Or Dreyfus était vivant, et l'existence de l'acte de trahison n'était contestée par personne, puisque Baudoin lui-même en accusait formellement Esterhazy — solution ingénieuse et désormais sans risque, un jugement de la cour d'assises ayant mis définitivement hors de cause l'officier tzigane. Dreyfus fut nommé chef d'escadron, Picquart général de brigade avec rappel de solde et rappel d'ancienneté, ce qui permit de le nommer général de division le 28 septembre suivant. Ainsi, face à des adversaires toujours en mal de quelque louche et profitable accommodement, n'ayant à la bouche que les mots de « paix civique », de réconciliation et d'oubli, la République affirmait une fois de plus ses desseins et sa volonté, tenant jusqu'au bout, même au prix d'une forfaiture éclatante, l'engagement pris dix ans plus tôt envers ses commanditaires juifs, juste dans le moment où elle provoquait l'opposition tout entière, en menaçant de supprimer le budget des cultes. Et une fois encore l'événement faillit bien lui donner raison puisque l'Assemblée générale des évêques de France, à une très forte majorité, se prononça pour l'essai loyal de la loi de 1905, déjà visiblement éblouie par le prestige de l'homme politique français qui connaît le mieux sans doute la psychologie d'une certaine espèce de prêtres, M. Aristide Briand, demeuré aujourd'hui comme hier, en dépit des malentendus

inévitables, d'ailleurs vite dissipés, la providence des jeunes politiciens cléricaux et le bénévole conseiller des nonciatures. Malheureusement pour les entremetteurs du Ralliement frémissant d'impatience et claquant déjà des mandibules autour de la nouvelle proie, l'incomparable rapporteur trouva brusquement devant lui ce qu'il attendait le moins au monde : un pape et un saint. Aussitôt, en dépit des encouragements de l'épiscopat libéral, ravalant sa salive, il jeta son mégot et s'enfuit.

Quand on a écrit l'admirable chapitre d'histoire intitulé *Gambetta et sa Cour,* il est dur, vingt ans plus tard, de contempler au sommet de l'État, un autre Rabagas. Mais mille fois plus dur encore de reconnaître à sa portée, autour de soi, dans sa propre maison, les visages trop familiers, de soutenir de si près le regard de la cupidité, de l'envie, de la haine jalouse, avec au fond du cœur l'atroce pensée : Je meurs et tout recommence, le temps n'aura détruit que moi seul... Car ces derniers jours de *La Libre Parole* rappellent trop l'agonie du boulangisme, réduite, il est vrai, à la mesure de quelques médiocres protagonistes. Et d'abord, la caisse est vide. « Je mourrai sur la paille », répète le maître vieillissant, toujours hanté désormais par cette *crainte de manquer* où se trahit la prudence paysanne. Sa fortune quoi qu'on en ait dit est petite et la faillite de la banque Levasseur n'en laissera bientôt rien. Il n'y tient que plus âprement. Les rêveries sous les beaux arbres de Soisy ou de Veneux-Nadon, l'avenue pleine de feuilles mortes, la voiture au moins qui le suit pas à pas dans ses promenades, le ramène doucement à l'heure exacte vers la maison silencieuse, l'entrecôte cuite à point, le doigt de bordeaux, l'irréprochable café, les cigares noirs — tout ce qu'il a désiré jadis au temps de la pauvreté, patiemment, humblement — ce tran-tran de bourgeois aisé, mille fois plus cher à ce Français naïf qu'un luxe tapageur, dont il refuserait d'ailleurs la charge et les risques, ce sont là des habitudes, et il tient mille fois plus à la moindre de ses manies qu'à

sa peau. N'importe quelle rupture à la trame des petits événements quotidiens fait maintenant grincer ses os, le jette dans des fureurs inouïes. C'est que le muet désespoir qu'il exprimera jusqu'au bout avec une pudeur sacrée — d'un geste vague, d'un regard, d'un simple frémissement des lèvres sur les dents restées éclatantes — est désormais entré dans le rythme de sa vie, et la moindre fausse note délivre brusquement l'angoisse secrète, le fait hurler comme d'une morsure en plein cœur. « Il lui était indifférent, dit quelque part Léon Daudet, de se battre au pistolet à vingt pas — six balles échangées — avec le meilleur tireur de son temps, mais la pensée qu'un plombier lui avait manqué de parole pour sa cuisine le rendait malade pendant huit jours. Il harcelait sa vieille servante : "Eh bien, mon enfant, et ce plombier ? — Monsieur Drumont, il avait bien promis pour ce matin. — C'est fabuleux !..." »

Une conception si naïve, ou pour mieux dire si enfantine du bonheur devait le mettre à la merci d'un entourage insignifiant, ni plus ni moins détestable que n'importe lequel de ceux qu'infailliblement l'on voit se disputer les dernières années d'un grand homme, et où figurèrent d'ailleurs, à côté de personnages équivoques, tels que Devos, Méry, ou Papillaud, quelques serviteurs fidèles, le brave commandant Biot, qui signait Ct Z., Albert Monniot, Jean Drault, ou l'un des derniers venus, Hervé de Rauville, l'érudit auteur de *L'Ile-de-France contemporaine*, grâce à Dieu toujours vivant celui-là, toujours aussi passionné de servir, de voir, de comprendre, d'atteindre le vif des événements et des êtres, qu'au temps de la guerre russo-japonaise, lorsque, pionnier du grand reportage, il envoyait à *La Libre Parole* et au *Gaulois* ses articles si drus, si lucides, ou qu'il réussissait ce coup de maître, quelques semaines après la révolution russe, de prendre au célèbre pope Gapone une interview retentissante, reproduite par les journaux du monde entier. Mais qu'auraient-ils fait de mieux que d'assister, impuissants, au lent déclin de l'homme

auquel ils avaient donné ce que chacun de nous a de plus précieux, toute leur part d'espérance ? Dans les bureaux du boulevard Montmartre, rien ne rappelle plus, hélas ! la joyeuse animation de jadis. Seule trouble parfois le silence la voix de cuivre de Léon Daudet, que sa naturelle horreur des rivalités, des doléances et des histoires compliquées, tient le plus souvent éloigné du vieux vaisseau qui sombre, vite accouru, vite disparu, suivi jusqu'au seuil par le regard du Patron, un moment plus vif derrière les grosses lunettes, puis de nouveau tendre et navré, ou brusquement sarcastique. « Mon bon Méry, c'est bien entendu pour cette petite note, n'est-ce pas ? — Oui, patron, c'est une affaire entendue... ! » La rivalité du « bon Méry » et de « l'excellent Devos » était devenue peu à peu la fable des salles de rédaction, et Drumont ne l'ignorait pas. Mais il ne laissait rien paraître de ses sentiments intimes, esclave de sa terreur des scènes domestiques, et d'ailleurs attaché à son rédacteur en chef par une longue habitude et des souvenirs heureux, à son administrateur par sa profonde ignorance des chiffres et, généralement, de toute affaire d'argent. « Que voulez-vous ? Il apporte au journal une publicité épatante, je n'y comprends rien, c'est fâabuleux ! » avouait-il à ses intimes, ordinairement peu favorables à l'entreprenant neveu de la cuisinière, venu du pays lillois sans chaussettes et maintenant installé dans un luxueux appartement de la rue de Trévise.

Mais le coup le plus dur venait d'être porté à l'auteur de *La France juive :* son vieil adversaire Georges Clemenceau, rajeuni, la vésicule rincée de frais, vidé de toutes ses aigreurs par une polémique enragée poursuivie dix ans avec une joie sauvage, contre ce qu'il appelait chaque jour dans *L'Aurore* la « faction du Sabre », les « Prétoriens revenus triomphants des plus grandes capitulations de l'histoire », la « Jésuitière bottée aux ordres des Congrégations romaines », l'armée française enfin, Clemenceau entrait brusquement au ministère de l'Intérieur, et, quelques semai-

nes plus tard, repoussant au néant, d'une claque joviale, le médiocre Sarrien, s'asseyait, en éclatant de rire, dans le fauteuil de la présidence du Conseil.

Clemenceau maître du pays ! Entre tant d'événements « fâabuleux », celui-ci était probablement pour Drumont le plus intolérable de tous. Non pas que le directeur de *La Libre Parole* entretînt contre son rival une haine sans nuances : il estimait son courage, peut-être partageait-il en secret quelques-uns de ses dégoûts. Mais en ce bonhomme étrange il a flairé depuis longtemps, depuis toujours, un être trop différent de lui-même, d'une autre espèce, le pirate de la politique, qui ne semble appartenir à aucun temps ni à aucun lieu déterminé, en marge de notre véritable histoire, en marge de la chrétienté, né pour détruire, un de ces mauvais garçons devant lesquels se ferme d'elle-même la porte d'un paysan honnête — le vagabond, le braconnier que n'importe quel garde-chasse, au premier geste, n'hésite pas à tuer comme un chien... Mais, justement, Drumont est ce garde-chasse, le laboureur armé d'un fusil, fier de sa plaque de cuivre et de son baudrier, que la raillerie déconcerte. D'un Clemenceau, en somme, tout l'irrite : et d'abord ce dandysme grimaçant, faussement boulevardier, de carabin resté quand même provincial, les aventures de coulisses, les dettes — et plus encore ces façons de concevoir la politique ainsi qu'un jeu abstrait et féroce, de ne lui demander que les émotions physiques, les sensations brutales de la roulette ou du poker. Comment l'homme qui croit toujours aussi naïvement à sa mission, à sa vocation, « au grand sérieux de la vie », ne contemplerait-il pas avec stupeur, puis avec désespoir, ce vieillard rose et cynique, une fleur à la boutonnière, escaladant le pouvoir ainsi qu'il eût pris sa place pour un duel à mort, ou enjambé le lit d'une maîtresse, pouffant de rire au nez de ses secrétaires — « Vous bavez, monsieur ! » — faisant aux « prétoriens » la bonne blague de nommer Picquart chef suprême de l'armée — « Ah ! ah ! vous voyez d'ici leurs gueules ! » — et appelant ses ministres de sobriquets grotesques : Caillaux

et Barthou, les *Deux Gosses,* Thomson, le *Petit Mousse,* Dujardin-Beaumetz *Follette,* Chéron, le *Cid de la Normandie,* le général Picquart, *Polin,* Milliès-Lacroix, le *Nègre,* et M. Maujan, *Gugusse*... !

Passe encore si la promotion inouïe de celui que Drumont appelle encore, comme aux beaux temps de *La France juive,* Chocquart, eût paru, dès ce moment, précaire, une solution provisoire. Seulement le vieux maître ne s'y trompe pas. Éreintée par les dernières convulsions de l'Affaire Dreyfus, terrorisée par Jaurès et la naissante Confédération du travail, la bourgeoisie française a décidé de se remettre aux mains du bonhomme sans peur qui veut de l'ordre dans la rue et s'intitule lui-même, avec un diabolique aplomb, le Premier des Flics. En retour, elle va laisser satisfaire ses rancunes, livrer les finances à Caillaux, dénoncer le Concordat, rompre avec le Saint-Siège, humilier systématiquement les « galonnards », les « céphalopodes à plumets », les « capucins bottés », réduire chaque année les crédits de la Défense nationale. Qu'importe, si chaque premier mai retrouve le vieillard aussi alerte, le chapeau en bataille, arpentant la place de la République transformée en forteresse, aux côtés de son inséparable Lépine, avec l'infanterie massée le long des trottoirs, les immenses boulevards déserts sablés de frais, les pelotons de la garde, les dragons, les cuirassiers, la noire fourmilière des policiers débordant partout ? Au soir de ces grandes journées, dont l'incorrigible humoriste a lui-même soigné la mise en scène, la « France possédante » — celle qu'il a justement jadis criblée de ses sarcasmes — vient timidement prendre le frais aux environs de la Bourse du Travail, jette un regard sournois vers la bâtisse redoutable, mystérieuse, aux volets clos, et s'en va, rassurée pour douze mois, rafraîchie d'un bock, vers de malthusiennes voluptés...

Pauvre Drumont ! Misérable vieil homme ! On voudrait prier le bon Dieu de se hâter, pousser doucement vers la mort le prophète humilié... À quoi bon retracer, page après page, une vie désormais sans his-

toire ? Le directeur de *La Libre Parole* a cessé de s'intéresser au journal, son œuvre, jadis si chère. En 1907 il l'offre à Maurras et à Daudet pour quatre cent cinquante mille francs. Mais les deux compères, Devos et Gérin, prétendirent exiger le versement immédiat de la somme, se chargeant de désintéresser eux-mêmes les porteurs de parts — combinaison ténébreuse qui mit fin aux pourparlers. Un an plus tard les chefs de l'Action française fondaient leur journal quotidien, et *La Libre Parole* désormais sans lecteurs ne subsistera plus que grâce à des expédients lamentables. Enfin, comme pour marquer d'un trait plus noir le désastre de toute une vie, la faillite des espérances du maître déchu, l'impitoyable démenti jeté à son œuvre, à sa pensée, le Destin lui portait un défi suprême, d'ailleurs infiniment cocasse : M. Arthur Meyer, converti au catholicisme, épousait Mlle de Turenne.

C'est le triomphe du *chand d'habits*...

L'avez-vous entendu ce *chand d'habits !* dans certains quartiers à certaines époques, au commencement de l'hiver par exemple, au bord de nuit, quand tous les bruits de la rue sont d'un retentissement particulier et semblent avoir pour accompagnement la plaintive mélopée du vent glacé ou le grelottement des vieillards près du foyer sans feu... Ce cri prend alors des intonations qui remuent, il est éploré d'abord comme un gémissement, psalmodié d'une voix traînante : *chand d'habits !* puis clair, glorieux presque, lancé comme une provocation : *chand d'habits !*

On s'arrête pour écouter et l'on suit l'homme qui s'en va dans le lointain ; indifférent à tout comme le croque-mort, excepté au gain, il chemine, la tête un peu basse sous un ciel blanchâtre et laiteux ; il commente ironiquement le néant de la vie par le disparate assemblage des effets hétéroclites qu'il a ramassés dans sa course et porte, pêle-mêle, des voiles de deuil et des souliers de bal, une robe d'été au corsage de laquelle une fleur desséchée est parfois restée attachée, des uniformes sur lesquels brille encore un bout de galon.

C'est ainsi qu'apparaît Arthur Meyer, fils de *chand d'habits, chand d'habits* lui-même... À mesure que la bise souffle et que la nuit se fait autour de nous plus épaisse,

cette silhouette semble grandir, prendre du relief, atteindre des proportions presque fantastiques. Cette marche à travers Paris ressemble à une ballade de Henri Heine illustrée par le crayon réaliste de Rafaëlli.

Avec sa tête de chemisier, son œil vitreux et rond, son immobilité de mannequin, cet homme devient comme un symbole ; il disparaît à l'horizon tout chargé de dépouilles, pliant sous les défroques, il a en sautoir la trompe de Bonnelles, et sur la tête le chapeau gris de la Trémoille ; de cette main gauche, qui lui rendit tant de services, il traîne tant bien que mal, attachés avec une jarretière de prostituée, le sabre de Martimprey, la cuirasse d'Albert de Mun, le manteau de pairesse de la duchesse d'Uzès ; dans la main droite il porte la couronne de France...

En s'éloignant, il répète par la force de l'habitude, son éternel *chand d'habits !* mais il ne racole pas les passants, il ne s'arrête plus devant les maisons ; il a l'air satisfait d'un homme dont la journée est faite. Que voudrait-il de plus ? Il est entré dans l'histoire comme il entrait autrefois dans les cours en levant la tête pour regarder à quel étage on l'appelait et le comte de Paris lui a fait signe de monter. On pourrait écrire un livre intitulé : *Arthur Meyer,* et ce serait un livre d'histoire. Aussi heureux que ses collègues qui, en décousant de vieilles houppelandes, y découvrent parfois des fortunes, il a trouvé des millions dans un parti de fesse-mathieux où j'ai vu refuser quinze louis à un journaliste royaliste de soixante-dix ans qui mourait littéralement de faim.

Il n'a pas dit, d'ailleurs, son dernier mot : il compte bien découdre encore quelques houppelandes. Il a une belle clientèle et il pense qu'il y a encore à emporter de quelque demeure illustre quelque chose qui aura été grand. Il ne se trompe pas et si le prince aux yeux d'azur réussit à taper Rothschild et prend la succession de Boulanger, Meyer est sûr d'être de la fête. C'est donc d'un ton gaillard et plein d'espoir que le Youtre triomphant lance dans la nuit qui commence à donner à tout des formes vagues le dernier *chand d'habits !... chand d'habits... Habits, galons !*

Mais quelle déception eût pu prendre au dépourvu le « Vainqueur des victoires hélas ! toujours futures »... Il avait savouré d'avance la défaite, elle n'eût rien pu lui apprendre de nouveau. Autour de lui tombaient ses derniers amis. D'autres s'éloignaient. Il

les regardait partir sans colère. Au printemps de 1909 il eut l'idée de se présenter à l'Académie. Sans doute prétendit-il depuis n'avoir fait que céder aux instances de Maurice Barrès et de Paul Bourget. Mais c'était au fond l'un de ces rêves de jeunesse, le seul peut-être, à travers tant de ruines, qu'il eut poursuivi sans arrière-pensée, sans amertume, en vrai fils de petit bourgeois parisien qui croit volontiers que la vieille France prestigieuse des drames romantiques, repoussée partout, s'est réfugiée là, derrière ces murs pleins de crasse, au bord du fleuve toujours jeune... En annonçant sa candidature, il disait gentiment aux lecteurs de *La Libre Parole* : « Tous les académiciens, mon Dieu, n'ont pas été des hommes de génie, mais de ce mélange d'éléments divers où toutes les élites sociales se rencontrent, où les grands seigneurs, les princes de l'Église, les hommes politiques, les écrivains illustres se trouvent confondus, il se dégage je ne sais quoi de distingué, de charmant, d'exquis, de libéral et d'égalitaire dans le vrai sens du mot, qui est l'âme de la France de nos pères. » Voilà bien ce qu'il a toujours pensé, ne se souvenant même pas « d'avoir écrit le classique article que l'on fait toujours à vingt ans pour blaguer l'Académie ». Il est vrai qu'il finit par ces mots dont la naïve fierté, une fois de plus, fait pressentir le dénouement, l'infaillible échec qu'il redoute et souhaite ensemble : « Je me présente enfin à l'Académie parce que je veux fournir aux catholiques l'occasion de s'honorer eux-mêmes en votant pour un écrivain qui a pu, parfois, les égratigner dans la polémique, mais qui a défendu toute sa vie la cause du Christ et de la Patrie, pour un écrivain qui a autant de talent que ceux qui ont toujours blasphémé. »

La gauche académique lui opposa l'auteur des *Demi-Vierges*. Le centre proposait timidement M. Boutroux. La publication d'un livre scandaleux avait fait brusquement de M. Marcel Prévost un romancier mondain, une sorte de confesseur laïque à l'usage d'amoureuses à phobies et à scrupules, c'est-à-dire de femmes travaillées par la ménopause. Mais son immoralisme gardait le ton de la bonne compa-

gnie, et s'il relevait les jupes de la petite Maud de Rouvres, déboutonnait la culotte de Julien de Suberceau, c'était d'une main discrète, le petit doigt en l'air, avec le sang-froid du clinicien, et l'onction d'un ancien élève des R.P. jésuites. De plus le souvenir de ses violentes campagnes dreyfusiennes au *New York Herald* lui assurait les sympathies du Pouvoir, en faisait un homme à ménager. Dans ces conditions la partie était perdue d'avance pour l'auteur de *La France juive*. La droite catholique, toujours fidèle, l'abandonna dès le second tour. Le célèbre père du Lac, l'un des plus vieux amis de l'écrivain, s'était entremis de son mieux en faveur du romancier auquel il fit porter, le jour même, avec l'imperturbable aplomb du prêtre intrigant, une carte de félicitations. Un ami en apporta au directeur de *La Libre Parole* le texte qu'il avait hâtivement recopié sur la feuille d'un carnet de poche. Déjà le vaincu souffrait des premières atteintes de la cataracte : il essuya plusieurs fois ses lunettes, retourna le papier dans ses mains tremblantes, et pleura.

« Avant-hier, à l'Académie, écrivait alors Charles Maurras, l'Étranger de l'intérieur s'est taillé sa part... Je ne suis pas de ceux qui regrettent que sa victoire n'ait pas été plus balancée. Elle est nette. Elle est franche. Sans doute l'œuvre de M. Marcel Prévost représente, hors de nos frontières, la diffamation des femmes françaises, et ce genre d'industrie ne pouvait manquer de chiffonner une assemblée formée en grande majorité de professeurs et de gens du monde, auxquels le point de vue moral s'impose en tout, par le pli même de leur existence, de leurs propos et de leur pensée. Mais plutôt que de prendre parti contre l'État juif, c'est-à-dire de s'aliéner les détenteurs du capital cosmopolite, les recruteurs de conseils d'administration fructueux, les possesseurs de l'influence et de la puissance publique, une assemblée se résignerait à conserver la peste, et même à sacrer le typhus. »

En dépit de l'étourderie du public et du silence d'une partie de la presse, l'humiliation du grand confrère fut cependant ressentie par plus d'un journa-

liste français. Mais le pays ivre d'on ne sait quelle joie féroce à fond de tristesse entrait doucement dans l'ombre glacée de la guerre. L'année 1910, celle des inondations de Paris, fut peut-être la plus sinistre de toutes, avec son odeur de brume et de boue, le relent des terres gorgées d'eau, la clapotis du fleuve hors des égouts crevés. L'invasion fut foudroyante : la Seine commença de s'insinuer par la ligne des Moulineaux et celle d'Austerlitz, puis se rua tout à coup dans l'immense tube inachevé, béant, du Nord-Sud. Sur l'une et l'autre rive tous les quartiers bas de la ville disparurent sous une nappe livide, marbrée d'or, à l'odeur de cimetière. La petite maison du passage Landrieu n'échappa pas au désastre. De sa chambre, au premier étage, Drumont entendit toute la nuit sauter une à une les planches du frêle barrage hâtivement construit contre les fenêtres du rez-de-chaussée. Au matin le flot toujours silencieux léchait déjà le premier palier. L'admirable bibliothèque, riche de tant de souvenirs, était entièrement détruite.

Pour l'homme qui, même au temps de sa jeunesse, n'avait réellement redouté que les petites contrariétés de la vie, à proportion même de leur petitesse, ne les supportait qu'en râlant de fureur, la perte de ses livres put passer pour une catastrophe. Des semaines et des semaines, il fatigua de ses plaintes un public indifférent, presque goguenard, dont il avait perdu le contact. Trop véritablement journaliste pour ne pas sentir cette grandissante solitude, il s'excusait une fois sur deux, humblement, de parler de lui, de ses misères, quitte à recommencer le lendemain, adressait à l'administration compétente des lettres ouvertes, polémiquait avec les ingénieurs de la ville, dressait le bilan de ses pertes, arrondissant sans doute un peu les chiffres, tel qu'un paysan sinistré disputant avec son assureur. « On me croit riche, mon ami ! » répétait-il avec désespoir, en secouant sa crinière blanche. La vérité est que sa petite fortune le mettait encore en ce temps-là à l'abri du besoin. Mais la crainte de mourir pauvre, d'être « à la charge de quel-

qu'un », l'obsédait. D'ailleurs sa vue allait s'affaiblissant, faisait de lui presque un infirme. En juillet 1911 *La Libre Parole,* pour éviter la faillite, passait aux mains de deux politiciens obscurs, Lerolle et Denais ; Drumont y gardait provisoirement le titre de directeur, qui lui sera bientôt retiré : la manchette ne portera plus que l'unique mention de « fondateur ». À ce moment l'auteur de *La France juive* avait quitté le passage Landrieu, ne sortait plus guère de sa maison de campagne, d'où il envoyait parfois des articles signés de sa main, mais le plus souvent rédigés par son secrétaire, un Alsacien du nom de Lambs, à l'aide de coupures empruntées à la collection du journal et adaptées vaille que vaille à l'actualité. Quelques mois avant la guerre, la faillite de la banque Levasseur engloutit sa petite fortune, et dès ce moment le vieux lutteur tournera décidément la tête contre le mur.

Au terme de ce livre où j'ai rassemblé mes forces pour servir de mon mieux sa pensée, son œuvre, sa vie, pourquoi l'offenserais-je en troublant ce silence dans lequel il a voulu mourir ? À ceux qui viennent d'entrevoir peut-être, à travers ces pages hélas ! sans génie, le visage mâle, au regard sans peur, d'une espèce de chevalier français, vais-je donner en spectacle un désespoir que lui-même a voulu qu'on tînt caché. « Dans la solitude de la campagne, écrira-t-il, torturé par la maladie, je me suis aperçu que la colère et l'amertume donnaient un accent de révolte à mon langage et j'ai jeté au feu les feuillets qui étaient venus sous ma plume. » Imitons-le.

Mais ces pages sacrifiées, « pour ne pas risquer de chagriner involontairement les êtres bons et simples, ces curés de campagne à l'âme eucharistique », devaient servir de préface à un petit volume où l'éditeur Crès a recueilli quelques-uns de ses meilleurs articles. Drumont a dû les refaire. Elles sont comme le dernier cri de cet homme étrange dont Léon Daudet n'a pas tort de dire que « la vie intérieure était un mélange de sérénité et d'amertume nostalgique ». Et d'abord, une fois encore, il se retourne vers les ancê-

tres : « paysans, artisans, gardes-chasse, filandières, braves gens qui vécurent dans le travail et dans la prière, voilà ce que je représente ». Plus que les « curés de campagne à l'âme eucharistique », c'est ceux-là, sans doute — ces Invisibles — qu'il craint de scandaliser. Pourvu qu'ils le reconnaissent, l'accueillent ! Il a l'air de les étreindre, de se serrer contre leur poitrine. L'homme que Daudet salua jadis du nom sublime de Révélateur de la Race, et duquel Jules Lemaître a écrit un jour « qu'il était avec Fustel notre plus grand historien » s'excuse humblement d'arriver à eux les mains vides. « Il n'est pas étonnant que je n'aie jamais pu réussir dans une société qui ne ressemble pas à la société d'autrefois, qui ne vit que pour l'argent. » S'il est vaincu, d'ailleurs, ils le sont avec lui. Que la même piété les recouvre... Et brusquement, cette plainte qu'il ne peut réellement plus retenir, même en présence de ces morts paisibles, la pensée qui ronge son cœur : « C'est un fait qu'il semble que Dieu ne protège guère ceux qui combattent en son nom. » Et voilà qu'il en a déjà trop dit, qu'il laisse déborder sa tristesse, avec une sorte de grimace tragique, puérile. « Je n'ai trouvé auprès des catholiques riches que l'indifférence et la haine. » Il insiste, il redouble : « Les riches tiennent maintenant la place prépondérante dans cette Église qui a été fondée par les pauvres ; ils ont peu à peu relégué au second plan ce Christ qui apparaissait à nos ancêtres comme une image de miséricorde et d'amour. Je n'ai jamais rencontré parmi eux un bon mouvement, un acte de sympathie et de cordialité. Les legs faits au socialiste Bebel se montent à plusieurs millions. Jamais on n'a fait un legs à Veuillot. Un de ces privilégiés de la fortune, un possesseur d'immenses domaines, n'a jamais songé à me dire : "Vous avez beaucoup travaillé, vous devez avoir besoin de vous reposer. Je vous lègue une cabane et ces arbres pour vous abriter." »

Alors il semble que le vieux maître s'arrête un instant, laisse courir son rêve par-devant, jusqu'au suprême détour de la route. Une cabane, des arbres ! Quelle illusion ! Il n'a réellement aimé que la lutte,

n'a réellement entendu qu'une parole, celle-là même qu'il répétait à Maurice Talmeyr. — Marche ! Marche ! — la parole qui le jetait en avant. Dès lors qu'il n'est plus qu'un vieillard impuissant, à quoi bon vivre ? Pourquoi a-t-il vécu si longtemps ? Pourquoi même a-t-il vécu ? Sa foi naïve n'a rien d'abstrait. Il a aimé Dieu avec cette force de représentation concrète qui est tout son génie. Il a aimé Dieu comme un vassal son suzerain. Et il lui parle maintenant sur le ton du serviteur un peu grincheux qui réclame son salaire, il boude en mourant le Maître dont les bras vont se refermer tout à l'heure sur cette tête obstinée :

« *C'est en nos plus humbles prêtres que j'espère, c'est en leurs prières que j'ai foi. C'est un don spécial qu'ont certains êtres de voir exaucer leurs prières. Le curé d'Ars était ainsi. Victor Hugo, quoique libre-penseur, avait foi dans les prières de dom Bosco. La comtesse de Saint-Laurent me parlait, un jour, à la maison d'une carmélite qui obtenait de Dieu tout ce qu'elle voulait. Elle aimait les fleurs et la neige. Quoiqu'on fût déjà en été, il tomba de la neige le jour où on l'enterra. Au premier abord, cela paraît une de ces charmantes légendes comme il y en a tant dans la vie des saints. La comtesse de Saint-Laurent est une femme si sérieuse et si droite que, malgré sa bonté profonde, je la crois incapable d'avoir inventé cette histoire. J'aime mieux croire qu'elle est vraie.*

« *Quoi qu'il en soit, je compte sur un de ces prêtres au cœur simple qui ont de l'influence sur Dieu pour parler en mon nom et pour lui dire :*

« *"Ce pauvre Drumont a travaillé toute sa vie, il n'a pas écrit une ligne, qui pût corrompre personne ; il a défendu les traditions et les croyances qui ont fait la gloire de l'ancienne France. Vous ne lui avez accordé pourtant aucune de ces faveurs que vous avez prodiguées à tant de coquins. Vous ne sauriez, dans ces conditions, demander qu'il joigne les mains tous les soirs en murmurant :* Gratias ago tibi, Domine, pro universis beneficiis tuis... *Ce n'est pas une raison pour lui refuser la seule chose qu'il vous demande : il désire disparaître le plus tôt possible de cette terre et il a assez*

travaillé pour avoir le droit de se reposer et de ne pas assister au spectacle des humiliations et des horreurs qui attendent une nation absolument gouvernée par les juifs. Épargnez-lui les douleurs préparatoires ; soufflez dessus au moment où il s'y attendra le moins..." »

Le fondateur de *La Libre Parole*, retiré depuis plusieurs années à Veneux-Nadon (Seine-et-Marne) avait décidé de venir à Paris pour recevoir les soins que nécessitait toujours l'état de ses yeux. Le voyage s'effectua le 5 février 1917. En traversant la forêt de Sénart tout ensoleillée, le maître avait exprimé le désir d'ouvrir les glaces, pour admirer « sa vieille forêt ». Le froid étant trop vif, on se contenta d'essuyer les glaces du coupé, afin qu'il pût satisfaire son envie.

Arrivé à quatre heures rue du Sergent-Hoff, Édouard Drumont s'était installé dans sa chambre. À sept heures, il s'asseyait pour dîner, en devisant avec le docteur. C'est au milieu du repas qu'il fut pris subitement d'un violent étourdissement. Le docteur se précipita aussitôt à son secours, mais tous les soins étaient inutiles : Drumont venait d'expirer dans sa soixante-treizième année.

La Libre Parole annonça brièvement la mort de son fondateur, mais ce fait divers de presse devait nécessairement passer inaperçu. En pleine ferveur d'union sacrée, le nom même du vieux réfractaire n'avait guère plus de signification que le titre, désormais insensé, du journal antisémite. La prudence civique se hâta de les rouler l'un et l'autre dans le même oubli.

CONCLUSION

J'ai commencé ce livre par une journée d'un autre hiver, froide et nue, impitoyable, pure de bas en haut, jusqu'au ciel, avec l'éclat, la sonorité du métal. J'écris ces dernières pages au cœur pourri de l'automne. Irai-je seulement jusqu'au bout de ma tâche ? Ce que j'ai à dire encore me sera-t-il tout à l'heure arraché ? Mais que dire ? Et d'abord à qui parler ?

Le mot de génération est à la mode, M. Clément Vautel l'emploie parfois, de concert avec M. de Montherlant, son jumeau douloureux à l'autre bout du champ des lettres. Va donc pour génération. Hé bien, notre génération n'a pas la parole, non ! J'ai assez cru en elle, jadis, au temps des fiacres à l'heure et des repas à vingt-cinq sous pour ne plus me croire tenu à tant de ménagements : reconnaissons donc qu'elle ennuie. Pour comble, M. André Tardieu, le fume-cigarette planté de biais dans sa gueule de brochet, l'invite à produire et à rigoler, pauvre vieille, à déplier ses vieilles jambes, à danser le pas de l'optimisme au nez des jeunes carnassiers de vingt ans qui se la montrent entre eux d'un regard oblique, claquant gaiement des mâchoires. Cher et charmant Tardieu ! Nous nous disions : qu'il est beau, qu'il est brave ! Comme il aime la vie ! Des reins, ma chère, et pas de cœur ! Mais c'est que nous en étions restés à la fameuse mission américaine, aux interviews retentissantes, dix-huit heures de travail par jour, vingt

dactylos sur les dents et les machines à calculer, les belles Remington fourbues, dont s'éteignent, l'un après l'autre, les pauvres petits cœurs d'acier. Entre-temps l'habit, la boutonnière en fleur, les soupers et les étreintes — André !

Hé bien, ce Tardieu n'était qu'un Américain pour rire, voilà tout. Le Napoléon des statistiques, la terreur des experts yankee, était réellement bien de chez nous, un gros garçon du Marais parisien, tel que la haute bourgeoisie en réussit un sur dix mille, un sur cent mille, par hasard, une nuit que la rente a monté. Regard froid, menton vorace, mais sous la mamelle une fleur bleue, bien dessinée, plaisir des dames, la cocarde de Mimi-Pinson. Réaliste, soit. Il n'en nourrit pas moins pour cette fameuse génération de la guerre du Droit — la sienne — l'admiration protectrice que les ancêtres haut cravatés, les notaires sentimentaux de 1840, réservaient, jadis, aux médaillés de Sainte-Hélène, à l'enfant grec et aux Polonais : « Honneur à vous militaires ! Précieux débris de nos héroïques phalanges, modernes Cincinnatus qui reprîtes sans regret les travaux de la Paix, appuyant sur les poignées de la charrue vos généreuses poitrines, ornées de l'insigne des braves ! » Seulement ces hommes de la Grande Armée avaient ceci pour eux d'avoir été battus à Waterloo. Les Grecs et les Polonais ici ou là, autre part. En somme tous battus. Or, bon gré mal gré, on finit toujours par caser une armée battue. La déveine est d'être vainqueurs. Il en est de la génération du 11 Novembre, comme de ces vieillards trop décoratifs, parfois même, hélas ! décorés, dont on ne peut raisonnablement faire que des huissiers à chaîne, des gardiens de square, des portiers. « Où vais-je fourrer ces victorieux ? » se demande le ministre équipeur, son plan d'équipement à la main. Mais il a fini par trouver ça, qui n'est pas bête ; il leur a dit : « Camarades, vous avez gagné la guerre, vous devez être contents. Hé bien, c'est tout ce que je vous demande, moi, d'être contents ! Seulement, voyez-vous, il faut le dire. Répétez-le autour de vous : "Nous sommes contents, bien contents !" Vous serez ainsi les

professeurs d'optimisme de la jeunesse française. Évidemment aucun d'entre vous n'a la chance d'avoir eu la fesse emportée à Leipzig, à Waterloo, à Reichshoffen — enfin d'avoir été le témoin d'un des grands désastres de l'histoire. Faites contre mauvaise fortune bon cœur. Tâchez d'être aussi fiers que si vous aviez été battus. »

Je me sens aussi fier que si j'avais livré Mayence, mais je n'enseignerai tout de même pas l'optimisme à la jeunesse française. Il est vrai que certaines nonciatures échauffées rêvent de mettre au service des démocraties, sous ce nom ridicule, la deuxième vertu théologale. Seulement l'espérance est, comme un certain nombre de biens précieux, là même où ne s'égareront jamais que par miracle ces menottes prudentes et dorées, au pied de la Croix, sous la garde des saints. D'ailleurs la jeunesse française ne s'y trompe pas : sommée de se rallier tout entière à l'optimisme officiel, elle préfère ne pas s'embarrasser de distinctions subtiles, et risque de pratiquer bientôt l'optimisme total, c'est-à-dire de se foutre de tout.

Là-dessus vont s'écrier tous ensemble, je le sais, les Pharisiens rouges ou noirs : « Si la jeunesse est telle que vous dites, comment lui proposez-vous pour maître l'un des plus amers, des plus impérieux de nos écrivains français, cette Cassandre barbue ? » Je répondrai : « Pour l'aider à retrouver, peut-être, ce qu'un fils de grande race ne laisse jamais mourir tout à fait, un certain sentiment héroïque du juste et de l'injuste — et si l'épuisement est sans remède, l'agonie proche, du moins le fiel et l'absinthe, les voluptés du mépris. »

J'entends bien que ces voluptés sont stériles. Soit. Mais cette jeunesse n'est pas non plus comme les autres. Le temps lui est trop mesuré. Si elle a quelque chose à dire, qu'elle parle donc, qu'elle se hâte ! les immenses charniers qui l'attendent sont sourds. Aucun être doué de pitié, aucun homme humain ne voudrait d'ailleurs qu'elle glissât de la vie à la mort,

toute fraîche, toute parée, comme de rêve en rêve, d'un mensonge à un autre mensonge, ce pauvre sourire crispé sur les lèvres, avec son cynisme enfantin. « Mais elle vivra ! Elle vivra cent ans, brave jeunesse ! » jurent les gros matous de la politique, de la finance, du haut clergé, tout ce qui ronronne aujourd'hui, trempe une langue rose dans la soucoupe de Locarno, et que nous verrons demain mobiliser la territoriale, tourner les obus, favoriser à coups d'indulgences et de mandements la souscription des futurs emprunts. Qu'importe ! Que nous importe ! Une génération prédestinée n'aurait que faire d'un siècle, à quoi bon ? On a trop vite jugé celle-ci sur un certain nombre de culbutes et de grimaces. Le cercle de badauds se referme curieusement autour d'elle. Personne, je veux dire aucun homme de mon âge, n'a l'idée de tourner la tête, de chercher du regard ce qui excite son ricanement convulsif. Et peut-être, s'il le découvrait, par hasard, n'en croirait-il pas ses yeux ? Ce que les braves garçons découvrent en effet par-dessus nos têtes, et qui les jette dans ces transports, hé bien oui, mon Dieu, c'est la guerre, que voulez-vous — notre guerre, notre fameuse guerre, telle qu'elle apparaît naturellement à ceux qui ne l'ont pas faite, qui ne la connurent que par l'abjecte image qu'en dispensèrent jadis à des millions de jeunes êtres neufs, sincères, incapables de se délivrer par la colère ou par le rire, les feuilles d'une presse servile. Notez que je ne fais pas ici le procès de la censure d'État, dont le principe semble, après tout, légitime. J'accepte encore volontiers que pour la première fois dans l'histoire du monde, les gouvernements, maîtres absolus de millions d'hommes, aient tenu cinq années l'impossible gageure de substituer aux événements réels, à l'ensemble des faits quotidiens, une espèce de féerie, finalement acceptée de tous, grâce, il est vrai, à la complicité des puissances spirituelles, mobilisées les premières, et à l'énorme pouvoir de l'argent, rédigé sous la surveillance des bureaux par les entrepreneurs ordinaires de publicité commerciale, à l'intention d'un public immense, cocasse, d'Exposition

universelle, il serait trop vain de déplorer l'évidente grossièreté du scénario. On n'en aurait pas moins tort de vouloir rester insensible, par un prétendu scrupule, qui n'est sans doute au fond de nous-mêmes qu'une honte obscure, à cette puissante image caricaturale de la dernière guerre, dont la force comique reste telle qu'aujourd'hui encore il est impossible de lire sans une crispation nerveuse presque intolérable quelques-uns de ces « bobards » dont Charles Daudet recueillait dernièrement les plus niais dans son admirable *Anthologie du bourrage de crânes*. « Les troupiers du Kaiser ont faim » — écrivait par exemple *Le Matin* à la date du 17 août 1914 — et notre correspondant de Bruxelles nous conte l'histoire d'un brave carabinier belge qui a déjà fait de nombreux prisonniers et qui dit maintenant : « Quand je pars en expédition, je ne prends plus mon fusil, je montre une tartine et tous me suivent. » « La Révolution russe, déclarait le 5 mai 1917, au Parlement interallié, M. Georges Clemenceau, est une première et décisive victoire sur l'Allemagne. »

Mais ces farces impudentes, faites pour assommer les imaginations américaines, ont encore on ne sait quelle grâce barbare : c'est bien plus profond qu'il faut chercher le germe vénéneux, à la racine du grand mensonge. Car la guerre des démocraties, la guerre des peuples, la guerre universelle a voulu son langage, universel lui aussi, œcuménique : pour le constituer, elle a pillé le spirituel comme le reste, fait débiter par tronçons à la vitesse maxima des rotatives une sorte de métaphysique à la fois puérile et roublarde, dont les mots les plus vénérables, Droit, Justice, Patrie, Humanité, Progrès, sortaient marqués d'un signe et d'un matricule, comme des bestiaux — au point que nous les vîmes servir depuis, avec une égale docilité, les convoitises américaines et le pacifisme hypocrite des banques. Car la même idéologie, qui divinisait la guerre, la déshonore aujourd'hui. Et, comme à la veille des trouées fameuses, les bureaux affectés au service du moral de l'arrière prenaient régulièrement prétexte de quelque anniversaire patriotique pour

aligner sur la même estrade, ainsi que le symbole vivant de la nation mobilisée, l'évêque, le pasteur et le rabbin, la propagande locarnienne, sans avoir fait seulement les frais d'un changement de décor, dispose aujourd'hui de la même officieuse trinité.

Sachons du moins le reconnaître : au plus fort du péril, tandis qu'elle jetait devant elle, en désespérée, sous le feu d'une artillerie colossale et de milliers de mitrailleuses, cette sublime et grotesque armée culottée de rouge par ses soins, avec ses cuirs vernis, ses aciers, ses gamelles étincelantes, la Révolution, une fois de plus, a su rester selon le mot du vieux jacobin sans peur, un bloc. Exigeant tout, elle ne céda sur rien, n'accorda rien. Soucieuse de ne refuser à personne le droit de mourir pour la France, elle habillait volontiers en militaires et gratifiait promptement d'une feuille de route n'importe quelle espèce d'électeurs, mais l'objet de ses préférences secrètes, les citoyens selon son cœur, c'étaient toujours les gars auxquels on ne la fait pas, les affranchis, ou mieux encore les indicateurs et les moutons du prolétariat, un Thomas, un Jouhaux. À qui disait France, elle répondra tranquillement jusqu'au bout Démocratie. En sorte qu'une fois tirée d'affaires, plantant là ces associés bénévoles auxquels elle avait confié cinquante-deux mois le moral des bien-pensants, elle reprit tranquillement sa besogne révolutionnaire, laissant pour gage aux nigauds chaleureux les Victoires cagneuses et les Poilus de fer-blanc de 36 000 communes de France. Il serait trop imprudent de vouloir soutenir, en effet, que l'idée de Patrie est sortie de la guerre. Bien loin d'être entamée à gauche, la mystique internationaliste a gagné sur la droite : le parti clérical lui-même ne dédaigne pas de l'utiliser.

Mais plus encore que l'idée de Patrie, c'est l'idée d'héroïsme qui semble bien avoir fait les frais de la guerre. À tort ou à raison, la Démocratie voit dans le soldat son plus dangereux rival : Mac-Mahon, Boulanger, Boisdesfre ou Mercier — elle a vécu quarante années dans l'obsession de l'alerte de nuit, la générale battue par les tambours, le petit mur bas dans l'aube grise, le déchirement du feu de salve. Cette curieuse

méfiance a tous les caractères d'une phobie : le raisonnement ni l'expérience n'y sauraient rien changer. Vingt fois au cours du dernier siècle, la malheureuse, surmontant son angoisse, a défié, d'une voix tremblante mais qui s'affermissait à mesure, le beau dompteur galonné d'or. On la voyait s'approcher à petits pas, risquer une main encore prudente vers le dolman généreux, frôler la moustache, enfin gifler à tour de bras le guerrier inoffensif, certes plus préoccupé d'avancement que de coup d'État, et d'ailleurs aussitôt attentif à ne pas perdre sous la claque le croc avantageux et le sourire martial. N'importe ! Dès le lendemain la pauvre maniaque croyait déjà distinguer à quelque paisible table de mess un nouveau sous-lieutenant d'artillerie que la lecture du *Mémorial* empêchait de dormir, et la comédie recommençait. Sans doute, elle prête à rire. L'État moderne, simple agent de transmission entre la finance et l'industrie, n'en a pas moins des raisons de flairer dans l'armée une autre Église, presque aussi dangereuse, presque aussi incompréhensible. Ne gardent-elles pas toutes les deux, bien qu'inégalement, le secret de former des hommes qui, le jour venu, feront tout plier devant eux, par la seule puissance de l'Esprit ? Car le héros ne le cède qu'au saint. Aussi l'État, qui classe prudemment le saint parmi les aliénés, contraint d'utiliser, en temps de guerre, le héros, tâche de ne s'en servir qu'à coup sûr, avec le minimum de risques. Il sait très bien que la seule idée du sacrifice, introduite telle quelle dans sa laborieuse morale de solidarité, y éclaterait comme une bombe.

C'est pourquoi nous avons vu, de 1914 à 1918, la Démocratie constamment attentive à consommer cette viande héroïque sans courir la chance d'une intoxication, c'est-à-dire sans laisser prescrire un seul point de sa doctrine, un seul article du credo révolutionnaire, violemment hostile à ce qu'il appelle, bien improprement d'ailleurs, l'honneur bourgeois. Elle a créé, sous le nom de Poilu, un type de héros, on peut dire grotesque, sinon abject, tiré par ses presses, dès le mois d'août 1914, à un nombre si énorme d'exem-

plaires que le stock ne s'en épuisera plus. Le soldat citoyen, jobard et raisonneur, l'insurgé patriote[1], sorti tout vif d'un chapitre des *Misérables,* terreur de Guillaume, des hobereaux, du militarisme prussien, champion du Progrès, tel à peu près que Barbusse l'a décrit dans son colossal pensum, avec — en outre, et sans doute à l'intention des dames — le ricanement du voyou sentimental, l'optimisme imperturbable du bon électeur qui sait que le ministre a l'œil, et qui croit dur comme fer aux chiffres fournis par les statistiques[2]. Pour fixer à l'usage des gâteux, des infirmes, des femmes et des enfants de l'arrière, public fragile contre lequel tout est permis, les traits de ce jocrisse incendiaire, la presse officieuse multiplie les témoignages, les interviews, les « lettres de soldat » dont le style trahit l'origine, avec la correction élégante d'un rapport de gendarmerie. Le Poilu n'a peur de rien ; son seul aspect frappe de stupeur les Barbares[3], les Huns, les Boches. Bien qu'il fasse de ces malheureux des hécatombes, au point que le peuple allemand finit par nourrir de cadavres ses cochons, il laisse aux alliés orientaux la responsabilité de certains exploits légendaires[4], fait la guerre en ouvrier consciencieux, syndiqué, capable de parler d'homme à homme aux ingénieurs et aux contremaîtres, et qui exige de la direction le respect des lois de l'hygiène[5],

1. « Ma blessure ? Ça ne compte pas. Mais avouez bien que tous ces Allemands sont des lâches, et que la difficulté est seulement de les approcher. Dans la rencontre où j'ai été atteint, nous avions été obligés de les injurier pour les obliger à se battre. » *(Écho de Paris,* 15 août 1914).

2. « Les Allemands tirent bas et fort mal : quant aux obus ils n'éclatent pas dans la proportion de 80 p. 100. » *(Journal,* 19 août 1915).

« Leurs projectiles ont très peu d'efficacité, et tous leurs éclats nous font simplement des bleus. » (*Le Matin,* 15 septembre 1914.)

3. « Nos ennemis ont perdu cinq millions d'hommes. » (*Petit Parisien,* 27 octobre 1915).

4. « Le Cosaque n'a plus de peine alors à transpercer plusieurs Hongrois à la file, autant que le bois de la lance peut en contenir, puis il jette toute la brochette ainsi enfilée. » *(Le Matin,* 5 octobre 1914).

5. « Nous mangeons très bien et la guerre nous procure de bonnes et saines émotions. » *(Écho de Paris,* lettre d'un officier 4 février 1915).

« À part cinq minutes par mois, le danger est très minime. Je ne sais comment je me passerai de cette vie quand la guerre sera finie. » *(Petit Parisien,* lettre de soldat, 22 mai 1915).

une nourriture saine, un exercice modéré[1]. L'avènement de la Cité future sera le prix de ses sueurs. *L'Écho de Paris* n'annonce-t-il pas déjà le 28 décembre 1915 « qu'il n'y a plus de pauvres en Angleterre[2] » ? Bientôt « les riches seront tous généreux, les misères toutes secourues[3] ». « La porte du Paradis sur la terre s'appellera Verdun[4] ».

Notez que ces phrases d'almanach, toutes suantes du plus gras mensonge, furent léchées cinquante mois, pieusement, puis repassées de bouche en bouche, non par de pauvres diables crédules, mais par des lecteurs du *Journal*, de *L'Écho de Paris*, de *La Croix*, officiers en retraite, fonctionnaires, professeurs. Elles étaient dégorgées au dessert, après la rituelle lecture du communiqué, en présence de petites filles et de petits garçons, élevés sans papa, peu respectueux de nature, et d'ailleurs promptement déniaisés par les spectacles et les conversations de la rue, l'immoralité ingénue, bon enfant, des années noires... Je prétends que de telles images ont sali à jamais, dans ces imaginations précoces, avec la figure du héros, la notion même de l'honneur, tranquillement rangés l'un et l'autre dans la catégorie des bobards et des bourrages, avec les histoires d'espions, Washington, La Fayette, la glorieuse Amérique, Kerensky[5], Wilson... Pour en convaincre les plus sceptiques, il suffit de voir dans quel brusque décri est tombé, sitôt l'Armistice, le personnage du guerrier, la littérature de guerre... Même les admirables souvenirs de Gaudy, si frais, si sincères, tout étincelants de vérité pathétique, d'humaine tendresse, le meilleur témoignage, sans aucun doute, de la génération

1. « Les lignes françaises sont fort bien faites, aménagées avec un réel sentiment du confort. » (*Petit Journal*, 28 octobre 1915).

« Les gaz n'ont pas donné aux boches le résultat qu'ils en espéraient ; en effet, il n'y a parmi les intoxiqués aucun cas mortel. » (*Petit Journal*, 24 août 1917.)

2. *Écho de Paris*, 28 décembre 1915.

3. *Matin*, 1er janvier 1916.

4. Jean Richepin, 21 août 1916.

5. « S'il y a un mouvement en Russie, c'est pour réclamer la guerre à outrance. » (*Écho de Paris*, Jean Herbette, 6 mars 1917).

sacrifiée, n'ont pas, ce me semble, rompu le charme. Hier encore *La Revue intellectuelle,* rédigée par les dominicains, recommandait à ses lecteurs le livre de l'Allemand Remarque, les invitait à y chercher l'image exemplaire du soldat de tous les pays, de tous les temps, sous les traits d'une sorte de bête obéissante, exténuée, souhaitant obscurément la mort comme le terme, non seulement de ses angoisses intolérables, mais surtout de son immense ennui. Ainsi, par haine du héros rubicond de 1915 qui se rit des mitrailleuses (« nos troupiers se rient maintenant de la mitrailleuse, on n'y fait plus attention » — *Petit Parisien,* 11 oct. 1915[1]) et qui meurt le sourire aux lèvres « pour que désormais en France les roses aient le droit de continuer à porter des noms de roses », nos neveux n'acceptent plus que ce type dégradé du véritable combattant. Qui ne reconnaîtrait là les cruautés impulsives, les revanches de l'amour déçu ? Non, elle n'était pas bonne pour les jeunes garçons de mon pays l'atmosphère de niaiserie crédule, d'outrecuidance calculée, de haine aveugle, où l'on a pu voir fuser un jour, comme un jet de pus, la parole inouïe, pieusement recueillie, le 14 juillet 1915, dans la bouche d'une « dame lorraine » et transmise aussitôt par *Le Matin* à ses cinq cent mille lecteurs patriotes : « Les cadavres des Boches sentent plus mauvais que ceux des Français. »

Qui inspirait, dictait, ou payait ces cris infâmes ? Le même régime, les mêmes hommes que le moindre signe de défiance envers l'Allemagne jette aujourd'hui dans des transports. Du moins eurent-ils alors le mérite et l'adresse de s'assurer contre les rancunes futures de l'électeur en prolongeant cinq années l'équivoque de la guerre à la guerre, bourde immense restée comique, à laquelle il n'a manqué sans doute, pour atteindre au pathétique eschylien, que la voix déchirante du grand Jaurès — la fameuse, l'impayable guerre des Démocraties, pacifique et humanitaire.

1. « Les Allemands remplacent dans leurs explosifs la cellulose par la fécule de pomme de terre. » *(Le Matin,* 5 novembre 1916).

Ainsi se trouvait réservé l'avenir. Restait à assurer le présent. Or, bien que le premier geste de la République en péril eût été de bloquer net la machine à voter, elle ne se vit pas sans épouvante dans la nécessité de refaire hâtivement, par des moyens de fortune, l'unité morale du pays. Comment mener à bien cette entreprise désespérée sans y compromettre son passé, sa doctrine, son honneur ? Le moindre débat doctrinal, le plus modeste essai d'entente sur le plan du spirituel, ou simplement du politique, l'eût infailliblement mise en contradiction avec elle-même, face à des adversaires trop puissamment armés. Comment échapper aux embûches de la théologie sans risquer d'être broyée par les mâchoires de fer du nationalisme maurrassien ?

Dans cette redoutable conjoncture, il semble bien que la République joua son va-tout. Du moins remit-elle ses destinées aux mains d'adversaires dont il est vrai qu'elle n'ignorait pas la prodigieuse sottise, faite d'une incroyable paresse intellectuelle, jointe à un orgueil enfantin. Décidément incapable de retrouver sans se perdre le secret d'une unité morale qu'elle avait elle-même détruit de ses propres mains, on la vit se résigner bravement à maintenir au jour le jour, entre les Français, une espèce d'entente provisoire, par la méthode qui lui est propre, dont un siècle d'expérience électorale lui a prouvé la terrible efficacité : l'avilissement systématique de l'ennemi, l'injure répétée, quotidienne, réduite à quelques traits essentiels, aussi sommaire qu'une formule de publicité. L'homme du front lisait distraitement, haussait les épaules. Nous comprîmes seulement beaucoup plus tard que ces niaiseries féroces, dont les gens de l'arrière affectaient de rire sournoisement avec nous, si bêtes qu'elles fussent, ou peut-être à proportion de leur bêtise, leur étaient devenues indispensables, ou pour parler le patois alors à la mode « maintenaient » réellement le moral de ces malheureux, les déchargeaient d'on ne sait quelle jouissance trouble incomplète, intolérable à leurs nerfs surmenés. En un mot, elles dispensaient de juger, de penser, de prévoir. Une

fois de plus, comme au temps des grandes orgies révolutionnaires, la démocratie avait empoigné la nation au bas-ventre, la clouait heureuse au sol, ruante et pâmée. Qui voudrait lui reprocher aujourd'hui, selon le mot fameux d'Arthur Meyer, de s'être, en un cas pressant, servi de l'outil sans regarder au manche ? Elle ne disposait, en effet, que d'un trop petit nombre de moyens, tous dangereux, d'atteindre le cœur et le cerveau français. Mais la merveille des merveilles fut de rallier à une méthode plutôt sommaire les bien-pensants, l'élite bien-pensante, les citoyens de choix dont la raison d'être est de penser, et même de bien penser. Invités à ne plus penser du tout, ces messieurs obéirent aussitôt sans murmure. Seuls capables, s'ils l'eussent voulu, de raisonner la guerre, c'est-à-dire d'en nommer les causes, d'en dénoncer les auteurs, et d'en justifier les buts, ces pauvres diables préfèrent joindre leurs voix à celle des nationalistes d'occasion, internationalistes d'hier et de demain. On dira que la République dictatoriale n'eût laissé passer aucune parole libre. Je le veux. Mais du moins les droites libérales, conservatrices ou cléricales eussent-elles prudemment agi en évitant de signaler leur présence au concert par des cris aigus que le dernier coup de canon tiré, la République narquoise, reniant publiquement ces braillards, put de nouveau désigner la Presse chauvine à la haine du prolétariat.

Pour moi, j'écris ceci sans rancune : les hommes sont ce qu'ils sont. Lorsqu'au cours d'un siècle, de braves gens se sont appelés eux-mêmes, tour à tour, conservateurs, libéraux, ou modérés, dans l'espoir que ces sobriquets, qui suent la paresse et la peur, allaient leur assurer infailliblement l'estime et l'amour du peuple français, il ne faut s'étonner de rien. L'absurde eût été d'espérer de ces malheureux, dans des conjonctures écrasantes, une autre attitude que celle d'un servilisme furieux. Nous n'en répéterons pas moins qu'ils demeurent à nos yeux les vrais responsables de la dégoûtante idéologie, sortie sans doute des bureaux du ministère de l'Intérieur, mais

qui fût restée sans efficace, s'ils ne lui eussent apporté le secours d'un vocabulaire dont le prestige restait grand. Dieu, Vérité, Justice, Sainteté, Martyre — que sais-je encore ! — ils remirent tout entre les mains des plus bas opportunistes d'État, sans même exiger de reçu. En sorte qu'ils retrouvent aujourd'hui les objets dispersés de ce matériel du culte, non plus sur l'autel de la Patrie, mais à Genève, à Locarno, à Thoiry, n'importe où. Ils recommenceront demain. Nos prochains cimetières connaîtront un autre dévouement d'éloquence. Espérons seulement que les municipalités futures se contenteront d'inscrire nos noms à la suite, qu'on fera du moins l'économie, sur la place du village natal, d'une autre Victoire aux tétons de zinc.

Car la distinction que nous fîmes jadis entre la génération du Feu et l'autre, nous voyons bien désormais qu'elle n'était qu'une ruse d'ailleurs touchante, un peu comique tout de même, une manière de risquer le coup, de sauter le mur. Le Temps féroce qui nous attendait dans le chemin de ronde vient de nous faire signe de remonter. Dès le 11 Novembre, voyez-vous, il n'y avait plus d'avant ni d'arrière, rien que les morts et les autres, les Survivants, dont nous fûmes. Comme on suit le sort de sa classe, nous entrerons bientôt sous les ombres, pêle-mêle, avec ces étrangers, nos frères. Bien plus : c'est eux qui auront marqué de leur signe ce coin du siècle où nous ne serons rien. Si ce coin du siècle doit être un jour à quelqu'un, l'Histoire, l'infaillible Histoire le partagera sans doute entre les deux rivaux, Poincaré ou Briand, Briand ou Poincaré, vingt fois ministres. Vous ne voudriez tout de même pas qu'elle le donnât à M. Rossignol ou à M. José Germain au titre d'anciens combattants, non ? Et je sais bien qu'il y a Foch ou Mangin. Mais chaque époque a ses grands généraux, et ce ne sont pas les grands généraux qui font l'opinion, les lois, les mœurs — tout ce que l'Histoire retient, cherche à traduire. Tandis que Poincaré ou Briand, au contraire, le choix ne me semble pas si mauvais : les trente premières années du siècle leur ressemblent.

À l'extérieur, mais à l'extérieur du cirque seulement, de l'autre côté des toiles ruisselantes, sous le tonnerre et l'averse, dans la nuit noire, le rire amer de Clemenceau.

Hé bien, garçons, il ne faut pas nous en vouloir quand même. Nous aurons peut-être raté la guerre, raté la paix, mais vous, nous ne vous avons pas ratés. Le regard d'enfant, lisse et têtu, le pli farouche des lèvres, la tempe déjà flétrie au-dessus des joues en fleur, la voix impérieuse, et ce tic que vous avez presque tous, ce mouvement des épaules, à vrai dire un peu vulgaire, le geste de « balancer ça par la portière » qui met en fureur les vieilles gens — tout ce que nous ne reconnûmes pas d'abord, notre propre mépris dans vos cœurs neufs ! Et mon Dieu, évidemment, ce n'est pas drôle de mépriser ainsi, d'instinct, par un mouvement de défense aussi naturel, aussi spontané que celui dont un petit garçon pare une gifle... « Vous ne voyez que les apparences des choses et des caricatures d'hommes — jetait jadis Drumont à la figure de vos grands-pères. VOUS SUBISSEZ SANS COMPRENDRE ! » Mieux vaut peut-être encore mépriser sans comprendre, tourner le dos à la table où les dés sont pipés. Vous avez tort seulement d'imaginer qu'il en a toujours été ainsi, que chaque génération nouvelle, au long des âges, est entrée dans le monde avec la même grimace. La vérité est que cette société où vous allez vivre ne ressemble pas aux autres, quoi qu'en puissent dire les cabotins qui vous pressent sur leurs poitrines en vous appelant « Chère jeunesse ! Vaillante jeunesse ! » Et certes, ce n'est pas nous qui lui reprocherons d'être ce qu'elle est — à quoi bon ? mais nous refuserons avec vous d'entrer dans son jeu, lorsqu'elle prétend nous en imposer par un étalage verbal et scripturaire qui ne signifie absolument plus rien, n'est qu'une détestable imposture.

Évidemment, ce mensonge ne date pas d'hier. L'homme moderne en était même venu à le supporter sans malaise : il a fallu la terrible crise morale de la guerre pour en réveiller tout à coup la virulence. Les malheureux qui vivaient jadis à l'aise, avec leurs

microbes, en étaient quittes pour quelques vagues rougeurs, refusent encore de croire à vos démangeaisons. Quand l'abcès crève, ils diraient volontiers, avec un sourire engageant : « Qu'est-ce que ce vilain petit bouton-là ! » Pressez-les de questions, ils lèveront les bras au ciel, avec des yeux blancs : « Qu'allez-vous insinuer, misérables ! On n'a jamais entendu parler de ces maladies-là dans la famille ! » — Tartufes !

Il suffit de regarder autour de soi, en effet, pour se convaincre que ces jeunes Français, qui n'ont à la bouche que le jargon des sports et de la banque, redoutent surtout d'être dupes. Leur attitude vis-à-vis de cette étrange société où les habitudes survivent indéfiniment aux besoins qui les ont créés, pleines d'idées cousues vivantes dans le linceul et d'idées mortes peintes des couleurs de la vie, est celle d'une méfiance profonde. Autour d'eux, comme jadis aux bas-quartiers du vieux Naples les aboyeurs s'agitent, soufflent un nom, une adresse : « Quel joli ventre, signor ! Quels seins ! Quelles cuisses ! » Mais le petit Français trouve que les suaires gigotent énormément pour des suaires, qu'un certain nombre de jolies personnes gardent une immobilité bien suspecte, et qu'il traîne une odeur de cadavre sous toutes les tables... Alors il s'en va. Où va-t-il ? À travers tant d'itinéraires de fuite, aussitôt refusés qu'offerts, le laisserez-vous marcher vers la seule issue possible, de ce pas faussement résolu, de ce pas d'enfant ?

« Drumont, écrivait Léon Daudet le 6 février 1917, observateur visionnaire et doué d'une prescience unique, nous a appris à lire notre temps. » Le vieux maître peut rendre demain le même service à nos fils. Apprendre à lire, Dieu l'a visiblement fait pour ça. Il y a chez lui, comme chez Péguy, du magister de village, avec ce besoin de tout expliquer, ligne à ligne, de poser son gros doigt sur le texte obscur, en levant les yeux par-dessus les lunettes. Sa plus grande crainte est d'aller trop vite, de laisser en arrière le paresseux ou l'imbécile. Pour lui, il a commencé par le commencement, bravement, humblement, ainsi qu'un sage ouvrier prend ses mesures. C'est en vain

qu'un Maurras lui reproche de ne pas conclure. Il voit et fait voir, rien de plus. D'autres concluront, qu'importe ? Comme à tout empirique, il lui arrive de prendre un temps l'effet pour la cause, d'avoir à bouleverser l'ordre de ses expériences. Et d'abord, il est parti d'un fait que son érudition prodigieuse a rendu évident pour tous : la conquête juive. Un petit nombre d'étrangers, d'une activité convulsive, tenus des siècles à l'écart de la vie nationale, jetés brusquement dans une société aux cadres rompus, appauvrie par la guerre, s'emparent comme à l'improviste des sources mêmes de l'argent, puis organisent aussitôt leur conquête, patiemment, silencieusement, avec un sens merveilleux de l'homme moderne, de ses préjugés, de ses tares, de ses immenses et débiles espoirs. Devenus maîtres de l'or ils s'assurent bientôt qu'en pleine démocratie égalitaire, ils peuvent être du même coup maîtres de l'opinion, c'est-à-dire des mœurs. À la bourgeoisie libérale que la vanité rend féroce, qui effacerait volontiers d'un trait toute l'histoire de France pour rien, pour le simple plaisir de venger les vieilles rancunes des grosses bedaines opulentes du Tiers, mais dont l'écrasement de l'ancien régime n'a apaisé que pour un moment la susceptibilité maladive, les méfiances hystériques, et que continue de dévorer l'envie, ils donnent des chefs, s'imposent par leurs vices mêmes qui les ont perdus tant de fois jadis, la frénésie de paraître, l'impudence, la cruauté du satrape. Dès la moitié du XIX[e] siècle, aux premières places de l'Administration, de la Banque, de la Magistrature, des Chemins de fer ou des Mines, partout enfin l'héritier du grand bourgeois, le polytechnicien à binocles, s'habitue à trouver ces bonshommes étranges qui parlent avec leurs mains comme des singes, traînent nonchalamment sur les colonnes de chiffres et les cotes un regard de biche en amour auquel pourtant rien n'échappe, si différents du papa bonnetier ou notaire et comme tombés d'une autre planète, avec leur poil noir, les traits ciselés par l'angoisse millénaire, le prurit sauvage d'une moelle usée depuis le règne de Salomon, prodiguée dans tous les

lits de l'impudique Asie... Aux fils d'avares, élevés dans le mépris du passé, l'indifférence profonde de la tradition de leur propre race, les maîtres étrangers apportent une mystique nouvelle, admirablement accordée à celle du Progrès, au moderne Messianisme qui n'attend que de l'homme la révélation du dieu futur. Dans ce paradis d'ingénieurs, nu et lisse comme un laboratoire, l'imagination juive était seule capable de faire jaillir ces fleurs monstrueuses, carnassières, sur lesquelles se roulait si comiquement le vieux Renan rose et dodu, toutes griffes dehors, avec un grognement de terreur et de plaisir, tel un gros chat ivre de valériane.

Mais les temps héroïques de la conquête juive, dont Drumont s'est fait l'historien, sont à présent révolus : l'investissement de la monarchie de Juillet, de l'Empire, le long patriarcat des Rothschild, la presse à l'encan, l'assaut donné au boulevard, aux grands cercles, au faubourg Saint-Germain, le fanion du baron Hirsch sur la redoute du Jockey-Club, la curée des titres et des blasons — puis ces grandes orgies rituelles où la race prophétique, augurale, rejette tous ses gains sur le tapis, court de nouveau sa chance, quitte ou double, dans un véritable spasme collectif — Panama, l'Affaire — pâles images des ventrées futures : Bela Kuhn en Hongrie, Bronstein à Moscou... Cette guerre-là n'était encore qu'un jeu d'enfant. On verra bien autre chose lorsque la minuscule bête juive ayant fini de mâcher le bulbe du géant américain, le monstre inconscient se jettera sur le colosse russe, également vidé de sa cervelle. Et sans doute il eût été passionnant de reprendre, à ce point de vue, l'œuvre de Drumont, que tant de gens ignorent, mais qu'est seul à croire désormais hors de cause, inoffensive, le plus rétrograde des animaux pensants, je veux dire le dévot rouge, le maniaque oratoire et démagogue des Semaines sociales. Mais, à quoi bon ? Il est déjà trop douloureux de mesurer le temps perdu, il y a cinquante ans à peine, par l'auteur de *La Fin d'un monde,* alors dans toute sa maturité de l'âge et du

génie, pour essayer de démontrer à quelques nigauds à barbiche des vérités élémentaires, à la portée de n'importe qui. L'homme à barbiche — je veux dire l'homme de la dernière Exposition universelle, qui a fait l'amour dans un décor de stuc avec une nymphe aux bandeaux plats, un type dans le genre fixé par M. Lavedan — l'homme à barbiche croit dur comme fer, en dépit de sa foire chronique, à la solidité des institutions quelles qu'elles soient. Il faudrait être fou pour entreprendre aujourd'hui de le persuader, alors que l'événement s'apprête à lui mettre le feu au ventre. Que nous ayons bientôt à nous défendre contre ce que le Renan des derniers jours appelait, non sans quelque onction sulpicienne « le flot montant de la barbarie », nul n'en doute, et, moins que personne, une jeunesse qui semble d'ailleurs ne compter que modérément sur l'efficacité des moyens de sanctification mis à la disposition des fidèles de la cité bourgeoise, et particulièrement du sacrement de la gendarmerie. Je comprends très bien qu'elle souhaite s'assurer d'abord de la valeur exacte d'une société qu'elle aura prochainement à défendre... Sauvez la société, belle jeunesse ! répète l'homme à barbiche de la classe 87. Et il y met le ton qu'il faut. Seulement la jeunesse est payée pour se méfier d'un personnage de petite mine, confit dans les aromates d'une vie sédentaire, et si jaune qu'il répand une odeur de bile, mais dont la résistance est énorme, qu'on a vu tranquillement digérer la guerre au jour le jour, avec le menu de sa gargote, n'attendant probablement que l'occasion de dévorer encore quinze cent mille nouveaux sauveurs et qui, sous les apparences strictes de l'huissier ou du comptable, dissimule une monstrueuse puissance de déformation romanesque — en réalité le plus romanesque des hommes, le plus facile à ensemencer d'images cocasses, toujours prêtes à devenir brusquement carnassières, prodigieuses consommatrices d'espérances et de vies humaines. Nouvelle Iphigénie, la belle jeunesse a mille fois raison de demander à réfléchir avant de monter à l'autel.

Nul autre que Drumont n'est capable de fournir à ces réflexions une matière aussi riche. Au premier regard, en effet, la société moderne, qu'il a peinte avec une force de représentation incomparable, ne ressemble à aucune de celles qui l'ont précédée, a réellement de quoi déconcerter un être jeune, un esprit neuf et sincère. Et d'abord elle se proclame révolutionnaire, c'est-à-dire essentiellement provisoire, une transition, un compromis. Son but n'est pas, comme celui de ses devancières, l'entretien ou la conservation de biens réputés supérieurs à l'individu, c'est-à-dire indispensables à l'espèce, mais la simple consommation de ce qui est, pour hâter l'avènement de ce qui sera, car l'avenir a toujours raison contre le passé, la perfection est au terme des choses. Aussi doit-on regarder l'espèce d'ordre qu'elle s'excuse d'avoir encore à assurer comme ce minimum de discipline nécessaire à la prompte curée de la planète — telle qu'en peut maintenir un chef parmi ses troupes victorieuses au sein de la ville incendiée. D'ailleurs cette discipline elle-même doit se relâcher sans cesse, à mesure qu'approche le jour attendu, infaillible, de la libération absolue de l'homme, non pas de l'*homo sapiens* du philosophe antique, mais de l'homme total, qui ne se connaît ni Dieu ni maître, étant à soi seul sa propre fin — l'affranchissement de l'homme, c'est-à-dire de tous les instincts de l'homme, de l'animal humain divinisé.

Pour prendre au sérieux cette pédanterie convulsive, on ne trouverait plus guère qu'un quarteron de prêtres écarlates ou d'institutrices hypocondres. En réalité la société actuelle, société de transition, de compromis, dite moderne, n'a aucun plan, ne se propose aucun but déterminé, sinon celui de durer le plus longtemps possible grâce à la méthode qui l'a servie jusqu'ici, celle d'un dégoûtant empirisme. Après un siècle et demi elle souffre encore, elle souffrira toujours de sa tare originelle et d'avoir été premièrement conçue par des femmes quadragénaires et par des cuistres, entre deux culbutes amoureuses. Philosophes à perruques et à jarretières,

bourgeoises opulentes, marquises volcaniques, fortes et poilues comme des hommes, capables de croquer chaque jour un barbacole au dessert, toute cette canaille dorée de mil sept cent quarante, pourrie jusqu'à l'os du croupion, mangée vive par les chancres et les gommes, et qui laisse dans l'histoire une odeur de culottes suspectes et de seins gras, n'avait sérieusement servi, sous des noms divers, que la libération de la braguette. La société née de leurs chaleurs n'est pas encore complètement guérie de cette illusion. Du moins semble-t-elle avoir toujours beaucoup de mal à comprendre qu'un citoyen puisse désirer rien de mieux que baisser librement ses chausses, à la barbe du garde champêtre et du curé. Après tant d'expériences et de sang versé il apparaît en effet clairement qu'elle ne sait pas encore grand-chose de l'homme, et bien qu'elle affecte de voir dans le mieux défini des êtres, si pareil à lui-même à travers les siècles, une sorte de monstre en perpétuel devenir, sitôt que l'événement lui laisse quelque répit, elle se détourne instantanément de ce cauchemar hégélien, recommence à légiférer pour le pantin familier du *Contrat social* ou des *Confessions*, pour l'automate oratoire et sensible à l'usage des beaux esprits. L'histoire tout entière du XIXe siècle est celle de ses déceptions, de ses fureurs paniques, de ses longues somnolences coupées d'accès sanguinaires dont on l'a vue chaque fois sortir exténuée, amollie, ruisselante de larmes. Nulle peut-être ne fut plus essentiellement, au sens total du mot, conservatrice. La haine du spirituel qui l'inspire d'ordinaire, cette passion où l'on serait tenté de reconnaître le signe d'une sorte de grandeur sauvage, démoniaque, n'est que la somme de ses ignorances, de ses rancunes, de ses envies. Elle a pris ses précautions contre le divin, simplement. Elle assiste sans comprendre à ce phénomène capital, unique : l'altération, peut-être désormais sans remède, du sens religieux dans l'homme moderne, qui fausse tout l'équilibre de la vie sociale, commence à développer d'énormes passions collectives dont la contagion menace de s'étendre d'un bout à l'autre de la planète.

La prodigieuse expérience russe ne lui a rien appris de nouveau. À chaque nouvelle secousse, cramponnée à sa mécanique séculaire, à ses volants, à ses leviers, elle ordonne d'une voix étranglée par la peur de resserrer d'un tour, d'un autre tour, et d'un tour encore, l'ordre administratif, vissé jadis par le Premier Consul.

Une société pareille peut bien inspirer de la compassion ou du mépris, il est clair qu'elle ne donne à personne l'illusion de la sécurité. La jeunesse éprouve à son égard le sentiment que nous éprouvions nous-mêmes jadis pour ces sapes purement décoratives, faites de quatre piquets de bois et d'un morceau de tôle ondulée. Elle prévoit le bombardement et préfère aller coucher ailleurs. Nous aurons beau multiplier les flèches indicatrices et les pancartes, écrire ABRI en lettres colossales sur des paravents de carton, nous n'arriverons jamais à lui faire prendre au sérieux une mise en scène dont les décors et les costumes n'ont pas changé depuis des siècles. En substituant l'homme à Dieu, nous avons mis par terre du même coup la notion de la Loi, et elle a entraîné dans sa chute les fonctions désormais frivoles qui ne tenaient que d'elle, et d'elle seule, leur caractère sacré. La loi démocratique n'a rien d'auguste : elle est l'expression de la volonté du plus grand nombre, c'est-à-dire, en somme, l'expression d'une nécessité.

Dès lors, à quoi bon ces formes, ces rites, cette espèce de culte par quoi l'on prétend nous en imposer ? Si le monde que nous voyons naître a quelque chance de durer, ce ne peut être que par l'accord chaque jour plus intime du Capital et de la Science, du Ploutocrate et de l'Ingénieur, d'où va sortir une sorte de déterminisme économique, une Loi d'airain seule capable de remettre la multitude à genoux. Mais que cette Loi soit dure ! Qu'elle serre bien ! Affranchir l'intelligence ne fut en effet qu'un jeu d'enfant : cent années de propagande ingénieuse y ont suffi. Plus de Dieu. Seulement la brusque défaillance du Spirituel semble avoir dégagé brusquement, rendu libres de prodigieuses forces d'espérance, momentanément

sans objet. Tel éminent professeur de l'université de Dijon parlait l'autre jour en badinant des temps plus ou moins proches où l'étoile Sirius ne sera plus que le premier relais des avions intersidéraux. Des milliers d'hommes reçoivent en plein cœur cette lourde ironie sans en soupçonner la cruauté. Des milliers d'hommes que rien ne distingue en apparence de ceux d'autrefois, penchés sur les mêmes métiers, accablés des mêmes fardeaux, entretiennent au plus secret d'eux-mêmes, et presque à leur insu, cette foi terrible dans les destinées de leur espèce, dans son pouvoir illimité sur les choses. C'en est assez pour faire d'eux des êtres absolument neufs, aussi différents que possible de l'homme connu depuis des millénaires, de l'animal religieux dont Blaise Pascal offre le type accompli. J'ai vu, au fond d'un ténébreux entresol de la rue Pastourelle, au Marais, un de ces ouvriers parisiens, non pas de ceux qu'on rencontre au bureau du syndicat, campagnards déguisés qui gardent encore l'accent du cru, fleurant l'échalote et le vin noir, mais l'héritier légitime des anciens insurgés du faubourg, hanches fines, poitrine creuse, bras livides, à peine musclés, de fille ou d'adolescent, face d'apprenti quinquagénaire avec ce regard dur, cette étrange grimace de résignation têtue, insondable... À douze ans ces fils humiliés d'une grande race, commencent à cracher leurs poumons, et ils les crachent encore à soixante, en même temps que leur éternelle cigarette, acharnés à vivre, indestructibles. Celui-là venait de perdre sa femme. Il avait traîné leur lit au centre de la petite pièce qui lui servait d'atelier, sous une lugubre fenêtre à tabatière où sonnait la pluie de novembre. Le visage de la vieille Auvergnate, morte depuis deux jours, avait la dureté de la pierre. Il passa dessus, curieusement, ses doigts jaunis par les acides et dit, sans me regarder, avec une sorte de douceur terrible : « La Science vaincra la Mort, il n'y a pas à tortiller, monsieur, c'est sûr. Mais quand ? »

Il serait vain de prétendre exiger de tels hommes une révérence éternelle envers un certain nombre de citoyens déguisés en juges ou en militaires, dont le

seul mérite est de perpétuer dangereusement, par ces bizarreries de costume, le souvenir des sacerdoces abolis. Dès lors le savant, duquel finalement tout dépend, circule en pantoufles au milieu de ses microscopes et de ses cornues, on a le droit de rire au nez des fonctionnaires qui, pour appliquer de simples règlements provisoires que l'incessant progrès rendra demain caducs, éprouvent le besoin de parler solennellement de la Loi, et de se couvrir de peaux de bêtes, comme des Lapons ou des Esquimaux. N'importe ! Les rares survivants de l'ancienne chrétienté, en grand uniforme, continuent de monter la garde, religieusement, au seuil d'un monde où se consomme méthodiquement la ruine de tout ce qu'ils prétendent servir. L'énorme cocasserie de leur aventure ne leur apparaît d'ailleurs même plus. Elle n'en saute pas moins aux yeux de ces jeunes prolétaires qui sans avoir lu *La France juive* comprennent désormais parfaitement que la Révolution, au cours du XIXe siècle, a été l'œuvre commune de l'esprit de révolte et de celui d'aveugle acceptation, du conservateur et de l'anarchiste unis dans une sorte de symbiose. On met entre les mains du crétin bien-pensant une petite baguette, et il écarte aussitôt les gens du trottoir pour leur éviter de recevoir les briques sur la tête, mais il ne lui viendrait jamais à l'esprit que la maison qu'on est en train de démolir est justement la sienne. Ainsi, sous prétexte de discipline, les officiers selon le cœur du père du Lac, issus vers 1875 des opulentes génitoires de la Compagnie de Jésus, se sont laissé couvrir de passementeries par n'importe quel politicien radical, tandis que l'école républicaine s'emparait des consciences et y ruinait tranquillement l'idée de patrie, exactement comme aujourd'hui, dans le dos des curés rouges devenus courtiers d'engrais, assureurs, mutualistes, champions de football, et qui seront demain professeurs de billard ou accoucheurs, elle escamote le bon Dieu. L'homme du peuple sent confusément peut-être, mais avec force, l'avilissement de ces malheureux qui se croient toujours magistrats ou militaires, et qui ne seront bientôt plus

que des figurants, une deuxième police d'État, d'une espèce un peu plus relevée sans doute, mais moins coûteuse que l'autre. Il se jette au savant comme au seul prêtre.

Prodigieuse infortune ! Car la science ne libère qu'un bien petit nombre d'esprits faits par elle, prédestinés. Elle asservit les autres. La complexité de son immense machinerie exige des sacrifices croissants, une discipline chaque jour plus stricte, la totale dépendance de l'ouvrier à l'outil merveilleux dont il ne connaît rien qu'un levier ou qu'un écrou ? Il serait fou d'imaginer un équipement planétaire arrivé au dernier degré de la perfection, et resté néanmoins sous le contrôle de la multitude. L'aristocratie polytechnique, à laquelle seront finalement remis les destins de notre minuscule univers, apparaîtra bientôt ce qu'elle est réellement, la plus inhumaine de toutes, la plus fermée. Une parole de roi pouvait changer jadis un pauvre diable en seigneur, il faudra demain vingt années d'études et une manière de génie pour faire un ingénieur capable d'utiliser quelques-uns des puissants moyens mis par la science au service du plus dangereux des êtres, dont le pouvoir de destruction est pratiquement sans limites, car il est le seul à préférer à ses besoins, à ses passions. Plus encore que l'expérience russe ou américaine, la première des guerres universelles que notre espèce vient de subir avec une extraordinaire passivité peut donner quelque idée d'un progrès obtenu par les méthodes de laboratoire, grâce à une impitoyable sélection. Le temps viendra, le temps va venir où notre répugnance à sacrifier le matériel humain pour aboutir à cette conséquence absurde de payer l'homme vingt fois, cent fois, mille fois son prix, paraîtra non moins ingénue que le scrupule des chirurgiens du XIII[e] siècle à disséquer les morts. Il est déjà trop évident qu'une société digne de ce nom, sans préjugés de sensibilité ni de morale, est seule capable de triompher du plus tenace des fléaux, la misère, grâce à une rigoureuse hygiène sociale, c'est-à-dire en limitant les naissances et supprimant les infirmes ou les paresseux. Alors

l'idée démocratique aura achevé de se libérer d'un vocabulaire religieux ou sentimental, désormais inutile, pourra se montrer telle qu'elle, ainsi qu'une conception entièrement neuve et totale de la vie.

Ces prévisions, je le crains, vont faire pleurer de rire un certain nombre de gens obèses qui veulent absolument que la dernière guerre ait été l'œuvre d'une poignée de hobereaux poméraniens ligués contre les vertueuses nations anglo-saxonnes et voient toujours la Révolution sous les espèces naïves d'un ouvrier culotté de velours finalement mené au poste par le bon sergent de ville, à la demande d'un monsieur en redingote décoré de la légion d'honneur. L'inconscience véritablement stupéfiante de ces lâches finit par les égaler aux plus braves : tant qu'ils pourront déguiser un de leurs chiens en gendarme, l'autre en juge et le troisième en agent du fisc, ils vivront de biscuits et de conserves au milieu de la ville en flammes attendant tranquillement d'heure en heure la victoire du parti de l'Ordre. Qu'ils l'attendent donc ! Nul homme capable de pitié n'aurait le triste courage de cacher à la jeunesse de notre pays une vérité désormais trop évidente, qui la vise entre les deux yeux ainsi que la bouche noire d'un browning : la guerre est l'état normal, naturel, nécessaire, d'une société qui se flatte de ne devoir absolument rien aux expériences du passé, s'organise pour suivre pas à pas la science dans ses perpétuelles transformations. La loi de ce monde sera la plus dure des lois biologiques, celle de la concurrence vitale. Il se condamne à détruire sans cesse sous peine de fixation, d'arrêt, c'est-à-dire de mort. D'ailleurs toute destruction est légitime, puisqu'elle ouvre la voie au progrès, coupe à l'humanité en marche le chemin de la retraite. N'en déplaise aux romanciers de l'école de M. Durkheim, ou même à ces dévots roublards qui nous rebattent les oreilles des horreurs de la décadence romaine, il n'était pas jusqu'ici d'exemple d'une société radicalement et pratiquement athée. Il a fallu les réussites foudroyantes de la science expérimentale

pour briser, en quelque sorte, le rythme normal de la vie intérieure, ébranler chez les plus humbles, avec l'esprit de soumission à la nature, la croyance atavique au caractère absolu de certaines lois fondamentales régissant l'individu, la famille, la cité. Sans doute, le philosophe peut hausser les épaules en face du grossier miracle de la T.S.F., le haut-parleur n'en apporte pas moins, de sa voix de polichinelle, à des imaginations plus dociles, un fabuleux message, le cri de ralliement d'une espèce déjà victorieuse, l'appel vertigineux à travers la nuit. Chaque découverte nouvelle semble faire ainsi craquer l'étau d'un déterminisme qu'une intelligence sommaire doit presque infailliblement confondre avec Dieu. Pourquoi le même génie qui va triompher de la loi de la pesanteur ne réussirait-il pas à nous affranchir de la loi morale ? L'esprit de révolte perd ainsi son caractère de négation impuissante, il resplendit au contraire d'enthousiasme et d'espérance. La seconde vertu théologale, gueule béante, semble se retourner contre les deux autres, en rugissant. Le prince des Ténèbres a repris sa place au front des cieux.

Cette constatation ne trouble pas d'ailleurs la sérénité des imbéciles. Pour de pauvres prêtres qu'on disait avancés aux environs de 1885 et qui s'obstinent à faire semblant de courir derrière des paradoxes fourbus, la démocratie n'est toujours qu'un thème inépuisable aux discussions et controverses du séminaire. Ils croient naïvement en être quittes avec d'innocentes hardiesses de langage dont ils frappaient de terreur, jadis, l'archiprêtre ou le châtelain. Le vocabulaire a pu passer depuis du rose vif à l'écarlate, l'ouvrier français, né malin, a vite fait de découvrir, sous le démagogue, le pleutre qui joue au réfractaire, l'entrepreneur de barricades pour rire qu'il retrouvera le lendemain sur l'estrade, avec son manteau romain et ses gants de filoselle, parmi les autres défenseurs de l'ordre. Quand le pauvre homme a tiré de son sac à malices, au grand effroi des dévotes, ses modestes bonbons au poivre, sa douzaine de petits pétards et sa pique en carton doré, tout l'arsenal enfin du révo-

lutionnaire de patronage, il faut bien qu'il finisse par en sortir, sous le regard sévère de ses supérieurs et en rougissant de dépit, d'autres objets moins frivoles, notamment ce fameux principe de soumission au pouvoir établi, quel qu'il soit, Napoléon, Louis-Philippe, Lénine ou Mussolini. Le plus borné des grévistes d'Halluin-la-Rouge comprend vaguement que n'importe quel bon tyran, au prix d'un concordat passable, pourrait demain, comme en 1804, se payer la colossale fantaisie d'un nouveau sacre : on verrait aussitôt les braves curés du cardinal Liénart, un peu chiffonnés par la lutte des classes, se précipiter vers les lavabos pour en ressortir rasés de frais, dans une soutane neuve, proposant gravement aux copains la récente formule des évêques français, celle de « l'acceptation pure et simple du gouvernement, sans arrière-pensée, avec la loyauté parfaite qui convient à un chrétien ». Et sans doute cette conception, disons transcendante, du devoir civique et de la fidélité politique, se justifie admirablement du point de vue surnaturel : le malheur est qu'on n'en puisse confier l'application à des moines austères, plutôt qu'à des prélats diplomates, généralement gras et luisants, qui suent l'optimisme par tous les pores. À moins d'ouvrir un cours de théologie et de droit canon dans toutes les Bourses du travail de France, dont nous proposerons aussitôt de confier la chaire à M. Jacques Maritain, l'héritier des hommes en blouse continuera de manifester quelque scepticisme à l'égard de « cette loyauté parfaite qui convient au chrétien », la « loyauté parfaite » de gens qui s'honorent ainsi de changer de maîtres. On pourra soutenir, il est vrai, que le seul succès désigne assez l'élu de la Providence. Mais la santé, non moins que le succès, me paraissant un gage valable des faveurs célestes, je propose qu'on donne le pouvoir au plus gras.

Nous serions fâchés d'humilier de vieux prêtres qui n'ont eu que le tort de se prendre jadis au sérieux dans un rôle nouveau. Erreur vénielle en un temps où la société bien-pensante n'était pas loin de considérer comme un agitateur des plus dangereux M. le comte

Albert de Mun. Leur vanité saigne aujourd'hui de découvrir qu'ils ne furent sans doute jamais, aux yeux des révolutionnaires authentiques, que d'inoffensifs parasites auxquels on a laissé parfois l'usage d'un vocabulaire commun, par bienveillance pure, ainsi qu'un briscard campe un marmot sur son genou et le fait souffler dans sa trompette. Oui, nous serions fâchés d'humilier des vétérans de l'anarchie parmi lesquels on compte quelques-uns des plus hauts dignitaires de l'Église, mais après un demi-siècle d'expériences, il doit être permis de dire qu'ils se font du peuple une image non moins fade et désuète qu'aucun de ces bourgeois qu'ils méprisent. Aux hommes qui ont lu Karl Marx ou Lénine, et fait entre eux le grand rêve de la dictature prolétarienne, il est tout de même comique d'offrir, en trépignant de ferveur, l'encyclique *Rerum novarum*... L'ordre social chrétien, dites-vous ? Mais que veut-on qu'entendent à l'ordre social chrétien de braves types auxquels vos multiples occupations — secrétaires de syndicats, caissiers de coopératives, agents des Mutuelles ou courtiers — n'ont pas permis d'apprendre le simple catéchisme ? Qu'est-ce que l'ordre social chrétien, d'ailleurs, hors du plan de la Rédemption ? Et puis, enfin, s'il faut tout dire, vous êtes poussés trop vite, presque en une nuit, cette nuit fameuse des élections de 1892, lorsqu'on apprit avec stupeur que l'indestructible bourgeoisie française, à table depuis 1789, dans un suprême effort de ses reins centenaires, venait de se crever la peau du ventre et gisait désormais impuissante, entre sa chaise et son pot. Soyons francs : bonnes ou mauvaises, ce peuple a des raisons de se méfier. Vous lui promettez la Justice un peu tard — trop tard vraiment — à l'heure même (quelle singulière rencontre !) à l'heure même où pour la première fois depuis tant de siècles, la Puissance passe à portée de sa main — la Puissance avec toutes les joies de la terre ! Quand on prétend faire de l'opportunisme une vertu, il est regrettable de manquer à ce point du sens de l'opportunité.

Qu'importe, à présent, la méprise de ces malheureux ? Elle a perdu son caractère tragique, ce sens augural qui vers 1880 avait frappé si fortement l'auteur de *La France juive*. La jeunesse regarde avec indifférence la démocratie laïque et sa rivale se disputer ce qui reste du pauvre — et bientôt il n'en restera rien. La pauvreté aura disparu, secrètement, humblement, et les deux adversaires stupéfaits, front contre front et les mains vides, ne retrouveront même plus ses pas dans l'herbe. Celle qui fut, deux mille ans, parmi les hommes, une autre présence réelle, l'enfance divine elle-même, le mystère d'un regard triste et pur, vous l'aurez chassée du monde, poursuivie à travers toutes les routes du monde, comme une bête enragée, idiots que vous êtes. Et à sa place vous avez vu soudain paraître la Misère, c'est-à-dire la pauvreté devenue folle. La Misère s'est mise à hurler à chaque carrefour de vos villes de fer, la Misère avec son linge haillonneux et ses bas de soie, son indéfrisable, ses bijoux de cuivre et ses atroces parfums, la misère au cœur féroce et frivole, la misère des dancings et des cinémas, grimaçante parodie de la pauvreté, qui crache sur le pain et le vin. L'hypothèse d'une disparition si mystérieuse paraîtra sans doute insensée à beaucoup d'excellents chrétiens, que la vieille habitude de carotter l'électeur, a rendus presque aussi imperméables que des Cafres à toute idée surnaturelle. Il n'en est pas moins vrai que la chrétienté avait fait du pauvre un être absolument à part, privilégié, dépositaire de la seule grandeur humaine que l'antiquité n'ait point connue, ni même soupçonnée, mais héritier d'un autre héritage, témoin innocent d'un Dieu mort nu sur la croix, nu comme au jour de sa naissance. Les affreux petits pédants du Sillon, ou les solennels cabotins de l'Action populaire, machines à tracts et à rapports, trouveront naturellement qu'on a fait beaucoup mieux depuis le XIIe siècle, et que ce mendiant que nos pères traitaient avec un mélange, d'ailleurs aujourd'hui incompréhensible, de sans-gêne et d'adoration, sentait horriblement mauvais. Ils accuseraient volontiers le Moyen Âge de l'avoir

entretenu tel quel, ainsi qu'un jongleur ou qu'un chien favori, peut-être par un raffinement d'urbanisme, pour la décoration des porches et de ces bancs de pierre creusés à son usage dans l'épaisseur des murs. À force de tenir effrontément les gageures des surenchérisseurs démagogues, ces malheureux ont fini par oublier complètement ce qu'ils se garderaient bien d'ailleurs de rappeler aux citoyens électeurs, cette royauté scandaleuse de la croix, dont le seul nom risquerait de faire éclater de rire le copain syndiqué dont on chatouille le bas-ventre en attendant de sauver son âme. Le plus drôle de l'histoire est qu'on voit très bien ce que la Société ancienne a fait pour le pauvre, qu'elle a peut-être négligé de décrasser, mais qu'elle a honoré comme l'image vivante de Jésus-Christ, tandis qu'on chercherait en vain quel service lui ont rendu ces chrétiens sociaux qui n'ont que son nom à la bouche mais se contentent d'applaudir, d'ailleurs généralement dix ans trop tard, aux victoires de la démocratie égalitaire, et que nous voyons aujourd'hui encore, sous les yeux d'un bon peuple secoué par la rigolade, jouer leur dégoûtante comédie autour de la loi des Assurances sociales, avec l'espoir ingénu d'en passer finalement pour les inventeurs.

Grâce à eux, le temps n'est pas loin, s'il n'est déjà venu, où rien ne distinguera plus le premier-né de l'ordre chrétien, celui que l'Église a bercé tant de siècles au creux de son giron, du mauvais riche et du voluptueux. Une police attentive l'aura ramassé sur la voie publique, avec les débris des poubelles et les chiens errants, lavé, rincé, passé au phénol, habillé d'un complet de toile sorti tout chaud de l'étuve. Après quoi on ne lui demandera que d'entretenir, au cœur de la Cité moderne et à un point convenable de tension, cette vertu de l'Envie, indispensable au Progrès, et qui semble tenir dans notre civilisation la place réservée jadis à la vertu de Charité. Sous cette nouvelle forme, j'avoue que le Pauvre sera devenu tout à fait méconnaissable : il s'appellera le chômeur, viendra manger deux fois par jour dans la main de l'État, son maître, recevra de lui chaque semaine son

bon de cinéma et d'amour, mi-réfractaire et mi-policier, entrepreneur de grèves ou d'émeutes, mercenaire au service des puissances rivales de l'Industrie ou de la Banque. Lorsque l'animal, en dépit d'une hygiène sévère, se sera dangereusement multiplié, les nobles démocraties se hâteront de lui reprendre son complet de toile, retireront de l'étuve un uniforme, et habilleront le chômeur en militaire, pour une nouvelle guerre de la Justice et du Droit. Si Notre Seigneur, comme l'affirment les vieilles légendes celtes, doit revenir bientôt sur la terre, il pourra bien appeler ce singulier personnage « mon Fils », mais il ne l'appellera sûrement pas « mon Frère ». Dans une société qui a complètement perdu le sens chrétien de la douleur, au point de la haïr, et même de ne haïr qu'elle, il est juste que le pauvre reprenne sa place aux côtés du milliardaire, puisqu'ils appartiennent désormais l'un et l'autre à ce Monde pour lequel le Christ a refusé de prier — n'en déplaise aux fiers séminaristes démocrates qui, jusqu'à l'âge de la totale sénilité, continueront de voir ce monde tel qu'il se présentait jadis à leurs imaginations de petits paysans précoces, c'est-à-dire sous les espèces d'une sorte de salon de sous-préfecture, rouge et or, théâtre de toutes les impudicités, où des messieurs très bien, ivres de champagne, pincent les fesses de la marquise !

Ah ! ces fesses de la marquise ! Non point celles-là seulement mais toutes les autres encore, jeunes ou vieilles, chastes ou flétries, en une seule rotondité colossale, vaguement phosphorescente, immobile audessus de l'horizon, la sphère vermeille insolemment balancée, inaccessible, vers laquelle le bon abbé Bethléem pousse, de minute en minute, un aboiement furieux qui finit *decrescendo* par un gémissement si lugubre qu'il arrache une plainte à la chaisière endormie... Diabolique aventure ! Depuis plus de cent années, cet objet, pourtant déjà familier à nos pères, attire sur lui seul, ainsi qu'un écuyer fidèle, tout l'effort de la chrétienté. Le monde entier peut travailler systématiquement, cyniquement, à se passer de Dieu, préparer avec une énergie sauvage, dont

le ressort reste mystérieux, l'avènement d'une nouvelle forme de barbarie — celle-là probablement sans remède, car elle aura sa loi et son ordre propres, disposera de moyens assez puissants pour imposer à des milliers d'esclaves la discipline strictement biologique de la ruche ou de la termitière — cette transformation réellement prodigieuse d'une société hier encore imprégnée de christianisme jusqu'aux moelles semble avoir passé presque inaperçue d'une part considérable de ce clergé, jadis glorieux, aujourd'hui gâté par un siècle de politique sans franchise, faite d'abandons retentissants et de revanches sournoises, et dont la vanité crédule grandit sans cesse à proportion des humiliations subies. Ce fait immense, qui, bien avant Drumont, n'avait pas échappé à Balzac, la dépossession progressive des États au profit des forces anonymes de l'Industrie et de la Banque, cet avènement triomphal de l'Argent, qui renverse l'ordre des valeurs humaines et met en péril tout l'essentiel de notre civilisation, s'est accompli sous leurs yeux, et ils ont gravement hoché la tête ou parlé d'autre chose. La guerre elle-même a été réduite par leurs soins aux proportions d'une épidémie de variole ou de choléra, dont les services compétents recherchent encore les causes. Ayant fait en un siècle le tour de tous les régimes, de tous les partis, de toutes les classes sociales, l'aumônière à la main, il leur est désormais impossible de sortir des banalités sans mettre dangereusement en cause la dernière venue des Puissances, cette Démocratie qu'ils continuent de définir pieusement le « gouvernement du peuple par le peuple » sur la foi de manuels sulpiciens édités vers 1848 par la respectable maison Mame.

Pour ceux de ces pauvres gens que rebutent certaines besognes réellement assez basses d'un prétendu apostolat social, la grande, l'unique affaire est encore la lutte contre l'amour, la surveillance assidue des coquebins et des coquebines, et finalement la culture en serre-chaude du long dadais au cou de poulet, aux yeux de faïence, connu sous le nom de bon enfant, et dont Vénus elle-même n'aurait rien à espérer. Chacun

sait désormais qu'il n'est plus, grâce à Dieu, que de saintes colères, de vénielles avarices, d'innocentes gourmandises. À peine distingue-t-on l'envie d'un sentiment de légitime émulation. Quant au mensonge, on en voit d'utiles, ou même de pieux. Reste le derrière symbolique, cause de tout le mal. Les siècles chrétiens n'ont pas connu cette obsession de la luxure. Ajoutons, hélas ! qu'une si furieuse croisade ne semble guère avoir réformé les mœurs. Mais elle a peut-être plus contribué qu'on ne pense à répandre l'image absurde du prêtre exclusivement consacré à la garde des pucelages, le croquemitaine noir au nez duquel un jeune citoyen éclate de rire, sitôt qu'il a du poil au menton. C'est d'ailleurs ce rôle que paraissent assumer dans la société américaine les pasteurs presbytériens ou méthodistes, bien vêtus, bien nourris, avec leur compte en banque et leur Buick, en attendant qu'une meilleure organisation des services de prophylaxie vénérienne et d'hygiène mentale rende leur ministère inutile. Ce dernier trait paraîtra peut-être rassurant à des malheureux que la crainte de passer pour réactionnaires, l'espoir d'entrer un jour dans le prestigieux état-major des spécialistes, empêchent véritablement de dormir. On a envie de couper court à toutes ces phrases déclamatoires et, parodiant un mot célèbre, de crier à un univers saturé de mensonge, au point que la douce, la franciscaine Pauvreté elle-même y devient vénéneuse : « Gare là-dessous ! Le Spirituel fout le camp ! » À quoi l'*Osservatore romano* répondrait sûrement par une note aigre-douce, m'avisant que le Spirituel réside toujours à l'hôtel de la Nonciature, 10, avenue du Président-Wilson, et qu'il a dîné la veille de bon appétit chez la baronne de Tralala, aux côtés de notre éminent ministre des Affaires étrangères.

Quant au reste du monde, n'en parlons pas, voulez-vous ? Rien ne prouve qu'il tienne à se faire une opinion sur un tel sujet, mais serait-il dévoré de la plus ardente soif de connaître, qu'il aurait encore beaucoup de peine à mener à bien l'opération initiale — cette

distinction du temporel et du spirituel — que le zèle des théologiens à justifier les brusques changements de front de l'opportunisme sacré embrouille un peu plus chaque jour. L'homme d'autrefois trouvait l'Église associée à toutes les grandeurs du monde visible, aux côtés du prince qu'elle avait oint, de l'artiste qu'elle inspirait, du juge investi par elle d'une espèce de délégation, ou du soldat dont elle avait reçu les serments. De la plus haute charge au dernier de ces métiers qu'honorait le patronage des saints, il n'était droit ni devoir si humble qu'elle n'eût d'avance béni. Il a suffi pourtant d'une douzaine de publicistes, promus par eux-mêmes au rang de philosophes, pour qu'elle abandonnât jadis presque sans combat une société, son œuvre, et qu'elle laissât se dissiper en un jour l'héritage de dix siècles. Depuis 1789, il semble bien d'ailleurs qu'elle ait abandonné l'espoir de reconquérir ce monde perdu. Elle a même fini par en haïr jusqu'à la mémoire, de toute l'amertume de ses rêves trompés. Son ambition ne va plus désormais qu'à se retrancher, vaille que vaille, à la place que la flétrissante pitié de ses vainqueurs lui laisse hors les murs de la Cité, ainsi que le prescrit la loi de Moïse pour les femmes impures et les charmeurs de serpents. Elle se vante au contraire d'avoir recouvré ce qu'elle appelle si drôlement sa liberté. Constituée à la mesure non seulement de l'homme, mais de la société des hommes, elle se travaille en désespérée dans le seul but de perdre (s'il était possible) ce caractère social au plein sens, au sens universel de ce mot magnifique — caractère qui n'appartient qu'à elle, la distingue absolument de ces confessions protestantes faites pour administrer chichement, dans l'intérêt d'un petit nombre d'actionnaires, un certain capital spirituel, et que tarira en un moment une plus grande dépense de leur être...

À la dernière page d'un livre où je crois n'avoir rien donné à demi, consacré à un homme que l'ingratitude a bien fini par tuer, mais sans réussir à le poignarder dans le dos, pourquoi redouterais-je d'écrire le mot, hélas ! informe, sans couleur et sans contour, flasque

et froid, la plus hideuse des bêtes de l'ombre, le mot abject de trahison ? Et je ne l'écrirai pas pour moi — que m'importe ! Mais nul ne met en cause l'Église, qui ne sente aussitôt sur lui le regard anxieux de la vieille mère au cœur pur, ce regard chargé de pitié, de patience et d'attente qui a déjà vu mourir tant d'hommes, me verra aussi mourir. Eh bien ! l'Église a été trahie, voilà tout. Le cri, d'une naïveté si poignante, presque enfantin, de Drumont mourant : « Les riches tiennent maintenant la place prépondérante dans cette Église qui a été fondée par les pauvres » n'est pas si injuste qu'on pense. Les puissantes démocraties capitalistes de demain, organisées pour l'exploitation rationnelle de l'homme au profit de l'espèce, avec leur étatisme forcené, l'inextricable réseau des institutions de prévoyance et d'assurances, finiront par élever entre l'individu et l'Église une barrière administrative qu'aucun Vincent de Paul n'essaiera même plus de franchir. Dès lors, il pourra bien subsister quelque part un pape, une hiérarchie, ce qu'il faut enfin pour que la parole donnée par Dieu soit gardée jusqu'à la fin, on pourra même y joindre, à la rigueur, quelques fonctionnaires ecclésiastiques tolérés ou même entretenus par l'État, au titre d'auxiliaires du médecin psychiatre, et qui n'ambitionneront rien tant que d'être traités un jour de « cher maître » par cet imposant confrère... Seulement, la chrétienté sera morte. Peut-être n'est-elle plus déjà qu'un rêve ? Tout ce que la cathédrale avait jadis rassemblé le long de ses flancs énormes, avant de jeter au ciel ainsi qu'un cri triomphal sa flèche vertigineuse, le troupeau des grandeurs humaines, s'éloigne, se disperse. Le prêtre médiocre les voit d'ailleurs partir sans regret. L'innocent se croit de force à les remplacer toutes. Qu'importe une grandeur de plus ou de moins ? Il crache aujourd'hui sur les pas du dernier survivant de l'ancien monde, l'héritier pourtant bien déchu de la chevalerie occidentale, l'humble soldat moderne si résigné, si docile, avec sa défroque couleur de boue, ses instruments, sa technique, sa touchante obsession de la légalité. Tel qu'il est, la Ploutocratie pacifiste n'en réclame pas moins sa peau, et Tartuffe — le « pauvre

homme » ! — la lui présente les yeux pleins de larmes, une main sur le cœur !

Le pauvre homme a donné ainsi tout ce qu'il a pu, au hasard des rencontres et des foucades, et quelquefois pour rien, poussé par le seul désir de plaire. En se refusant à dissiper d'un coup l'héritage des aïeux, il a perdu jusqu'à la chance de conclure un marché relativement avantageux : il a livré dix siècles d'histoire, tranche par tranche, en petit commerçant rondouillard, ainsi que le papa, derrière son comptoir, débitait l'andouille ou le cervelas. Maintenant la boutique est vide. La bande de calicot sur laquelle la démocratie chrétienne triomphante avait peint jadis en lettres gigantesques, sous le regard bénin des monsignores, LIQUIDATION GÉNÉRALE, claque désormais au-dessus de la porte, fouettée par l'averse. On continue bien, pour la forme, à marchander le long du trottoir, les pieds dans la crotte, à proposer des échanges illusoires, à supputer d'invraisemblables bénéfices : chacun sait que l'anarchie cléricale n'a plus de compte en banque : elle n'a plus rien à mettre en gages que des biens qui ne lui appartiennent pas, n'appartiennent à personne, la part sacrée, indivisible, l'héritage même des saints. En vain offrirait-elle en garantie de ses suprêmes spéculations les sept sacrements ou les trois vertus théologales : les partenaires habituels n'ignorent pas que de telles valeurs sont impossibles à négocier. Il leur suffit que le prêtre médiocre ait maintenu un siècle ou deux, au profit de l'idéologie naissante, l'équivoque fondamentale d'un évangélisme ambigu. Grâce à lui, et selon le mot véritablement prophétique de Chesterton, les « idées chrétiennes devenues folles » ont été lâchées à travers le monde le temps nécessaire pour achever d'y étouffer les trop vivaces surgeons de la souche antique. L'imagination populaire, saturée de métamorphoses incohérentes, a fini par les rejeter en bloc, ne tolère plus que la notion simpliste du Progrès, décidément victorieuse de la conception millénaire d'un rachat, d'une Rédemption, d'un mystérieux paradis perdu dont la douleur humaine garde les clefs.

La Douleur... Qui ne rêverait de jeter comme un défi à la face des nouveaux maîtres du monde ce nom prodigieux ! Qu'ils le veuillent ou non, qu'ils la haïssent ou même la nient, nous la voyons debout sur le seuil, avec son mince visage pâle et têtu, sa bouche tremblante, et cette main qu'elle appuie sur sa poitrine, cette main pure. Bien entendu, chacun peut détourner la tête, fixer attentivement le plafond, ou siffler entre ses dents, d'un petit air brave. Elle est là. On le sait. Ceux-là mêmes qui croient au futur miracle de la Science ne l'attendent déjà plus pour demain, se demandent anxieusement de quel prix nous le devrons payer... Nous voilà loin des fanfares de la dernière Exposition universelle, des cantates de Mme Augusta Holmès ! En somme il apparaît clairement à tous que dans la voie où notre espèce s'engage, le moindre faux pas peut lui être fatal, la met en péril de mort. J'ajoute qu'il serait vain de prendre prétexte de certaines analogies pour comparer nos démocraties modernes aux régimes populaires dont l'antiquité nous a fourni le modèle. L'esprit de révolte n'a peut-être jusqu'ici rien construit de durable parce qu'il ne disposait que de moyens ridiculement insuffisants contre les inévitables conséquences des révolutions, le désordre et la misère. La Science l'a fait désormais assez puissant pour contenir le premier, assez riche pour fournir à l'homme avili, dégradé, privé de son âme, des loisirs et des ventrées. Les beaux esprits auxquels le prophétisme de Joseph de Maistre donne des nausées, et qui nous soutiennent gravement que l'animal humain a donné depuis longtemps la mesure de sa méchanceté, se préparent à d'étranges surprises. Au train où va le monde, lorsque des avions géants laisseront tomber comme une fleur la bombe de mille kilos, quand, au premier glissement de l'aube, à travers les persiennes, les habitants de la tranquille petite sous-préfecture achèveront de vomir leurs poumons, en famille, dans les cuvettes écarlates, on dira de notre guerre, de notre fameuse dernière guerre : « C'était le bon temps ! » Et après la bombe d'une tonne ou deux, garçons ! vous verrez

bien autre chose, vous verrez pis. Vous saurez ce que c'est qu'une certaine Paix — non pas même celle qu'entrevoyait Lénine agonisant sur son lit de sangle, au fond de sa hideuse mansarde du Kremlin, un œil ouvert, l'autre clos — mais celle qu'imagine, en ce moment peut-être, en croquant ses cacahuètes au sucre, quelque petit cireur de bottes yankee, un marmot à tête de rat, demi-saxon, demi-juif, avec on ne sait quoi de l'ancêtre nègre au fond de sa moelle enragée, le futur roi de l'Acier, du Caoutchouc, du Pétrole, le Trusteur des Trusts, le futur maître d'une planète standardisée, ce dieu que l'Univers attend, le dieu d'un univers sans Dieu.



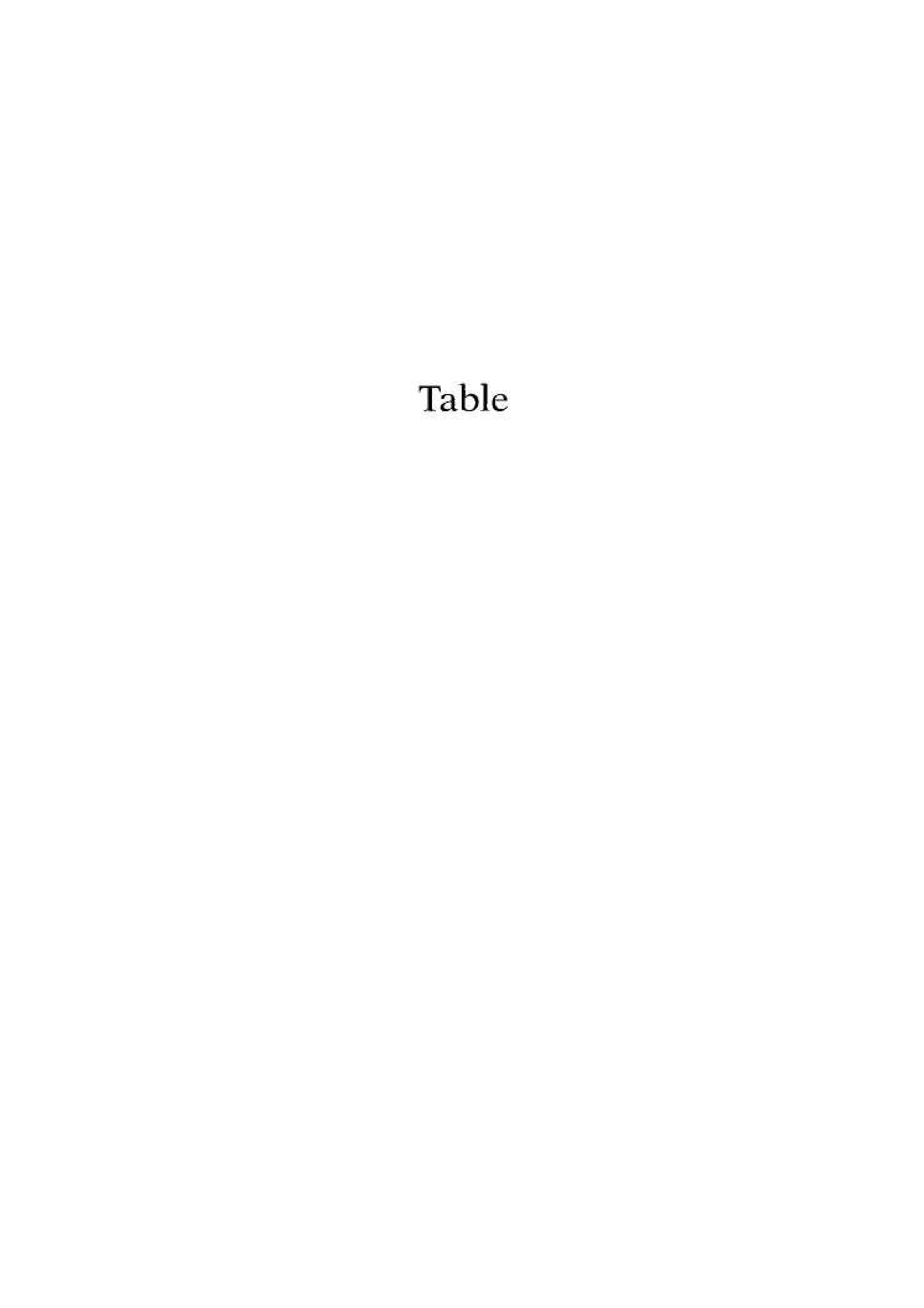
Jeunes Français, jeunes électeurs français, soldats d'hier ou de demain, qui ne vous parle ? Pourquoi ne vous aurais-je pas parlé à mon tour ? Hé bien, je n'ai pas fini, je m'en vais encore vous dire une bonne chose, chers garçons : vous ne vivrez pas vieux. Nous ne vivrons pas vieux, jeunes gens français ! Entre ce futur empereur yankee, le dieu à lunettes d'écaille, aux dents d'or, et sa proie depuis trop longtemps convoitée, l'immense et fragile univers, il n'y a plus que vos poitrines — ce rampart. Que vous le sachiez ou ne le sachiez pas, qu'importe. Ils n'en lâcheront pas moins dessus leurs mécanismes en folie, ils les crèveront par mille et par mille. À chaque détour de la route, au creux de l'ornière, nous refroidirons ensemble, pêle-mêle, les jambes gainées de cuir, dans nos pauvres culottes crevées, sous un linceul de gelée blanche. Et sans doute, comme aimait tant à dire le vieux Drumont, vous avez parfaitement le droit d'éclater de rire à la figure de gens qui vous font ces prophéties désagréables. Rien n'arrêtera plus la machine à tuer, son pas fait déjà trembler la terre. Le monde ne nous comprend plus, voilà le malheur. Nous sommes de trop. Vous auriez beau vous mettre tout nus, des fleurs au front, avec la houlette et le flûtiau, ainsi que le cher Quichotte au terme de son

admirable vie, la juste méfiance du monde n'en serait pas apaisée. Le Monde a peur de vous. Le Monde ne vous fera pas grâce. C'est Sieburg qui vous le disait l'autre jour, en clignant de l'œil, tout débordant de tendresse et de bonne volonté. Comme ses bonnes grosses mains, sous la chemise, vous tâtaient le cœur ! Que de sang, Heergott, dans ces artères qu'on disait vides ! Impossible de vous sacrifier proprement, il faudra retrousser ses manches... Ils vous regardent, ils vous mesurent, puis ils se regardent entre eux, avec se sourire blême, moitié niais, moitié cruel, qu'ils ont devant nos femmes, vos femmes, — sacrés Français ! Ah oui, sacrés, sacrés Français ! Notez bien que leur embarras s'explique, et si vous preniez seulement le loisir de réfléchir un peu sur vous-mêmes, sur la place singulière que vous tenez, que vous tenez à votre insu parmi les hommes, votre étonnement ne serait pas moindre. Nul doute qu'en achevant fiévreusement de construire l'Usine universelle, l'Usine intégrale, des millions et des millions d'hommes n'aient cru naïvement réaliser le plus vieux rêve du rationalisme français. Au fronton de ce Temple de la science polytechnique, l'entrepreneur américain eût volontiers inscrit, pour vous faire plaisir, les noms de Rabelais, de Voltaire et de M. Anatole France. Et voilà qu'au moment de franchir le seuil ce peuple incompréhensible, frivole et changeant comme une femme, sort brusquement des rangs, s'accule au mur et fait face.

Non, non, nous ne vivrons pas vieux, jeunes gens français ! Le monde ne vous pardonnera pas, le monde ne vous pardonnera jamais de l'avoir déçu, le monde a visiblement renoncé à vous comprendre. Il ne s'agit plus ici désormais de telle ou telle définition purement spéculative de la vie, sur quoi l'on peut toujours plaider. Comme vos ancêtres révolutionnaires, idéalistes incorrigibles, proclamaient jadis : « La liberté ou la mort ! », l'univers unanime nous crie aujourd'hui : « Notre discipline ou la mort ! », et croit dire exactement la même chose. Inutile d'essayer de lui faire entendre ce que beaucoup d'entre vous ne

conçoivent d'ailleurs même pas, que Dieu vient de remettre entre vos mains, entre vos mains rebelles, vos mains impures, le suprême espoir de la chrétienté, le sort de l'homme chrétien. Le monde moderne n'a pas le sens de l'ironie. À peine commence-t-il à saisir vaguement que notre existence se trouve liée à une certaine conception, proprement religieuse, de la personne humaine. Révolution, démocratie, laïcisme, c'était là pour nous, sous des noms divers, l'expression de ce même individualisme anarchique où a risqué de sombrer tant de fois le génie de notre race, et dont les brusques poussées, au cours de l'histoire, semblent marquer chaque grave défaillance du Spirituel. Le Monde répète après nous ces mots magiques, mais ils ne font que désigner pour lui les étapes successives d'une évolution dont le terme suprême est justement le total asservissement de l'individu, son écrasement. Jusqu'à quand espérerions-nous de prolonger encore cette équivoque fondamentale ? À qui ferons-nous croire, après avoir fatigué si longtemps de notre prétendu athéisme les pieuses nations anglo-saxonnes que, première-née de la chrétienté, notre nation veut partager jusqu'au bout son destin, vivre avec elle ou ne pas vivre, la sauver ou mourir ?

Nous en sommes là pourtant. Les décrets des conciles, les brefs et les encycliques, les prédications et les miracles ne nous apprendraient rien de plus que l'humble vérité que j'énonce ici, avec une tranquille assurance : la société qui se crée peu à peu sous nos yeux réalisera aussi parfaitement que possible, avec une sorte de rigueur mathématique, l'idéal d'une société sans Dieu. Seulement, nous n'y vivrons pas. L'air va manquer à nos poumons. L'air manque. Le Monde qui nous observe avec une méfiance grandissante s'étonne de lire dans nos yeux la même angoisse obscure. Déjà quelques-uns d'entre nous ont cessé de sourire, mesurent l'obstacle du regard... On ne nous aura pas... On ne nous aura pas vivants !



Table

LA GRANDE PEUR DES BIEN-PENSANTS